

LE
REVEILLE-MATIN
DES FRANCOIS, ET
DE LEURS VOISINS.

*Composé par Eusebe Philadelphe Cosmo-
polite, en forme de
Dialogues.*

A EDIMBOURG,

De l'imprimerie de Jaques Iames.

Avec permission.

1 5 7 4.

REVUE LITTÉRAIRE

DES ÉCRIVAINS

DE LA FRANCE

Commissaire aux Pénalités
de la Cour de Cassation
Paris

EDIMBROUG

De l'Éducation des Enfants

de la Cour de Cassation

1774

L'IMPRI MEVR AVX FRAN-
cois & autres Nations voisines.

Messieurs ayant recourré la copie de vostre
Reueille matin dedie à la Roynne d'Angle-
terre par Ensebe Philadelphie : & cognois-
sant le fruit que la lecture d'iceluy vous peut ap-
porter, ie n'ay pas voulu vous en frustrer plus lon-
guemēt. Et m'asseurāt que l'ayans veu, pesé & bien
consideré vous m'en scaurez aussi bon gré que l'asse-
ction qui me meut à le vous presenter merite. Je ne
despendray pas un mot à vous recomāder mon ze-
le, encore moins celuy de l'Autheur; seulement ie prie-
ray Dieu qu'il vous face bien tost iouyr du plaisir
& utilitiē qu'un tel labeur peut apporter aux sages.
Vous trouuerrez au commencement une petite epi-
sire de l'autheur dediant son liure François à la Roy-
ne d'Angleterre & ie double d'une lettre Latine mise
en François qu'il a escrite aux Polonois leur dediāt
le mesme liure Latin. Vous y verrez aussi un dialo-
gisme d'entre le Polonois, & la Paix Valoise & ie
double d'une lettre qu'un gentilhomme partizan de
la maison de Lorraine, duquel ie n'ay peu scauoir le
nom a escrit sur le mesme suiet au Duc de Guise son
maistre. Si ie puis recouurer quelque autre chose de
nouveau que ie cognoisse vous pouuoir seruir, ie vous
en feray bonne part, pouruen toutes fois que i'entende
que vous rapportiez ce present que ie vous fay à l'u-
sage qui luy est propre. Autrement n'en attendez
plus. Adieu.

A T R E S - E X C E L L E N T E E T
Tres-illustre Princeſſe Elizabeth Royné
d'Angleterre, de France, d'Ir-
lande &c.

Adame ie ſuis ſi mauuais flatteur, que ie ne
M ſuis iamais plus aize, qu'à lors que ie puis li-
brement dire mon auis des choſes qui nous
paſſent deuant les yeux, principalement ſ'elles ſont
de quelque poids & conſequence. Que ſi d'auenture
il ne m'eſt permis (comme ſouuent, cela eſt deffendu
aux gens de bien, de peur qu'un libre iugement n'of-
fenſe l'oreille des grans, ou que leurs mignons qui en
abuſent ne ſoyent par là cognus & chaſtiez,) Si ie
puis alors pour le moins ayant mon recours au pa-
pier faire parler quelque honneſte homme, qui deſ-
couure ce que i'en ſens, tout auſſi toſt mes eſprits re-
peus de ceſte liberté, vont reprenant nouuelle force.
C'eſt ce qui fait que tout gaillard, tout reſolu ſans
nulle crainte (ne m'eſtant loiſible de dire) ie vous
offre pour maintenant un Reueillematin, Madame,
tel que ma plume a peu tracer pour la gloire de no-
ſtre Dieu, le bien de ſon Eglife, voſtre grandeur &
voſtre eſtat, & pour celui de vos voiſins. Je ne vous
diſcours pas icy les matieres que i'y traite : la lectu-
re les monſtrera & le ſubiet merite bien qu'on pre-
ne la peine de le lire. Mais ie vous puis bien aſſeu-
rer, Madame, qu'il n'y a rien de ſuperflu (ſi ce n'eſt
aux trop delicats) rien de faux, rien qui ſoit indigne
d'eſtre dit & reCOMMANDÉ par eſcrit au temps à ve-
nir: Voire rien du tout qui ne ſerue au bien public du
temps

temps qui court. De quoy estant tres-assuré, ie
supplier ay treshumblement vostre Maïesté de rece-
voir d'aussi bonne main ce mien labeur, comme d'un
cœur treshumble & tresaffectionné ie le luy presen-
te. Priant Dieu,

Madame, qu'il doint à vostre Maïesté autant
d'heur & de felicité, que vostre bon frere, allié &
Compere vous souhaite de mal & d'encombre. De
Eleutherouille le 20. de Novembre. 1573.

De vostre Maïesté

Treshumble & tresaffectionné
serviteur Eusebe Philadelphie.

EPISTRE TRADVITE
EN FRANCOIS DV LIVRE LA-
tin dedié aux estats , Princes, Sei-
gneurs, Barons, Gentils hommes, &
Peuple Polonois, par Euse-
be Philadelphie, Cos-
mopolite.

*

es François, tres-illustres Prin-
L ces, magnanimes Seigneurs,
vertueux Gentilshommes, &
Peuple genereux, vous sont en tât
de sortes redeuables, & obligez, &
ie leur suis tant loyal & affectionné
amy: que ie penseroÿ' faire grand
tort à mon deuoir, si ie ne faisoÿe,
paroistre par quelque bon & hon-
neste office l'amitié que ie leur por-
te & la sincere affection que i'ay au
bien & trāquillité de vostre Repu-
blique & estat. Voila pourquoy a-
yant tracé en deux Dialogues vn
sommaire veritable des miseres pas-
sees

EPISTRE

sees & presentes des François: i'ay bien voulu pour tesmoigner ceste mienne affection enuers vos deux nations, n'ayant pour maintenant rien en main de plus cōuenable au temps qui court, le vous offrir & consacrer, comme aux plus gros & plus notables creanciers de tous les François.

Que si quelcun de prime face trouue ce present-cy fascheux, & l'accuse de ce qu'il reueille les esprits de trop de gens: Le pouuoir & force indomptable de la trespure verité, à laquelle plus ie m'arreste qu'à l'opinion d'vn tel Censeur, me seruira en cest endroit de plege & de bon garent, m'ayant contrainct de l'opposer aux flatteurs, menteurs effrontez, en vn Latin aussi facile cōme est le langage Frāçois, auquel i'escriis le mesme liure à la grande

EPISTRE.

Royne d'Angleterre simple & sans
affeterie. Et ceux qui sans passion le
liront pourront bien iuger & co-
gnoistre, que le fard duquel Puy-
brac en védant sa plume, cōme Ba-
laam se langue pour maudire le peu-
ple de Dieu, a vsé en sa belle epi-
stre à Stanislaus Heluidius, & tout
ce que Monluc Euesque de Valen-
ce, Lansac & autres tels menteurs à
gages vous ont sceu dire & propo-
ser pour desguiser la verité, est bien
fort loin de cest ouurage, qui ne
marche que rondement, en son sti-
le & au suiet.

Mais vous me pourriez deman-
der. Pourquoi dis-tu, ô Phila-
delphe, que les François nous sont
deteurs? A nous qui leur auons o-
sté le second fils qui deuroit estre
gardien de toute la France, & em-
mené avec luy des Princes, Sei-
gneurs

EPISTRE,

gneurs, Gentilshommes & gens de
Conseil tresnotables, chargez d'or,
d'argent & de meubles dont ils ont
vuydé leur pays pour s'en venir
peupler le nostre. A nous qui leur a-
uons cousté en faisant nos propres
affaires vn monde d'argent de des-
pése pour le deffray de nos Ambas-
sadeurs, lesquels neantmoins n'ont
daigné accepter l'ordre de Mon-
sieur S. Michel qui rend tous ceux
la qui le portent, cousins de Char-
les de Valois. Il semble plustost que
nous sommes leurs deteurs en tou-
te façon. Et quád bien tu pourroys
monstrer que nous sommes en quel
que sorte les creanciers de tes Fran-
çois, quel bien fay-tu Cosmopoli-
te ny à eux ny a nous aussi, nous fai-
sant part de leurs miseres & descou-
urant leurs pouretez? n'est ce pas
autant comme si tu nous disois? Il

EPISTRE.

est vray que vous auez pour debiteurs tous les François. Mais ne pensez pas qu'ils vous payent de long temps vn tout seul denier. Ils sont si pources & belistres qu'ils dorront tost du cul à terre, & feront (si Dieu ny pouruoit) cession de leurs biens miserable. C'est bien loin de nous resiouyr, que de nous donner ces nouuelles, & toutesfois c'est le present que tu nous offres, ce dis-tu.

Il est certain (tres-illustres Princesses & Nation tresrenommee) que vous pourriez tenir (ce semble) vn tel langage que cela. Mais quoy qu'il soit, tous les François ne laissent pourtāt de vous estre cent mil le fois plus obligez que vous à eux si lon regarde le dedās d'vn si grād mystere, qu'est l'Election de vostre Roy, plus que l'exterieur & le dehors, où les fols seulement s'arrestent,

EPISTRE.

stent, ne pouuás penetrer plus loin. Car posé le cas que vous estans destituez de Roy, ne pouuans viure simplement sous la loy & sous son ame la raison, ne voulans aussi vous commettre à la conduite de quelcun d'entre vous, les François vous ayēt fourny d'un Roy de leur nation (si toutesfois il est fils de François: car de sa mere vous scauez qu'elle est & sera Florentine) & que pour vous auoir nourry & fourny un Roy ils vous puissent auoir obligé à eux en quelque maniere & façon: comme il est tresraisonnable qu'on le soit à la nation & à la maison qui les donne: Vous ne le ferez iamais tant aux François, comme les vieux Israelites à la maison de Isai pour Daud, Salomon, Iosias & semblables autres bons Roys qu'ils ont receu de ce bon tige, ou comme

EPISTRE.

— aux Sabins les Romains, pour Numma leur legiflateur, Les Spartains aux deux familles des Agiades & des Eurytionides: ny comme le facré Empire des Romains fe peut dire l'eftre aux familles des Palatins, des Saxons, de ceux de Bauieres pour les grans & fameux Empe- reurs, qu'il a receu de ces maifons. Cestuy-cy n'a pas l'encouleur, la defmarche, ny la façon (fous vofre bon congé foit dict) pour refpōdre en pas vne forte au rég auquel vous l'efleuez. Et pluftoft feroit il à craindre, que Dieu irrité contre vous, cōme à bon droict il le peut efte, s'il regarde à tant d'erreurs qui courēt en vofre Patrie, au lieu d'un diable qu'il employa quād il voulut tromper Achab, n'ait employé ces deux que fcauez, Móluc l'euefque & Lanfac le cheualier pour efte efprits de men-

EPISTRE.

de mensonge avec efficace d'erreur
 au milieu de vos assemblees, & vous
 donner par ce moyen vn monstre
 Roy en sa fureur. Mais tant y a qu'ad
 vostre Roy seroit meilleur qu'on
 ne peut dire, & aussi bon en vostre
 endroict qu'il a esté pernicieux vers
 les François & vers sa Patrie: si est-
 ce encor comme i'ay dit qu'ils vous
 seront à tout iamaïs bons amis &
 bien redevables, pour les biens que
 vous leur avez faict: Premiere-
 ment pour la bonne opinion que
 vous avez eüe de leur Nation, la pre-
 posant en l'election, dont est que-
 stion, à beaucoup d'autres qui vous
 sont plus prochaines & voisines. En
 ce que, comme i'ay sceu au vray,
 pour mener à quelque heureuse fin
 ceste premiere election, ou plustost
 le proiet & dessein que vo^r en auiez
 fait, vous despechastes en Frâce des

gentilshommes d'entre vous enuiron le temps des massacres de Paris pour auoir l'auis du deffunct Seigneur Amiral, l'un des parens de la France, & vous y conduire selon son conseil.

En ce qu'ayant sceu les nouuelles des ces horribles massacres, lesquels l'Amiral deuant l'arriuee de vos gentils hōmes fut tué, vous despouillastes tout aussi tost l'opinion bonne que vous auiez de la maison de Valoys, pour en vestir vne tres veritable, la recognoissans pour la plus traistresse, & desloyale maison de la terre.

En ce que vous eussiez lors volontiers en detestation d'un tel crime, esleu plustost vn muletier, ou quelque autre bon toucheur d'ânes, que pas vn de tous ces Bouchiers, n'eust esté qu'il vous estoit
force

EPISTRE.

force de vous seruir de cestuy-cy, ayans irrité tous les autres, qui luy estoient competeurs abbayans à vostre Royaume.

Les François vous sont aussi bien fort obligez, de ce que apres ces massacres vous ne voulustes iamais passer outre à la cōfirmation de l'election, sans vne promesse solennelle, que Monluc & Lansac vous firēt de plusieurs articles, qu'ils iurerent au nom de leur Maistre. Entre lesquels cest article estoit l'un des principaux: Qu'il seroit faicte diligente enqueste des massacres & punition condigne des massacreurs: moyen souuerain & vnique pour establir la Paix en France.

En ce que vos ambassadeurs, lesquels apres cela vous enuoyastes saluer vostre Roy en France, traicterent avec grande instance tout pre

EPISTRE.

mier de la paix de France, que nul autre de vos negoces: tant vous estiez remplis d'enuie de voir tous les François paisibles.

En ce que n'ayans peu obtenir autre chose des articles, qui vous furent iurez en Poloigne par l'Euesque, quelque poursuite que vos ambassadeurs en fissent enuers le Tyran, pour le moins le bruit de leur venue auancea la fabrique & publication de ce meschant, truchel & traistre Edict de paix: & par consequent leua le siege deuant la Rochelle.

En ce que l'instance priere que vos ambassadeurs firent, estans arriuez à la Cour du Tyran, a esté, cōme Dieu a voulu, cause & moyen de la deliurance des pources gens de Sancerre, que le Tyran estoit resolu de faire mager l'un par l'autre.

Mais

EPISTRE,

Mais sur tout ils vous font tenus,
de ce que vous ayans eu compas-
sion du rude & barbare traitemēt,
que les François souffrent sous la
Tyrannie de ceux de Valoys: vous
auez osté du milieu d'eux ce Rōy
frere du Tyran avec vn bon nom-
bre des supposts & appuis de la Ty-
rannie, que vous auez faicts cōdui-
re en triomphe captifs sous les loix
de vostre Patrie, au tresgrand bien
& contentement des vrays & natu-
rels François. Lesquels en cest en-
droit s'asseurent que vous ferez de
façon & maniere, que iamais plus
ces bestes farouches ne retourne-
ront pour les mordre. Voila les
poincts, qui me font dire, que les
François vous sont deteurs.

Quant à ce dōt vous vous pour-
riez plaindre, que ie vay descou-
urant par trop leurs pouretez &

b.j.

EPISTRE.

miseres. Il m'a semblé tresraison-
 nable, que vous tous auxquels le fait
 touche en soyez au vray aduertis.
 A fin que vous puissiez cognoistre
 ce qu'il vous faut attendre d'eux en
 voulant recouurer vos detes. Et cō-
 bien que vos Ambassadeurs vous
 en puissent donner de bons tesmoi-
 gnages: si est ce que i'ose asseurer
 que ce Reueille-matin, que ie vous
 offre, vo^r en informera plus à plein
 & plus à menu, qu'aucun autre ne
 scauroit faire. Et vous monstlera
 quand & quand vne partie des re-
 medes, dont les François entendēt
 s'ayder pour essayer à se remettre.
 C'est à vous si mieux vous sauez de
 leur en fournir de meilleurs: si vous
 pensez que leur secours vous puisse
 quelque iour seruir.

Que s'il y auoit quelque autre
 Royaume vacquant plus outre que

VOS

EPISTRE.

vos contrees, auquel vous puissiez faire eslire le Tirá pour chef, (quád bien ce seroit au Royaume des Furies) vous scauez combien il est digne avec sa mere & son conseil d'y presider: ou que vous peussiez trouuer quelque habile moyé pour en depestrer bien tost la France. Ce seroit (ie le vous iure) combler les François de tous biens. En ce cas la vous pourriez tenir pour tous assurez qu'ils vous erigeroyent des Colomnes comme à leurs liberateurs, & vous presteroyent à toute heure l'aide que pourriez desirer contre ceux qui vous voudroyent nuire: autrement'il n'est pas possible pendant que ces Schelmes viurót, que vous puissiez recouurer d'eux vn tout seul brin de payement. Car tout cela qu'ils peuuent faire, c'est de viure au iour la iournee, les ar-
b.ij.

EPISTRE.

mes au poing, les yeux au ciel, attendans secours de Treshaut pour la lascheté de leurs freres. Il ne reste plus (tres-illustres Princes & nation tres fameuse) sinon que vous preniez en bonne part la hardiesse de laquelle i'ay vsé en vostre endroit, vous offrant ceste tragique peinture tracee au moins mal que i'ay peu. Ma plume ne scauroit respondre Au forfait tant est inhumain: Mais elle vous peut bien semondre A le venger de vostre main.

A tout le moins (tres-illustres Princes, magnanimes Seigneurs, vertueux Gentils homes, faites en sorte que ces tigres tât inhumains que Dieu a par sa prouidence trainé & mis entre vos mains ne vo⁹ eschapēt nullemēt: Et les tenez ferrez, de sorte qu'ils ne nuisent à vos voisins: vous gardans en toutes façons de
leurs

EPISTRE.

leurs aguetz & leurs embusches. Autrement, si quelcun de vos bons voisins venoit quelque iour à perir pour auoir lasché ces leopards, son ame vous seroit sans doute redemâdee du Souuerain. Ques'il vous en auenoit quelque mal en particulier, vous seriez en rîsee aux peuples qui habitent autour de vous estans allez querir si loin des sangliers pour vous dissiper. Dieu par sa grace vous y vueille mieux pouruoir, vous dōnant conseil & sagesse pour vous y scauoir bien conduire au nom de son fils nostre Seigneur Iesus Christ.

Amen.

b.iiij.

DOVBLE D'VNE LETRE MIS-
sue escrite au Duc de Guise par vn gen-
til homme, duquel on n'a peu
scauoir le nom.



Monseigneur, m'estant de bon heur tom-
bee entre les mains vne copie escrite à
main, intitulee le Reueille-matin des
Francois, en forme de Dialogue, & ayant bien
consideré à part moy, les deuix & propos, que
Eusebe Philadelphè, qui s'en dit l'autheur, fait
tenir aux interlocuteurs: Il m'a semblé que ie
ne pouuois faire de moins, pour mon deuoir, que
de vous l'enuoyer par ce gentilhomme present
porteur: & vous dire là dessus, ce que ie pense e-
stre expedient pour la grandeur de vostre mai-
son, & le bien de vostre seruice. Je ne doute
point Monseigneur, que quelque Huguenot de-
spité pour les massacres, exercez sur les freres,
(qu'on appelle,) n'ait esbauché ceste copie:
& ne doute non plus qu'il desire le renuerse-
ment de la maison de Valois, que ie le voy sans
rien flater, ny dissimuler, dire tout ce qu'il scait
de leur vie, & de la forme de leur gouuernement.
Il y a si long temps que ceste maison vous occupe
vn si beau Royaume, qu'elle le gourmande, au
lieu de le gouverner: le destruiet, & ruine, au
lieu de l'edifier, & bastir. Les cœurs de la No-
blesse,

blesse, & du Peuple, sont d'autre part tellement alienez de ceste maison, & si fort enaigris contre ses desportemens, Ils sont par le contraire si deuots enuers vous, & tant affectionnez à vostre maison, qu'il semble bien qu'il n'y fit onques si beau, qu'il y faict maintenant.

Du party des Catholiques, vostre excellence a autant d'occasion de s'en asseurer, comme s'il les tenoit tous, par maniere de dire, dans sa manche: Sur tout maintenant, que tous eux regardent, pour l'absence du Roy de Poloigne, sur vous, que seul ils croyent, & par le nom duquel ils iurent, comme de leur Libérateur: Quāt au party des Huguenotz, ce traicté monstre assez en diuers passages, le plaisir qu'ils prendroient à vous voir reprendre ce que de droit vous appartient. Et combien que pour quelques respects de l'histoire, il s'anise de marquer des choses que les vostres ont exploité par le passé au de sauātage de leurs affaires, le temps, (vray cyruur gien des playes les plus desesperees,) a tellemēt pensé ces coups, qu'il ne parle que par acquit, & comme en passant de ces choses: traictant au reste si rondement de vos droiects, & de vos pre-tensions, qu'on ne peut mieux desirer: Que s'il se met à parler de vous en particulier, il fait tellement sonner l'execution que vous fistes sur
b.iiij.

*l'Amiral, que cependant il monstre bien, que
vostre querelle particuliere vous y a mené, plu-
stost que la hayne cõtre leur Religion, de laquel-
le, & dans Paris & ailleurs il assure, (comme
aussi il est vray,) que vous en auez sauué plu-
sieurs: entre autres le Seigneur d'Acier, l'un de
leurs principaux chefs de ce temps là. Cela me
faict croire, avec le discours que le Politique en
faict en quelques endroicts, que les Huguenots
ne desireroyent rien mieux, que de vous voir
remis au throsne que Hugues Capet usurpa sur
les Roys vospredecesseurs. S'assurans bien (com-
me ce liure porte,) que non seulement vous lair-
riez leurs consciences libres: ains aussi tout
exercice de leur religion sain, sauf, & libre par
toute la France: Sans iamais leur fausser parole
considerant le mal qu'apporte avec soy la perfi-
die, à ceux mesmes qui la pratiquent. Monsei-
gneur, ie serois d'avis, que s'il ne tenoit qu'à ce-
la, (comme il semble bien qu'autre chose, ne
vous peut desrober ce bien) que vous fissiez, tout
paix. & ayse, ce qu'ils voudroyent en cest en-
droit, & prenant d'eux foy, & hommage des
corps, & biens, comme bon Prince, vous laissas-
siez & leur conscience, & leur Religion toute li-
bre, en la disposition de Dieu. Ce qui vous inci-
teroit à les faire iouir d'une telle liberté, (outre
que*

que c'est vne Tyrannie qu'on exerce sur leurs consciences de le vouloir faire autrement: & que ceste violence est cause de la perte de tant de gens, qui se vont consumant l'un l'autre comme le fuzil & la pierre) ce seroit vn exemple recent qu'a done le Roy de Poloigne, au sermēt par luy prestē cōme vous, monseigneur, scauez, entre les mains des Polonois d'entretenir dans Poloigne toutes les religions qui y sont: ores qu'il sceust qu'il y a grād nōbre d'Anabaptistes, & Arriēs, tresdangereux & meschans heretiques: L'exemple aussi de monseigneur de Sauoye, fauorizeroit grandement vos actions en cela, quand bien, à son imitation, vous entretendriez les ministres, & pasteurs de ceste religion aux despens des trop gras benefices, des dismes, & semblables reuenus, comme il le faict en ses troys bailliages de Tonon, de Ges, & Terny, où il ne souffre nullement estre dictē vne seule meschante petite messe basse: estant, au reste, si bien obey d'eux qu'il n'a nuls de ses subiects desquels il se puisse mieux asseurer que de ceux cy, & de ceux là du val d'Angrogne, ausquels il donne presque semblable liberté. Que si vous voulez vn exemple du Pape, mesmes en plus grand cas vous scauez comme c'est qu'il souffre les Iuifs, avec leurs synagogues en toutes terres, & pays

qui sont de son obeissance: les Iuifs (dy-ie) que chascū scait estre vrays ennemis de Christ: Mon seigneur, mettons le cas que ces gens cy fussent tōbez en quelque erreur: (cōme vn chacū d'eux confesse qu'ils en ont commis vn bien lourd, quand ils se sont par tant de fois fiez à ceux là de Valois: Mais mettōs le cas que l'erreur fust en articles de la foy: ils se sont tousiours soumis d'en vouloir ester à l'escriture: Ils passeront condēnation, s'on leur mōstre qu'ils sont deceus: & sont prests à se retracter s'on leur pouuoit enseigner mieux. Ils ont faict voir tout ce qu'ils croient. Ils sont tousiours prests de le faire avec douleur & cōme à Chrestiens appartient. Je suis icy cōtraint de dire, qu'il me semble que ceste voye est la meilleure, & la plus seure, pour l'estat & pour la conscience, que n'est celle de feu, & sang. Quant à eux, ils scauēt respondre de leur foy, de leur esperance, parlent de Dieu pertinēment, & presque mieux que nos docteurs: Quāt à nous, nous ne scauōs pas bonnemēt pourquoy nous vi nōs, nous ne parlōs iamais de Dieu, si ce n'est le blasphemāt, & ne croyōs qu'à nos curez, ou à ce que leurs chābrieres croient. de leur vie, avec la nostre, si l'on en faict cōparaison, on scait qu'ils sont loin de desbauche, autant que nous en sommes pres: cependant nous nous dispensons de les
tuer

tuer tous à credit: Monseigneur, le Conseil vaut mieux, que Gamaliel donna iadis, lors qu'on pouſuinoit les Apostres: c'est de laisser ces gēs en paix: car si leur cōseil ou doctrine est des hōmes, soyez certain qu'il sera des faict tout à plat: que si ceste œuvre est de Dieu, jamais on ne la pourra deffaire. Les estats assemblez à Orleans, quelques partiaux qu'ils fussent, & peu libres, furēt cōme vous scāuez, de cest auis: les grās personnages de la Frāçe, apres auoir ouy les ministres des Huguenots à Poissy, conseillerēt la mesme chose. Ainsi, si vous tenez cetrain, il ne faut iā que vous doutiez, que les Huguenots ne desirēt vostre auancemēt, & grādeur: & qu'ils n'oublyēt assemmēt tout ce qu'ils ont recen de perte par vos deuanciers, & parens: estant chose toute asseuree, que les iniures nouuelles qu'on leur va iour nellemēt multipliāt, leur font perdre la memoire des vieilles: Et que piecā on ne parle plus que des tours de la Roynie mere, de Birague, du Perō, & tels estaffiers qui maniēt tout ce pource Royau me en rond, de pié coy, & à Passades, & tout ainsi cōme il leur plaist. Aussi ne faut il pas douter que ceste voye debōnaire ne plaise bien aux Catholiques, desquels les vns, partrop lassez, ne demandent que le repos: & les autres, ont tousiours en en horreur toute cruauté.

Cela est doncques resolu que ces deux partis là vous rient: & par consequent, que le gros de la France vous y desire: il ne reste que le menu. Ceux de Montmorency vous en veulent: & vous leur en devez aussi. Il est à craindre qu'ils ne montent bien tost en credit, ce dict on, par la faueur qu'un Duc leur porte: mais deuancez les dextrement: ils sont iusqu'à present bien foibles, gardez qu'ils ne rentrēt en cour. Que s'ils y sont, & bien auant, declarez vous ouuertemēt pour liberateur de la France: vous verrez ceux de Valois bas, abandonnez de leurs suppos: le peuple crier liberté, & les Gentilshommes vous suyure: mettez au dessus les Estas: faictes qu'ils recourent leurs forces: Remettez l'ancienne police: faites que Iustice ait lieu: rengēz moy la gendarmerie, & cassez tout le superflu: chassez loin de nous l'estranger, & les Italiens qu'on hait tant, deschargez le peuple d'impos & vous contentez du domayne, & de l'ordinaire courant. Bref, monstrez vous en cest aage le pere de vostre Patrie, qui semble vous tendre les bras: Monstrez vous tel, (dis-ie) par effet, & non par escrit seulement, comme ont fait ceux là de Valois, & vous les verrez bien camus. Je vous discouroys volontiers les moyens que i'estime les plus propres, à mettre à fin vne si heureuse entrepri-

treprise, n'estoit que ie m'asseure, que monseigneur le Reuerendissime vostre Oncle, vous les scaura trop mieux tracer au vif, & aussi, que i'espere auoir bien tost l'honneur de vous pouuoir aller baiser les mains, & de vous dire à bouche, ce que le papier ne peut que mal serrement porter. Cependant, ie vous supplie treshumblement de vous rescoudre, à vn acte si genereux, & magnanime, & de vous y disposer au plus tost qu'il sera possible. Si vous ne le faiçtes bien tost, croyez monseigneur, ie me doute, que vous n'y viendrez que trop tard: les Nobles, avecques le Peuple, pourront bien vouloir recouurer par eux mesmes, leur liberté perdue, & secouant le ioug de Tyrannie, eslire vn Roy subiet aux loix, cōme iadis firent les nostres, tout ainsi que font les Polagues. Ce seroit alors à briguer, ce que l'occasion presente (si vous la scauez empoigner) vous met cōme dessus la teste. Souuiene vous qu'elle est chaune derriere: A tant ie supplieray Dieu,

Monseigneur, qu'il luy plaise vous toucher le cœur de sorte, qu'en suyuant mon auis, & conseil, vous ayez à bon escient pitié, & compassion de vostre Patrie, que les Tyrans, les femmes, les Italiens, les gabelliers, les Ruffiens, & maque-reaux, vont rongant iusques aux os: & qu'il

*vous doint avec un heureux succez, & en tres-
bonne santé, & prosperité, treslongue,
& tresheureuse vie, de Reims
le x. de Decembre*

1573.

83
9

Aduertissement au Lecteur.

Pag. 1. lig. 28. lisez n'esloigner. pag. 43. lig. 10. les lisez ses, pag. 44.
lig. penult. ferdinand. lisez Charles pag. 63. lig. 20. Cegier. lisez
Legier.

*DIALOGISME SVR L'EFFI-
gie de la Paix.*

Le Polonois. La Paix Valoise.

*Pol. Quelle femme est-ce ou Nymphé que ie voy,
Ayant le port de la fille d'un Roy,
Plus haute à voir que quelque chose nee,
D'habits nouueaux estrangement ornee,
Haute en sourcy, superbe en son marcher?
Mal-appris est qui n'ose s'approcher.*

*Dites-moy Dame, ou Nymphé si vous estes
Du reng de nous, ou des Graces celestes,
Qui quelque fois frequentent les humains:
Puis s'en renont en ces lieux souverains,
Quand les mortels se plongent en tout vice:
Seriez-vous point ceste belle Iustice,
Qui s'esmouuant nous viene voir ca bas,
Pour appaiser les guerres & combats?*

*Pa. Ie ne suis pas ce qu'estre tu me pense,
Ie suis la Paix que Charle a mise en France
Dont ie suis sœur, bastarde comme luy,
Le plus loyal des hommes d'aujour d'huy.*

*Pol. Vrayment tu as un bon traistre de frere.
Mais dy-moy donc, qui fut aussi ton pere.*

*Pa. Mon pere fut un Diable des-Guisé
Dessous l'habit d'un Prestre supposé
Monstre fatal, composé de tout vice,
Trouble-repos, estable d'auarice,
Dont s'eschaufa celle noble Putain,
Le sang infect des bougres d'Italie,*

DIALOGISME.

*Nourry du lait d'une horrible Furie,
Qu'un Pape au col des Valois attacha
Et dans le sein de nos Roys la cacha,
Pour y nourrir la flamme che allumee,
Dont France un iour fust toute consumee,
Cause de maux, semence de malheurs!*

Pol. *Ce voile ainsi bigarré de couleurs,
Et cest habit de pourpre figuree,
De bleu, de verd, de rouge conloüree,
Monstre-il pas, à qui le verra tel,
Que tu n'es pas d'un simple naturel?*

Pa. *Aussi ne suis-ie: ains suis-ie toute telle
Que l'esprit faux & cauteleux de celle,
Qui là tissu d'un ouurage diuers,
De traistres ieux & de semblants couuerts,*

Pol. *Et ces cheueux que tu vas nonchallante
Portant espars, ainsi qu'une Bacchante?*

Pa. *Ce sont les Rets, où sous ombre de Foy,
Et de repos, ceux qui viennent à moy
A moy sont pris, lors qu'ils me pensent prendre,
Et dans mes las ne faillent à se rendre
Ceux-là dont Mars n'a dompté la Vertu.*

Pol. *Quel escusson, V aloise, portes-tu?
Ou trois Crapaux dedans le champ se trainent*

Pa. *Les trois Crapaux, ainsi que nos gens tiennent,
Furent iadis les armes des vieux Roys:
Mais lors que France heureuse prit les loix
De Iesus Christ, les armes se changerent,
Et les beaux Lis les Crapaux effacerent:
Iusqu'à ce temps, que nos Roys ont quitté
(Ah mal-heureux!) la vraye Chrestienté:*

Intro-

DIALOGISME.

*Introduisans au lieu du Paganisme
Vne Sodome, un horrible Atheisme
Dedans la Cour, où les Lis sont fenez,
Et les Crapaux en France retournex.*

Pol. *Mais dequoy sert ce mors & ce cheuestre
Et ce serment qui pend à ta fenestre?*

Pa. *C'est mon amy, dont ie bride les veaux,
Qui s'amusans à mes Edits nouueaux
Croyent a tout ce que Charle leur iure:
Le Serment, c'est ma verge de Mercure,
Dequoy i'endors & charme l'Huguenot,
Et du sommeil ie l'enuoye à la Mort.*

Pol. *Et sous tes piez? Pa. les deux piliers de France
(La Pietè & l'egale balance*

*- De la Iustice, honteuse de nos Roys,
- Qui font passer leurs plaisirs pour les loix)
Iadis debout, & maintenant par terre
Sous vne Paix plus barbare que Guerre.*

Pol. *Mais pourquoy donc mauuaise te fais-tu
Nommer la Paix, compagne de Vertu?*

Pa. *Suis-ie pas Paix, qui en paix eternelle,
En couche tel, qui iamais ne s'esueille:
Plus ne font guerre, & plus n'ont d'ennemis,
Ceux qui sous moy reposent endormis,
Et sur la Foy que Charles a iuree.*

Pol. *Pourquoy tiens-tu ceste lame ferree,
Qui serroit mieux à vn Mars inhumain?*

Pa. *Pour faire encore un beau coup de ma main:
Sous l'amitié de Noces confermee,
Surprendre au liét la force desarmee,
Mestlant le sang des Nobles massacrez*

DIALOGISME.

*Parmyle vin des Connues sacrez.
O faux attraits ! ô traistre mariage !
Femmes, enfans cherront en cè carnage,
Et de leurs corps les ondes s'empliront,
Du sang versé les fleuves rougiront:
Mais à la fin, si d'un coup de tempeste
Ce Dieu Vengeur ne me froisse la teste,
Du mesme acier moy mesme m'occiray.
Et sur les miens ce sang ie vengeray.*

*Pol. Comment! veux-tu t'outrer aussi toy-mesme?
Tournant vers toy par desespoir exireme
Le fer tout nu dedans ton propre sein?*

*Pa. Laisse moy faire, ainsi que de leur main
Mere, & enfans, & du Tyran l'engeance
Faire on verra d'eux mesmes la vengeance:*

*Pol. Quoy qu'il en soit si faut il te tenir:
Car tu pourras meilleure deuenir,
Et vraye paix vn iour à l'aduenture.*

*Pa. Ne le croy pas que iamais ie soye seure:
Tant qu'on verra la maison de Valois
Fausser la foy, & se rire des Loix:
Les faux Edits d'un Parlement esclaué
D'un Cardinal, parement de Conclaué:
Tant qu'un Conseil de monstres composé,
Vne Chimere, vn Garde-seaux rusé,
Qui n'ont pour Dieu que l'Estat & la Panse,
Tiendront en main les gouvvernaux de France:
Tant qu'Italie en France regnera,
Tant que la France hors de France fuyra:
Tant qu'on verra de Florence'la Fee
D'un Clerc seruie, & d'une Retz coiffée.*

DIALOGISME.

*Et que Catin aura ses Estalons,
Vn Diable au ventre, vn Prestre à ses talons.*

V E R S A V C H A S S E U R Déloyal.

*Je ne scauroy penser lieu où tu pourrois estre
Charles en seureté avecques quelque honneur:
Le peuple Francois t'a si fort à contre cœur,
Qu'il te veut aussi peu pour valet que pour maistre:
L'accert Italien tes ruses scait cognoistre,
L'Hespagnol politic se rit de ton malheur:
Le More ne pourroit souffrir ta Barbarie:
L'Anglois & l'Escossois ne veulent point de toy,
L'Allemagne maudit vn si barbare Roy:
Le Turc & le Sophi detestent ta furie,
Ils sont Mahumetains, & tu n'as point de Foy:
Sans Foy lon ne va point en la celeste gloire:
Les Diables en Enfer craindront te recevoir,
Et apres le Concil, que nous deuons auoir
Les Protestans feront raser le Purgatoire:
Tu eusses doncques bien à tes suiets pouruen
Si mort-né le Soleil iamaïs tu n'eusses veu:
Mais qu'on t'eust droit porté dedans la fosse noire,
Et qu'aux Limbes Papaux tu te fusses tenu.*

AVX VRAIS GENTILS-
hommes Francois.

Pourquoy Françoise Noblesse
D'un Tyran t'estonnes-tu ?
Qui n'a force ne vertu,
Simon celle qu'on luy laisse.

N'attien rien de sa largesse
N'en espere rien de doux,
Et ne crain point son courroux,
Et tu verras sa foiblesse.

Celuy qui craint ou desire
N'est resolu ne constant,
Et le licol va trainant,
Paroù le Tyran le tire.

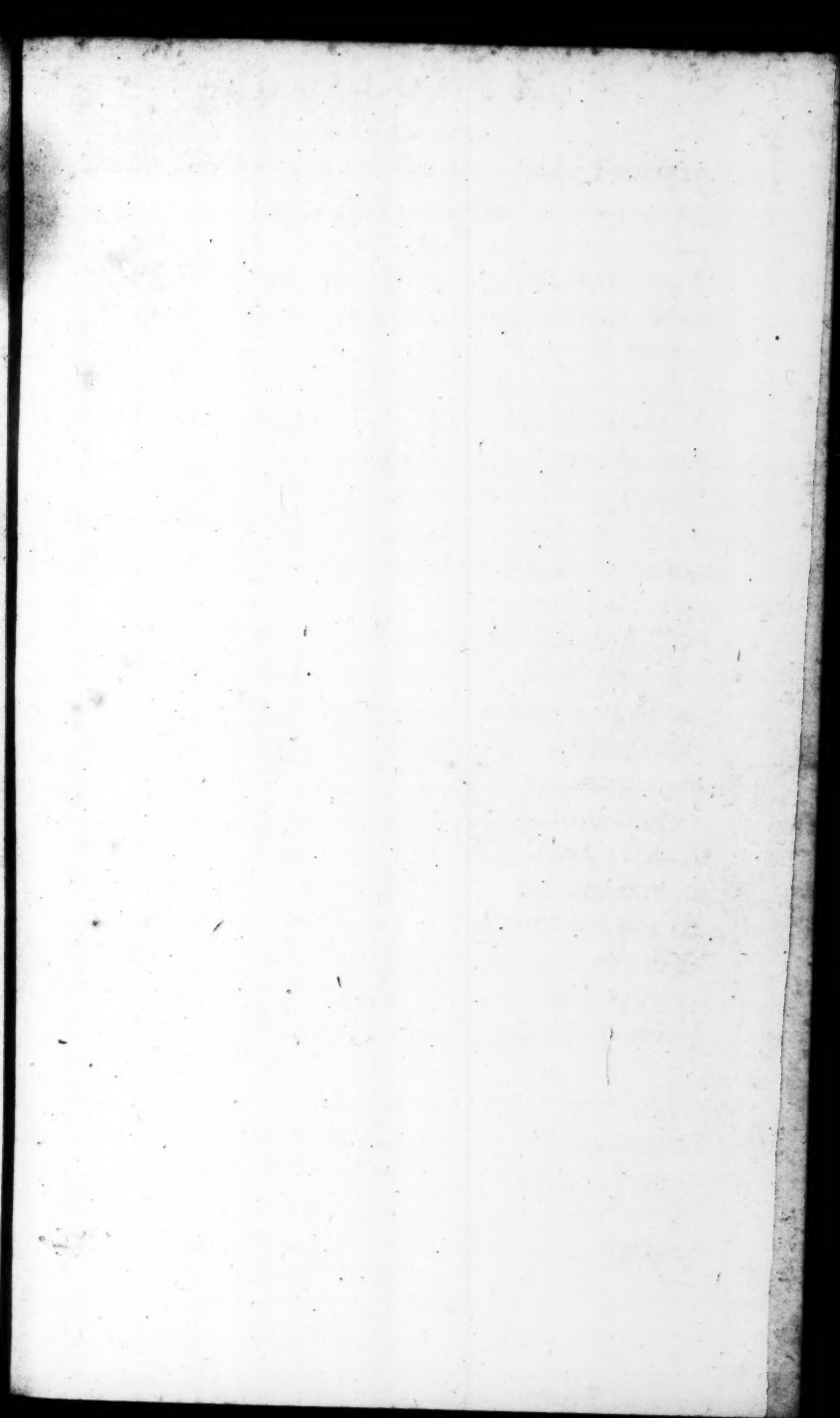
ARGUMENT DU
premier dialogue.

* *

lithie, c'est à dire la Verité, estant
A en une de ses maisons, qu'elle à li-
brement dressée ez quartiers de la
Hongrie qui est sous la puissance du Turc,
voit venir son amy Philalithie, sçappé
de la France: l'interroque de l'occasion de
son despart: l'historiographe à la priere de
Philalithie la luy recite, discourant en gros
les choses auenues touchant la Religion
en Frâce, dès Francois premier iusques au
mois d'Aoust 1572. sous Charles neuuieme
où il commence à raconter plus par le menu
ce qui s'est passé. Le politique aide l'histo-
riographe au recit de l'histoire & marque
incidemment les fautes faictes de tous les
deux costez, monstrant à l'œil le misera-
ble estat de la France L'eglise qui là estoit
prie & parle par fois selon la matiere sub-

ARGUMENT.

iette. Daniel, c'est à dire iugement diuin
prononce sur tout cela un arrest de gran-
de consequence. Contenant entre autres
choses quarante articles de police ciuile &
militaire. Le politique & l'historiographe
Francois, qui iuques à lors estoient Papi-
stes sont conuertis à Dieu & enuoyez par
l'Eglise en charge: A scauoir l'historiogra-
phe aux princes & Natiōs voisines pour
leur faire entendre les Tragcdies Fran-
coises & leur deuoir enuers les bons. Et le
politique aux Francois oppressez pour
les auertir de l'arrest de Da-
niel & de l'ordre qu'il
leur donne.





DIALOGVE.

Interlocuteurs.

Alisbie. Philalishie. L'historiographe. Le Politique.

L'Eglise. Daniel.

Alisbie.

VOicy venir à moy le petit pas, tout las & fort harassé, selon qu'il me semble, mon ancien amy Philalishie. C'est-il voirement: He Dieu, qu'il est maigre, deschiré, desbiffé, & mal en point. Si faut-il que ie l'embrace, quelque mal vestu qu'il soit. Que tu sois le tresbien venu l'amy. Quelz sont ces deux gens de bien qui viennent quand & soy?

Phi. Vous soyez la tresbien trouuée, madame ma grande amie. Quant à ceux cy desquels vous demandez, l'un est l'Historiographe, l'autre le Politique François.

Alis. Je suis plus aise de te voir accompagné de l'un que de l'autre, sachant combien l'un est nécessaire & profitable pour aider à la memoire, & seruir à la posterité; & l'autre, le plus souuent pernicieux & dommageable, principalement s'il est nourry à la cour d'aucuns Rois & Princes que tu cognois bien: toutefois, si tu as tousiours bonne souuenance de ce que ie t'ay enseigné, ie m'assureray que telles gens que les Politiques d'aujourd'hui, ne te destourneront facilement de l'amitié que tu me portes.

Phi. J'aimeroiy mieux estre mort, que de m'esloitant soit peu de mon deuoir envers vous, ou de flechir aucunement de ce que m'auez enseigné. Quant au Politique que vous voyez, cōbien ne l'ait esté nourry quelque temps en la cour du Roy

A.

Charles ix. si est-il si modeste & bien aisé, que tant s'en faut qu'il se soit essayé à me diuertir de mon saint propos, qu'au contraire tousiours il m'y a aidé & fauorisé au possible : iusques là, que me voyant partir de France, il s'est ioinct à moy, avec ce bon Historiographe : Me priâs tous deux (quoy qu'ils ne cognoissent pour toutes veritez, que celle de l'estat) de leur permettre de courre pareille fortune que moy (Ce furent les mois d'ot ils m'alerent à mon départ) quelque chose qui me deust auenir : depuis en çà, nous auons tousiours esté compagnons de voyage, de table, & de lit, avec toute la meilleure paix & creance que lon scauoir desirer.

Alc. Je suis bien aisé d'entendre ce que tu en dis, & de ce que Dieu t'a pourueu en eux d'une si honorable & compaignie, & pense que ce n'est pas sans mystere qu'ils sont venus avec toy. Mais qui t'eust jamais pensé icy ?
Ph. Mais vous, vraiment : il y a bien plus de quoy s'esmeruiller à vous y voir habiter, & y tenir maison (côme ie m'appertoy que vous l'y auez dressée) qu'il n'y a de m'y voir venir.

Alc. Quant à moy, estant plustost Cosmouagut qu'arrestee en certain lieu, ce n'est pas de me reuoir les si passant par ce pays, & m'y voyant la bien receue, i'y ay planté mon bourdon & enseigne, & dressé ma famille, tout ainsi côme ie fay en tout autre lieu où lon me reçoit : Mais toy, duquel la patrie est si fertile, si heureuse, & pleine d'un si grand nombre de nos amis, ie m'esbahy eon me uisais jamais du le cœur d'en sortir, pour venir peregriner

D I A L O G U E.

3

regriner en region tant esloignée de la tienhe.

Phi. Quand tu sçauras ce qui m'y a cōduit, tu t'esmerueilleras beaucoup plus de ceux qui m'ont donné occasion d'en sortir, que de moy qui l'ay sceu prendre. Quant à ma retraite en ce pays, le peu de seurété que ie voy aux autres plus voisins, pour la setardise de ceux qui y commandent, m'a cōtrainct (par l'aduis mesme du Politique) de venir icy de bōne heure chercher siege, & repos asseuré.

Ali. Que tu y sois derechef le bien venu. Quand tout est dit, la demeure en ces terres-cy par la grace de Dieu est beaucoup plus asseurée & plus libre pour nos amis, qu'elle n'est en beaucoup d'endroits où ceux qui se disent Chrestiens ont la puissance & le gouuernement. Mais ie te prie, dy moy la raison, pourquoy tu es sorti de ta patrie, & qui t'a ainsi desualizé & desapointé de la sorte?

Phi. Ie suis content de te le dire, & te prie de croire, Quoy que ce meschef me soit aduenu pour l'amour de toy: de ce que fauorisant ton parti, ie t'ay tousiours confessée & maintenue, enuers tous & contre tous: ie ne t'en demanderay aucun grand-mercy: encores moins t'en fecturay-ie mauuais gré, ny ne quitteray pourrât l'obligation que i'ay à te defendre & maintenir, à la vie & à la mort. Mais s'il te semble mienx que l'Historiographie que voila, recite le faict plustost que moy, qui pourroy' sèbler suspect à ces messieurs qui nous escoutent: luy, qui a la memoire bonne, & l'intégrité requise à son estat, te pourra informer sommairement, & ces auditeurs ensemble, du faict ainsi qu'il est passé.

A.ii.

Ali. Je me resiouy grandement de te voir ainsi constamment perséuerer (quoy qu'il t'aduene) en mon amitié: de ma part, ne doute point que ie ne te rende la pareille, & à la fin des douveurs (si tu poursuy) n'ompareilles. Quât à ces aigreurs pas sageres que mes amis souffrent le plus souuent, tu scais que la faute (que le mode qui me hait fait contre moy & les miens) ne me peut estre imputee, aussi peu qu'au bon vin, le blasme que l'homme par son intemperâce s'acquierr. Mais pource que ceste matiere requiert plus long discours, & que ie scay que tu es bien resolu de ce qu'il en fave croire, attendant que nous en puissiôs parler plus amplement au benefice commun des ignorans: il vaut mieux quel' Historiographe nous die maintenant tout haut, afin que ceux cy l'entendent, ce qu'il a recueilly & appris de tes miseres & disgraces. Nous veux-tu pas faire ce plaisir, mon compagnon?

Hist. Je suis si grand amy de la verité, Madame, que combien que ie ne vous cognoisse point, & qu'au recit de telle tragédie, voire au seul souuenir ie sente tous mes sens fremir, & iusqu'au poil s'herissonner: si suis-je content de dire sinceremēt ce que i'en scay, à la charge que mon compagnon le Politique m'y aidera, adioustant ce que ie pour roy oublier par mesgarde, & retrenchant ce qu'il cuidera de trop dict.

Ali. C'est bien auisé. Que t'en semble seigneur Politique?

Pol. T'en suis contēt: & d'autrepart mariy, d'ouyr refreschir la memoire de ce que, pour l'honneur
de ma

de ma patrie, de mon Roy, & des siens, ie desire-roy' estre enseuely au plus profond du puy de l'oubliance.

Ali. Commence donc ie te prie, Historiographe mon amy, sans y adiouster du rien, ny te mōstrer passionné pour l'un ou l'autre party: dy-nous simplement le fait.

Hist. Ie ne le puis pour maintenant dire qu'en gros, n'ayāt pres de moy mes memoires: mais i'espere biē en Dieu, qu'un iour ie lairray le tout par le menu, & comme il s'est passé, sans en rien dissimuler, escrit à la posterité.

Pour ceste heure, Oyez.

La lumiere de l'Euāgile (car ainsi l'appelloit-on) commençant par la voix & les escrits de Luther, Bucer, Zuingle, Ecolampade, Melancthon, & autres doctes personnages, comme de nouueau à se manifester: Le Pape (tout ainsi qu'en Alemagne par ses menees, & par les armées & moyens de Charles le quint, aussi en France par le moyen de François premier) s'y opposa fort & ferme pour en empescher le cours, avec bourrees & fagots, iusques à faire brusler par sentences & arrests, les liures du vieil & nouueau Testament, d'où lon tiroit ceste doctrine, s'ils estoient tournez en François ou autre langage vulgaire, & avec les liures, ceux qui les maintenoient, qu'on nomma pour lors Lutheriens. Ceux de Merindol en Prouence peuple instruit de longue main par ses predecesseurs en la doctrine de l'euangile furent par arrest du parlement de Prouence en l'an 1540. condemnez comme Lutheriens à estre bruslez. Et

P. **pre** : que la ville de Merindol cōme lon disoit
 et oit la retraite & spelonque des gens tenans
 s^{cs} d^{cs} d^{cs} fut ordonné par le mesme arrest
 que les maisons y seroyent rasees & demolies,
 & le lieu rendu inhabitable.

Quar e ou cinq années apres ceux de Merin-
 dol, ceux des Cabrieres & le peuple de vingt &
 deux villages dalentour, pour la mesme doctrine
 furent poursuyuis à feu & à sang par le seigneur
 d'Opede premier president, & lieutenant pour
 le Roy en Prouence assillé du Capitaine Pou-
 lain qu'on appelle le Baron de la garde, & d'au-
 tres Capitaines & soldats en grand nombre iuf
 ques la qu'il fut tué & meurtry des pources gens
 de Cabrieres hommes, femmes & enfans enui-
 ron le nombre de huit cens, contre la foy que le
 seigneur d'Opede leur auoit promis & iuree.
 Plusieurs autres grans meurtres & pilleries furēt
 exercees sur ces bōnes gens desquelles ie me t^{ay}
 pour ce que l'histoire qui en à esté escrite en fait
 assez ample mention. François premier decedé
 la mesme poursuyte fut faite sous Henry second,
 qui luy succeda à la couronne : durant le regne
 duquel, non seulement les liures & les corps des
 Lutheriens furent bruslez, ains aussi leurs legiti-
 mes heritiers priuez de leurs biens, qui pour ce
 regard estoient confisquees & donnees à la duchef-
 se de Valentinois, au Marcehal saint André,
 ou à d'autres semblables courtizans, en recom-
 pense de leurs bons, honestes & loyaux seruices
 Il fut descouvert de son Regne vne assemblee de
 trois cens personnes en la rue Saint Jacques
 dans

dans Paris, qui asistoient à vn preche qu'on faisoit la nuit en vne maison priuee, où aussi la Cene fut lors celebree entre eux: les prestres & le peuple Parisien les surprirent, les outragerent de parole & de fait, plusieurs de l'assemblée furent faicts prisonniers & poursuuyis par les officiers de la iustice. Nonobstant cela le nombre de ces gens alloit tousiours en augmentant, ils firent courre par Paris & ailleurs certaine Apologie pour eux purger des crimes qu'on leur mettoit à sus affermans qu'ils ne maintenoient que la vraye religion pour laquelle plustost que de l'abandonner ils estoient contens d'endurer feux & tout autre genre de supplice. Le seigneur Dandelot neveu du Connestable & Colonel de l'infanterie François fut accusé au Roy Henry d'estre du nombre des Lutheriens. Et en fin fut fait prisonnier pour auoir dit librement ce qu'il sentoit de la Messe en la presence du Roy & fut priué de sa charge de Colonel, à laquelle toutefois il fut puis apres remis par l'entre mise du cōestable qui le recōcilia au Roy lequel à la fin apres la paix faite avec le Roy Philippe, résolu de ruiner Geneue, en haine de la doctrine Lutherienne, & pour icelle mesme, de voir bruster A. du Bourg l'un de ses conseilliers au parlement de Paris: au milieu des mariages, festins, delices, ieux & tournois, estant blessé en l'œil d'un coup de lance, que le seigneur de Mōgomery luy donna, en ioustât contre luy par son commandement, par grand desastre mourut.

A. iiii.

Après Henry, le mesme feu cōtinua souz François second, qui luy succeda au Royaume, daquel tout le gouuernement tomba aussi tost entre les mains de messieurs de Lorraine, tant à cause de leur niece royne d'Escoffe, qui estoit mariee à François, que pour leur habileté & souplesse.

Les Princes du sang, voyās l'estat du royaume es mains du Cardinal de Lorraine, du Duc de Guyse, de ses autres freres Lorrains, de leurs partisans & amis, n'apperceuans en François autre chose de reste que le nom de Roy seulement, se résolurent de luy faire entendre l'estat de ses affaires, de le supplier tres humblement de conuoyer au plustost les estats de son Royaume, de le manier & conduire avec l'aduis des princes de son sang ou bien de les charger du maniement, & s'en reposer sur eux, suyuant les anciones loix de Frâce, iusqu'à ce que l'aage luy eust apporté plus grande cognoissance d'affaires. Quant à eux, ils ne pouuoient plus longuement souffrir, de voir le Royaume conduit à l'appetit d'un Cardinal, (duquel la vocation estoit de prescher) & de ses freres lesquels deuoient en toutes sortes ceder aux Princes du sang, & plustost rendre conte de leur administration, que passer outre à la conduite de l'estat: n'estans exempts de soupçon de se vouloir emparer du Royaume: Ce que les Princes craignoient d'autant plus, que ceux de Lorraine se disoyent descendus de Charlemagne, fils de Pepin roy de France, sur la lignee daquel, apres la mort de Loys le Quint, 4. Roy de Frâce, en l'an 988, selon que leurs historiens le recitent, Hugues Capet vsur-

petv surpa le Royaume, lequel depuis est tombé
 és mains de ses successeurs de Valois, auxquels
 les Lorrains l'arracheroyent facilement, si la ver-
 tu des naturels vassaux & loyaux suiets, n'y mer-
 toit empeschement. Quant à la religion, ils desi-
 roient que le Roy se laissast flechir, à faire cesser
 les feux qui estoient allumez par tout le Royau-
 me encontre les Lutheriens, à cause de leur foy &
 doctrine, laquelle les Lutheriens disoyent estre
 contens, que le Roy fist examiner auxgens do-
 ctes par la sainte Esriture, seul & vray iuge de
 ce faict.

Ces poincts redigez par escrit en forme de
 supplication & remonstrance, Loys de Bourbon
 prince de Condé, s'estoit chargé de les presenter
 au Roy, qui pour lors estoit à Amboise: Quand
 ceux de Lorraine, doutans qu'une telle requeste
 ne fust cause de quelque sinistre changement à
 leur desavantage, par le moyen des gentilshom-
 mes de leur suite, & des archers de la garde, fi-
 rent empoigner aucuns des gentilshommes qui
 estoient venus pour accompagner le prince de
 Condé: les firent executer à mort, & escarterent
 les autres de sorte, que ce dessein des Princes &
 seigneurs François fut de tout poinct interuertty, &
 vn bruit semé (pour rendre le faict odieux) que ce
 n'estoit pas contre ceux de Lorraine, ains contre
 le Roy: non pour le supplier pour la religion, ou
 pour le bien de l'estat, ains pour l'occuper & en-
 uahir, que celle entreprise estoit faire. Le nom de
 Huguenot fut aussi dès lors mis à sus, pour en soy
 briquet d'ignominie à ceux qu'auparavant on

nommoit Lutheriens, & au lieu de faire cesser les feux contr'eux, ils en firent plus aspre poursuite que deuant, reduisant messieurs de Lorraine en tout le surplus, l'estat des affaires du Royaume à leur plaisir & volonte, iusques là, qu'ayans fait remuer la Cour d'Amboyse à Orleans, & là assigné les Estats, ils y firent aussi venir le prince de Condé, Prince du sang. qu'ils firent emprisonner dès l'heure qu'il y fut arriué, pour luy faire rēdre compte de ce qui s'estoit passé à Amboyse: en danger d'y laisser la vie, si le roy François tost apres par vn mal d'oreille qui luy suruint, ne se fust hasté de quitter le premier la sienne.

Le pol. Je me souuiens fort bien de ce temps-là & de ce que tu viens de dire. Mais quāt à la conuocation des Estats faite de la part de messieurs de Lorraine, sous le nom du Roy François, ce n'estoit qu'un masque & couuerture qu'ils prenoyēt: pour monstrier qu'ils estoient contens que les anciennes loix du Royaume fussent remises sus, & entretenues en leur force & vigueur par l'aduis cōmun des Estats (iadis gerueau, yeux, & oreilles de nos Rois les mieux aduisez & la bride & chastifol des meschans & des mal faiges) afin d'arracher par ce moyen du poing à la Noblesse & au peuple, tout pretexte de murmurer contre le gouuernement Lorrain: Car quant au reste, ie scay bien qu'ils ne vouloyent rien quitter de leurs desseins, faisans pour ceste cause elire aux conuocations particulieres qui se faisoient es prouinces du Royaume, des depntez aux estats generaux, les plus affectionnez de leurs partizans & amis: mais la mort
du Roy

du Roy inopinée, ne pouuant empêcher leur desir de voler, retrancha en beaucoup de sortes les ailes de leur esperance. Peu de temps apres (comme vn defastre ne va gueres seul) il fut ioué vn terrible tour à monsieur le Cardinal, si dauenture ne l'auiez sceu: ie le vous diray en deux mots.

Le pape aduertit de l'issue du fait d'Amboyse, & du bon deuoir que le Cardinal de Lorraine auoit fait à maintenir le parti de sainte mere Eglise Romaine, contre les Lutheriens deuenus Huguenots (qui sembloient ne se contenter que les feux allumez cessassent, si quant & quant ils ne parloyent & disputoyent publiquement de leur religion & doctrine) luy rescriuit par vn courier expres des lettres gratulatoires, le merçant de la bonne volonté qu'il auoit monstté à maintenir le parti du saint siege Romain, & le priant de continuer de bien en micux en telle bonne affection: en recognoissance de laquelle, il luy enuoyoit en don par le porteur, vn tableau cōsacré par sa sainteté, d'vne nostre dame de grace tenāt son fils entre ses bras, que Michel Angel de sa plus docte main, auoit pourtraict cōme vn chef-d'œuure: Aduint (cōme Dieu voulut) que le courier qui portoit les lettres du Pape avec le presér du tableau, estāt tōbē malade par les chemins, rencōtra vn ieune marchand Luquoys catholique qui s'en alloit en cour, & se disoit estre au Cardinal de Lorraine (cōbien qu'à vray dire il fust son ennemi mortel & desesperé, parce qu'il ne pouuoit auoir sœur assignation du Cardinal, qui manioit les finances de France, d'vne grande somme

de deniers qu'il auoit fourny au roy Henry lors des guerres de monsieur de Guyse en Toscane) le quel il creut facilement, bien aise de ceste occasion, puis que sa maladie l'empeschoit de passer outre: ayant dōc appris le nom du Luquoy, & dōtant que le retardement des lettres de sa saincteté ne luy fust dommageable, il le pria de se charger des lettres & du tableau, qu'il luy remit entre mains, pour les liurer, comme il promit, au Cardinal. Ce Luquoy ne fut pas si tost à Paris, que ayant rencontré vn peintre à sa poste, & l'occasion de faire vn scorene à monsieur le Cardinal, fit faire vn tableau de mesme grandeur, où le Cardinal de Lorraine, la Roynne sa niece, la Roynne mere, & la duchesse de Guyse estoient peints au vif nuds, ayās les bras au col, & les iambes entrelacees l'un avec l'autre: puis le fit soigneusement emballer dās le tafetas & toile citre de l'autre tableau, & trouua moyen de le faire consigner, avec les lettres de sa saincteté, en la chambre du Cardinal, lors qu'il estoit en conseil, entre les mains d'un de ses secretaires: Quand mōsieur le Cardinal reuenu du conseil, eut leu les lettres de sa saincteté, il reserua de voir le tableau au lendemain dīner: auquel tout expres ibonna mesieurs les Cardinaux de Bourbon, de Tournon, & de Guyse, les ducs de Montpensier, & de Guyse, & quelques autres grāds seigneurs: ils ne furent pas au second seruice, que monsieur le Cardinal ayant fait lire tout haut les lettres de sa saincteté, esmeut tellement le desir de la compagnie à voir nostre dame de grace, que quittant le repas du corps pour repaistre leurs esprits

esprits, ils firent apporter le tableau, lequel bien dextre mēt desueloppé, estant regardé par eux, & trouué tel que ie vous vien de dire, ie vous laisse à penser si ces seigneurs en furent estonnez, & monsieur le Cardinal fasché.

L'hist. Je n'auoy' point encore ouy faire ce conte: mais vrayment il est admirable, & digne que ie le couche entre mes escrits, pour monstrer d'un costé la force de la verité, laquelle d'une façon ou d'autre tost ou tard faut que se descouure, & la puissance du despit sur vne personne ouïce.

Le pol. Quant au despit dont tu parles, si celuy du Luquoy's le poussa à faire ce traict que l'ay recité, assure toy que le despit que monsieur le Cardinal en print, cuidant que ce fussent Huguenots qui luy eussēt ioué ce tour, leur a causé beaucoup de maux qui leur sont depuis suruenus.

Phil. Ainsi bien souuent, l'innocent souffre la peine due au coupable: mais pour n'entrer plus auant en ce discours, ie te prie Historiographe, repren le fil de ton histoire.

L'hist. Charles ix. François son frere decedé, succeda à la couronne en l'age de dix ans. Et Catherine de Medicis sa mere, & Anthoine de Bourbō roy de Nauarre, premier Prince du sang estans en different touchant le gouuernement de la personne de Charles & de son estat, & peu après tombez d'accord à l'auantage de la mere: le prince de Condé fut déclaré innocent, & absous du faict d'Amboise, tenu pour bon parent du Roy, & deliuré. Les feux aussi & poursuites contre les Huguenots furent faits cesser: les estats de

France assemblez : leur aduis entendu, & suyuant iceluy eu aussi l'aduis des Presidens & Conseillers des Parlemens de la France, avec les seigneurs du conseil priué du Roy, fut fait vn Colloque à Poissy, deuant le Roy & ses Princes, entre les plus doctes des Catholiques & des Huguenots : lesquels ayas fait confession de leur foy, disputé d'icelle en public, & maintenu leur doctrine par les Escritures, obtindrent pour conclusion vn edict du Roy, par l'aduis du susdicti Conseil, au mois de Ianuier en l'an 1561. par lequel fut permise aux Huguenots liberté de conscience, & exercice de leur religion hors des villes du Royaume. De là sourdit vn grand nombre d'Eglises (ainsi les nommoit-on) & d'assemblies de Huguenots par la France : on prescha à la Cour, hors de Paris, & es autres villes, avec telle efficace, qu'à vray dire on voyoit ces gens-là s'amender en la vie, & s'accroistre en nombre à veue d'œil. Monsieur le Cardinal de Lorraine & messieurs les freres, ne pouuans supporter vne telle liberté en ceux qu'ils reputoyent leurs ennemis, & craignans que si quelquefois telle doctrine venoit en auant, ils ne fussent cōtraints par la reformation de ces Huguenots, de quitter 300. mille escuz de reuenue, qu'ils auoyent des benefices en leur maison, & rendre compte de leurs charges & maniemens passez : pour fortifier leur parti de Lorraine, attirerent à eux Antoine de Bourbon. luy promettans de luy faire rendre par le Roy d'Espagne le royaume de Nauarre qu'il occupoit, ou la Sardaigne en change, erigee en Royaume : Ils s'adibignirent
aussi le

aussi le Connestable, & le mareschal saint André, tant à cause de la recherche qu'ils craignoient qu'on fist vn iour sur eux, des dons immenses, receus du Roy, contre les loix du Royaume, que pour la crainte qu'ils auoyent d'estre contrains de rendre les confiscations des Lutheriës & Huguenots, si vne fois ils auoyent le credit & la faueur. Plusieurs autres grands seigneurs aussi se rengerent du costé de messieurs de Lorraine, en haine de ceste doctrine de l'Euangile. L'expugnation de laquelle estant jurée par eux, le duc de Guyse commença à faire preuue de leur dessein sur les Huguenots de Vassy, desquels luy ou les gens tuèrent vn bon nombre, ainsi qu'ils les trouuerent assembles au presche. Quand & quand le prince de Condé par le commandement de la Royne mere (qui par lettres & courriers luy recommandoit la defense d'elle & du Roy son fils, ayant descouuert l'entreprise de messieurs de Lorraine, & de leurs confederes) prit les armes, & les fit prendre avec luy aux Huguenots de la Frâce, pour la conservation du Roy, de ses Edicts, vassaux & sujets. Messieurs de Lorraine, ayans auparauant assemblée forces de pied & de cheual en grand nombre, & avec eux le Connestable, & le mareschal saint André, vindrent à la Cour armer, & la sestantans emparez du Roy, curent aussi à la fin la mesure favorable à leur party.

Là po. Il est ainsi. Et voila d'où nous vindrēt beau coup de maux: car si la Royne mere n'eust iamais donné courage & mandement au prince de Condé de s'armer, ou l'ayāt fait, elle n'eust point à la fin

adheré à ceux de Lorraine, la guerre ne fust point
 nee, ny sortie si auant, ne si asprement qu'elle fit
 depuis: mais ie suis certain que la Royne mere
 (qui auoit fait tomber le gouuernement du Roy
 & du Royaume entre ses mains) se doutant, si les
 Princes & les grans du Royaume estoient vne fois
 bien d'accord, qu'elle en seroit desarçonnée, vfa
 de se moyen de desunion, prestant sa conscience
 & authorité aux deux partis, pour les tenir en dis-
 corde, les affoiblir par leurs mains propres, & se
 conseruer par cest artifice apres les coups ruez au
 gouuernement du Royaume.

L'hist. Je le croy: mais tant y a, que la guerre print
 vn tel train; les vns & les autres ayans tantost du
 du bon, tantost du mauuais: que finalement apres
 plusieurs priüses, & pertes de villes de tous les
 deux costez, le prince de Cōdè fut fait prisonnier,
 en vne bataille qui luy fut liuree pres de Dreux:
 le Connestable de l'autre costé y fut aussi prins
 par les Huguenots. le maréchal saint André
 tué, & peu apres le roy de Navarre deuant Rouen,
 & le duc de Guyse deuant Orleans, dont s'ensuy-
 uit la paix tant desirée par les Huguenots, que la
 necessité de se defendre, eomme i'ay dit, auoit ar-
 mez: ausquels de nouueau par Edict solennel, fait
 par le Roy, sa mere, & son conseil, sur la pacifica-
 tion de ces troubles, au mois de Mars, 1562. fut
 accordée liberté de conscience, & exercice de
 leur religion dans les villes où pour lors ils fai-
 soient prescher, & en beaucoup d'autres lieux du
 Royaume. Tout ce qu'ils auoyent fait en ces guer-
 res fut declaré auoir esté fait pour le seruice du
 Roy,

Roy, lequel neantmoins par son Edict leur commandoit de mettre les armes bas, & viure au surplus (leur conscience sauue) en paix comme auparavant, sous les loix & police de son Royaume.

Le pol. Tu as oublié de dire, que la Roynne d'Angleterre (pour la conformité de la doctrine qu'elle & ses suiets ont avec les Huguenots) leur enuoya durant la guerre, vn grand & puissant secours: qui fut cause en partie, de faire hastier la resolution de la paix.

L'hist. Tu as raison: Mais pour reprendre le fil de mon discours, l'Edict de pacification ne fut pas si tost publié, que les Huguenots mirent les armes bas, & se conformât en tout à la volonté du Roy declaree par son Edict, menoyent vne vie tranquille & paisible. Quand la Roynne mere, se souuenant du tour qu'elle leur auoit ioué (les faisant armer à son besoin & mandement, & neâtmoins accommodât d'autre part son autorité aux Lorrains, pour les faire mieux entrebatre, & en auoir son passe-temps) & doutant qu'ils ne peussent oublier la memoire d'vne telle offense, & que tout le royaume estant d'accord, on ne fist quelque dessein de cōduire les affaires sans elle, craignant de perdre par ce moyē son autorité: ou possible (comme Caton, qui appelloit conspiration enuers le pere de famille, la bonne intelligence de ses domestiques) ne pouuant voir plus long temps l'estat de l'vn & l'autre parti en balance, elle monstra de vouloir entierement favoriser le parti des Lorrains: mais cependant elle s'acqueroit particulièrement le plus qu'elle pouuoit d'autres par-

tizans; ayans pour ce, fait faire vn voyage au Roy tout à l'entour de son Royaume, apres auoir pratiqué (sous couleur de vouloir voir la Roynie d'Espagne sa fille) vn parlement avec le duc d'Albe à Bayonne, où elle fut avec le Roy: où aussi la roynie d'Espagne & le duc d'Albe se trouuerent, non sans estroite conference, & ferme resolution de quelque chose d'importance, que ie ne vous puis declarer.

Al. Si fay bien moy: ie suis contente de le vous dire. La Roynie mere comme personne curieuse, ayant interrogué Nostradamus (qui se mesloit de predire les choses futures) de ce qui aduiendroit à ses enfans: & ayant ouy qu'elle les verroit tous trois Rois, croyant par trop à ses paroles, & doutant s'ainsi aduenoit qu'elle ne fust réuoyee à Florence, pour voir ses parens & amis, & ne sachant quel parti prendre (tout ainsi qu'elle voyoit la force des estats pieça supprimee & la loy Salique, touchant le gouuernement, qui estoit tombé en quenouille, violee) pensant que pour la succession du Royaume elle en pourroit bien faire autant: promit & iura au duc d'Albe, de faire tomber la couronne de France, sur la teste de sa fille aînée, & par consequent du roy d'Espagne, pour se le rendre bon patron. & garant, au cas que ses enfans mourussent: Mais le duc d'Albe ne la pouvant legerement croire, voulut pour confirmation de ce fait, que la Roynie mere luy promist cependant, de rompre & casser l'Edict de pacification, & d'oster aux Huguenots tout ce qu'ils auoyent de liberté de conscience, & d'exercice de religion,

religion, pour meilleure preuue de sa bonne volonté enuers l'Espagne, au detrimēt de la France, & que la Royne fit volontiers.

Le po. C'estoit bien loin de restablir le royaume en son entier, que d'abolir ses plus anciennes loix: elle estoit bien loin de chauffer la botte de Theramenes, comme nous cōseillions, quand elle vouloit ruiner la moitié du royaume qu'elle disoit mal saine, au lieu de conseruer les deux, comme en vn corps demi paralitique on a accoustumé d'vser: He Dieu que la maison est malheureuse, quand la poule y châte plus haut que le coq! Mais s'il vous plaist, que l'Historiographe poursuyue, afin que ie me taise des maux sans remede.

L'hist. Je le veux bien. Apres ce pourparler fait à Bayonne, les Huguenots se plaignoyent en beaucoup d'endroits du royaume, des maux, des torts & iniustices qu'on leur faisoit, de quelques restrictions de l'Edict de pacification, & de plusieurs contrauentions à la volonté du Roy faites iournellement à leur desauantage, depuis la pacification iusques alors, durāt le temps de cinq années. Et cependant la Royne mere sous le nom du Roy, ayant soudoyé, fait entrer en Frâce, & venir droit à la cour six mille Suysse, avec l'aide de ses partizans & autres peu paisibles François, rompit ouuertement l'Edict de paix, sur l'heure que le prince de Condé s'estoit accompagné pour aller trouuer le Roy à Meaux, & luy faire ses plaintes & doleances, tant pour luy que les autres Huguenots, & nommément sur ceste entree d'estrangers iusques au milieu du Royaume, &

pres la personne de sa maiesté , sans occasion apparente. Ceste rupture d'edict fut telle & si à poict nommé , que si le prince de Condé & ceux de sa troupe n'eussent pris gar de à eux, les Suysses (informez tout autrement des choses) n'eussent failli à les mettre en pieces, tant leur dessein estoit bien dressé.

Le pol. Nous estions extremement marris, moy & vne troupe de bons François , qui estions pour lors à la cour , zelateurs du bien de l'estat, & de la reputation du Roy , de voir prendre ceste route aux affaires : de voir la foy publique violée , par ceux qui la deussent garder plus chere que leur propre vie : voire que ce fust par les forces des Suysses , qui auoyent la reputation entre les nations, d'estre loyaux obseruateurs de leurs promesses iurees, d'autant plus que de ce mal dependoit comme d'un ruisseau vne mer de miseres sur nous & à le vouloir continuer, la subuersion entiere du Royaume : auquel les Suysses estans alliez plus fort qu'au Roy (pour dire vray) & leurs pensions payees des deniers des suiets du Roy, nous nous esmerueillions grandement, comme ils n'auoyent regret de prendre de leur argent , pour les venir tuer en leurs maisons, en violant toute foy, alliance, & seureté publique. Et sachans combien es Cantons de Suyse, il y a de grandes & puissantes Republiques, qui tiennēt la mesme doctrine que les Huguenots François , nous doutions biē fort que le feu ne s'allumast parmi les Suysses , en leur propre pays, pour les empescher de venir en France à la tuerie des Huguenots: nous trouuions auf-

si fort estrange, de voir ces pources Suysses se laisser mener à la boucherie (car sans doute il en mouroit & en estoient tuez beaucoup en France pour trois ou quatre escuz le mois) à la merci de trois ou quatre Colonels qui remplissoient leurs bogetes, aux despés du sang de leurs combourgeois. Et eussions bien voulu, qu'au lieu de six mille Suysses armez, les Seigneurs des Liges en eussent enuoyé six des plus sages & paisibles au Roy & à son conseil, pour faire entendre qu'à tout euenement en telles guerres ciuiles, il vaut mieux armer le parti obeissant, que le seditieux & rebelle. Que ce luy est obeissant, qui se contente des bons Edicts de son Roy: que les Huguenots (hors la conscience) luy rendoyent tous deuoirs de suiets, mais qu'au reste le corps est foible & moins appareillé à combattre les autres, quand il a perdu la moitié de ses membres: qu'il n'y a chose plus miserable que la victoire és guerres ciuiles, laquelle affoiblit le vainqueur bien souuent autât que le vaincu, le liurant à la fin du compte entre les mains de ses voisins: que partant l'opinion de Machiaueli (que le conseil du Roy sembloit suyure, tenant ses suiets desunis) estoit vne pernicieuse heresie en matiere d'estat: qu'il valoit donc mieux conseruer le tout, qu'en ruiner vne grande partie. Que les Republiques des Suysses & celles d'Allemagne (quoy qu'il y ait mesme diuersité de religions qu'en France) ne lassoient pas de prosperer, & estre bien fort paisibles: En somme, nous eussions desiré que les Seigneurs des Liges eussent fait remonstrer les choses, qu'ils eussent auisé estre mieux pour le bien

& conseruation du Royaume, sans enuoyer leurs gés à vn cōmun & reciproque rauage. Mais quoy? nous n'osions mot sonner, ny en dire ce que nous pensions: & d'autre part l'ambassadeur du Roy vers les Suysses, monsieur Belieure, leur donnoit à entendre, que le prince de Condé vouloit faire tuer le Roy, & se faire Roy luy-mesme: tellement que les Colonels des Suysses, faisant semblant de le croire, pour les pensions, gages, & profits qui leur en reuenoyent; au lieu d'y mettre la paix, y voyoyent volontiers la guerre.

L'hist. Tant y a, les choses estés és termes que i'ay dict, le prince de Condé voyant que c'estoit à bō escient & à descouuert, & non plus par ieu & en cachettes, qu'on en vouloit à luy & aux Huguenots de la France: en ayant assemblé vne bonne troupe, s'en vint pres de Paris, où le Roy s'en estoit allé, pour entendre encore plus au vray le dessein de leurs ennemis: mais luy estant respondu à coups de canon, & couru sus luy à grand force, apres s'estre vaillamment defendu, se retira & les Huguenots qui l'accompagnoyent, pour leur seureté & conseruation, dans quelques villes du Royaume. Quand les Princes protestans d'Allemagne oyrent ces nouvelles, sentans toucher à eux, ce qui touchoit aux François de leur religiō, & marris de ce qu'ō les traittoit ainsi à la rigueur, enuoyerent au prince de Condé & aux Huguenots François pour leur aide & defense, vn braue & puissant secours de Reysses & Lansquenets, sous la conduite du duc Jean Casimir, fils du comte Palatin. Apres l'arriuee duquel, la Royne
mere

mere, le Roy, ses freres, & son conseil, voyans combien il leur estoit mal-aisé de ruiner pour lors les Huguenots entierement, leur accorderent de nouveau par vn Edict solennel, fait au mois de Mars, en l'annee 1568. la mesme liberte de conscience, & exercice de religion qu'ils auoyent auparauant: reputant fait pour le seruice du Roy, tout ce qu'ils auoyent fait en ceste guerre-là, à la charge qu'ils mettroient bas les armes, remettroient les villes où ils s'estoyent retirez es mains du Roy, ou de ses ministres, & renuoyeroient leur secours Alleman, hors de France. Cela ne fut pas si tost commandé qu'il fut executé par les Huguenots: le parti contraire demeurant tousiours armé, dont aduint (aussi tost que le duc de Casimir & ses troupes furent retirees) que de nouveau furent exercees par la France, plusieurs iniustices & cruautéz sur les Huguenots, tant que le prince de Condé fut enuironné de garnisons, qui venoyent pour le surprendre dans sa maison de Noyers, où il s'estoit retiré: de sorte que s'il ne fust bien viste & dextremet eschappé, avec sa femme & ses enfans, & s'il n'eust trouué le gué des riuieres qu'il luy conuint passer à commandement, il estoit trouffé en malle: & bié luy seruit de trouuer la ville de la Rochelle, où il se retira, fauorable: sans cela, c'estoit fait de luy. Estant retiré dans la Rochelle, les Huguenots faschez, de voir que si souuēt on leur fausloit la foy, furent merueilleusement estonnez: mais peu apres ayans repris courage, ils accoururent de toutes parts trou-

uer le prince de Condé, pour se conseruer avec luy. Entre autres Ieanne d'Albret royne de Nauarre, vint aussi trouner le prince de Condé son beau frere, avec s^{on} fils le prince de Nauarre, q^uel le voua tout ieune qu'il estoit à ceste guerre, avec ses bagues & ioyaux, lesquels depuis furent engagez pour aider aux fraix de l'armee. Le duc de Deux-ponts prince de l'Empire, entendant que la foy auoit esté de nouueau violee en France aux Huguenots, esmeu de la grauité du faict, s'achemina en France, & avec luy le prince d'Orenge, le compte Ludouic son frere, le comte de Mansfeld & plusieurs autres Seigneurs & Comtes Allemãs, avec sept ou huit mille Reystres, & autant de Lansquenets. Cependant le prince de Condé menoit les mains, assiegeoit villes & chasteaux, faisant tout ce qui pouuoit seruir à se defendre, & en dommager l'ennemy: quand le duc d'Aniou frere du roy Charles, & son lieutenant general, conduisant vne puissante armee contre le prince de Condé (qui n'auoit alors que bien peu de ses forces) luy donna vne bataille pres de Iarnac, où le Prince perdit, & y fut fait prisonnier, & peu apres par commandement du duc d'Aniou tué, à sang froid, par vn nommé Montesquion, dela maison du duc d'Aniou.

Ali. Le prince de Condé se hazardant ainsi, monstra euidentement combien peu il aspiroit à la couronne, desmenrant ouuertement ceux qui le calbnoient de cela.

Phi. Il est bien vray: Mais aussi fit-il vne grande faute, hazardant avec peu de forces, tous ceux qui s'estoyent

s'estoyent à luy retirez pour se conseruer, & generally tous les Huguenots de France.

Le Pol. Ce sont des fautes qu'õ ne peut faire qu'y ne fois, & qu'il se faut bien garder de commettre.

L'hist. Il est ainsi. Or le reste des forces des Huguenots, apres la mort du prince de Condé, demeura (sous le nom du prince de Nauarre, & du ieune prince de Condé) entre les mains de Gaspard comte de Coligny, admiral de France, par l'auis commun de tous les principaux, lesquels estans allez ensemble au deuant du duc de Deux-ponts & de son armee, qui leur venoit au secours: & ayãs trouué le duc de Deux-ponts mort de maladie, ne laisserent pourtant comme freres de mesme religion & volonté, de ioindre leurs forces ensemble: avec lesquelles (apres quelques princes de villes & autres faits d'armes) ils furent contraincts de soustenir vne autre bataille, pres de Montcontour, au mois d'Octobre 1569, que le duc d'Anjou leur liura, laquelle aussi ils perdirent: mais ne laisserent pourtant ayans ramassé leurs forces, de tenir la campagne, & se cõseruer le mieux qu'il leur fut possible avec leurs villes, durant neuf ou dix mois: pendant lesquels aussi ils prindrēt plusieurs villes, & eurent des rencontres en diuers endroits où il sembloit que la châce se tournast à la faueur des Huguenots. Ce que lon cognut encores plus ouuertement. En fin le 22. du mois d'Aoust de l'an 1570. leur fut derechef ottroyee la paix, qu'ils auoyent tant desiree, par vn edict que le roy Charles fit, par l'aduis de la Roynie sa mere, de ses freres, des autres Princes & Seigneurs ses conseillers

par lequel entre autres choses , le Roy vouloit que la memoire de toutes les choses passees és guerres ciuiles de la France , voire les sentences & iugemens donnez contre les Lutheriens ou Huguenots, du temps du roy Henry son pere iusques alors, fussent annullees & abolies perpetuellement. Declaroit tout ce qui s'estoit fait en ceste guerre , auoir esté fait pour son seruice : pour lequel aussi il recognoissoit que le secours d'Allemagne leur estoit venu , reputant pour bons parens siens , les princes de Nauarre & de Condé, le prince d'Orenge, le comte Ludouic de Nassau, & de Mansfeld, ses bons cousins & amis, & les Huguenots François, ses loyaux vassaux & suiets : leur promettant liberté de conscience & exercice de leur religion, en certaines villes, & és maisons des seigneurs gentils-hommes & autres ayans fief de haubert : Et parce que la memoire des dommages reciproquement donnez en ces guerres, ne se pouuoit si tost perdre comme il seroit bien requis (voulant euitier tout inconuenient , & donner seureté à ceux des Huguenots qui pourroyent estre en quelque crainte retournans en leurs maisons, d'estre priuez de repos) attendant que les rancunes & inimitiez fussent adoucies , le Roy accorda de leur bailler en garde, les villes de la Rochelle, Mont-auban, Coignac, & la Chatité : esquelles ceux d'entr'eux qui ne voudroyent si tost s'en aller en leurs maisons, se pourroyent retirer & habiter, à la charge que le roy de Nauarre, le prince de Condé, & vingt gentils-hommes de maison
qui

qui seroyent nommez par le Roy, iureroient & promettroyent vn seul & pour le tout, pour eux & ceux de leur religion, de garder au Roy lesdites villes, & au bout de deux ans. les remettre entre les mains de celuy qu'il plairoit au Roy d'ordonner, sans rien y innouer : Voulant pour plus grande assurance de l'observation de son Edict, que le Roy donnoit pour irrenocable, que tous les Parlemens, gouuerneurs, & ministres de la iustice & police de la France, iurassent solennellement, de le faire exactemēt obseruer selon sa forme & teneur.

Ali. On voit clairement és issues de ces guerres, vne chose admirable, que le mōde ne recognoist point : c'est que ces Huguenots perdoient tousiours les batailles, & routefois obtenoyent la victoire de leur cause, d'autant que la liberté de conscience & l'exercice de leur religion, leur estoit tousiours accordé, depuis le temps qu'elle leur fut premier ottroyee au mois de Ianuier, en l'an 1561. tellement que on les pourroit dire vainqueurs, alors qu'ils ont esté vaincus. Chose qui fait recognoistre à qui regarde de pres & sans passion en leur doctrine, vn naturel effect de la Palme, symbolizāt à la verité, laquelle tant plus qu'elle est pressée, plus elle s'elue & ressound.

Phi. Cela est certain: Mais ce dequoy ie m'esmerueille le plus, & dequoy ie ne me puis encores biē resoudre c'est, laquelle de ces choses estoit plus grande, ou aux Huguenots la patience, l'obeissance & fidelité: ou en leurs ennemis, la furie, haine, & desloyauté?

Ali. C'est vne question bien mal-aisée à soudre: toutefois quant aux Huguenots, ils ne pouuoient faire de moins pour iustifier leur cause, & recommander deuant Dieu & les hommes leur parti (qu'on accusoit de sedition) que de monstrier vne mansuetude & successiue obeissance à leur Roy, & à ses ministres, selon Dieu.

Phila. Voire: mais on pratiquoit par trop souuēt sur eux, la fable du loup d'A Esope, lequel beuât au haut de la riuiere, chargeoit l'agneau (qui beuuoit tout au bas) de luy troubler l'eau, comme il disoit que son pere auoit fait, prenât sur ceste quelle d'Alleman, occasion de le deuorer.

Le pol. Laissons ce discours ie vous prie, n'interrompons pas celuy de l'Historiographe.

L'hist. Cest Edict de paix fait & publié, il fut iuré & promis par tous les officiers de la France, de l'observer: Les Huguenots de leur part renuoyèrent leur secours d'Allemagne, & se conformerēt en tout le surplus, à la volonté du Roy, declaree en son Edict.

La Royne de Nauarre, le prince de Nauarre, le prince de Condé, l'Admiral, le comte de la Roche-foucaut, & quelques autres seigneurs & gentils-hommes s'estans retirez à la Rochelle, apres les sermens & promesses de la conseruer au Roy faites comme il appartenoit, viuoient le plus paisiblement qu'on pourroit penser: & quelques gentils-hōmes, gens de letres, & marchans, sous mesmes promesses s'estoyent pareillement retirez es autres trois villes baillees pour refuge: & tous les autres Huguenots retournent en leurs maisons, se tenoyent

tenoyent coy, chacun en sa vocation, comme si ia
mais auparauant on ne leur eust fait tort ou des-
plaisir. Le Roy Charles môstroït de sa part, vou-
loir que son Edict fust de poinct en poinct obser-
ué: iurant bien souuent par la mort, & par le sang,
qu'il le feroit entretenir: qu'il ne croiroit plus ce
qu'on luy auoit voulu faire entendre, que les Hu-
guenots le voulussent tuer, qu'ils luy estoÿët trop
bons suiets, pour attenter telle meschanceté. Mô-
sieur, frere du Roy, ne se pouuoit de tant commā-
der, que de monstrier tant soit peu d'enuie, que les
Huguenots iouissent de quelque repos asséuré: au
contraire, il faisoit ouuertement paroistre, le peu
de plaisir qu'il y prenoit: iusques là, que le Roy &
luy, s'en faisoÿent mauuaise chere, pour la discre-
pance qu'ils monstroyët auoir en leurs volontez.
Ceux que le Roy aimoit, sembloÿent hays de Mô-
sieur: ceux que Monsieur aimoit, n'estoÿët en ap-
parence guere biē veus du Roy: duquel plusieurs
(voyans les Huguenots entrer en credit) disoÿët
tout haut, qu'ils luy auoyët desrobé le cœur. Mais
pource qu'en plusieurs endroits du Royaume on
leur faisoit des torts & iniures, la royne de Nauar-
re, les princes de Nauarre & de Cōdé, & avec eux l'a-
miral, enuoyerët vers le Roy, quatre gētilshōmes
signalez: sçauoir est, Briquemaut le pere (anciē ser-
uiteur du Roy, & des vieux Capitaines de la Frā-
ce) Teligny gendre de l'Admiral, la Noue, beau-
frere de Teligny, & Cauagnes Conseiller au par-
lement de Thoulouse: pour faire entendre à sa
maiesté, les torts qu'on faisoit à ceux de leur reli-
gion, contre l'intention expresse de ses Edicts: le

supplier treshumblement d'y pouruoir, & leur ad ministrer iustice, comme vn bon prince doit à ses suiets. Le Roy les ayant humainement recens, & recueilli leurs plaintes, monstroït d'en estre bien fort marri, & leur respōdit, que par la mort. Dieu il en feroit la vengeance, & chastieroit si bien les seditieux, qu'il en feroit memoire à iamais.

Monsieur, frere du Roy, ne pouuant laisser si tost la haine qu'il portoit aux Huguenots, ny mes mes la dissimuler, pour l'obligation qu'il auoit à l'eglise Romaine (de laquelle & du clergé François, il auoit deux cens mille francs de pensions) donnoit neantmoins par fois esperance ausdicts gentils-hommes deputez, d'appaiser & rabatre vn iour à venir, le mal-talent qu'il leur portoit. Le Roy de sa part, continuoït tousiours ses caresses, ausdicts quatre gentils-hommes deputez, leur faisant plusieurs dons & presens: entre autres, il dōna vn estat de Maistre des requestes de son hostel, au seigneur de Cauagnes, & quelque present en deniers à Teligny, lequel fit aussi present au Roy d'un beau & bien adroit coursier Rabican, & d'un petit cheual, qui manioit en toutes sortes de luy-mesme, sagement & bien à point, & sans que personne fust dessus, que le Roy monstroït d'aimer bien fort, & s'en esmerueiller. Presque tous les courtisans sembloient se resiouir, voyans ces deputez en cour, & monstrans d'auoir oublié les aigreurs des guerres, n'oublioyēt rien des caresses de cour enuers eux, reprenans en apparence les arres de leurs vieilles cognoissances & familiaritez passees. Sur tout, le Roy, & la Roynne
sa mere,

sa mere, monstroyent desirer que la royne de Nauarre, les princes de Nauare, & de Condé, & l'Admiral vinssent à la cour : afin que mettans à part toute desfiance, ils receussent de luy le bon visage & accueil qu'il estoit prest de leur faire. Quant au Roy, il desiroit sur toutes choses, s'allier le prince de Nauarre, qu'il aimoit aurât que son propre frere : disant qu'il luy vouloit donner sa sœur en mariage. S'asleurant, qu'outre ce que ce seroit vn raffreschissement des anciēnes alliances de la maison de Nauarre, à celle de Valois, & vn tesmoignage de l'affection cordiale, que le Roy, la Royne sa mere, & messieurs ses freres portoyent à la royne de Nauarre, & au prince de Nauarre son fils: ce seroit aussi vn certain moyen d'asseurer & appaiser à iamais l'estat de la France, & oster aux Huguenots tout soupçon qu'on leur vueille dorénavant nuire. Partant, le Roy, & la Royne mere, prioient affectueusement les deputez, d'asseurer en toutes sortes la royne de Nauarre, les Princes, & l'Admiral, de leur bonne volonté, & procurer que bien tost le Roy les peust voir en sa cour. Les deputez, tresaisés de voir ce qu'ils n'auoyent iamais cuidé, & d'ouyr ce qu'ils n'auoyent iamais esperé, reseriuoyent bien souuent, & quelquefois aucun, d'eux alloit à la Rochelle, par deuers la royne de Nauarre, les Princes, & l'Admiral, leur racontans merueilles des langages, façons, & affections du Roy enuers eux. Le Marechal de Mont-morécy, & ses freres cousins del'Admiral, faisoient aussi tout le deuoir à eux possible, pour asseurer & tesmoigner la volonté du

Roy, & de sa mere, qu'ils cognoissoient (ce disoient-ils) estre bonne enuers les Huguenots, disans que le Roy vouloit reconcilier l'Admiral avec le duc de Guyse, pour se pouuoir mieux seruir de luy & de son conseil au maniement des affaires d'estat de la France, donnant mesme ceste esperance, qu'avec le temps ceux de Guyse seroyent aussi esloignez de la cour, qu'ils en estoient pres. Le seigneur de Biron fut enuoyé plusieurs fois vers la Royne de Nauarre, les Princes, & l'Admiral, & certains autres gentilshommes particuliers Huguenots, firent plusieurs allees & venues à la cour, le tout pour la negociation de ce que dessus. Le Roy cependant enuoya des commissaires en certains endroits du Royaume, pour informer des torts que lon faisoit aux Huguenots, cõtre ses Edicts, & fit chastier à Rouen & en quelques autres endroits, des meurtriers & seditieux, qui auoyent tué quelque nombre de pures hommes & femmes Huguenots, depuis la paix, au retour d'un de leurs presches.

Ceux de Montmorency, & les deputez, persuadez, persuaderent aussi (apres toutefois plusieurs resistances, repliques, difficultez, inconueniens, & solutions de tous costez alleguees) la Royne de Nauarre, les princes de Nauarre, & de Condé, l'Admiral, le comte de la Rochefoucault, & tous les autres seigneurs, gentilshommes, & autres Huguenots de la France, de la bonne volonté, zele, & affection qu'ils pensoient cognoistre au Roy, & en la Royne sa mere, enuers eux.

Le Roy fit venir en sa cour le comte Ludouic de

de Nassau, frere du prince d'Orenge, qui depuis la paix derniere s'estoit tenu à la Rochelle, avec lequel il traicta de diuers moyens & desseins, qu'il desiroit exploiter contre le roy d'Espagne pour se venger des torts qu'il luy auoit faits : & l'entretenant avec douces caresses, resolut avec luy vne entreprise de tresgrande consequence, qui s'est du depuis executee en partie sur le pays bas, par le dict comte Ludouic, le seigneur de la Noue, & plusieurs autres François : au secours desquels estans assiegez dans Mons, le Roy enuoya le seigneur de Gélis, avec quatre mille soldats de pied ou de cheval : Si fut aussi ladicte menée du Roy avec le comte Ludouic, occasion & cause que le prince d'Orenge avec vne puissante armee entra dans le pays bas, qui se reuolta presque tout du roy d'Espagne, & print la Hollande (qu'il tient encores maintenant) avec la plus grande partie de Zelande, en danger de ne la quitter iamais.

L'Admiral, persuadé & conduit par le mareschal de Cossé, & pour satisfaire à la volonté du Roy, vint trouuer à Bloys sa maiesté : qui pour oster la crainte que l'Amiral auoit de la maison de Guyse, luy enuoya des lettres de congé, à mener cinquante gentils-hommes avec luy armez, pour sa seurreté, ausques à la cour : où estant arriué, le Roy, & la Roynie sa mere, le receurent de toute la plus courtoise façõ qu'il leur fut possible : le Roy le voulut ouyr souuent en conseil secret & à part, es choses de plus grande importance, monstrent de se fier en luy de sa vie & de son Royaume, cõme il eust fait en son pere propre.

En mesme temps le Roy fit demander pour Monsieur son frere, la Roynne d'Angleterre en mariage, ayant enuoyé à cest effect vn ambassade honorable à ladicte roynne d'Angleterre avec laquelle aussi le Roy fit traiter d'une ligue, confederation & alliance, laquelle depuis fut conclue & resouue, au grand contentement des Huguenots, auxquels telle ligue sembloit seruir de gage, de l'amitié du Roy enuers eux.

Ali. Je me souuiens bien, que le Roy apres les premiers troubles de France, enuoya le Mareschal de Vieille-ville en Suyse, pour traiter Ligue avec les seigneurs de Berne: mais ils n'en voulurent point faire avec luy, qu'il ne leur promist quand & quand, d'observer estroitement son Edict de paix enuers les Huguenots: mais de ceste cy d'Angleterre, ie n'en ay rien ouy dire.

L'hist. Je ne scay pas aussi comme elle est faite, ie ne t'en puis dire autre chose: mais en mesme tēps le Roy faisoit pareillemēt traiter vne ligue, d'entre luy, la roynne d'Angleterre, & les princes Protestans d'Allemagne: & vne autre ligue en particulier, du Roy avec le duc de Florēce, vers lequel il auoit enuoyé Iean Galeas Fregoze Geneuois, qui en rapporta bonnes paroles, & promesse que le duc de Florence presteroit deux cens mille ducats pour la guerre de Flandre, contre le roy Philippe: pour le moins le faisoit-il entendre ainsi à l'Amiral & aux deputez.

La roynne de Nauarre vint trouuer à la fin le Roy, duquel (ce disoit-il) elle estoit la meilleure tante, la plus desirée, la mieux aimée & mieux ve-

nue

nue , qui iamais fut en France: la Royne-mere la recueillit comme sa treschere sœur: toute la cour en somme, s'en resiouissoit, en double façon.

Le mariage du prince de Nauarre, auëc Madame sœur du Roy, fut (apres plusieurs menees , & difficultez faites sur la forme des ceremonies) en fin conclu & arresté : & auisé que les promesses des espoux à venir , seroyent receuës par le cardinal de Bourbon, hors des ceremonies de l'eglise Romaine , pour ne point forcer la conscience du prince de Nauarre Huguenot. Quelque temps apres, la royne de Nauarre fort contente, partit de la cour, qui pour lors estoit à Bloys, pour s'en aller à Paris. L'Amiral aussi s'estoit retiré auparavant en sa maison de Chastillô, où il receuoit souvent lettres & messages du Roy, qui luy demâdoit son conseil és affaires occurrens, esquels il monstroït ne vouloir rien resoudre d'importance, sans son auis.

La royne de Nauarre au partir de la cour, estant venue à Paris , tomba malade , & cinq iours apres mourut, en l'aage de 43. à 44. ans, d'un boucon qui luy fut donné à vn festin , où le duc d'Aniou estoit , selon que i'ay ouy dire à vn de ses domestiques: dont on ne voulut parler, de peur que ce fust occasion de rompre ledict mariage, desiré de tous les amateurs de paix & sans soupçon.

Ali. Le Seigneur a accoustumé de retirer en vne façon ou en l'autre, ses bien-aimez en paix, quand il veut faire venir quelque mal sur son peuple: Ainsi le promit-il & l'obserua à Iosias roy d'Israel, pour vn singulier benefice.

Phi. Je me doutay bien quand & quand, que quel que quelque grand defastre nous auendroit, quād ie vey ceste bonne Princeſſe partie.

L'hiſt. Enuiron ce temps la, de diuers endroits de la France, eſtoyent enuoyez pluſieurs aduertiffemēs à l'Amiral, afin qu'il print garde à foy, & qu'il ſe retirast des dangers où lon diſoit qu'il eſtoit eſtant dedans Paris, ou à la cour: entre autres, vn ie ne ſcay qui, luy enuoya vn bordereau de memoires, où il eſtoit eſcrit,

S O V V E N E Z V O U S Q V E
c'eſt vn article de foy reſolu & arreſté au Concile de Conſtance, auquel Iean Huz fut brulé contre le ſauf-conduit de l'Empereur, qu'il ne faut point garder la foy aux heretiques.

Ayez memoire, que les Romains, les Lorrains, & les Courtizans, tienent les Lutheriēs, les Huguenots, & tous ceux qui font vne meſme profeſſion de l'Euangile (de quelque nom qu'on les appelle) pour heretiques, bruſlables: Croyez que partant ils leur ont rompu, & leur rompront encores la foy iuree & promiſe, toutēſois & quantes que la commodité de les ruiner & deſtruire leur ſera offerte.

Sachez, qu'au ſecret conſeil tenu parmi les Peres, au dernier concile de Trente, il a eſté reſolu, qu'on peut & doit tuer, non ſeulement ceux de la Frâce qui ſeront de ceste religion, ains auſſi tous ceux qui en ont eu quelque ſentiment, ſoit de la France, ou d'autre nation: n'eſtant iamais poſſible, que ceux qui ont vne fois eſté abbreuuez de ceste doctrine, ſe fient derechef en ce qu'on leur

a voulu par cy deuant faire entendre, de la part de la saincteté, la vie & les abus d'icelle leur estās par trop descouuerts & cognus.

Ne doutez pas aussi, que la Royne mere n'accomplisse ce qu'elle promet au duc d'Albe, pour le roy d'Espagne à Bayōne: de rompre les edicts de paix, & ruiner les Huguenots de la France, avec la peau du lion, ou avec la peau du regnard.

Considerez, que le Roy depuis douze ans en ça a eu des maistres & instituteurs qui l'ont appris à iurer, blasphemer, se periurer, paillarder, dissimuler sa foy, sa religion, ses pensees, estre maistre de son visage, & qui l'ont sur tout nourri à aimer de voir du sang, commençant par des bestes, & acheuant par ses suiets.

Prenez garde, que le Roy a esté persuadé par la doctrine de Machiaueli, qu'il ne faut pas qu'il souffre en son Royaume, autre religion que celle sur laquelle son estat a esté fondé: de laquelle, voir de ses faux miracles, il faut qu'il monstre faire compte: Assurez-vous qu'on luy a enseigné & souvent repeté ceste leçon, que son Royaume ne peut estre paisible & assuré, cependant qu'il y aura deux religions.

Notez qu'on a plusieurs fois fait entendre au Roy, que les Huguenots le vouloyēt ruer, & pour le luy mieux persuader, luy ont fait voir des lettres de menées & dessein, supposées & fausses: & au reste i'ay sceu de bonne part, que le iour que la royne de Navarre arriua à Bloys, il dit à sa mere: Ne toute-je pas bien mon rollet, Madame? Ce n'est rien fait, respondit-elle, il faut acheuer. Par

la mort: Dieu, Madame, ce repliqua, il, ie les vous mettray tous au filé, si vous me voulez laisser faire.

Vous vous trompez, si vous croyez qu'un Roy ou Prince permette iamais, que son vassal ou suiet, qui s'est vne fois esleué en ligue contre sa volonté (pour quelque occasion que ce soit iuste ou iniuste) vse & iouisse de la faueur des loix. Pensez plustost, que cecy est engraué dâs le cœur des rois & des Princes, de venger par les armes, ce qu'ils estiment auoir esté fait contr'eux par les armes.

Faites vostre compte, que ce que les Rois & Princes (qui ne regardent à la consciëce) pensent auoir fait par crainte ou nécessité, ils se dispensent de le rompre, soudain que l'une ou l'autre de ces deux occasions cessent: & tiennent pour maximes d'estat, qu'il ne faut point garder les conuentions, faites par le prince, à ses suiets armez: Que pour regner, il est loisible de violer la loy, & que lon peut piper les enfans avec paroles & promesses, & tromper les hommes avec des iuremens solennels. C'est leur caballe: ce sont leurs loix inuiolables, qu'ils n'osent outrepasser, se souciant bié peu ou rien, de la force faite à toute autre loy, soit diuine, naturelle, ciuile, des gens, ou municipale, pour estre (ce disent ils) ennemie de leur repos, estat, & grandeur.

Voicy quelque traict & exemple, de leurs plus rares vertus.

Antonin Commode, faisant par fois trenes avec ses voluptez, esquelles il estoit du tout plongé, pour employer le temps & fuir l'oisiuereté, va-

quoit

qu'oit à contemplation, s'appliquant à ptoietter & executer des meurtres & cruantez contre la noblesse de son Empire: entre les autres, Iulian gouuerneur d'une prouince, qui estoit son plus fauoriz, qu'il souloit baiser & embrasser, l'appellant son pere & s'ignō, fut par luy traitreusement tué.

Antonin Caracalle, estant arriué en Alexandrie, irrité contre les Alexandrins, qui auoyent recité de luy quelques vers mal plaisans, fit semblât de vouloir voir la monstre des ieunes gens de la ville, les plus aptes à la guerre: & les ayant fait apprester pour la reueue, les fit tous mettre en pieces, commandât aux soldars Romains qu'il auoit menez avec luy, d'en faire ceste nuict-là chacun autant à son hoste: Il fit faire telle boucherie dās Alexandrie, qu'il n'osa faire compter les corps morts, ains elcriuant de ceste execution au Senat de Rome, luy manda, Qu'il n'estoit ia besoin se mettre en peine, pour scauoir quels & combien de gens y auoyent esté tuez: que c'estoit assez de scauoir, que tous auoyent bien meritē la mort.

Lyfandre colonel des Lacedemoniens, ayant sous couleur d'amitié, fait venir à soy huit cens Milefiens, les fit tous tailler en pieces.

Seruius Galbe, ayant conuoqué & assemblé le peuple de trois citez de Portugal, pour traiter avec eux les choses qu'il disoit leur appartenir, en choisit neuf mille d'entr'eux des plus gaillards & robustes, qu'il desarma, en fit tuer vne partie, l'autre partie vendit.

Antoine Spinole, gouuerneur pour les Ge-

neuois de l'isle de Corse, ayant iuré & donné sa foy aux Princes, seigneurs, & grans personnages de Corse, qu'il appella au conseil, & de là au banquet, leur fit à tous trencher la reste.

Charles septieme, roy de France, apres plusieurs guerres & tumultes arrivez en son Royaume, ayant fait alliance, & contracté affinité avec le duc de Bourgogne, & promis d'oublier toutes iniures & inimitiez passees : & pour le mieux asseurer, ayant tout cela iuré sur son hostie consacrée, le fit venir pour le festoyer à Montereau fault-yonne, & en le caressant, il le tua sur le pont d'Yonne.

Et plusieurs autres, desquels le recit seroit long & ennuyeux, les exemples desquels on ramentoit ordinairement au Roy, avec le chapitre dixhuitieme du liure du prince de Machiaueli, où il traite comme c'est que les princes doyuent garder la foy: surquoy ses maistres d'escole (aussi peu soucieux de sa conscience que de sa reputation) font des additions & gloses plus dangereuses, que le mesme texte: Partant soyez diligent à prendre garde à vous, n'y ayant autre remede d'eschapper qu'en fuyant hors de la cour, que ie puis appeller Sodome.

L'Amiral ayant veu cest escrit, fit fort mauvais visage à celuy qui le luy bailla: Et renuoya pour toute responce, dire à celuy qui luy auoit enuoyé, Que si par le passé il auoit eu, & les autres Huguenots aussi, occasion de ne se fier pas legere mēt en des promesses, que, Dieu merci, telle peur ou desffiance estoit alors sans fondement.

Que

Que la prouidence de Dieu, laquelle guide & conduit iusques aux plus petites choses de ceste vie, auoit changé le cœur du Roy: de sorte, qu'il y auoit dequoy bien & inieux esperer.

Qu'il ne croiroit iamais, que dans le cœur de son roy, peust loger vne pensce si meschâre, ny approchante à ce qu'on luy escriuoit.

Que tout au contraire il croyoit, que dès que la France a esté erigee en regne, il n'y auoit eu vn meilleur roy, que Charles neuuiesme l'estoit pour lors.

Qu'il estoit bien vray, que Monsieur frere du Roy n'aimoit pas les Huguenots, & qu'on leur faisoit tout plein d'outrages en diuers lieux du Royaume: mais qu'il esperoit de voir Monsieur vn iour adoucy, pour les bõs seruites que les Huguenots luy pourroyent faire, & s'attendoit bien (le mariage de Madame fait & consommé) que le Roy feroit faire iustice des seditieux, & perturbateurs de paix.

Que la ligue qui estoit freschement faite avec la royne d'Angleterre, seruoit d'assez bon tesmoignage aux Huguenots, de l'affection du Roy enuers eux.

Et la ligue qu'il fait recetcher avec les Protestans d'Allemagne, confirmera du tout ceste bonne opinion.

Que le Roy portant meilleure affection à monsieur l'Electeur Palatin, qu'à nul des autres princes Protestans, auoit choisi le duc Iean Casimir son fils, pour se le faire pensionnaire, & le duc Christophe son maisné, pour le retirer en sa cour, avec

entretènement digne de sa qualité.

Qu'il desiroit aussi auoir de l'Angleterre, le myllord de Lycestre, & le myllord Burgley, ou l'un d'eux, pour les festoyer & traiter, comme il desireroit de caresser tous les loyaux seruiteurs de sa sœur la royne d'Angleterre, en signe de vraye alliance.

Que le Roy auoit enuoyé sa foy au prince d'Orange, & l'auoit donnée au comte Ludouic son frere, de leur aider & les secourir en tout & par tout, contre le roy d'Espagne: & que sans cela, iamais ils n'eussent rien entrepris de renouer en l'estat de Flandres.

Que combien que monsieur de Genlis & ses gens qu'il leur menoit eussent esté deffaits, le Roy ne lairroit à leur enuoyer de nouueau, & biē tost, vn braue & puissant secours.

Que Iean Galeas Fregoze asseueroit, que pour ceste guerre de Flandres, le duc de Florence presteroit au Roy, ou au prince d'Orange, deux cens mille ducats.

Que les affaires vont si bien en Flandres, que l'Agent du Roy pres le duc d'Albe, donne continuellement auis au prince d'Orange, & communique avec luy par lettres & messages, tous les desseins qu'il peut entendre du duc d'Albe, & le prince d'Orange à l'Agent tous les siens: tellement que quand il n'y auroit autre chose que ceste bonne intelligence, elle est suffisante à faire bien esperer aux plus timides.

Mais qu'il y a bien plus, c'est que l'armee de Strossy, & du Baron de la garde, ne sont pres de la Rochelle, que pour attēdre la flotte venant d'Es-

pagne

pagne, la cōbatre, & de là singler à la Flessinghe, pour se ioinde au prince d'Orenge, & faire la guerre à ien descouuert.

Qu'à ceste occasion, le prince d'Orenge a enuoyé par l'auiſ du Roy, de l'argent pour payer les nauires & galeres à Stroſſy, qui est de la meilleure volonté du monde.

Quant à son faict, & querelle particuliere avec le duc de Guise, le Roy les auoit mis d'accord, & fait iurer l'un & l'autre entre les mains, de ne se rechercher que d'amitié. Mais que ce miraculeux mariage de Madame, que le Roy donne (ce dit-il) nō pas au prince de Nauarre, ains à tous les Huguenots à femme, pour se marier eomme avec eux, estant le comble de toute ſeureté & repos: le faisoit prier ce gentil homme & tout autre, que s'ils luy vouloyēt faire plaisir, qu'ils ne luy parlassent plus de ces fascheuses choses du passé, qu'ils se contentassent de prier Dieu, & le remercier de la grace qu'il leur auoit daigné faire, d'amener les choses à vn si paisible estat.

Or le prince de Nauarre (fait Roy par la mort de sa mere) & le prince de Condé ences entrefaites, sollicitez & asseurez de toutes parts de venir à la cour, vindrent à la fin trouuer le Roy à Paris, où il s'estoit remué, pour y faire celebrer les nocces de sa sœur: Plusieurs Seigneurs, Barons, & gentils hommes Huguenots, y accompagnerent le roy de Nauarre, & le prince de Condé, au deuant desquel presque toute la cour y alla: Ils y furent recueillis du Roy, de sa mere, & de ses freres, & des autres Princes, de Madame, & des prin-

cesses, comme ils le pouuoient desirer en apparence.

Quelques iours se passerent en festes & banquets, attendant le iour des nopces, que lon dilayoit pour diuers respects d'un iour à l'autre : entre autres, pource que le cardinal de Bourbon, qui deuoit receuoir les promesses du mariage, n'y osoit toucher sans dispense du Pape, qu'il luy auoit enuoyé demander : laquelle apres estre venue, & à son gré n'estant assez ample pour sa conscience, il fallut renuoyer à Rome, pour en auoir vne à sa fantasie : Et sur ce, le Roy faisant semblant de se fâcher de tant de remises, blasphemant & despitant, iura, qu'il vouloit que le mariage se consommast sans plus tarder : que si le cardinal de Bourbon ne les vouloit espouser, il les meneroit luy-mesme à un presche des Huguenots, pour les y faire espouser à un ministre : Et que par la mort. Dieu il ne vouloit pas que sa margot (car ainsi appelloit-il sa sœur) fust plus long temps en ceste langueur.

Ali. La bonne dame n'auoit garde d'auoir si long temps attendu. Monsieur son frere scauoit bien qu'il auoit eu son pucelage.

L'hist. Je ne scauois pas cela : Mais i'auois bien ouy dire qu'elle estoit prestte d'accoucher dès lors que la Roynne fut à Xainctes.

Ali. Il est ainsi iet asséuré. Et tu vois que ces beaux Princes ne sont maintenant que le cerf de depuceller leurs parentes. Regarde moy vn roy d'Espagne, & vn Archeduc Ferdinand, chascun d'eux n'a-il pas sa miecer ?

L'hist.

L'hist. Voire. Mais aussi le Pape leur en a baillé la dispense.

Ali. Comme si l'homme pecheur pouuoit rompre la loy de Dieu & en dispenser les autres. Quel seruiteur des seruiteurs de Dieu! Tu verras tu verras amy quelque iour que ce mariage du Roy d'Espagne avec la fille de sa sœur & de son cousin germain l'Empereur, qui luy fait naistre des enfans, fils, neveux & cousins ensemble sera cause s'il plaist à Dieu de l'entiere ruine de Rome, du Pape & de la papauté.

L'hist. Comment cela, Bon dieu?

Ali. Le Roy d'Espagne mourant les enfans males de l'Empereur sont appelez à la couronne d'Espagne (car de la fille nec d'Isabel de France, l'Espagnol n'en veut point & ne croit pas qu'elle soit legitime) Les enfans de ce mariage de la niece diront que la Couronne leur appartient. Les legitimes neveux leur repliqueront qu'ils sont incestueux & bastards, partant ne peuuent succeder: voire mais, ce diront les autres, le Pape en a dispensé, Le seruiteur, diront les legitimes (afin que nous ne flattions plus) n'est pas par dessus le maistre, Dieu la defedu, le Pape ne le doit permettre, c'est l'Antechrist tant attédu. En somme, par ce moyē la la puissance de ce faux pasteur sera mise en dispute, ses abus serōt cognus, on ne les pourra plus souffrir, & dieu scait le beau mesnage qu'il y aura pour ce seducteur.

L'hi. Dieu nous vueille estre en aide, cela n'a que trop d'apparence, on a bien fait autrefois la guerre pour moindre chose que n'est la couronne d'E

Espagne : mais. pour reuenir à mon discours, les nopces (pour le faire court) du roy de Nauarre, & de Marguerite sœur du Roy, se celebrerent en tresgrande pompe, le lundi dixhuietieme iour du mois d'Aoust dernier passé: les Princes, Comtes, Barons, & autres seigneurs, & gentilshommes de marque Huguenots, y assistoient presque tous, dont aucuns y auoyent amené leurs femmes & enfans: Et pouuoient estre en tout, enuiron mille gentilshommes.

Le mardi, mercredi, & ieu di suyuans, furent employez en toutes sortes de ieu & passe-temps à rechange, esquels l'Amiral souuent assistoit, ayant le bon visage du Roy à l'accoustumé.

Le mercredi, l'Amiral voulât entretenir le Roy de quelques affaires de grande importâce, le Roy en riant, le pria de luy donner quatre iours pour s'esgayer & esbatre, promettât à foy de Roy, qu'il ne bougeroit de Paris, qu'il ne l'eust rendu content, & tous ceux qui auoyent affaire à luy.

Peu de iours auparauant, outre les auertissemens susdicts, l'Amiral auoit esté aduertit de certain homicide, fait par des Catholiques seditieux de Troye, sur certains Huguenots reuenas de leur presche.

Que ceux de Rouen, & d'Orleans menaçoient les presches de prendre fin, les deux ans après la pacification derniere, passez.

Et parmi les gentils-hommes courtizans, on sentoit souuent murmurer entre leurs dents, que dâs la fin du mois d'Aoust, on interdiroit les presches aux Huguenots, mesmes que plusieurs gentilshommes

tils hommes Catholiques vouloyent faire gageure avec des Huguenots, que deuant quatre mois ils iroyent à la messe.

Qu'on sentoit courre vn bruit d'entre les principaux du peuple de Paris, qu'en ces nopces, se respendroit plus de sang, que d'eau.

Que les Commissaires, Centeniers, & Dixeniers de Paris, braçoyent quelque entreprise, facile à estre descouuerte à qui y regarderoit de pres.

Qu'un fameux Aduocat Huguenot du palais de Paris, auoit esté aduerti par vn President, de se retirer pour quelques iours avec sa famille hors de Paris, s'il vouloit conserner sa vie, & celle des siens.

Qu'un Italien engageoit sa resse, au cas que ces nopces s'accomplissent: Et vn autre Italien à la table de Iean Michael & Sabalin ambassadeur de la seigneurie de Venise, se vantoit de scauoir le moyen pour ruiner les Huguenots en vingt quatre heures.

Autres semblables choses se respendoyent parmi le vulgaire, desquelles aussi l'Admiral estoit aduerti.

On adioustoit à cela, que la faction des seditieux, desiroit la ruine des Huguenots sur toutes choses, Que le lieu & le temps la facilitoyent: La voulant donc, & la pouuât mettre à effect, qu'on ne deuoit attendre autre chose d'eux.

A tout cela, l'Amiral sans peur, tousiours semblable à soy, tousiours cōstant & asséuré sur la bonté du Roy, ne pouuoit prédre occasion d'alarme.

Le ieu di il fut dict au conseil priué du Roy, qu'on auoit veu certains hommes à cheual,

au pré aux clerks. & par les places de Paris, avec des pistoles & harquebuzes à l'arçō de la selle, cōtre les deffenses du port des armes : à quoy quelqu'un du conseil respondit, que ce pouuoient estre quelques vns qui se preparoyent & s'exercoient pour la reueuē, qui se deuoit faire, pour la recreation de la cour.

Le vendredi 22. iour d'Aoust au matin, fut tenu conseil au Louure, pour remedier aux plaintes des Huguenots (Monsieur frere du Roy qui y presidoit, s'estant leuē & sorti plustost que de coustume) l'Amiral qui y estoit pareillemēt, sortit avec les autres seigneurs du conseil: & comme il alloit en son logis, ayant trouuē le Roy qui sortoit d'une chappelle qui est au deuant du Louure, le ramena iusques dans le ieu de paulme (où le Roy, & le duc de Guyse ayant dresliē partie, contre Teligny & vn autre gentilhomme, & iouē quelque peu) l'Amiral en sortit pour s'en aller disner à son logis, accompagné de douze ou quinze gentilshommes, entre lesquels i'estoy: il ne fut point cent pas loin du Louure, que d'une fenestre ferree, du logis (où logeoit ordinairement Villemus precepteur du duc de Guyse) luy fut tirée vne harquebouzade avec trois balles, sur le poinct qu'il lisoit vne requeste (allant à pied par la rue) l'une des balles luy emporta le doigt indice de la main droite: de l'autre balle, il fut blessē au bras gauche pres du carpe, & sortit la balle par l'olecrane.

Lors qu'il fut blessē, le seigneur de Guerchy estoit à son costē droit, d'où luy fut tirée l'arquebouzade,

bouzade, & à son gauche, l'aisné des Pruneaux. Ils furent fort esbahys & esperdus, & tous ceux qui estoient en la compagnie.

L'Amiral ne dict iamais autre chose, sinon qu'il mōstra le lieu d'où on luy auoit tiré le coup, & où les balles auoyent donné: priant le capitaine Pilles, qui suruint là, avec le capitaine Monins, d'aller dire au Roy ce qui luy estoit aduenue qu'il iugeast quelle belle fidelité c'estoit (l'entendant de l'accord fait entre luy, & le duc de Guyse.)

Vn autre gentil homme voyant l'Amiral blef sē, s'approcha de luy, pour luy soustenir son bras gauche, luy serrant l'endroit de la blesseure avec son mouchoir: le seigneur de Guerchy luy soustenoit le droict: & en ceste façon fut mené à son logis, distant de là enuiron de six vingts pas: En y allant, vn gentil-homme luy dit, qu'il estoit à craindre que les balles ne fussent empoisonnees: àquoy l'Amiral respondit, qu'il n'auiedroit que ce qu'il plairoit à Dieu.

Soudain apres le coup, la porte du logis d'où l'arquebouzade auoit esté tiree, fut enfoncée par certains gentils-hommes de la suite de l'Amiral. L'arquebouze fut trouuee, mais non l'arquebouzier: ouy bien vn sien laquais, & vne seruāte du logis: l'arquebouzier s'en estoit soudain enfuy par la porte de derriere, qui sort sur le cloistre de saint Germain l'Auxerrois: où lon luy gardoit vn cheual prest, garni de pistoles à larçon de la selle: sur lequel estant eschappé, il sortit hors de la porte saint Antoine, où ayant trouué vn cheual d'Espagne qu'on luy tenoit en main, descendit du pre-

mier, & monta sur le second, puis se mit au grand galop.

Le Roy entendant la blesseure de l'Amiral, quitta le ieu, où il estoit encores iouant avec le duc de Guyse : ietta la raquette par terre, & avec vn visage triste & abbatu, se retira en sa chambre : le duc de Guyse sortit aussi peu apres le Roy, du ieu de paume.

La chambriere du logis interrogee, respondit, que le seigneur de Chailly (qui est maistre d'hôtel du Roy, & superintendant des affaires, du duc de Guyse) le iour auparauant auoit mené l'arquè bouziers dans le logis, & l'auoit affectueusement recommandé à l'hostesse.

Le laquais interrogué, respond. que ce iour-la, bien matin, son maistre l'auoit enuoyé à Chailly, pour le prier de faire en sorte, que l'escuyer du duc de Guyse, tint les cheuaux qu'il luy auoit promis tous prests : Quant au nom de son maistre, il n'y auoit pas long temps qu'il estoit à luy, & ne l'auoit ouy appeller que Bolland, l'vn des soldats de la garde du Roy : mais à la verité dire, c'estoit Mont-reuel de Brie, celuy qui aux guerres passees tua en trahison le seigneur de Mouy.

Le roy de Nauarre, le prince de Cōdé, le comte de la Roche-foucault, & plusieurs autres Seigneurs, Barons, & gentils-hommes Huguenots, aduertis de la blesseure, vindrent incontinent visiter l'Amiral : il y vint aussi plusieurs autres seigneurs, & gentils-hommes Catholiques, amis de l'Amiral, tous bié fort marries de ce qui luy estoit aduenu.

Les

Les playes pensees par les plus experts chyrurgiens, le roy de Nauarre, & le prince de Condé allerēt trouuer le Roy, auquel ils firent leurs plaintes selon le merite du faict : remonstrans qu'il ne faisoit pas seur dans Paris pour eux, & le suppliās treshumblemēt de leur donner congé d'en sortir, & de se retirer ailleurs.

Le Roy se complaignant aussi à eux du desastre auenu, & les consolant, iura & promit de faire du coupable, des consentans & fauteurs si memorable iustice, que l'Amiral & ses amis auoyēt dequoy se contenter : cependant il les prie de ne bouger de la cour, & qu'ils luy en laissent la punition & vengeance, & s'asseurent qu'il y pouruoirā bien tost.

La Roynie mere qui là aussi estoit, monstroīt d'estre bien fort marrie du cas aduenū : Que c'estoit vn grand outrage fait au Roy, qu'à le supporter aujourd'huy, demain on prendroit la hardiesse d'en faire autant dans le Louure, vne autre fois dans son liēt, & l'autre dedans son sein, & entre ses bras. Par cest artifice, le roy de Nauarre, le prince de Condé, les autres seigneurs & gentils hommes François Huguenots, furent arrestez dans Paris. Mais pource qu'il sembla bon à aucuns d'entr'eux, de faire conduire l'Amiral en sa maison de Chastillon sur Loīn, distant deux iournees de Paris : le Roy pour empescher ce dessein, luy offrit chābre dās le Louure pour s'y retirer : Que s'il ne pouuoit pour la douleur des playes remuer de logis, il luy enuoyeroit vne cōpagnie des soldats de sa garde, pour la seureté de sa personne & de son logis.

L'Amiral entendant les honestes offres que le Roy luy faisoit, l'en remercia beaucoup de fois treshumblement, & se recognoissant estre assez asseuré en la protection du Roy, apres Dieu, il disoit n'auoir besoin d'aucune autre garde : toutes fois il y eut ce iour-la enuiron cent soldats posez en garde deuant son logis, par le commandemēt du Roy.

Cependant on poursuyuit le criminel, lequel s'enfuyant & passant par Ville-neuve saint George (où il print vn autre cheual) alloit disant tout haut, Vous n'avez plus d'Amiral en France.

Le Roy en ces entrefaites commanda à Nancé, l'vn des capitaines de ses gardes, d'aller saisir Chailly, & le mener en prison : mais il auoit desia gagné le haut, ou pour le moins il s'estoit caché si bien, qu'on ne le vouloit trouuer.

Ce iour-là, le Roy escriuit des lettres à tous les gouuerneurs des prouinces, & des principales villes de son Royaume, & aussi à ses ambassadeurs estans pres des princes estrangers : par lesquelles il les aduertissoit de ce qui estoit auenu, & promettoit de faire en sorte, que les auteurs & coupables d'vn si meschāt acte, seroyent descouverts & chastiez selon leurs demerites. Cependāt qu'ils fissent entendre à tout le monde, combien cest outrage luy desplaisoit. La Royne mere ce mesme iour escriuit des lettres de mesme sustāce ausdicts gouuerneurs & ambassadeurs.

Le Roy ce iour-là apres son disner (qu'il fit court) enuiron deux heures apres midy, & avec luy la Royne sa mere, ses freres, tous les Maref-
chaux

chaux de France (excepté celui de Mont-morency, qui le iour auparauant estoit allé à la chasie) le cheualier d'Angolesme, le duc de Neuers, Chauigny, & plusieurs autres capitaines, alla visiter l'Amiral, qui mouroit d'enuie de luy parler : le Roy l'ayant ouy, & faisant du pleureux, confessa librement, que l'Amiral s'asseurant sur sa foy & bienvueillance, estoit venu à la cour : & partant quoy que la douleur des blessures fust à l'Amiral, que l'iniure & l'outrage estoit fait à luy, & qu'il estoit resolu de tout son cœur, d'en auoir la raison, & en faire iustice si exemplaire, qu'il en seroit memoire à iamais.

L'Amiral repliqua, qu'il en remettoit la vengeance à Dieu, & au Roy le iugemēt: quant à l'auteur du faict, qu'il estoit assez bien cognu. Et pource qu'il ne scauoit s'il auoit encores longuement à viure, il supplioit treshumblement le Roy de l'ouyr sur certaines choses qu'il luy vouloit communiquer, qui estoient tresnecessaires à l'estat de son Royaume.

Le Roy à ceste demande, ayant fait semblant de vouloir ouyr l'Amiral en secret, commanda que chacun sortist de la chambre, quand la Royne-mere, qui n'abandonnoit le Roy d'un pas, empescha (ie ne scay pourquoy) que ce colloque secret ne se fist.

Le samedi suyuant 22. iour d'Aoust, les playes se portoyent assez bien, tellement que les medecins & chyrurgiens disoyent, que la vie de l'Amiral n'en estoit en aucū danger: que le bras, en perdant bien peu de sa force, seroit aisément gueri.

Ce iour-la de samedi, le Roy enuoya visiter l'Amiral par diuers gentils hommes. La nouuelle espousee l'alla aussi visiter.

Ce mesme samedi, d'as le cōseil priuē du Roy, furent examinez certains tesmoins, touchant l'arquebouzade, le tireur, & les coupables: tellement que l'Amiral & ses amis, croyans que la voye à iustice leur fust ouuerte, se resiouissoient grandement, s'asseurans de pouuoit facilement conuaincre les autheurs du faict: dequoy ils aduertirent leurs amis en plusieurs endroits du Royaume, par des lettres qu'ils leur escriuirent, les prians de ne bouger, & ne se fascher de ce qui estoit aduenū à l'Amiral: Que Dieu & le Roy estoient puissans d'en faire la vengeance: que desia on commençoit à proceder contre le coupable & ses fauteurs par iustice, & les blessures n'estoyent pas, Dieu merci, à mort: que combien que le bras fust blessé, le cerueau ne l'estoit pas. En ceste façon les consolant par lettres, les auertissoient de se tenir coys, en attendant l'issue telle qu'il plairoit à Dieu d'enuoyer.

Ce iour-la Monsieur frere du Roy, & le cheualier d'Angoulesme, se pourmenoyent dans vn coche par la ville de Paris, enuiron les quatre heures apres midy. Dés ceste heure-là il courut vn bruit par Paris, que le Roy auoit mandé le mareschal de Mont-morency, pour le faire venir à Paris, avec grand nombre de caualerie & d'infanterie: que partant les Parisiens auoyent occasion de se prendre garde: mais ce bruit-là estoit faux.

On vit

On vit entrer ce iour-la six crocheteurs chargez d'armes dans le Louure : dequoy Teligny auerti par le trompette de l'Amiral, respōdit, Que c'estoyent des peurs qu'on se donnoit sans occasion: qu'il estoit trefasseur de la bonne intentiō du Roy, qu'il cognoissoit fort bien son cœur & ses affections: qu'on ne deuoit pas se faire accroire des choses tant hors de propos. le croy que Teligny ny pensoit aucun mal, d'autant que le iour deuant la bleffeure de l'Amiral, on auoit ordonné certain combat & assaut, qu'on deuoit donner à vn chasteau, qui pour cest effect deuoit estre dresseé, à quoy les courtisans estoient conuiez de se preparer.

Le Roy, pour assembler les seigneurs & gentils hommes Huguenots en vn quartier, leur fit à tous marquer logis pres celuy de l'Admiral, pour luy estre plus pres & à poinct : quelques vns y allerēt loger, les autres ne peurent si tost changer de logis.

Le comte de Montgomery, Briquemaut le pere, & quelques autres gentils-hommes, auoyent mandé à Teligny, que s'il vouloit, ils iroyent volontiers veiller au logis de l'Amiral: mais Teligny les remerciant, leur manda qu'il n'estoit ia de besoin.

Cependant les autres veilloient: le Cheualier d'Angoulesme (qui ne se voulut point aller coucher) entretenant ses plus intimes amis, leur donnoit bon courage, les asseurāt qu'il seroit ce iour la Amiral de France: mais il fut trompé, d'autant que l'estat vaquāt fut dōné au marquis de Villars.

La Royne-mere, peu apres la minuit du samedi passee, fut veüe entrer dans la chambre du Roy, n'ayât avec elle qu'une femme de chambre, quelques seigneurs qui y furent mandez, y entrèrent peu de temps apres, mais ie ne scay pourquoy ce fut. Bien est vray que deux heures apres, on donna le signe du temple de saint Germain l'Auxerrois, à son de cloche: lequel ouy, soudain les soldats qui estoient en garde deuant le logis de l'Amiral, forçant la porte du logis, y entrerent facilement, leur ayant esté aussi tost ouuerte, que le nom du Roy (duquel ils se vantoyent) y fut ouy. Le duc de Guyse y entra aussi tost apres à cheual, accompagné d'une grande troupe de ses partizans: il n'y eut que peu ou point de resistance, n'estans ceux de la famille, & suite, de l'Amiral, aucunement armez.

L'Amiral oyant le bruit, & craignât qu'il y eust quelque sedition, commanda à vn sien valet de chambre (qu'on nommoit Nicolas le Trucheman) de monter sur le toit du logis, & appeller les soldats de la garde, que le Roy luy auoit baillez, ne pensant à rien moins que ce fussent ceux qui faisoient l'effort & violence: quant à luy, il se leua, & s'estant affublé de sa robe de nuit, se mit à prier Dieu: & à l'instât vn nommé le Besme Alleman, seruiteur domestique du duc de Guyse, qui avec les capitaines Caussens, Sarlaboux, & plusieurs autres, estoit entré dans sa chambre, le tua: toutefois Sarlaboux s'est vanté, que ce fut luy.

Les dernieres paroles de l'Amiral, parlant au Besme,

Besme, furent: Mon enfant, tu ne feras ia pourrât ma vie plus brieue.

On ne pardonna à pas vn de ceux de la maison de l'Amiral, qui se laisserent trouver, que tous ne fussent tuez.

Le corps mort de l'Amiral fut ietté par Sarlaboux par les fenestres de sa chambre, en la cour de son logis, par le commandement du duc de Guyse, & du duc d'Aumale (qui y estoit aussi accouru) & le voulurent voir mort deuant que partir de là.

Le iour de la blessure de l'Amiral, le Roy auoit baillé aduis à son beau-frere le roy de Nauarre, de faire coucher dans sa chambre dix ou douze de ses plus fauoris, pour se garder des desseins du duc de Guyse, qu'il disoit estre vn mauuais garçon. Or ces gentils-hommes là, & quelques autres qui couchoyent en l'antichambre du roy de Nauarre, furent menez hors desdictes chambres, apres la mort de l'Amiral, & desarmez de l'espee & dague qu'ils portoyent, par les mains de Nancé, & des soldats de la garde du Roy, & menez iufques à la porte du Louure: là (le Roy les regardant par vne fenestre) furent tuez en sa presence: Entre ceux là estoient le baron de Pardillan, le capitaine Pilles, saint Martin-Bourses, & autres dont ie ne scay le nom.

Alors on amena le roy de Nauarre, & le prince de Condé au Roy, lequel les voyant leur dit, qu'il n'entendoit supporter doreseuuant en son Royaume, plus d'une religion: partant il vouloit qu'ils vesquissent à la façon de ses predecesseurs,

à scauoir qu'ils allassēt à la messe, si leur vie & leurs biens leur estoient en quelque recommandation.

Le Roy de Nauarre (sans toutefois condescēdre à la proposition du Roy) luy respondit fort humblement: & le prince de Condé, qui est d'une nature vn peu plus brusque, ayant respondu aussi vn peu plus asprement, ne fut menacé par le Roy de moins, que de la perte de sa teste, s'il ne se rauisoit dans trois iours, que le Roy luy bailloit pour tous delais, l'appellant opiniastre, obstiné, feditieux, & fils de feditieux.

Les autres Huguenots qui estoient dedans le Louure, ausquels à prix ou priere on auoit iusqu'alors sauué la vie, promettoient de faire tout ce que le Roy commanderoit: Entre autres, Grammont, Gamache, Duras, & certains autres, eurent d'autant plus facilement leur pardon, que le Roy scauoit fort bien, qu'ils n'auoyent iamais eu que peu ou point de religion. A l'instant on sonna le toxin du Palais, afin qu'on se ruaist sur les autres Huguenots (de toutes qualitez & sexes) qui estoient dās la ville: leur pretexte estoit, vn bruit qu'ils firent courre, qu'on auoit descouuert vne conspiration faite contre le Roy, sa mere, & ses freres, par les Huguenots: lesquels auoyēt desia tué plus de quinze soldats de la garde (ce disoyent ceux qui estoient morts) partant le Roy commandoit qu'on ne pardonnast à pas vn Huguenot.

Les Courtisans, & les soldats de la garde du Roy, furent ceux qui firent l'exécution sur la Noblesse, finissans avec eux (ce disoyent-ils) par fer
& del-

& desordre les proces, que la plume, le papier, & l'ordre de iustice, n'auoyent iusqu'à lors sceu vider: De sorte, que les chetifs, accusez de conspiration & d'entreprise, tous nuds, mal-auisez, demi dormans, desarmez, & entre les mains de leurs ennemis, par simplicité, sans leisir de respirer, furent tuez qui dans leurs lits, qui sur les toicts des maisons, & qui en autres lieux, selon qu'ils se laissoient trouuer.

Le comte de la Roche-foucaut, qui iusques apres onze heures de la nuict du samedi, auoit deuisé, ris, & plaisanté avec le Roy, ayant à peine commencé son premier somme, fut resueillé par six masques, & armez, qui entrerent dans sa chambre: entre lesquels cuidant le Roy estre, qui vint pour le fouëtter à ieu: il prioit qu'o le traitast doucement, quand apres luy auoir ouuert & saccagé ses coffres, vn de ces masques (valet de chambre du duc d'Aniou) le tua, par le commandement de son maistre.

Bien est vray que le capitaine la Barge, qui estoit l'vn des masquez, auoit eu commandement du Roy de l'aller tuer avec promesse d'auoir la compagnie de gendarmes du comte de la Roche-foucaut, ny estant autrement voulu aller qu'à celle condition. Et quoy que le valet, comme on m'a dit, l'ait anticipé à tuer, si n'a-il pas pourtant moins eu la compagnie du comte meurtry.

Teligny fut veu de plusieurs courtisans, & quoy qu'ils eussent charge de le tuer, ils n'eurent

oncques la hardiesse de ce faire en le voyant, tant il estoit de douce nature, & aimé de qui le cognoissoit : à la fin vn qui ne le cognoissoit pas, le tua.

Le marquis de Renel fut chassé tout en chemise, iusques à la riuere de Seine, par des soldats & le peup'e, & là fait monter sur vn petit bateau, fut tué par Bussy d'Amboyse son coulin.

Montieur frere du Roy, pour graifier à l'Archancapitaine de sa garde, amoureux de la Chastegneraye, enuoya tuer par les soldats de sa garde, le seigneur de la Forse son beau-pere : & cuidant auoir tué deux des freres de la Chastegneraye, il ne s'en trouua qu'vn mort, l'autre estoit seulement blessé, & caché sous le corps mort de son pere qui luy estoit trebusché dessus, d'où sur le soir il se despestra se glissant iusques dedàs le logis du seigneur de Biron son parent : Ce que sachant la Chastegneraye sa sœur, marrie de ce que tout l'heritage ne luy pouuoit demeurer, vīt trouuer le seigneur de Biron à l'Arcenal, où il estoit logé, feignant d'estre bien aise que son frere fust eschappé, & disant qu'elle desiroit le voir & le faire penser : Mais le seigneur de Biron qui s'apperceut de la fraude, ne le luy voulut descourir, luy sauuant par ce moyen la vie.

Le president de la Place, homme fort docte, & rare, fut à coups de hallebarde mené iusques à la Seine, tué & ietté dans l'eau : autant en fut fait à Pierre Ramus, lecteur publique du Roy. A l'auocat de Chappes aussi, & à l'Omenie secretaire du Roy, apres luy auoir fait faire (sous promesse de luy

luy sauuer la vie) donaison du plus beau de son bien, & resignation de son estat de secretaire: plusieurs autres furent massacrez de mesmes, desquels ie ne scauroy' dire les noms.

Les commissaires, quarteniers, & dixeniers de Paris, alloyent avec leurs gens de maison en maison, là où ils cuidoyent trouuer des Huguenots, se faisant ouurir les portes par le Roy, & vengeât sur pources artisans, ieunes, vieux, femmes & enfans Huguenots, leur conspiration pretêdue, sans auoir esgard à sexe, aage, ou condition quelconque: Estans à ce faire animez & induits, par les ducs d'Aumale, de Guyse, & de Neuers, qui alloyent par les rues disans, Tuez tout, le Roy le cōmande. Les charrettes chargees des corps morts de damoiselles femmes, filles, hommes & enfans, estoient conduits à la riuiera.

De bon heur, le seigneur de Fontenay, frere de monsieur de Rohan, le Vidame de Chartres, le comte de Mont-gomery, le seigneur de Caumôt, l'vn des Pardillans, Beauuois la Nocle, & plusieurs autres seigneurs & gentils hommes Huguenots, estoient logez aux fauxbourgs saint Germain, vis à vis du Louure, la riuiera entre deux: Et Dieu voulut que Marcel, preuost des marchâs de Paris, ayant dès le samedi au soir eu commandement du Roy, de luy tenir mille hommes armez prests sur la minuiet du Dimanche, pour les bailler à Maugiron (auquel il auoit donné charge de depescher ceux des faux bourgs, ayant aussi commandé au commissaire du quartier & au Contrerolleur du Mas, de le guider avec sa trou-

pe par les logis des Huguenots) n'eut pas ses gés prests, & que du Mas Commissaire s'endormit plus de l'heure assignee : & cependant vn certain homme (qu'on n'a pas veu ny cognu depuis) qui estoit passé dans vne nacelle de la ville aux faux-bourgs saint Germain, ayant veu tout ce qui auoit esté fait toute la nuit sur les Huguenots en la ville, auertit enuiron les cinq heures du Dimanche matin, le conte de Montgomery de ce qu'il en scauoit. Le conte de Montgomery en bailla auertissement au Vidame de Chartres, & aux autres seigneurs & gentils-hommes Huguenots logez aux fauxbourgs : plusieurs desquels ne se pouuans persuader que le Roy fust (ie ne dy pas autheur, mais seulement consentant de la tue rie) se resolurent de passer avec barques la riuere, & aller trouuer le Roy : aimant beaucoup mieux se fier en luy, qu'en fuyant, monstrier d'en auoir quelque deffiance : d'autres y en auoit, lesquels cuidans que la partie fust dressée contre la personne du Roy mesme, se vouloyent aller rendre pres de sa personne, pour luy faire treshumble seruice, & mourir si besoin estoit à ses pieds, & ne tarda gueres: qu'ils virent sur la riuere, & venir droict à eux (qui estoient encores és faux-bourgs) iusqu'à deux cens soldats armez de la garde du Roy, crians, Tue, tue: & leurs tirans harquebousades à la veüe du Roy, qui estoit aux fenestres de sa chambre, & pouuoit estre alors enuiron sept heures du Dimanche matin. Encores m'a-on dict que le Roy prenant vne harquebouse de chasse entre ses mains, en reniant Dieu, dit
Tirons,

Tirons, mort-Dieu, ils s'enfuyent. A ce spectacle ne sachás les Huguenots des fauxbourgs que croire, furent contrains qui à pied, qui à cheual, qui botté, & qui sans bottes & esperons, laissant tout ce qu'ils auoyent de plus precieux, s'enfuir pour sauuer leur vie, là où ils cuidoyēt auoir lieu de refuge plus asseuré. Ils ne furent pas partis que les soldats, les Suysses de la garde du Roy, & aucuns des courtisans, saccagerent leurs logis, tuans tous ceux qu'ils trouuerent de reste.

Encores vint-il bien à propos, que le duc de Guyse voulât sortir par la porte de Busly, se trouua auoir esté pris vne clef pour l'autre, ce qui donna tant plus de loisir de monter à cheual aux parresseux. Et ne laisserent, pourtant d'estre pourfuyuis par le duc de Guyse, le duc d'Aumale, le cheualier d'Angoulesme, & par plusieurs gentils-hommes tueurs, enuiron huit lieues loin de Paris, le duc de Guyse fut iusques à Montfort, où il s'arresta, & manda à sainct Cegier & autres gentils-hommes d'alentour, de son humeur & partisans siens, de faire en sorte, que lesdicts seigneurs & gentils-hommes qui se sauuoient de vistesse, n'eschappassent point: autant en enuoya-il dire à ceux de Houdá & de Dreux. En ceste chasse d'hommes, il y en eut quelques vns de blesez, & bié peu ou point de tuez.

Les ducs de Guyse & d'Aumale, quelque semblant qu'ils fissent, s'y deporterēt assez doucemēt, & comme si leur cholere fust appaisée apres la mort de l'Amiral: ils sauuerent à beaucoup la vie, mesmes en leur maison de Guyse, où le seigneur

d'Acier, & quelques autres Huguenots se retirèrent à sauueté : tellement qu'à leur retour de la poursuyte, & quelques iours apres, le Roy leur en fit mauuais visage, croyant que ceux qui estoient reschappez, n'estoyent sauuez que par leur faute.

4522 Tout ce iour de Dimâche 24. d'Aoust, fut employé à tuer, violer, & saccager : de sorte, qu'on croit que le nombre des tuez ce iour-la dans Paris & ses faux-bourgs, surpasse dix mille personnes, tant seigneurs, gentils-hommes, presidents, conseillers, aduocats, escoliers, medecins, procureurs, marchands, artisans, femmes, filles, qu'enfans. & prescheurs. Les rues estoient couuertes de corps morts, la riuere teincte en sang, les portes & entrees du palais du Roy peinctes de mesme couleur: mais les tuteurs n'estoyent pas encore saoulez.

Le Roy, la Roynne sa mere, & messieurs ses freres, & les dames sortirent sur le soir, pour voir les morts l'un apres l'autre: Entre autres, la Roynne mere voulut voir le seigneur de Soubize, pour scauoir à quoy il tenoit, qu'il fust impuissant d'habiter avec sa femme.

Vers les cinq heures apres midy de ce Dimanche, il fut fait vn ban avec les trompettes de par le Roy, Que chacun eust à se retirer dans les maisons, & que ceux qui y estoient, n'eussent à en sortir hors : ains fust seulement loisible aux soldats de la garde. & aux cōmissaires de Paris avec leurs troupes, d'aller par la ville armez, Sur peine de grief chastiment à qui feroit au contraire.

Plusieurs ayans ouy ce ban, pensoyent que l'affaire

faire se mitiguerait : mais le lendemain & iours suyans, ce fut à recommencer.

Ce iour mesme de Dimanche, le Roy escriuit des lettres à ses ambassadeurs pres les princes estrangers, & aux gouuerneurs des prouinces, & villes capitales du Royaume, les auertissant que l'homicide de l'Amiral son trescher & bien aimé cousin, & des autres Huguenots, n'auoit pas esté fait de son consentement, ains du tout contre sa volonté: Que la maison de Guyse, ayant descouuert que les amis & parés de l'Amiral, vouloyent de sa blesseure faire quelque haute vengeance: pour les anticiper, auoyent assemblé des gentils-hommes & des Parisiens leurs partisans, en tel nombre, qu'ayans premierement forcé la garde que le Roy auoit donnée à l'Amiral, & estans entrez en son logis le samedi de nuict, ils l'auoyent tué, luy & ses amis qu'ils auoyent peu rencontrer, au tresgrand regret du Roy, de la Roynes sa mere, & de ses freres, estant contraint de l'endurer, & pour la crainte qu'il auoit de sa propre personne, se contenir dedans le Louure, où il auoit avec luy son trescher frere le roy de Nauarre, & son bien-aimé cousin le prince de Condé, qui iouiroient de pareille fortune que luy: Ce qu'il vouloit bien que tout le monde sceust, & entendist le desplaisir qu'il auoit eu, de voir qu'ayant tant de fois tenté la sincere reconciliation du duc de Guyse, & de l'Amiral, c'estoit neantmoins pour neant.

Avec ces lettres, le Roy enuoya ensemble des patentes, par lesquelles il estoit deffendu de porter armes illicites, de faire assemblees illicites, ou

choſe aucune en fraude, & alencontre des Ediſts de paix, ſous le benefice deſquels, il commandoit à tous ſes ſuiets, de ſe comporter & viure paiſiblement l'un avec l'autre : Ces lettres eſtoyēt ſignées par Pinart ſecretaire d'eſtat, le 24. d'Aouſt.

La Royne-mere eſcriuit auſſi des lettres auſdits gouuerneurs & ambaffadeurs, de meſme ſubſtance que les lettres du Roy. N'en l'une n'en l'autre de ces lettres, il n'eſtoit faite aucune mention de la conſpiratiō de l'Amiral, ne de ſes conſorts. Mais combiē que ces lettres fuſſent enuoyees par les prouinces de la France, dans Paris on n'oyoit parler de choſe qui en approchaſt, ne qui tendiſt à appaiſer la furie des ſeditieux.

Le lundy 25. d'Aouſt, les Pariſiens ayans aſſis des gardes aux portes de leur ville, par commandement du Roy qui en voulut auoir les clefs, afin (ce diſoit-il) que nul Huguenot eſchappaſt par cōpere ou par commere, apres auoir moiſſonné le champ à grand tas & à pleine main, ils alloient tueillant çà & là les eſpics reſtans du iour precedent: menaçant de mort quiconque receleroit aucun Huguenot, quelque parent ou amy qu'il luy fuſt: de forte, que tant qu'ils en trouuerent de reſte, furent tuez, & leurs meubles baillez en proye, comme auſſi les meubles des abſens.

Le Roy donna aux Suyſſes de ſa garde, pour le bon deuoir qu'ils auoyent monſtré en ceſt affaire, le ſac & pillage de la maiſon d'un tref-riche lapidaire, nommé Thierry Baduere: i'ay'ouy dire, que ce qu'on luy a pillé, valoit plus de deux cens mille eſcus.

Le pillage des seigneurs, gentilshommes, marchands, & autres Huguenots tuez, estoit fait par autorité priuée, ou donné & departi par le Roy à ses courtisans, & autres siens bons seruiteurs: desquels les aucuns trouuâs quelque chose de singulier parmi la despouille des morts, le venoyent offrir & presenter au Roy, à sa mere, ou à quelque autre des Princes à qui ils estoient plus affectionnez.

En ces entrefaites le Roy assemblea son conseil, auquel furent monstrees par Monsieur frere du Roy, certaines lettres du mareschal de Montmorency, à Teligny, du vendredi 22. d'Aoust apres la blessure de l'Amiral, en response de celles que Teligny luy en auoit escrit: & furent lesdictes lettres trouuees dâs les coffres & entre les papiers de Teligny mort: Par icelles, le mareschal de Montmorency monstroient ouuertement, le desplaisir qu'il auoit receu, entendant la blessure de l'Amiral son cousin: Qu'il ne vouloit pas en pour suyure moins la vengeance, que si l'outrage eust esté fait à sa propre personne, n'estant pas pour laisser en arriere, chose qui peult seruir à cest effect, sachant combien vn tel acte estoit desplaisant au Roy.

Or auoit-il esté conclu au secret conseil d'entre le Roy, la Royne-mere, Monsieur frere du Roy le duc d'Aumale, le duc de Neuers, le comte de Rets, Lansac, Tauanes, Moruilliers, Limoges, & Villeroy (tenu quelques iours auant la tuerie) qu'aussi tost que l'Amiral & les Huguenots seroyent depeschez dans Paris, le duc de Guyse, & ceux

de sa maison vulderoyent, & se retireroient hors de Paris en quelqu'une de leurs maisons: afin qu'il semblast mieux à toute la France, & aux regions voisines, que c'estoyent ceux de Guyse qui auoyent fait le tout, sans le sceu du Roy: pour venger sur l'Amiral & autres Huguenots, la mort du vieux duc de Guyse, qu'un Huguenot auoit tué au premiers troubles de la France. Voila pourquoy en ses lettres du Dimanche, il auoit le tout ietté sur ceux de Guyse: mais ceux de Guyse voyans l'atrocité du faict auenu, & considerans qu'ils attiroyent sur eux & leur posterité l'ire de tous hommes, à qui l'humaine société est chere: & par consequent se mettoient en butte, à laquelle chacun viseroit, comme sur les seuls auteurs & coupables: preuoyans, di- ie, le mal qui leur en pourroit auenir, estaps retournez dans Paris, n'en voulurent sortir, n'abandonner la cour, demandans au contraire instamment, que le Roy aduouast le tout.

Le Roy avec le mesme conseil que dessus, tant à l'occasion des lettres du mareschal de Montmorency (qui prenoit pretexte sur la volonté du Roy de se vouloir venger) que par ce que ceux de Guyse ne vouloyent sortir hors de Paris, ny se charger de la faute, fut contraint le tout aduouer: Car disoyent ceux de son conseil, si le mareschal de Montmorency, seulement pour la blesseure de l'Amiral son cousin, est si fort piqué, & menace tant: que fera il quand il en entendra la mort, & de tant de gens qu'il aimoit? & si la maison de Guyse ne s'en charge, comment courra-on le faict?

Partant, le Roy par l'avis de sondict conseil, rescriuit

rescriuit des lettres à ses ambassadeurs, & aux gouuerneurs des prouinces, & villes principales de la France: par lesquelles il les auertissoit, que ce qui estoit auenu à Paris, ne concernoit aucunement la religion, ains auoit esté seulement fait pour empescher l'executiõ d'une maudite cõspiration, que l'Amiral & ses alliez auoyent faite, contre luy, sa mere & ses freres: partant vouloit que ses Edicts de pacification fussent obseruez: Que s'il auenoit que quelques Huguenots, esmeus des nouuelles de Paris, s'assemblassent en armes en quelque lieu que ce fust, il commandoit à sesdicts gouuerneurs de tenir la main qu'ils fussent dissipez, & rompus. Et afin que par les studieux de nouveauté, quelque sinistre cas n'aduint, il entendoit que les portes des villes de son Royaume, fussent bien & diligemment gardees: remettant sur la créance des porteurs, le surplus de sa volonté.

Ces lettres ne furent pas si tost receues à Meaux, Orleãs, Tours, Angiers, Bourges, Thoulouze, & en plusieurs autres citez, que les Huguenots par le commandement des gouuerneurs, y furent tuez. Quelques gouuerneurs moins cruels, comme Mandelot à Lion, & Carrouges à Rouen, se contenterent pour le commencement de faire emprisonner les Huguenots de leurs villes: mais peu de iours apres, aussi bien furent-ils tuez.

Le mesme iour du lundi au matin, le Roy enuoya quelques capitaines & soldats de sa garde à Chastillon sur Loyn, pour luy amener les enfans de l'Amiral, & de son feu frere d'Andelot, de gré, ou par force: mais on trouua les aînez partis, &

desia sauuez à la fuite.

Le duc d'Aniou enuoya pareillement des soldats de sa garde à la campagne, és enuiron de Paris, visiter les Huguenots dans leurs maisons aux champs, & les y tuer: Et afin que nul ny fust esparagné, il enuoyoit à poinct nommé en diuers quartiers, ceux de ses soldats qui ny cognoissoyēt personne, tellemēt qu'aussi ils n'en esparagnerent pas vn, excepté quelques vns qui furent prins à rançon par ceux qui estoient plus frians de l'argent: Et si ne laissoyent pas pourtāt de tuer les prisonniers apres leur rançon payee.

Ces iours de dimanche & de lundy, le temps fut beau & serein à Paris, & és enuiron: tellemēt que le Roy s'estant mis aux fenestres du Louure, contemplant le temps, dit, Qu'il sembloit que le temps se resiouist, de la tuerie des Huguenots.

Enuiron le midi du lundy (hors de toute saison) on vit vn aubespın fleury au cemetiere saint Innocent: Si tost que le bruit en fut espandu par la ville, le peuple y accourut de toutes parts, criāt, Miracle, miracle, & les cloches en carrillonnerēt de ioye. On fut contraint pour empescher la foule du peuple, & afin que le miracle (qui estoit cōme il a esté sceu, fait par l'artifice d'un bon vieux homme de cordelier) ne fust descouuert, & auilé: on fut, di-ie, contraint d'asseoir des gardes à l'en tour de l'aubespın, pour empescher le peuple de s'y approcher de trop pres. Il n'y eut pas faute de gens qui interpretoyent ce miracle ne vouloir de noter autre chose, sinon que la France recouure-roit sa belle fleur & splendeur perdue. Le peuple
s'en

s'en retournant de la veuë de l'aubespın content & satisfait, pensant que Dieu par vn tel signe approuuast toutes leurs actions, s'en alla droit au logis du defūct Amiral: où ayāt trouuë son corps mort, le prindrent, & l'yās trainé par les rues iufques au bord de la riuıere, luy coupperent le membre, & puis la teste, qu'un soldat de la garde (par commandement comme il disoit) porta au Roy: le tronc, avec dagues & couteaux laceré, & deschiqueté en toutes sortes par la populassie, fut à la fin trainé au gibet de Montfaucon, & là pendu par les pieds.

Le mardi 26. d'Aoust, le Roy accompagné de ses freres, & des plus grands de sa cour, s'en alla au Palais de Paris (qu'on appelloit iadis la cour des Pairs de France, & le liēt de iustice du Roy) Là seant en plein senat, toutes les chābres assemblees, il declara tout haut, que ce qui estoit auenu dans Paris, auoit esté fait non seulement par son consentement, ains par son commandement, & de son propre mouuemēt. Partant entendoit-il, que toute la louange & la honte, en fussent reiettees sur luy.

Alors le premier President, au nom de tout le Senat, en louant l'acte, comme digne d'un si grād Roy, luy respondit, que c'estoit bien fait, & qu'il l'auoit iustement peu faire.

Que qui ne scait bien dissimuler, ne scait regner.

Le pol. C'estoit bien loin de faire comme la Vacquerie, iadis President en mesme lieu & charge, lequel, comme Pasquier le recite en son liure des

recerches, Estant pressé par le roy Loys II. d'emologuer vn Edict qui n'estoit point de iustice, & pour ce qu'il ne le vouloit faire estant menacé par ce Roy là de la mort, & tout le parlement aussi, s'habilla& avec luy tous les Senateurs de Paris de robes rouges, & en cest equippage s'en alla trouuer le Roy qui estoit courroucé outre mesure. Le Roy esmerueillé de les voir en vn tel habit hors de saison, les enquit de ce qu'ils cerchoyent: Surquoy la Vaquerie respondant pour tous, Nous cerchons la mort (dit-il) Sire, de laquelle vous nous auez menacez si nous ne confirmions vostre Edict. Estans tous appareillez de la souffrir plus tost que de faire chose contre nostre deuoir & conscience.

L'hist. C'estuy-cy n'auoit garde de faire le semblable, il prend trop de plaisir à toute sorte d'injustice pour s'y vouloir opposer. Mais, pour retourner à mon histoire, Ainsi que le Roy alloit au palais, vn gentil-homme fut reconnu en la troupe pour Huguenot. & aussi tost tué, assez pres du Roy (qui en se reuirant pour le bruit, ayant entendu que c'estoit) Passōs outre, dit-il, pleust à Dieu que ce fust le dernier!

Ce iour de mardi, & autres iours suyans, il y eut peu de Huguenots tuez dans Paris, Car aussi y en auoit-il peu de demeurez de reste.

Quelques Catholiques, prindrent la hardiesse de sauuer la vie à aucuns de leurs anciens amis & parens. Entre autres, Feruaques la voulut sauuer au capitaine Monins, pour lequel il alla prier le Roy, & pour tous ses seruices passez, de luy donner

ner la vie qu'il luy auoit sauuee iusques à l'heure: mais ce fut en vain, car le Roy luy commanda de tuer Monins, si luy mesme ne vouioit mourir de la main de Charles. Feruaques eut horreur du fait (quoy qu'il fust fort aspre ennemy des Huguenots, & qu'il en eust tué & saccagé plusieurs de sa main les iours precedens) pour l'amitié particuliere qu'il portoit à Monins: toutefois il fut contraint de descourir où il estoit caché, auquel aussi tost fut enuoyé vn tueur qui le depescha.

Le semblable est auenu à quelques autres Huguenots, lors qu'ils cuidoyent estre eschappez.

Le ieudi 28.iour d'Aoust, fut celebré dans Paris vn Iubilé extraordinaire, avec la procession generale, à laquelle le Roy assista: ayant premierement sollicité (mais en vain) le roy de Nauarre par douces paroles, & le prince de Condé par menaces de s'y trouuer.

Le mesme iour furent publiees des lettres patentes du Roy, par lesquelles ouuertement il declaroit, qu'il ne vouloit plus vser de paroles couuertes, ny de dissimulations: Que la tuerie des Huguenots auoit esté faite par son commandement: à cause d'une maudite conspiration faite par l'Amiral, contre luy, sa mere, ses freres, & autres princes & grans seigneurs de la cour, n'entendât pour tant que les Edicts de pacification fussent moins que bien obseruez: avec tel si routesfois, que les Huguenots ne feroient faire aucuns presches, ny assemblees, iusques à ce qu'autrement y fust pour ueu.

Au premier exemplaire desdictes lettres, le roy

E.v.

de Nauarre ny estoit pas compris : mais sachant bien qu'on tireroit de luy tout le tesmoignage qu'on voudroit, il sembla bon au conseil de l'y nō mer.

Ces lettres patentes, furent enuoyees par courriers expres à tous les gouuerneurs de la France, avec d'autres lettres particulieres du Roy de mesme substance : Excepté qu'il y estoit adiousté vn commandement, Qu'incontinent les lettres receuës, les gouuerneurs fissent tailler en pieces tous les Huguenots que lon trouueroit hors de leurs maisons. Aucuns Huguenots (que la peur auoit fait sortir hors de leurs maisons) entendans ce mandement, se retournoyent mettre dedans : les autres qui ne s'y osoient fier, & se trouuoient dehors, soudain estoient tuez, autres prins à rançon : Mais à la fin, ceux qui obeissans au mandement s'estoyent retirez en leurs maisons, ne furent pas de meilleure condition que les autres. Et toutefois les gouuerneurs ayās receu lesdictes lettres, donnoient à entendre, qu'ils ne recerchoyent d'entre les Huguenots, que les coupables de ceste derniere conspiration de l'Amiral: que quāt au passé, ils n'y vouloyent pas seulement toucher, n'y s'en souuenir.

Mais pource que peu de iours apres fut adiousté auldictes lettres, que les prisonniers fussent deliurez, & que nul ne fust fait doreseuuant prisonnier, excepté ceux qui és guerres ciuiles de la France, auoyent eu quelque charge pour les Huguenots, manié affaires, ou autrement en auoyent eu intelligence: desquels si aucun estoit pris, on l'eust
à re-

à remettre entre les mains du gouverneur de la ville, ou du pays, qui entendroit du Roy ce qu'il luy plairoit d'en ordonner Et toutefois on voyoit que les prisonniers n'estoyét point deliurez, ains tous les iours en emprisonnoit-on de nouveaux. Plusieurs d'entre lesdicts Huguenots moins erredules que les autres, ont pensé faire plus sagemēt de sortir viftement hors de France que d'y demeurer plus longuement : mais ils n'ont pas si tost esté hors du Royaume (cōbien qu'ils se soyent retirez és terres cōfederées au Roy) que ses officiers en beaucoup d'endroits, leur ont saisi & annoté leurs biens, les ont confisquez, vendu les meubles d'aucuns, & d'aucuns autres saccagez & pilliez.

Or pour retourner aux choses de Paris, le Roy le 5. iour du mois de Decembre, ayant fait venir à soy Pezou Bouchier (l'un des conducteurs des Parisiens) luy demanda, s'il y auoit encores dās la ville quelques Huguenots de reste: A quoy Pezou respondit, qu'il en auoit ietté le iour auparauant six vingts dans l'eau, & qu'il en auoit encores entre ses mains autant pour la nuit venant: Dequoy le Roy grandement resiouy, s'en print à rire si fort, que ne le scauriez croire.

Le 9. iour de Septēbre, le Roy esmeu de peur, & de cholere tout ensemble, iurant & blasphemant qu'il vouloit tuer de sa main propre tout le residu des Huguenots, commanda qu'on luy apportast ses armes, se fit armer, & fit venir à soy les capitaines de ses gardes, disant que par la mort-Dieu, il vouloit commencer à la teste du prince

de Condé. Adonc la Royne regnante s'agenouillant deuant luy, le supplia qu'il ne fist point vne chose de si grande conséquence, sans l'auis de son conseil. Le Roy aucunement vaincu des prieres de sa femme, souppa & dormit avec elle : Le matin venu (ce feu luy estant vn peu passé) il fit venir le prince de Condé, auquel il proposa trois choses, la messe, la mort, ou prison perpetuelle : & qu'il aduist laquelle des trois luy agreeroit le plus. Le prince de Condé respondant luy dit, Que moyenât la grace de Dieu, il ne choisiroit iamais la premiere : les deux dernieres, il les laissoit (apres Dieu) à l'arbitrage & disposition du Roy.

Vray est qu'ayant entendu qu'on luy preparoit vne chambre à la Bastille (où lon a accoustumé d'emprisonner les Princes) i'ay ouy dire, que ce ieune prince de Condé, a changé du depuis d'auis.

Peu de iours apres, on a imprimé avec priuilege du Roy, certains liures mordans & pleins d'in iures, contre l'Amiral : esquels nommément est disputé & maintenu, qu'il a esté loisible au Roy de traiter ainsi ses suiets, pour la religion violee, ne plus ne moins que furent chastiez les sacrificeurs de Baal. Mais de la coniuration de l'Amiral, point de nouuelles, ces liures n'en dient rien de particulier : & les cōseillers & courtisans à qui i'en ay parlé auant mon depart (entre autres messieurs de Foix, & de Mal-afsise) s'en moquent : disans par leur foy, que ç'a esté vne galante couerture : recognoissant le faict si barbare & diaboliquement cruel, qu'on ne luy peut donner autre ti-

tre (toutefois il est mal caché, à qui le cul paroist.) Mais quoy qu'il en soit, ils disent, que le Roy veut qu'on croye, qu'il y a eu de la coniuration. Et tout ce qu'il y a de bon c'est, qu'ils ont nommé le roy de Nauarre, entre ceux que les Huguenots vouloyent tuer.

Le pol. C'a esté vne sottie inuention que celle-la, pour faire croire la conspiration: & encore me semble plus estrange, puis qu'ils se vouloyent seruir de ce pretexte, pourquoy le Roy a mandé à tous ses officiers, que quoy qu'il en puisse aduenir, il ne veut qu'il y ait autre religion que la siene en son Royaume: & cependant il veut faire croire aux Princes estrangers, qu'il veut entretenir l'Edict de pacification.

Ali. Je ne trouue cela estrange: car le diable, ny ses enfans, ne se scauroyent aider que de leurs outils: à scauoir, du mensonge, ce qui est vne grande consolation pour les esleus, sachant que la verité surmonte.

Phi. Tu vois cependant Alithie, quel blasme on nous met à sus, & la façon dont on nous traicte, & le tout pour l'amour de toy.

Ali. Ce n'est pas chose nouuelle, de voir mes amis hays, blasmez, calôniez, batus, & le plus souvent tuez. Vne infinité d'histoires tant prophanes qu'ecclesiastiques & saintes, nous font tresentendre foy, que ce n'est que leur ordinaire. La verité (ce dit l'autre) engendre haine: La croix est comme collee à l'Euangile. Vous pleurerez, dit Iesus Christ en vn mot, & le monde rira.

L'hist. Pour conclusion, par toute la France où le

Roy a pouuoir, qui ne veut aller à la messe, faut qu'il meure, ou qu'il fuye secretement hors du Royaume: Et croit-on que depuis le 24. d'Aoust iusques à maintenant, il y a eu plus de cent mille personnes Huguenotes tues par toute la France, sous pretexte de leur conspiration: Encores ne sont-ils pas saoulez, leur cholere n'est point assouie.

L'egl. O Dieu tout-puissant, ô pasteur d'Israel, iusques à quand fumeras-tu contre l'oraison de ton peuple? Tu l'as repeu de pain de larmes, & l'as abreuué de pleurs. Tu nous as mis en querelles contre nos plus proches, & en moqueries parmi les nations. Tu as transporté ta vigne d'Egypte, tu l'as plantée, & luy as préparé le lieu, afin qu'elle y prinst racines & s'estendist, en remplissant la terre: Pourquoy dōc as-tu rompu sa haye, la baillant en proye aux passans? pourquoy a-elle esté consumée par le sanglier, & deuorée par les bestes sauuages? Les gens sont entrez en ton heritage, ils ont baillé les corps de tes seruiteurs en viande aux corbeaux & la chair des bien viuans aux bestes de la terre. Ils ont espars le sang des tiens, & n'y auoit aucun qui les enseuelist. Iusques à quand Seigneur, te courrouceras-tu? ton ire sera-elle pour iamais embrasée? Respan Seigneur tes indignations, sur les gens qui ne te cognoissent point, & sur les royaumes qui n'inuoquent point ton Nom: car ils ont presque esteinte toute la posterité de Jacob, & ruiné sa demeure. Que la vengeance du sang de ceux qui te reclamoyent espan du contre tout droict, soit cognue par toute la terre

terre: Veuilles, grand Dieu, auoir esgard aux cris & gemissemens de tant de pources vefues, & de pources enfans orphelins. Souuienne-toy des plainctes des prisonniers. Referue en vie selon la grandeur de ta force, tes enfans destineez à la mort. Et rends à nos voisins sept fois au double, l'outrage duquel ils t'ont diffamé, Seigneur.

Phil. Amen.

L'hist. Encore n'est-ce pas tout: Car comme ie di fois tantost (lors que tu m'as interrompu) quelque grande tuerie qu'il y ait eu en France, la cholere du Roy ne passera iamais, pendant qu'il y aura vn Huguenot en vie. Encore iure-il par le ventre Dieu, qu'ils ont beau faire, que la Messe ne les sauuera-ia.

Ali. Iamais en sa vie il n'a dit parole plus veritable: Mais comment l'entend il ie te prie?

L'hist. Il n'a garde de l'entendre comme les Huguenots l'entendent, qui maintiennent que le Pape, nostre bonne intention, nos bonnes œuures, les merites des Saints, le bois de la sainte croix, les grans pelerinages, l'eau beniste, la sainte & digne messe, & tout cela ensemble, & chacun d'eux seul & pour le tout, ne nous peut sauuer: ains seulement Dieu par sa pure grace, & par la misericorde qu'il fait à ceux qui esperēt en luy, despouillez de toute arrogance & fierté, humiliez & abbatuz par le sentimēt de leurs fautes, & appuyez sur le seul merite de la mort & passion de nostre Seigneur Iesus Christ. Il n'a, di-ie, garde de parler de ce salut-là, il n'y pense pas.

Ali. Ie le croy. Il appert euidentement par ses

œuvres, qu'il n'en a ny soin ny cure : Et toutefois si y faut-il penser, Historiographe mon amy, & y entendre continuellement : ce doit estre nostre principal but. Mais s'il plaist à Dieu, nous en parlerons à loisir, deuât que nous-nous laissons l'un l'autre. Tu entendras possible, ce que tu n'as iamais appris, quoy qu'il semble que tu en ayes ouy parler quelque fois : Pour maintenant il est question de poursuyure ton histoire, & de nous dire (si tu le scais) comme c'est que le Roy entend ce que tu as dit.

L'hist. Je te le diray tout à ceste heure, & t'escouteray quand tu voudras : aussi bien ne scay-ie dire (quand il est question de salut) où c'est que i'en suis. L'ignorance de nos curez, & la nostre, nous a logez touchant cela, chez Guillot le songeur (cōme on dit.)

Le pol. Je feray s'il te plaist de la partie, Alithie, aussi bien ne voy ie point de religion, ne de voye de salut, ains plustost tout atheisme, & chemin de perdition parmi nous. On a beau se dire tres-chrestien, il est tout clair qu'on ment fausement.

Ali. Je suis bien aise de vous voir en chemin de vouloir apprendre, nous en parlerōs plus à plein Dieu aidant : Pour ceste heure oyons l'Historiographe sur son interpretation, & le reste de son discours.

L'hi. Comme ie vous ay dit, il y a des Huguenots en grand nombre, qui sont eschappez de la tuerie, tous lesquels peuuent estre repartis en deux especes : l'une sera de ceux qui s'en sont fuyz hors

la

la France, l'autre, de ceux qui y sont demeurez. Ceux qui sont sortis, se sont retirez en Suyssë, en Allemagne, en Angleterre, & és Isles qui luy sont suiettes. A ceux-cy le Roy ne touche que par lettres, messagers, & autres menees: raschant (comme bon pere de famille qui a soin de ses enfans) de les faire reuenir en lieu où il les puisse trouuer quand il voudra : pour la pitié qu'il a des disettes & necessitez qu'ils endurent estans hors de leurs maisons, esquelles il desire (ce disent ses lettres) qu'ils reuiennent, pour pouuoir iouyr de leurs biens en se conformant à sa volonté, & faisant ce qu'il commandera. Ceux qui sont demeurez en France, outre les morts, sont de diuerses conditions. Les vns se sont retirez dans des villes fortes, comme vous diriez dans Montauban, Sancerre, Nyfmes, la Rochelle, & dans certaines autres villes. Contre ceux-cy le Roy a enuoyé ses freres pour les exterminer s'il le peut faire: pource qu'ils n'ont pas voulu laisser entrer dans les villes où ils sont, ceux qui y alloient pour les tuer de par le Roy, & qu'ils leur ont fermé les portes.

Als. O pources gens! leur condition sera elle doncques pire que des bestes, à qui nature apprend de se conseruer, les armant en diuerses sortes pour leur deffence? seront-ils pirement traictez que l'esclaue, à qui outre le droict de nature, celuy des gens, voire la loy ciuile, permet de fermer l'huis au nez de son maistre, s'il cognoist qu'il le vueille tuer?

L'hist. Je ne scay qu'en dire : mais sur toutes les villes, il en vent à celle de la Rochelle.

Le pol. Elle l'a eschappé belle ceste pource Rochelle: Car si tu ne le scais, ie t'ose dire pour certain, que l'armee de mer de Strossy, & du Baron de la garde, qui estoit en Brouage pres de la Rochelle il y auoit plus de quatre mois, pour attendre (ce disoyent-ils en secret) la flotte d'Espagne, & la cōbatre (comme aussi l'Amiral le pensoit) & de là, singler à Flessinghe, ne taschoit qu'à surprendre la Rochelle à poinct nōmé: & plus de deux mois auant la tuerie de Paris, la Roynemere auoit enuoyé à Strossy vne lettre escrite de sa main propre, bien cachetee, luy deffendant par vne autre lettre qu'il receut la premiere, de ne point ouurir ceste-la, iusques au 24. iour d'Aoust: Or les mots de la lettre que Strossy ouurit le 24. d'Aoust, estoient,

STROSSY, ie vous auertis que ce iourdhuy 24. d'Aoust, l'Amiral, & tous les Huguenots qui estoient icy avec luy, ont esté tuez. Partant auisez diligemment à vous rendre maistre de la Rochelle: & faites aux Huguenots qui vous tomberont entre les mains, le mesme que nous auons fait à ceux cy. Gardez vous bien d'y faire faute, d'autant que craignez de desplaire au Roy, Monsieur mon fils, & à moy. Et au dessous, **CATHERINE**.

Ie te laisse à penser, si Dieu lessa bien gardez. *L'hist.* I'auoy bien tousiours creu, que l'armee de Strossy n'estoit pas pres de la Rochelle pour neant: & que les soldats qui estoient à l'entour par mer & par terre, mangeans, forçans, & pillans le bon homme, ne taschoient qu'à se rendre plus forts

forts dans la Rochelle, pour la surprédre, & y mener les mains basses, & scauoy' bien qu'ils y auoyent failli deux ou trois fois: voire mesmes i'ay bié sceu, que le iour du massacre fait à Paris, il estoit entré dans la Rochelle, plus de deux cens soldats de Strossly, avec armes, failans semblant de faire racoustrer leurs harquebouses, ou d'acheter quelques viures, & munitions: lesquels pour quelque frayeur qui les surprit, craignans que ceux de la Rochelle (ialoux des priuileges & libertez de leur ville qui les exemptent de garnison) ne se doutassent des desseins de Strossly, s'enfuyrent en tapinois tout bellement hors de la ville. Mais ie n'auoy' encores rien sceu de ceste letre, ie n'ay garde d'oublier à la mettre en mes memoires. Voila de merueilleux traiçts. On a raison de dire qu'il y a eu coniuration: Mais ç'a esté contre les Huguenots. Pources misérables! il faut bien dire que la deliurance de ceux qui sont demgurez de reste, est miraculeuse, ayans esté si subtilement trahis! Mais pour retourner à eux: outre ceux qui se sont retirez és villes & lieux de seureté, il y en a d'autres qui ne s'y sont pas retirez, ou pource qu'ils n'ont peu, ou pource qu'ils n'ont voulu, ou osé s'y retirer.

De ceux-cy, les vns (mais en petit nombre) se tiennent coys & couuerts en leurs maisons, & sans aller ny à messe ny à matines, prient Dieu vn chacun chez soy: bien secretement toutefois, de peur d'estre surpris, attendans qu'on les accommode (c'est le mot dont vsent les tuéurs.)

Les autres, s'en vont à la Messe de gayeté de
F.ii.

cœur, & comme à l'enuy l'un de l'autre, blasphement, despitent, & renient mille fois le iour, pour monstrier qu'ils n'en sont plus, faisans en tout le surplus, des vilenies, & des maux, plus que ie ne t'en scauroy' reciter : vne grande partie de ceux-cy, porte les armes contre les autres Huguenots, mais le Roy ne s'y fie pas beaucoup. Et les autres vont aussi à la Messe, mais contre leur gré, & par force, comme il est aisé à iuger à leur mine & contenance, tant ils sont abbatus & contristez, & si n'osent bonnement parler l'un à l'autre, ny se laisser rencontrer par les rues, ou en leurs maisons deux à la fois. L'estime que c'est de ceux-cy desquels le Roy parle, quand il dit, Que par la mort-Dieu, la messe ne les sauvera pas, & possible entend-il aussi parler des autres qui monstrent d'y aller de plain gré, & par despit :

Alub. Je ne doute pas qu'il ne parle de tous les deux. Quel piteux & miserable estat, ne se contenter point de tuer le corps, si on ne pert l'ame quand & quand : & ne se contenter point de tuer l'ame, si le corps n'est aussi meurtry !

O Seigneur, iniques à quand ?

L'egl. Benit sois-tu, Seigneur Dieu de nos Peres, ton Nom est louable, & digne d'estre glorifié à iamais. Tu es iuste en toutes les choses que tu as faites : tes voyes sont droites : tous tes iugemens par lesquels nous sont aduenues toutes ces choses, sont droituriers. Nous auons contreuenü à tes loix, nous n'auons point escouté ny gardé tes commandemens. Nous nous sommes par trop desbordez en delices, & auons cherché en la cour
des

des grans (d'où par Edict solennel ta verité auoit esté bannie) les honneurs & les alliances.

Tu as vſé d'un vray iugemēt, en toutes les choses que tu as fait venir sur nous, nous liurant aux mains de nos ennemis, qui sont sans loy, & trefmeschās traistres, & à un Roy iniuste, & tref-mauuais, par dessus ceux de toute la terre. Nous sommes liurez à mort pour l'amour de toy tous les iours, & sommes estimez cōme brebis de la boucherie: Nous te prions que tu ne nous liures pas ainsi à tousiours. A cause de ton Nom, ne dissipe point ton alliance, ne nous cōfonds point du tout mais fay-nous selon ta douceur, & selon la grandeur de ta misericorde, afin que la semence des tiens que tu as reseruez, croisse, vegete, & multiplie, en nombre, zele & vertu. Seigneur, tu t'es serui autrefois de l'instrument de persecution, pour l'accroissement & augmētation de ton troupeau, qui venoit seulement de naistre & s'assembler en Ierusalem, lors que tu l'espardis par la Iudee & Samarie: fay, Seigneur, que le reste des tiens que tu as espars maintenant en regions lointaines & peregrines par ceste horrible dissipation, continue toutiours en ton seruice, seruant d'exemple & edification aux nations qui les ont recueillis, & portans doucement l'exil: recognoissent que toute la terre t'appartient, qu'elle toute n'est qu'une seule cité, de laquelle l'homme est bourgeois passager, en quelque climat qu'il habite: ou plustost Seigneur, donne leur de cognoistre, que nous n'auons point icy de cité permanente, afin que cerchans la cité à venir, ils perseuerent en l'esperāce de la vie bien

heureuse, que tu nous as acquise par le précieux sang de Iesus Christ ton Fils nostre Seigneur. Et en rendans leur vocation certaine, par bônes œures & la sainte conuersation (que tu as ordonné aux tiens, afin d'estre glorifié en eux) qu'ils considerent les fascheuses & frequentes peregrinations d'Abrahâ, d'Isaac & de Iacob: qu'ils iettēt l'œil sut ton Fils ynique, ton Bien aimé, fuyant de nuict, tost apres sa naissance, en Egypte, avec sa Mere-vierge, sous la conduite de Ioseph, pour eschapper les mains d'Herode, qui cerchoit la vie de l'enfant. Fay entendre à tous les tiens, que tu chasties ceux que tu aimes, afin qu'il ne leur semble estrange, comme si quelque chose nouuelle leur arriuoit, quand ils seront par feu, par glaive, ou exil, examinez pour faire preuue de leur foy: que plustost estans faits participans des passions de tō Fils Iesus Christ, & iniuriez pour son Nom ils s'en resiouissent, en attendant que ceux qui cherchent l'ame de l'enfant, soyent morts. Cependâr donne-leur iugement & prudence, afin qu'ils ne se laissent plus endormir ne piper, à la voix de ce Pseudo-pere de famille, aux larmes de ce Crocodile, qui sous vne feinte pieté, ne cerche qu'à les deuorer & destruire. Garni-les aussi Seigneur, de bon courage, & de force, par lesquels surmontans en vraye foy & charité toutes les difficultez qui leur seront presentees, eux qui sont eschappez du naufrage, s'efforcent de tout leur pouuoir & moyens d'en retirer leurs freres: d'aider & secourir ceux que les dangers de mort enuironnent, que l'armee de Pharaon, que ce nouueau Sennacherib,
& Rab-

& Rabfaces le prophane poursuyuent.

Seigneur, nous auons ouy de nos oreilles, nos peres nous ont raconté les œuures que tu as faites en leurs iours en Egypte, aux deserts, en la terre où tu les auois introduits: comment tu as de ta main dechassé les nations, & abbatu les plus grâs qui empeschoyent les tiens de iouyr du repos promis.

Ils ne conquesterent point la terre par leur glaïue, leur bras ne les a point sauuez: mais ta dextre, ton bras, & la lumiere de ta face les deliura, pourtant que tu les auois prins en amour. Il est bien vray Seigneur, que par leur deffiance t'ayans irrité grandement, plusieurs d'entr'eux moururét au desert, voire ton seruiteur Moyse, que tu leur auois donné pour liberateur: mais tu ne laissas pourtant d'accomplir en leurs enfans par Iosué, tout ce que tu auois promis à leurs peres par Moyse.

O Seigneur, nous auons peché, nous t'auons offensé: tu nous as aussi deboutez, tu nous as dissipez & t'es courroucé amerement, nous mettant comme en vn train de ruine irreparable. Tu as traité ton peuple rudement, & l'as abreuué de vin d'estourdissement: mais depuis, tu as donné vne baniere à ceux qui te craignent, afin de l'esleuer en haut, pour l'amour de ta verité. Fay Seigneur, que tes Israelites n'esperent plus au bras de la chair, en leurs armes, ou autre puissance humaine, ains en toy seul, Dieu des armées, le fort des forts: sachant que c'est en vain qu'on edifie la maison si tu n'y mets la main, & que c'est en vain

qu'on veille, si tu ne gardes la cité. Toy qui par les raines, par les poux, par les sauterelles, & autre telle gendarmerie, as fait trembler cest anciē Pharaon dans son liēt, & luy faisant sentir ta main forte, lors qu'il poursuyuoit tes enfans, l'as enseuely dans les eaux avec toute son armee, faisant passer les tiens à sec.

Toy Seigneur Dieu d'Israel, qui es assis sur les Cherubins, tu es le seul Dieu de tous les Royaumes de la terre, tu l'as faite, & le ciel aussi. Seigneur, encline ton oreille, & oy: ouure les yeux, & regarde. Escoute les paroles de Sennacherib, & de ce ieune Rabfaces confit en blasphemés, qui en t'appellant au cōbat demande, Où est le Dieu, le Fort, Gardien de ce petit troupeau. Il est vray, Seigneur, que les rois des Assyriens ont destruit les Gentils & leur terre, & ont mis au feu les dieux d'iceux: Car ils n'estoyent point dieux, mais ouvrages des mains des hommes, bois & pierres, pourtant ils les ont destruits: mais ceux cy, Seigneur t'injurient, ils te blasphement & despitent, esleuant leurs voix contre toy, saint d'Israel, se vantās qu'ils raseront toutes les villes sur lesquelles ton Nom est inuoqué, & qu'ils en effaceront la memoire de dessus la terre. Seigneur, si les as-tu faites & formees, & as planté au milieu d'icelles le sceptre de ta parole, pour lequel arracher, on les poursuit. Ne les meine pas donc à desolation, deffen-les plustost, Pere saint, à cause de ton honneur & gloire, qui est coniointe à leur deliurance.

Enuoye ton Ange Seigneur, l'Ange que tu enuoyas

uoyas contre ce Sennacherib, ou suscite vne luidith contre cest Holoferne, pour la deliurancede ta Bethulie. Ne te tiens plus arriere de nous, & ne te cache point au temps de tribulation: Car le meschant avec orgueil poursuit le poure, & s'esgaye quand toutes choses luy succedēt à souhait. Il est tant fier, qu'il ne se soucie point de ta maiesté, Seigneur, ains toutes ses pensees sont, qu'il n'est point de Dieu. Sa bouche est pleine de maudisson, de fraude, & de tromperie, sous sa langue gist moleste & nuisance: Il se tiēt aux embusches, il occit l'innocent aux lieux cachez: ses yeux aguettent le desolé, & dit en son cœur, Dieu l'a oublié, & a caché sa face afin que iamais ne le voye. Leue tōy doncques Seigneur, hausse ta main, casse le bras des meschans, pren le bouclier & la targe, pour secourir ceux qu'ō persecute pour tō Nom. Tire hors la lāce, & serre le passage à ceux qui les poursuyuent: qu'ils soyent comme la paille exposee au vent, leur voye soit tenebreuse & glissante, & que ton Ange les poursuyue à iamais. Et pour autant Seigneur, qu'il y a encores quelques vns de tes enfans, qui comme Daniel en Babylone t'adorent & t'inuoquent, mais non point avec telle hardiesse de foy, craignans comme vn Helie d'estre demeurez seuls en toute la terre: Toy Seigneur, qui es pres de ceux qui sont rompus de cœur, & sauues ceux qui sont brisez d'esprit, Qui as ton œil fiché sur ceux qui te craignent, & qui s'attendent à ta bonté, afin de retirer leur ame de mort & les preseruer en vie au temps de l'aduersité Tien-les tousiours en ta reserve, avec les sept mil

hommes qui n'ont pas flechi le genouil deuant Baal. Fortifie-les, Seigneur, comme tu renforcas iadis par ton Esprit ton seruiteur Daniel. Preserue-les comme les trois enfans en la fournaise, afin qu'ils n'adorent l'image de ce grand Nabuchodonosor. Chasse-le plustost Seigneur, arriere des hommes, son habitation soit avec les bestes des champs. Qu'on le païsse d'herbe comme les bœufs, iusqu'à ce qu'il te recognoisse pour souuerain dominateur, Roy des Rois, & Seigneur des Seigneurs, establiissant les dominations, & les donnant & ostant à qui & quand bon te semble. Quant à ceux, Pere de misericorde, qui comme brebis sans pasteur entre les loups affamez, pour l'infirmité de la chair & foiblesse de leur foy, font de leur corps vn hommage contraint à ce morceau de paste transsubstantié en chair, à cest accident sans suiet, forcez (par l'erreur commun qui a obtenu lieu de loy) d'aller à la Messe, pour sauuer leur vie & leurs biens : Monstre-leur, Seigneur, & leur fay sentir viuement & à bon escient en leur cœur, combien ta gloire & ton honneur nous doyuent estre plus recommandez que nostre propre vie. Fay-leur cognoistre l'outrage qu'ils font à ta maiesté, adherant tant soit peu au seruice des faux dieux, que Dauid ne vouloit pas seulement nommer par sa bouche.

Que l'impudicité est trop grande de la femme, qui apres s'estre oubliee, lors que son mari la chastie recourt soudain à son paillard.

Que tu vomis les tiedes, & ne prens point plaisir à ceux qui clochent des deux costez.

Que

Que qui aime sa vie, son pere, sa mere, ou ses biens, plus que ta gloire & ton honneur, n'est pas digne d'estre des tiens. Toy Pere, qui nourris les corbeaux, & donnes robbes somptueuses aux lys des champs deuant nos yeux,

Qui as nourri ton peuple au desert de la manne tresprecieuse, les entretenant vestus comme tes mignons & tendrets. Arrache de tes enfans la deffiance de disette, que le diable, le monde, & la chair, impriment dans le cœur des hommes. Ramentoy-leur Seigneur, les merueilles que ton Fils nostre Seigneur Iesus Christ fit, en repaisant abondamment ceux qui oublians eux-mesmes, le suyuoient, pour ouyr sa voix, comme les brebis leur pasteur.

Monstre-leur que ton bras puissant est tousiours semblable à soy-mesme, sans diminuer ou accourcir: sinon autant que nostre ingratitude & deffiance, diuertit ou empesche le cours de tes benedictions & graces. Et pour autant que la faute que les tiens commettent en cest endroit, est grande & detestable, Toy Pere, qui ne veux point la mort du pecheur, ains demandes qu'il se conuertisse & viue.

Conuerti les à toy Seigneur, ne leur imputant point leurs fautes. Touche leur le cœur cōme tu fis à Pierre te reniāt, afin que recognoissans l'horrible faute qu'ils commettent, ils s'humilient deuant toy, gemissent & pleurent pour leurs pechez: & ainsi releuez par ta main, qu'ils se mōstrēt forts & puissans, à sousleuer leurs freres infirmes. Ouvre leur aussi la voye Seigneur, afin qu'ils puissent

bien tost sortir de Sodome, deuant que ceux qui leur font quitter l'heritage du ciel pour vne escuelle de lentilles, executent leur coniuration & des feins. Qu'ils n'ayēt point regret de laisser les aulx & les oignons d'Egypte, sachans combien plus vaut vn peu de pain avec ioye & contentemēt de conscience, qu'vne maison pleine de richesses avec vne inquietude & continuel tourment d'esprit.

Que trop mieux vaut en toutes sortes
Vn iour chez toy, que mille ailleurs:
Et sont les estats trop meilleurs
Des simples gardes de tes portes,
Qu'auoir vn logis de beauté,
Entre les meschans arresté.

Qu'ils ayent memoire (en considerant leur miserable condition) de ce poure enfant prodigue, & qu'à son exemple, ils laissent la viande aux pourceaux: s'asseurans que toy grand Pere de famille, es prest à les recueillir, & à les traicter & entretenir, tout ainsi que ceux-là qui n'ont bougé de ta maison. Les autres qui d'vne gayeté de cœur ont delaisié ton saint seruice, communiquans à toutes infametez: voire Seigneur, en te faisant la guerre, se sont adioints à ces tueurs, s'il y a encores quelque reste de misericorde pour eux, si parmi ceux-cy se trouuent quelques vns de tes eleus, aye pitié Seigneur, aye compassion d'iceux, les faisant retourner en ta sainte famille, de laquelle ils sont foruscis. Abba-les Seigneur, & les atterre, comme iadis tu fis Saul, qui persecutant ton fils en ses membres, seruit apres sa conuersion de bon tef-
moin

moïn à ta verité eternelle: afin qu'apres l'estonnement, estans par toy releuez & soustenus, ils seruent plus ardemment à ta gloire, qu'ils n'ont fait par cy deuant. Que si c'est malicieusement contre ta verité cognüe qu'ils se bandent, s'obstinans à leur escient à te faire outrage, mon Dieu, fay les semblables à la rouë, & au tourbillon: poursuyles par terreur & espouuamment: rempli leurs faces de mespris, & darde sur eux ta cholere: fay pleuuoir charbons sur leur teste, feu, soulfhre & vent de tempeste soit la portion de leur hanap, afin que toute la terre cognoisse, que tu es nostre Dieu & Sauueur.

Et nous alors ton vray peuple & tes hommes,

Et qui troupeau de ta pasture sommes,

Te chanterons par siecles innombrables,

De fils en fils preschans tes faits louables.

Ali. Je m'esmerueille grandement, seigneur politic François, considerant le piteux estat de la France (si tu as ta patrie en quelque recommandatiõ) maintenant qu'elle a plus de besoin de ses vrais amis & bons conseillers qu'elle n'eut oncques, comme c'est que tu as eu le courage de l'abandonner: au lieu de t'employer à guairir sa playe, à la penser, de la frenesie & de la rage qui la mene.

Le pol. Je n'en suis parti qu'en pleurant, avec vn regret incredible, preuoyant la prochaine & ineultable ruine, où va tomber ce pource Royaume, pour l'extrenie confusion où il est: laquelle i'ose asseurer estre irremediable, au iugement de tous bons esprits: car (ie me tay de la religion des Huguenots en laquelle ie n'ay iamais peu mordre,

quelque bonne vie & changement de mœurs que i'aye apperceu en mes proches voisins qui en faisoient profession, & ie laisse à part ceste barbare ruerie que l'Historiographe a recité) tout y est tellement conduit, qu'il n'est pas possible de voir vne plus grande masse de meschâcetez, ny vn chaos plus horrible, soit que tu regardes la Justice, ou que tu contemples la Police, depuis vn bout iusques à l'autre. Que dy ie, si tu les regardes: tu aurois beau y regarder, tu ne les y scaurois voir: elles n'y sont pas, pieç'a qu'elles s'en sont allees: on ne les y trouue plus qu'en escrit, on n'y voit que leurs noms & leurs masques. Quant au seruice de Dieu que nos peres nous auoyent appris à bonne intention, nos Princes d'aujourd'hui, leurs courtisans, & à leur imitation vne infinité d'autres gentils-hommes & de bourgeois & marchands, ne s'en font que rire & moquer. Le soldat le despite & deteste: la cour pour le dire en vn mot à l'exemple du Roy, & la plus grande partie de France à l'exemple de la cour est pleine de blasphemes, d'atheisme, & parmi eux l'epicureisme, l'inceste, la sodomie, & toute autre sorte de lubricité, est vulgaire & familiere. Tu as ouy combien de fois la foy publique (qui deust estre vn lien indissoluble pour entretenir la société humaine) y a esté violée, tellement qu'on ne scait plus à qui lon se doit fier. Nous pensions qu'après tant d'Edicts rompus, celuy de la pacification derniere, fait au mois d'Aoust en l'an 1576. seroit à la fin obserué. Nostre pource France commençoit d'auoir quelque relasche à ses miseres:

nous

nous voyions ce nous sembloit l'entree de mieux esperer. Les Huguenots se comportoyent fort modestemēt, quelques outrages qu'on leur sceust faire: ils aimoyent mieux les endurer, que d'vser d'aucune reuenge. Il est vray qu'ils recouroient au Roy & à son conseil, pour la punition de ceux qui les offensoient: mais combien que le Roy ne fist que le semblant de leur en vouloir faire raison cela les contentoit. Ils remirent les villes que le Roy leur auoit baillé pour leur seureté & retraicte durant les deux ans, beaucoup plustost que le terme assigné, entre les mains de ceux qu'il pleut au Roy d'ordonner: qui fut cause que le Roy là dessus, enuoya par tout son Royaume, des lettres patentes de confirmation de son Edict de paix, n'oubliant rien de ce que luy & son bon conseil se pouuoient aduiser pour les appriuoiser: & faisant comme le bon faulconnier qui veille les oyseaux, & vse de toute la diligence qu'il peut pour leur faire oublier leur liberté, & les accoustumer au chapperon. Les principaux d'entre les Huguenots vindrent à la cour au mandement du Roy, se resigner entre ses mains, monstrant d'auoir agreables les tresbōs & tresnotables seruices qu'ils luy faisoient: & est bien certain que si le Roy eust poursuyui à se seruir d'eux comme il auoit commencé, il seroit auourd'huy patron de Flandres: & s'il eust sceu entretenir ce parti de religion, il estoit pour estre esleu Roy des Romains, & son beau-pere mourant appelé à l'Empire. Nous pensōs que ce tragique mariage du roy de Nauarre & de la sœur du Roy, qui auoit osté route des-

fiance aux Huguenots, seroit vne confirmation de paix entre nous : quand ce mal-heureux coup d'arquebouse (qui fut tiré à l'Amiral, le mesme iour, comme ie croy, de l'Edict de la pacification derniere, à scauoir le 22.iour d'Aoust, & par ainsi le dernier iour des deux ans de retraicte asseuree) me fit penser & à beaucoup de mes amis aussi, qu'il y auoit dés long temps de la menee secreete cōtre luy & les autres Huguenots, & que ce coup traineroit apres soy quelque dangereuse queue. Ainsi comme ie le pensoy' il aduint: non pas ainsi, la Dieu ne plaise que i'eusse iamais pensé, qu'ũ si meschant œuf deust estre ponnu, couué, & esclos, en la France! Mais tant y a que ie me doutay bien quand & quand, que les choses estoient pre parees à quelque grand & insigne malheur: tu l'as ouy reciter, sinon du tout, au moins en partie. Ie te laisse à penser maintenant qui est l'homme de bien, qui voulust habiter tant soit peu en France. Quant à moy, & beaucoup de mes amis (bons Catholiques François ie t'en assure) voyans la desloyauté & bizarrerie du Roy (puis qu'il faut que ie le die) ensemble de son conseil, composé d'vne femme Italiene Florentine, de la maison de Medicis, de pensionnaires du roy d'Espagne, de pensionnaires & creatures du Pape, d'Italiens, de Lorrains, & non d'autres, & le mal sans remede: craignās que demain ou l'autre il ne nous en eust fait autant qu'aux Huguenots, si dauenture il en venoit enuie au Roy, ou à ses premiers conseillers qui nous en veulent, comme à ceux qui cognoissent leurs desseins & menées, & portent quelque affection

affection au bien de la France. Craignant, dy-ie, que tout à vn coup ils ne nous iettassent le chat aux iambes & la rage sur le dos, comme font ordinairement ceux à qui il prend enuie de tuer leur chien, & que sur cela ils nous fissent nostre proces apres la mort, comme on a fait à l'Amiral: nous auons mieux aimé nous en sortir de bonne heure, que d'y demeurer trop longuement. Sur tout quand nous auons considéré, que de tous les Princes voisins, les vns ne s'en souciét pas beaucoup, les autres sont bien aises de la ruine de tant de François, de si grands personnages & de si bons seruiteurs du Roy: & prennent plaisir de voir le Roy, se coupper du bras droict le gauche, & autres membres de son corps. Ie dy notamment qu'ils y prennent plaisir: car s'ils en estoient marries, s'ils auoyent regret de voir vn si piteux spectacle, ils s'y opposeroient de faict, & l'empescheroient par force de passer outre à se deschirer soy mesme, tout ainsi qu'on fait à l'amy frenetique qui se veut precipiter, lequel on veille & on retient à force, le liant pieds & mains, quand il blesse, bat, ou tue. Mais quand ie voy que les Potehtats voisins n'en tiennent compte, non pas seulement de luy faire entēdre par lettres & ambassades, le tort qu'il se fait, & aux siens, de les massacrer de la sorte: ie dy qu'ils en sont bien aises, & que c'est le doigt de Dieu qui est controucé contre France: que de quelque costé que le bast vire, il faut que ceste grande & florissante maison de Valoys prenne fin, & que ce braue & puissant Royaume, soit transporté à quelqu'autre Prince, ou repartí entre

plusieurs. Là dessus, ie scay que le roy d'Espagne entre autres Princes voisins, a de si bonnes intelligences en la France: il y a de longue main, de si bons seruiteurs: ses ducats de Castille luy ont tât acquis de partizans & seruiteurs en France, voire mesme au conseil du Roy (ie ne veux pas dire que le comte de Rets, Lansac, Moruilliers, Limoges, & Villeroy, en ayent pension ordinaire, car on les cognoist bien: ne que la maison de Gonzague ne fut iamais qu'Espagnole) Que s'il veut seulement employer le prince d'Orenge & le comte Ludo- uic son frere, avec leur credit & leur force (comme il luy sera bien aisé de les auoir à commandement, autât fideles seruiteurs qu'ils luy furent onques, en leur laissant & à ses autres suiets la liberté de leur conscience, & les remettant en leurs biens, priuileges & estats) ie m'asseure que non seulement ils luy rendroyent tous les pays bas rafferms & paisibles, mais aussi en moins d'un an la France (distraicte & alienée pour le iourd huy de l'amitié de son Roy) toute paisible & à sa deuotion.

Et ne faut ia douter que le prince d'Orenge, & son frere, ne s'y employassent volontiers, tant pour le tour que le Roy leur a ioué les mettant en besongne sur sa parole, & les laissant apres au danger, que pour l'enuie qu'ils doyuent auoir de rentrer en grace par quelque bonne occasion avec leur prince naturel, & pour le bien & honneur qui leur reuiendroit d'une si belle entreprise. Quant au roy d'Espagne, il a occasion de se les reconcilier, non seulement pour attraper ceste belle ter-

re qui branle : mais aussi pour raffermir & asseurer son estat de Flandres, qui autrement est en voye d'estre perdu, pour la bonne conduite de ce vieil resueur le duc d'Albe. Que si le roy d'Espagne ne se veut seruir en cest affaire du prince d'Orange, aimant mieux perdre tout à plat son estat de Flandres, que de le conseruer par son moyen, & en acquerir vn autre: cela s'appelle se courroucer contre ses morceaux. Mais quoy qu'il en soit, s'il aime mieux y employer monsieur de Sauoye, en luy laissant pour son partage, le Lyonois, Dauphiné & Prouence, contigus à son estat: ie ne doute pas que ce Prince, qui a occasion de se ressentir des torts que la France à fait à son feu pere & à luy-mesmes, luy qui est guerrier & sage, & qui a la reputation de garder inuolablement la foy à ses suiets Huguenots, n'acquiere facilement & en peu de temps. sinon tout, au moins la plus grande partie de France : Surquoy (pour les difficultez & messeances procedantes d'alliances & affinitez que quelques vns pourroyent alleguer, pour delguiser le mal qui est à la porte) ie diray que les grands n'ont point accoustumé de pardonner à loix d'amitié, d'affinité, ou d'autre confederation quelques ancienes qu'elles soyent. quād il est question d'amplifier & d'estendre leur Empire : ains plantent tousiours les limites de leur terre, là où la poincte de leur espee peut arriuer.

Au demeurant, quant au roy d'Espagne, il n'a pas faute de prises suffisantes sur le Roy. Pour auoir suborné les villes de sō obeissāce au pays bas voulu subuertir ses estas par pratiques: entretenu

ses rebelles en sa cour, gratifié & honoré en toutes sortes. Avoir communiqué avec le comte Ludouic plusieurs fois, & approuué ses entreprises, avec grande attention, contentement & promesses. Luy auoir baillé aide de ses suiets, & permis d'entrer grande troupe d'iceux es pays bas, marchâs à enseigne desployee par le royaume de France. Fait faire plusieurs voyages à saint Remy, & autres, qu'il enuoyoit vers le duc d'Albe, pour l'amuser & tromper, cependant que le Roy donnoit moyen à l'execution des entreprises : & mesmes en pratiquoit vne sur Arras, par le moyen du petit Refuge, qui est mort à Paris, luy estant venu dire qu'il enuoyast gens, & qu'il estoit temps, & qu'il ne doutast nullement du moyen de la prendre. Pour auoir donné leur accez en ses hautes aux Pirates, qui ont depredé ses suiets. Commandé à ceux de la Rochelle d'administrer viures aux nauires du prince d'Orenge, & librement les laisser descharger leurs prises, & les vendre. Permis au veu & sceu de tout le monde, que les Capitaines de marine dudit Prince, fissent leurs equipages de François, tant de mariniers que soldats. Pour auoir fait des menees & pratiques sur la Franche comté. Avoir enuoyé le capitaine Minguetiere, recognoistre les descentes du Percu, avec nauire desguisé en marchandise, plein toutefois de soldats, qui fut prins à la Spagnole. Avoir voulu traicter la paix des Venitiens avec le Turc, pour faire tomber toute la guerre sur l'Espagnol : Et pour auoir depuis la mort mesme de l'Amiral, pratiqué par lettres & messages le prince d'Orenge,

ge, chaudement & à bon escient : & plusieurs autres, qu'il seroit long à deduire. Voila quant au roy d'Espagne.

Maintenant la royne d'Angleterre, laquelle tiét la mesme religion en son Royaume, que les Huguenots de France: qui a tant de prises nouvelles sur le Roy (afin que ie taife les prises anciennes, que la ligue d'entre elle & le Roy auoit assopies, comme ceste tuerie les peut auoir resueillees) laquelle peut bien cognoistre aujourd'huy, que ceste ligue ne se fit, que pour esblouir les yeux à l'Amiral, & aux autres Huguenots de la France, afin qu'ils se laissassét mieux prédre à la pipee. Laquelle cognoist maintenant, comme c'est que le Roy scait garder sa foy promise. Laquelle scait que deux estats voisins ayans quelque cõtrepoids l'un avec l'autre, ne peuuent auoir amitié ne ligue ensemble autre, que celle que la necessité ou la force y entretient : & que l'une ou l'autre y defaillât, il ne faut pas qu'elle s'attende aux promesses de son voisin. Elle qui scait bien, que le Roy demandoit les Myllords ses plus speciaux conseillers, pour les festoyer (comme vous pouuez penser) en sa cour. Laquelle doit auoir cognu, que tout ainsi que par les nopces de la sœur en France, aussi par celles du frere en Angleterre (s'il y eust peu paruenir) on se fust efforcé d'y mettre bas le parti de la Religion, & par consequent son Royaume en ruine. Qui scait bien que le Roy a tenu & tient iournellement la main à la royne d'Escoce sa belle sœur, non seulement pour la faire euader. mais possible pour plus haut dessein & affaire. Que le

Roy a voulu & tafché, comme il tafche encores faire enleuer en Frâce le petit roy d'Efcoffe, pour mettre vn iour à venir toute la grâde Bretagne en vn accessoire dangereux: & qu'il entretiēt la guerre par forces & par menees le plus qu'il peut en Efcoffe. Elle qui est bien aduertie d'une entrepriſe faite n'agueres par le cōmandemēt du Roy, sur l'Isle de Gerſay, pour y ſurprēdre & tuer ceux qui y estoient refugiez ſous ſa protectiō. Ceste Prinſeſſe, à laquelle ſans doute tous les Huguenots regardent attentiuement, luy adreſſans leurs prieres & vœus. Je ſcay fort bien que toutes les fois qu'elle voudra, il luy ſera fort aiſé (y employāt vn des Myllords que le Roy demandoit, ou autre tel des grans de ſon Royaume qu'elle voudra choiſir) de ſe faire maiſtreſſe de la terre, dōtelle ne porte que le nom & les armes. Quāt aux Princes & Eſtats de l'Empire, ne doutez pas s'ils veulent (cōme ils doyuēt) qu'ils ne puiſſent recouurer maintenant, les terres de Mets, Verdun, & Thou, que le Roy a vſurpé ſur l'Empire: & avec ce, paſſer outre pour ſe rēbourſer des deſpēs que l'Empereur Charles leur fit faire deuāt Mets, & de ceux qu'ils ferōt au recouuremēt de ces terres. A voſtre auis, l'Electeur Palatin entre autres Princes de la Germanie, n'a-il pas occaſiō de ſe reſſentir de ce que le Roy taſchoit d'attirer en ſa cour le duc Chriſtoſſe, & d'endormir le duc Iean Caſimir, par des penſions qu'il luy offroit, pendant qu'il faiſoit ſon appreſt pour perdre tous ceux de la religiō: & particulièrement l'Amiral, que l'Electeur aimoit ſingulièrement? Je diray cela, que quād ce Prince ſeul ſe vouldra eſuertuer & reſſentir de l'outrage fait à l'Amiral

ral & aux autres Huguenots, & qu'il y voudra employer seulemēt le comte de Mâsfeld (auquel, & à ses Reistremaistres est deuë grāde sōme de deniers par le Roy) le faisant avec vne mediocre armee(sous couleur d'aller querir leur argēt)entrer vn peu auant en France(cōme la chose luy est aisée)on ne vit iamais telle cōfution qu'il y auroit: tout le mōde crierait le haro & au meurtre, cōtre ceux qui sōt cause de ces maux. Voila quāt aux pri ces estrangers, lesquels me semblēt auoir vn beau sūiet d'entrer en Frāce. Mais ce que i'apperceoy au dedans, est ce qui me trouble le plus. Je ne doute point que la maisō de Mōrmorēcy, leurs parēs, amis, alliez, & partizās, qui se sentēt vilainemēt interressez en la mort de l'Amiral, & de plusieurs autres seigneurs & gētilshommes qui leur appartinoyēt de sang, d'alliāce, ou d'amitié: ne taschèt de se venger en vne façō ou en l'autre, du Roy, de sa mere, de sō frere, de ceux de la maisō de Guyse, & des autres cōseillers, qui ont dressé & fait executer ceste tragedie en la Frāce:ou s'ils ne le fōt, ils sōt les plus ladres, les plus couards, & les plus desloyaux à leur sang(afin que ie ne parle de leur patrie)que gētilshōmes furēt onques. De moins ne peuuēt-ils faire, que de se ioindre eux & leurs partizans, au premier Prince estranger qui branflera pour entrer en France: aussi bien scauent-ils que c'est fait d'eux, & de leur maison à iamais, celle de Guyse ne la lairra ia debout: le Roy mesmes à ce que i'ay entendu, parlant ces iours passcz à sa mere, a biē sceu dire, que par le corps Dieu il n'a riē fait. s'il n'a les quatre fils Aymon, parlant des quatre freres de Montmorency. Ils ont beau se tenir

escartez, l'un en Languedoc, l'autre à l'isle-Adam, l'autre çà, l'autre là, : l'on a beau faire semblant de n'auoir souci que de la chasse & de la vollerie : les voyages qu'il a faits en cour, ny tout le visage qu'il y reçoit y estant, ne le garantiront non plus que l'Amiral : & s'il se souuient de l'aduis qu'il donna au comte d'Aiguemont allant en Espagne, & de la faute qu'il fit à ne le croire, il ne s'y fiera. L'autre a beau s'employer à ce qu'on luy commande, & les autres ont beau contrefaire les fats & les miouards : le Roy ne croira iamais qu'ils puissent oublier l'iniure qui a esté faite à leur maison : son conseil est trop fin & rusé, pour se laisser persuader vne si grande asnerie.

La maison de Guyse, maintenât qu'elle se voit depeestree de ceux qui s'opposoyent à sa grâdeur, & lesquels seuls pouuoient empescher ses desseins, n'ayant plus que ceux-cy de Montmorency à tuer, pour pouuoir dire, Tout le reste m'aime : à vostre aduis s'elle se scaura bien venger des traictés, que la maison de Montmorécy luy a faits : de ce beau liure des marchands de Paris, que le mareschal de Montmorency fit faire à la Planche contre leur maison : de la peur & honte qu'il fit recevoir au cardinal de Lorraine à son entree dans Paris, dont la chanson de fy-fy a prins son origine. Et ie m'asseure s'il ne gaigne le deuant, qu'il fera accommodé comme les autres.

Au reste, à quoy tient-il que ceux de Lorraine (qu'on scait bien estre descendus de Charlemagne, & priuez de la couronne de France) ne la recourent maintenant? Il ne tient ia qu'à vne habileté

bileté de main : Que s'ils y veulent aller à force ouuerte (mais qu'il n'en desplaie au Roy) messieurs de Lorraine mettront deux fois plus de gës en campagne, qu'il n'y en scauroit mettre. Ils ont plus d'amis , & plus de villes partizanes qu'il n'a. Et tenez vous pour tous asseurez , qu'à tout euenement, si la couronne de France s'en va perdre, ou changer de maistre, ils l'aimeront mieux sur leur teste, que sur celle d'un Prince estrangier. Pour ma part, ayant veu le peu de seureté qu'il y a sous le regne d'àpresent, ie l'aimeroys beaucoup mieux (puis qu'il faut que ie le die) en la maison de Lorraine, que là où elle est. Et diray vne chose, que le Huguenot (despité pour iamais, & desgouté en toutes sortes de la maison de Valois) seroit bien aise, voire s'employeroit (à mon aduis) à ce que la maison de Lorraine recouuraist ce qui leur appartient: s'assurant bien qu'elle lairroit la conscience du Huguenot libre & l'exercice de sa religion, & luy garderoit la foy qui luy auroit esté promise: se souuenant du malheur que la desloyauté auroit apporté à son maistre. Desia ont-ils donné quelque occasion aux Huguenots, de croire qu'ils ne leur sont pas si aspres comme on croit. Ils en ont sauué, comme a dit l'Historiographe, beaucoup, & en sauuent secretement tous les iours.

Au reste, ils ont fait porter la marote au Roy (si vous y auez prins garde) de toute ceste tuerie, tant pour n'en auoir le blasme, que pour moyenner que la furie des petits ou des grans s'esleuant, elle se descharge sur celuy qui se vante de l'auoir fait faire. Ils se sont bien gardez, d'en vouloir pré-

dre le faix sur eux.

Mais voyons le traict qu'a faict Monsieur frere du Roy, & la Roynes sa mere, en ceste tragedie de Paris. Le samedi au soir, deuant le Dimanche du massacre, ils vindrēt tous deux trouuer le Roy: Ils luy remonstrent, ils le prient qu'il haste l'execution de leur entreprise: ils scauoyent bien que si ceste occasion se perdoit, qu'ils ne la recouureroyent iamais telle, comme ils l'auoyent lors sur les Huguenots: qu'ils les tenoyent tous dans le filé qu'il leur auoit promis: que le moyen que ils auoyent tant de fois tenté (mais en vain) de les exterminer, estoit tout prest & present: qu'il ne falloit donc plus songer, qu'il estoit temps de s'en resoudre: que le roy d'Espagne (si les affaires du prince d'Orange alloyent mal, comme ils sembloient decliner depuis la route de Genlis) scauroit bien tout à temps se venger sur la France, du mal qu'il auoit receu par son moyen & support en ses estats du prys bas. Partant le supplioyent qu'il y fist mettre la main à bon escient & soudainement, dès ce soir-là sans plus tarder: qu'ils auoyent donné ordre avec le duc de Guyse, le duc d'Aumale, le duc de Neuers, & le comte de Rets, que toutes choses fussent prestes & disposees. Que si le Roy vouloit retarder plus longuement l'execution, la Roynes sa mere le prioit avec larmes, & son frere fort affectueusement de leur donner congé, en recompense des seruices qu'ils luy auoyent faits: qu'ils estoient resolu de se retirer hors de France, & de s'en aller en part où ils n'en ouysent iamais parler.

Par

Par ceste chaude alarme, ils esmeurent si bien le Roy, qu'il fut contraint de s'accorder qu'on executast dès la nuict mesmes, ce qu'il auoit designé de différer encore: pour voir cependant le train que prédroit son esperance de Flandres, par le seruice que les Huguenots luy feroient en ce pays-là. Je vous laisse à penser, quel traict la mere fit en cela pour son fils bien-aimé, contre le bien de celuy qui pieç'a l'auoit despitée, & qu'elle n'aime que bien peu dès quelque temps. En luy faisant pratiquer vne des leçons de Machiaueli, qui est de ne garder aucune foy, qu'autât qu'on la cuidera tourner à son aduantage, elle luy a fait rompre l'autre (que Denys de Sicile entendoit mieux) entretenant près de soy le plus meschant hōme du monde, sur qui le peuple voulāt recouurer sa liberté, peust vomir toute sa cholere. Et par mesme moyen la mere ayant attiré l'ire de Dieu & des hommes sur l'aisné de ses enfans, elle a armé le m'aisné d'vne grande & puissante armee, qui luy est venue entre mains, comme lieutenant general, sous couleur de vouloir raser les Huguenots de dessus la terre. A vostre aduis, est-il maintenant à cheual? a-il beau moyen d'accomplir ses desseins, luy qui de si long temps abboye à la couronne?

L'hist. Je n'auoy' pas entendu ce traict: Il est vray que ie scauoy' bien, que Monsieur auoit belle enuie d'estre Roy, de quelque Royaume que ce fust: & que le Roy & sa mere, pour le contenter ayans perdu l'esperance du mariage & du Royaume d'Angleterre, auoyent depesché en Poloigne

pour tascher de le marier avec la Reginelle sœur du roy de Poloigne, toute vieille qu'elle estoit, estimans que ce seroit vn bon moien pour le faire paruenir à ce Royaume là apres la mort de Sigismond lors regnant. I'auois bien sceu aussi qu'apres ceste depesche, le Roy & la Royne ayans esté aduertis que le roy Sigismond estoit mort sur ces entrefaites, auoyent enuoyé en ambassade Monluc euesque de Valéce, par deuers les Poloinois avec des bien belles memoires & charge bien ample de richement mentir de beaucoup promettre, & de rien tenir : pour essayer par cest artifice, de faire eslire Monsieur à ce beau Royaume vacquant. Maintenant tant plus ie pense à ce stratage me que tu m'as recité, tât plus ie le trouue remarquable, & digne d'estre logé en son reng au liure de mes memoires. Mais ie m'asseure biē si le Roy y aduise de pres, qu'il empeschera bien le dessein de l'autre.

Le pol. Tout aussi bien comme l'autre se peut garder d'estre attrapé, anticipât son compaignon, par vn gaillard contrantidote.

L'hist. A bon chat, bon rat.

Le pol. Or ie veux laisser ces grands iouer leurs tours, comme mieux ils l'entendent : & acheuant mon discours dire en vn mot, ce que ie pense de la portee des petits. Je suis tresasseuré que quand tous les autres se tairoyent, les vrais Catholiques François. & quelque nouveau Bodille, que les Historiens nous recitent auoir iadis tué Childeric roy de Frâce, ainsi qu'il reuenoit de la chasse, pour ce qu'il l'auoit fait fouëtter publiquement attaché

ché à vn pal: & qui tua aussi (outré de mesme des-
plé) Vlde la Roynne enceinte, sont bien gens
pour dōner eschek-& mat à la maison de Valois,
s'ils entrent vn coup en furie.

Ali. Tu m'as remis à la memoire ce que Ron-
lard en fort bons termes, & sans en rien dissimu-
ler, a mis en escrit de Bodille dans sa Franciade,
remise en lumiere depuis le massacre de Paris.
quand en parlant de trois Rois freres, il dit tout à
propos.

Trois fait-neants, grosses masses de terre,
Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,
La maudisson du peuple despité:
L'un pour souiller son corps d'oisiueté,
Pour n'aller point au conseil, ny pour faire
Chose qui soit au Prince necessaire:
Pour ne donner audience à chacun,
Pour n'auoir soin de soy ny du commun,
Pour ne voir point ny palais ny iustices,
Mais pour rouiller sa vie entre les vices:
Traistre à son peuple, & à soy desloyal,
Sans plus monter en son throne royal.

& peu apres,

De ses suiets comme peste hay,
A contre-cœur des seigneurs obcy:
Chaud de cholere, & d'ardeur inutile,
Fera fouëtter le Cheualier Bodille
En lieu public, lié contre vn posteau,
Tout deschiré de veines & de peau:
Bodille plein d'un valeureux courage,
Toufiours pensif en si vilain outrage,
Ne remaschant que vengeance en son cœur

Lairra couler quelque temps en longueur:
 Puis si despit, la fureur l'espoinçonne,
 Que sans respect de sceptre ou de couronne
 Tout allumé de honte & de courroux,
 Ce Roy peu sage occira de cent coups.
 Luy de son Prince ayant la dextre teincte,
 Pres le Roy mort tuera la Roynne enceincte
 D'un meisme coup (tant son fiel sera grand)
 Perdant le pere, & la mere & l'enfant
 Qui se cachoit dedans le ventre encore.

Et suyuant adressant son langage au plus
 ieune frere, que lon dit n'auoir rien sceu de ces
 desseins sanguinaires, pour le contenir en office,
 il dit,

Seigneur Troyen, le Prince ne s'honore
 De felonnie, il faut que la fierté
 Soit aux lions: aux Rois soit la bonté,
 Comme mieux nez, & qui ont la nature
 Plus pres de Dieu que toute creature.

Et reprenant la description de ce Roy, il ad-
 iouste,

Ce Roy doit estre abusé par flatteurs
 Peste des rois, courtizans & menteurs:
 Qui des plus grans assiegeans les oreilles
 Font les discrets, & leur content merueilles.

& peu apres,

Le plus souuent les Princes s'abestissent
 De deux ou trois, que mignons ils choisissent:
 Vrais ignorans, qui font les suffisans,
 Qui ne seroyent entre les artizans
 Dignes d'honneur, grosses lames ferrees,
 Du peuple simple à grand tort honorees:

Qui

Qui vivent gras des impois & des maux,
Que les Rois font à leurs pources vassaux:
Tant la faueur qui les fautes efface,
Fait que le sot pour habile homme passe
Quelle fureur! qu'un Roy pere commun
Doyue chasser tous les autres pour vn,
Ou deux, ou trois! & blesser par audace
Vn masse cœur issu de noble race,
Sans regarder si le flateur dit vray!
Ce Childeric doit cognoistre à lessay
Le mal qui vient de croire à flaterie,
Perdant d'un coup & vie & seigneurie.

Le pol. A ce que ie voy, vrayement Ronfard triomphé de dire, & touche de merueilleux poincts. Je n'eusse iamais pensé, qu'il eust osé mettre ces choses si clairement en auant du viuant de ce Roy, quoy qu'il les couche sous d'autres noms feincts.

Phil. Or confere ie te prie maintenât ce que nous auons veu, avec ce discours.

Ali. Certes c'est vn piteux estat, ie ne scay qu'en dire.

Le pol. Comment est-il possible que Ronfard ait publié cela?

Ali. Il en dit bien d'auantage: Il décrit bien, encores plus particulierement ce Roy & son regne, sous le nom de Chilperic: l'impudicité de la cour, les meurtres, l'estoille nouuelle qui apparroist, & autres signes: l'obstinatiō du Roy, iusqu'à predire qu'il estouffera sa femme pour espouser sa putain.

Le pol. He ie te prie si tu te souuiens de ce qu'il en dit, recite-le moy.

Ali. Je n'ay pas retenu le tout : mais voicy ce que
i'en scay.

C'est Chilperic indigne d'estre Roy,
Mange suiet, tout rouillé d'avarice,
Cruel tyran, seruiteur de tout vice:
Lequel d'imposts son peuple destraira,
Ses citoyens en exil bannira.
Affamé d'or, & par armes contraires,
Voudra ravier la terre de ses freres.
N'aimant personne, & de personne aimé,
Qui de putains vn ferrail diffamé,
Fera mener en quelque part qu'il aille:
Soit temps de paix, ou soit temps de batailles,
En voluptez consumera le iour,
Et n'aura Dieu que le ventre & l'amour,
Du peuple sien n'entendra les complaints,
Toutes vertus, toutes coustumes saintes
Des vieux Gaulois, fuyront deuant ce Roy:
Grand ennemy des pasteurs de sa loy.
Les escoliers n'auront les benefices,
Les gens de bien les honneurs des offices.
Tout se fera par flateurs eshontez,
Et les vertus seront les voluptez.
Jamais d'enhaut la puissance celeste,
Ne monstra tant son ire manifeste,
Et jamais Dieu le grand Pere de tous
Ne monstra tant aux hommes son courroux:
Signes de sang, de meurtres, & de guerre,
De tous costez vn tremblement de terre
(Horrible peur des hommes agitez)
De fonds en comble abbàrra les citez.
Jamais les feux la terre ne creuerent

En

En plus de lieux, iamais ne s'esleuerent
Plus longs cheueux de Cometes aux cieux.
Iamais le vent (esprit audacieux)
En fracassant & forests & montagnes,
Ne fit tel bruit: le ballay des campagnes,
Les pains coupez, de sang se rougiront,
En plein hyuer les arbres fleuriront:
Et toutefois par ces menaces hautes,
Ce meschant Roy n'amendera ses fautes:
Mais tout superbe, en vices endurcy,
Contre le ciel esleuant le sourcy
Au cœur bruslé d'infame paillardise
Estouffera contre sa foy promise,
En honnissant le saint liât nuptial,
Sa propre espouse, espoux tresdesloyal,
Ioincte à son flanc, le baisant en son liât,
Seure en ses bras, l'estranglera de nuât.
Cruel tyran! à qui dessus la teste
L'ire de Dieu pend desia toute preste,

Puis en parlant de ie ne scay quel Clotaire,
& de la vengeance qu'il fera de la Roynes-mère,
qu'il entend sous le nom de Brunehaut, il adioute apres,

Sage guerrier victorieux & fort
Qui pour l'honneur mespriserà la mort,
De Brunehaut princesse miserable
Fera punir le vice abominable,
Luy attachant à la queue d'un cheual
Bras & cheueux: puis à mont & à val
Par les rochers, par les ronces tirée,
En cent morceaux la rendra deschirée:
Si qu'en tous lieux ses membres diffamez,

Seront aux loups pour carnages semez.

& peu apres.

Les Lestrigons, les Cyclopes, qui n'ont
Qu'un œil au front, en leur rochers ne sont
Si cruels qu'elle, à toute peste nee:
Qui en filant menee sur menee,
Guerre sur guerre, & debats sur debats,
Fera mourir la France par combats:
Mais à la fin sous les mains de Clotaire
Doit de ses maux recevoir le salaire.

Le pol. Mon Dieu, qu'est-ce là? qui vit iamais des
crire mieux les choses dessous noms couverts?
He que ces Poëtes font grands ouuriers? il y en a
mille & mille qui liront cela sans l'entendre, & ce
pendant on n'en scauroit dire dauantage en peu
de mots.

Ali. Le bon est, que Iamyn qui a fait les argumens
de la Franciade de Ronfard, & qui cognoist bien
le sens caché sous l'escorce, & l'intention de l'Au-
teur, l'a esclarcy en l'argument du 4. liure, quand
en parlant de l'erreur Pythagorique, touchant la
transmigration des âmes, il dit que Ronfard se
sert expres de ceste fausse opinion, afin que cela
luy soit comme vn chemin & argument plus fa-
cile, pour faire venir les esprits des vieux Rois en
nouveaux corps: car sans telle inuention, il eust
fallu se monstrier plustost Historiographe, que
Poëte.

Le pol. Voila qui va bien. Mais si seroy'-je bien
marri que la prophetie de Ronfard aduint tou-
chant ceste pource Princeſſe la Roynne regnante,
qu'elle fust estouffee par son mari: quant à Brune
haut,

haut, il ne me chaut quoy qu'il luy puisse aduenir. Que pleust à Dieu qu'elle ne fust iamais venue en France, nous ne serions pas és peines où nous sommes. Mais ie te prie, considere vn peu quel argument Ronfard baille à tous François, quand il monstre l'entreprise executée par Bodille, contre le roy Childeric, sa femme, & son enfant, pour auoir esté seulement fouetté. A ton aduis, n'est ce pas autant que s'il disoit, en argumentât du moindre au plus grand: Vous tous qui auez esté en dix mille sortes plus inhumainemēt traictez que Bodille, en vos personnes, honneurs & biens, de vos femmes & enfans: Vous desquels les plus proches parens, alliez, amis & voisins ont esté meurtris & violez, contre tout droit, contre la foy publique: s'il y a quelque cœur masle issu de noble race, s'il y a quelque generosité de reste entre vous, que ne la monstrez vous à ceste fois contre ce traistre à son peuple, & à foy desloyal? cōtre ce mange-suiect, cruel tyran, affamé d'or, n'aimant personne? ce meschant Roy, en vices endurcy (car voila vne partie des titres qu'il luy baille) Ne voyez-vous pas ses deportemens, ceux de sa mere, de son frere, de ses autres conseillers que ie vien de descrire: attendez-vous à voir dauantage de signes du ciel? ou plus de tesmoins en la terre de son infame desloyauté? comme s'il disoit, Vous ne scauriez. Assure-toy Alithie, que Ronfard est merueilleusement subtil, il scait bien pinser sans rire.

Al. Ouy pour le seur: Que ie seroy' aise que on entendist bien son discours, pour estre esmeus

chacun en son deuoir. Mais ie ne voudroy' pas que le tyran sceust qu'il eust escrit quelque chose de luy, sous quelque escorce que ce soit: sans doute il le feroit mourir, ou pour le moins il l'en feroit desdire par force, cōme il a fait escrire à mon sieur de Puybrac par viue crainte, & avec la promesse d'une abbaye, vne epistre en latin à Stanislaus Heluidius Polonois, pour donner couleur à sa trahison du 24. d'Aoust.

Le pol. Tu dis vray, l'ay veu ceste letre dont tu parles, ie ne pensoy' pas que ce fust Puybrac qui l'eust faite: il ne s'est osé nommer de honte le poreux homme. Mon Dieu, que ie le regrette! il n'a gueres profité iusqu'à presēt, avec tous ses escrits enuers les Polonois: tout le monde cognoist desia par trop la trahison de celuy, à la louange duquel il s'est efforcé d'escrire. Il ne faut auourd'huy que les traicts que tu m'as recité de Ronfard, pour faire deuiner que c'est, & de qui il parle: & si l'Historiographe met en lumiere ce qu'il en scait, comme il nous le vient de racompter, ce la est trop plus que suffisant pour mōstrer à tous gens de bien, la preudhommie des meurtris, & la felonnie des meurtriers.

L'hist. Ne doute pas que ie ne le publie, avec toutes les circonstances des tours qu'ils ont ioué pour surprendre ces pources gens: les lettres, les menées plus secretes, les larmes feinctes, les mots couuerts: tout sera deduit par le menu. L'arrest du parlement aussi qu'ils ont donné contre l'Amiral, long temps apres sa mort: & celuy contre Briquemaut & Cauagnes, Je n'en oublieray rien,
Dieu

Dieu aidant.

L'egl. Que dis-tu de l'arrest contre l'Amiral, & de celuy contre Briquemaut & Cauagnes?

Je ne t'entens pas: y a-il quelque arrest donné cōtr'eux?

L'hist. N'en scauez-vous autre chose?

L'egl. Non.

L'hist. Je vous le diray. Apres la mort de l'Amiral, & le massacre fait sur les Huguenots dans Paris le 24. d'Aoust: le 26. ensuyuant, le Roy (comme ie vous ay dit) alla au palais de Paris: & là seant, aduoua tout le massacre auoir esté fait par son aduis & propre mouuement, commandant que lon informast de la conspiration qu'il auoit fait mettre à sus à l'Amiral, avec les tesmoins qui feroient trouuez les plus propres. Ce commandement & arrest fait, la cour de Parlement (apres auoir dit que le Roy auoit bien & vertueusement fait, en faisant meurtrir les Huguenots) deputa commissaires, fit informer parmi les tueurs, forma le procez au meurtri, & pareillement à Briquemaut & à Cauagnes (qui furent faits prisonniers en ces iours-la de massacre, & reseruez pour seruir de bonne couuerture à quelque solennelle execution, qu'il leur sembloit deuoir estre faite par les voyes de iustice ordinaires.) Il s'ensuyuit en fin arrest, par lequel (veues par la chambre ordōnee par le Roy en temps de vacations, les informations faites apres la mort, interrogatoires, confessions & denegations de quelques prisonniers, & les autres papiers qu'ils voulurēt dire auoir veus) ledict Amiral fut declaré auoir esté crimineux de

H.iii.

lese maiesté, perturbateur & violateur de paix, en nemy de repos, tranquillité, & seureté publique: chef principal, auteur & conducteur de ladicte conspiration, faicte contre le Roy & son estat: Sa memoire damnee, son nom supprimé à perpetuité. Et pour reparation desdicts crimes, ordonné que le corps dudit Amiral (si trouuer se pouuoit, sinon en figure) seroit prins par l'executeur de la haute iustice, mené, conduit & trainé sur vne claye, depuis les prisons de la conciergerie du Palais, iusques à la place de Greue: & illec pendu à vne pôtence, qui pour ce faire seroit dressée & erigee deuant l'hostel de ville, & y demeureroit pendu l'espace de vingt & quatre heures: Et ce faict, seroit porté & pendu au gibet de Montfaucon, au plus haut & eminent lieu. Les enseignes, armes, & armoiries dudit feu Amiral, traînez à queues de cheuaux par les rues de Paris, & autres villes, bourgs & bourgades où elles seroyent trouuees auoir esté mises à son honneur, & apres rompues & brisees par l'executeur de la haute iustice, en signe d'ignominie perpetuelle, en chacun lieu & carrefoux, où lon a accoustumé faire cris & proclamations publiques. Toutes les armoiries & pourtraictures dudit feu Amiral, soit en bosse, ou peinture, tableaux, & autres pourtraits en quelque lieu qu'ils soyent, cassez, rasez, rompus & lacerez: Enioignant à tous iuges Royaux, de faire executer chacun en son ressort pareille la ceration d'armoiries, & à tous ses suiets du ressort de Paris, de n'en garder ou retenir aucunes: Tous les biens feudaux dudit feu Amiral mouuans de la

la couronne de France, réunis & incorporez au domaine d'icelle, & les autres fiefs & biens tant meubles qu'immeubles, acquis & confisquez au Roy: declarant les enfans de l'Amiral, ignobles, vilains, roturiers, infames, indignes & incapables de testér, ne tenir estats, offices, dignitez & biens en France: lesquels, si aucuns en ont, ladicte chambre declaroit acquis au Roy: Ordonnant que la maison seigneuriale & chastel de Chastillon sur Loin, qui estoit l'habitation & principal domicile dudit Coligny, ensemble la basse cour, & tout ce qui depend du principal manoir, serbont demolis, rasez, & abbatus, & deffendu de iamais y bastir, ny edifier: & que les arbres plantez es environs de ladicte maison & chastel, pour l'embellissement & decoration d'icelle, seront couppez par le milieu: & en l'aire dudit chasteau, vn pillier de pierre de taille erigé, auquel seroit mise & apposee vne lame de cuyure, en laquelle seroit graué & escrit ledict arrest: & que dorenavant par chacun an le 24. iour d'Aoust, seroyent faites prieres publiques & processions generales dans Paris, pour rendre graces à Dieu de la punition de la conspiration faite contre le Roy & son estat. Le semblable & pareil arrest (excepté quant à ceste derniere clause, touchant le demolissement de maison) fut donné contre Briquemaut & Cauagnes. Si furent lesdicts arrests prononcez & executez le 27. & 29. d'Octobre, 1572: l'un sur vn fantosme au lieu du corps de l'Amiral (lequel auoit pieça esté emporté de Môtfaucou, & dependu par quelques vns qui l'auoyét re-

ueré en son viuant) Et fut l'autre arrest executé sur les personnes propres desdicts Briquemaut & Cauagnes, en la presence du Roy qui les voulut voir mourir: eux protestâs du tort qu'on leur faisoit, & en demandans vengeance à Dieu.

L'egl. Je puis bien dire maintenant avec Dauid, parlant de la meschanceté des ministres de Saul, & de leur iniquité & iniustice.

Entre vous conseillers, qui estes

Liguez & bandez contre moy,

Dites vn peu en bonne foy,

Est-ce iustice que vous faites?

Enfans d'Adam, vous meslez-vous,

De faire la raison à tous?

Ainçois voz ames desloyales

Ne pensent qu'à meschanceté,

Et ne pesez qu'iniquité,

En voz balances inegales.

Car les meschans dès qu'ils sont nez

Du Seigneur sont alienez.

Ali. Les iugemens de Dieu sont grans: Mais ie veux bien dire en passant (sans entrer aux particulieres occasions de courroux que tous hommes donnent à Dieu par leurs pechez, & sur tous, ceux qui scauent la volonté du maistre & ne la font, car cela est immense) qu'il ne se pouuoit faire, que le Seigneur ne fust merueilleusement emeu à ire, de ce que les Huguenots (comme s'ils eussent perdu toute souuenance des bien-faits de Dieu, qui seul les auoit iusqu'à lors conseruez: voire tant de fois & par miracles tant extraordinaires retirez d'extremes perils) n'auoyent les yeux ny l'espe-
rance

rance d'aucun repos ou felicité, que sur le mariage du roy de Nauarre (comme s'il eust esté le sauueur de l'Eglise) ayans bien quelque peu, voire trop legerement insisté sur la forme, mais sur la matiere nullement.

L'egl. Il est certain: Et ceste faute me poise beaucoup: Mais cependant i'ay tant d'assurance de la loyauté de mon espoux, qu'il ne laissera d'accomplir le contract de nostre alliance: ce qu'il a esté, il est, & sera à iamais.

Ali. Il faut tenir ceste resolution, & s'y consoler: que Dieu est tout sage, tout bon, tout puissant, & ialoux de sa gloire, & partant qu'il ne veut rien perdre du sien: & qu'estant la mesme verité, il ne defaudra vn seul iota de sa parole, à sçauoir de ses promesses enuers ses enfans, & de ses iugemens enuers ses ennemis, & le temps est pres.

L'egl. Mais surquoy est-ce ie vous prie que ces meschans ont pris leur argument pour tout ravauger & destruire, qu'elle occasion en auoyent ils? car de ceste conspiration qu'ils ont imposée aux mieux, c'est vne couuerture si sorte qu'on y voit le iour au trauers.

Ali. Je ne sache point qu'ils ayent eu autre occasion de ce faire, que celle que Cain eut en tuant Abel, celle d'Herode en faisant meürtrir les enfans. Le tout pour ensuyure les loix qui estoient bien au long couchees dans les memoires qu'on bailla à l'Amiral deuant les nopces, que pleust à Dieu qu'il les eust creues, & que quelque iour tout le reste des gens de bien y prene garde pour cuitier à leurs surprises.

H.v,

Le pol. L'historiographe scait bien les principaux poincts sur lesquels la Royne-mere, qui tient ses enfans dans la manche, & la France dessus ses pieds, auoit voulu prendre subiect de se forger vne haine irreconciliable contre les Huguenots.

L'hist. Pource qu'il seroit trop long de reciter à present tous les particuliers incidens de ceste matiere, ie remettray à les deduire ailleurs amplement: & pour ceste heure vous diray, que rien ne l'a tant piquee contre les Huguenots, que la publication de ses lettres en pleine diette de Francford (en la presence de l'Empereur Ferdinand, & de son fils à present Empereur) Ie dy l'original, escrit & signé de sa main, par lesquelles elle auoit fait prendre les armes au prince de Condé aux premiers troubles, & dont par consequent il estoit tout apparent, qu'elle auoit allumé le feu en France.

Et pour de tant plus legitimer sa vengeance, elle s'est voulu persuader, qu'autres que les Huguenots n'auoyent publié son impudicité: Et que la reputation qu'elle auoit d'estre forcierre venoit d'eux, ce qu'elle ne pouuoit souffrir escouler de sa memoire: mesmement que par leurs escrits elle cognoissoit bien, qu'il ne tiédroit à eux qu'ils ne luy tirassent le gouuernement & autorité des poings: Qu'elle cognoissoit bien aussi, que l'Amiral n'oublieroit iamais les tours qu'elle luy auoit faits, & parant le vray expedient de leur offer (aux vns en general le moyen de luy mal faire,

re, & à l'autre en particulier de se ressentir) c'estoit de tout exterminer, par les voyes que nous auons touchees au commencement de nostre discours, se confirmant en ce dessein par plusieurs autres impressions, qui d'elle-mesme & d'ailleurs luy suruenoyent tous les iours: mais sur toutes, celle qui est succesiue & à sa maison, & à sa nation, à sçauoir, de hayr à mort ceux qu'une fois ils ont offensez, & qu'il ne se faut reconcilier à vn ennemy, que pour le destruire.

Ce qui l'irrita aussi bien fort, fut vn tableau de quatorze seruiteurs secrets de la Roynie, entre lesquels le Peron tenoit le premier rang peints au vif avec elle. Lequel le Cheualier de la Batteresse supposa vn iour (ainsi que l'on m'a dict) au lieu d'un dessein de sa maison des Tuyleries, qu'il trouua sur le liect de l'antichambre de la Roynie, & l'enleua subtilement, logeant en sa place le tableau, lequel tost apres fut veu au grand regret de la Dame & detrimement de sa bonne renommee.

Le pol. Mais pourquoy est-ce que la Batteresse fit ce tour-là.

L'hist. On m'a dict que ce fut par despit, & à cause de la ialousie qu'il auoit conceu de se voir postposé à tant de vilains, de voir (di-ie) qu'il n'auoit peu estre receu en mesme charge avec ces quatorze, luy qui comme bon & beau estalon pensoit l'auoir mieux merité.

Ceste supposition de tableau enuenima fort la Roynie contre les Huguenots, qu'elle cuydoit luy auoir ioué ce tour.

Pareillement elle s'est fort offensée de certaine Rithme, parlant des Roynes Fredegonde & Brunehaut, & de Iezabel & Catherine, & la monstrant estre pire que Iezabel ne fut iamais: pour ce qu'elle a tousiours creu que ces bōs offices luy estoient faits de la part des Huguenots: le m'en vay te reciter les vers,

Si France pure de loix,
Pleine d'equité & droiture,
A souffert tout à la fois
Ruine & desconfiture
Par la Roynie Fredegonde
Mastinant le François monde
Avec son Landry infect,
S'elle a esté en effect
Foulee par Brunehaut,
Iezabel qui moins ne vaut
Et son estalon Gondy
Qui de plein sault a bondy
Plus hault que nul de nos Princes,
Pourquoy parmy nos prouinces,
Maintenant qu'il n'y a loy
Ne coustume qui se garde,
Maintenant qu'il n'y a foy
Ny estats qui les engarde,
Ne feront-ils de rauage
D'oppression & carnage?
Parle qui parler voudra
Tant que Iezabel voudra,
Mais que dy-ie Iezabel,
I'entens dire Catherine
Qui la grand tour de Babel

Confusion & ruine
De la maison de Valois
A basty comme tu vois
Aux quatre coings de la France,
Et qui est mille fois pire,
Ainsi que tu m'orras dire,
Que ne fut onc Iezabel,
Qu'il soit vray, le fait est tel.

Sympathie de la vie de Catherine & de
Iezabel, avec L'antipathie de
leur mort.

S'on demande la conuenance
De Catherine & Iezabel,
L'vne ruine d'Israel,
L'autre ruine de la France:
Iezabel maintenoit l'idole
Contraire à la saincte parole
L'autre maintient la Papauté
Par trahison & cruauté:
L'vne estoit de malice extreme,
L'autre est la malice mesme:
Par l'vne furent massacrez
Les prophetes à Dieu sacrez:
L'autre en a fait mourir cent mille
De ceux qui suyuent l'Euangile:
Iezabel pour auoir son bien
Fit mourir vn homme de bien:
L'autre n'est encor' assouuie
S'elle n'a les biens & la vie:
En fin le iugement fut tel,
Les chiens mangerent Iezabel,

Par vne vengeance diuine:
 La charongne de Catherine,
 Sera differente en ce poinct:
 Les chiens mesmes n'en voudront point.

Voila à mon aduis les choses qui ont ainsi fait enrager ceste bonne dame. Et penſes-tu ſi elle ne ſcauoit au vray que Ronſard a fait les autres vers qu'Alithie recitoit tantost d'elle & de ſes enfans, qu'elle ne creuſt que c'eſt quelque Huguenot qui la gallope de la forte, quoy qu'elle donne avec les ſiens par trop d'argumēt aux Papiſtes de crier aux armes contre eux.

Ali. Je le croy biē: Mais encore ne touchez-vous point à la vraye matiere quil'a reduite à ces furieufes idees. Tenez pour certain, que ceux qui vomiffent comme elle, le don celeſte (à ſcauoir la cognoiſſance de Dieu en ſon Fils Ieſus Chriſt qui eſt ſa parole) & malicieuſement ſe bandent contre la verité qu'ils cognoiſſent, ne trouuans au cun lieu de repentance, ſont tellement abandonnez de Dieu, qu'ils entrent aiſement en ceste rage canine, qui les fait mordre & deuorer tout ce qu'ils rencontrent.

Phil. Vous m'avez fait ſouuenir d'un ſonnet qui fut fait pour elle y a enuiron cinq ans, ſur ce ſubiect, lequel i'ay retenu par cœur, & ie le vous reciteray preſentement.

Lors qu'un zele baſtard, enfant de l'ignorance
 Ton Henry furieux incitoit à pourſuyre
 Par feu, ſang & tourmens, ceux qui deſiroient vi-
 ure

En la crainte de Dieu ſous ſon obeiffance,

Lors

Lors d'une voix commune on bruyoit en la Frâce
Que (du monde caduc ta pensée de liure)
Des mains, des yeux, du cœur, sans cesse au sacré
liure

Tu recerchois de Dieu la vraye cognoissance:
Mais ayant sauouré par ton libre vefuage,
L'imperieux honneur, nay de ton mariage,
Il ne faut s'estonner (aussi n'est-il estrange)
Si lon t'a soudain veu deschoir de telle grace:
Car la truye a de propre & tient cela de race,
De retourner au baing de sa premiere fange.

Le pol. Je vous laisse à penser de quel naturel peu-
uent estre ses enfans, qui sont nourris de son lait,
& dressez sa main. Et en cela remarquez la lour-
de faute que firent ceux qui auoyent puissance d'y
pouruoir apres la mort du roy Henry, qui au lieu
de s'en saisir (pour les faire instituer en toutes ver-
tus) luy en laisserent le gouuernement, pour en fai-
re des exemplaires de toute desloyauté & execra-
tion: & pour le comble de tout malheur, elle les a
faits instrumens de leur ruine, de l'estat & de la
couronne dont elle a receu tant d'honneur.

Phi. C'est vne chose estrange, que d'ouyr les pro-
pos que le Roy tient, & de l'endurcissement que
Dieu a mis en luy: en sorte que si Dieu ne luy re-
tardoit ses malheureux desseins, le sang de son peu-
ple regorgeroit iusques aux sommets des monta-
gnes, si tant il en pouuoit resprendre.

Ali. Dieu pour certain est courroucé, & pour l'ap-
païser, faut s'humilier deuant luy, autremét qu'on
n'a fait par le passé: & que les discours & iugemés
humains cedent aux siens, se resignant & ayant

recours à sa bonté & prouidence, par prieres continuelles & ardentes, avec assurance qu'il a la volonté & la puissance de deliurer les siens quand il fera temps.

L'egl. O Seigneur, mets ce tyran en la puissance d'un meschant, qui ne s'estudie qu'à le tourmenter: Que Satan soit tousiours à ses costez. Fay que luy & ses bourreaux conseillers & satellites, soyent par toute la terre recognus pour tels qu'ils sont. Accourcy leurs iours, & pouruoy, ô Dieu, en leur place, de gens qui soyent selon ton cœur. Que leurs enfans soyent orphelins, leurs femmes veues: Les leurs vagabons & errans soyent dechassez de leurs maisons, cerchans leur pain, sans que personne s'auise d'estêdre sa misericorde sur eux. L'vsurier attrape leurs biens, & l'estranger leur substance. Leur posterité soit ostee du monde, le nom, dy-ie, de ce tyran soit aboli de la terre. Que l'iniquité de ses peres soit continuellement deuât toy, & n'efface point les pechez de sa mere: d'autant que tant s'en faut qu'ils ayent eu souuenance d'aider le poure en son aduersité, qu'au contraire ils n'ont tendu qu'à tourmenter les personnes oppressees, lassées, chetiues, & angoissées, iusques à leur pourchasser la mort, voire apres la mort les poursuyure.

Ils ont aimé la mal-encontre,

Fay donc, Seigneur, qu'ils la rencontrent:

La bonne rencontre ils ont haye,

Que deux bonne-encontre s'ensuyue.

Soyent entortillez de tous maux ainsi que d'un habillement: Mais aide moy mon Dieu, mon Roy,

& par

& par ta bonté sauue moy: Car Seigneur, ie remets en toy & moy & mon affaire, n'ayant esperance qu'en ta bonté, & attendant ta iustice sur les peruers & iniques. Accompli & par fay ton œuvre, Seigneur. Mets en veüe la preud'hômie des tiens, afin que leur innocence & bonne vie reluise & apparaisse comme tu l'as promis. Que si (comme il peut estre, & toy seul le cognois Seigneur) il y a quelques vns de tes enfans meslez parmi ces desloyaux, comme nous auons iadis veu Paul tō vaifseau esleu persecuter les tiens auant sa conuersiō: Abbrege les iours, Seigneur, haste le réps de leur vocation, afin que parauenture ils ne soyent compris sous mesmes iugemens, & perissent parmi les faux vieillards de Susanne. Suscite tō Daniel, Seigneur, pour la iustification de ta seruante, & nous exauce pour l'amour de Iesus Christ tō Fils nostre Seigneur.

Al. Adonc tous pleins d'esioiſſance

Tes enfans qu'on a oppressez,

Voyans de trompus & cassez

Les peruers par iuste vengeance,

Dedans le sang se baigneront

De ces meschans, & puis diront:

L'innocent ne perd point sa peine,

C'est vn poinct du tout arresté,

Quoy que le iuste ait enduré,

C'est vne chose bien certaine

Qu'il est vn Dieu, qui iuge icy,

Les bons & les mauuais aussi,

Dan. Ie suis innocēt de ce sang respandu: Et pour dire ce qu'il me semble d'vne telle perfidie &

cruauté & d'un si peruers iugement, Apres auoir veu pieç'a (cōme aussi tout le monde a peu voir) la confession de foy de ces vieux Lutheriens François, qui aimoyent mieux endurer tous tourmens que de riē quitter de la cognoissance que le saint Esprit leur auoit donné, de Dieu le Pere en nostre Seigneur Iesus Christ, laquelle ils recognoissent estre le souuerain bien de l'homme, le salut eternal, sans lequel la condition des hommes seroit plus miserable que celle des bestes brutes: Et auoir veu que nul ne leur pouuoit arracher ceste esperance, Que nulle tribulation, angoisse, persecution, faim, nudité, cousteau, ny feu, ne les pouuoit separer de l'amour de Christ, quoy qu'ils fussent pour ceste seule occasion tous les iours tuez, reputés comme brebis de la boucherie, voire sans comparaison plus rudement traitez: estans iournellement bruslez tous vifs à petit feu, & leurs langues coupees, pour les garder de donner gloire à Dieu deuāt le peuple, estans en tout & par tout pour le dire en vn mot, mastinez en leur honneur, vie, & biens, comme les plus detestables heretiques qui furent onques, & declarez criminels de leze maiesté diuine & humaine, ainsi que plus à plein appert tant par les proces, procédures & arrests sur ce faits, reseruez iusques à maintenant re les greffes des Parlemens, & des autres iuges de la France, que par les actes & confession de foy d'un grand nombre d'eux redigez par escrit es liures des martyrs & tesmoins de la verité.

Auoir veu aussi que pour vn de ces Lutheriens qu'on brusloit, vn grand nombre d'hommes, fem-

mes

mes & enfans, garnis de mesme foy & esperance, en estoit suscité iournellement: tellement que les cendres de leurs corps bruslez & leur sang respan du, sembloit seruir    veuë d'     de semence à l'Eglise: Et que nonobstant cela, on ne laissoit pas de tousiours brusler iusques à s'en prendre à la Sainte écriture, au vieil & nouveau Testament, qu'on n'auoit pas honte de brusler s'il estoit trouu   écrit en langage que le peuple peust entendre, pensans arracher par ce moyen à aucuns d'eux les armes du poing, le bouclier de leur foy & le heaume de leur salut: & aux autres, en empeschant du tout la cognoissance.

Veu pareillement la confession de leur foy, que le prince de Condé ayant compassion d'eux, pour les tourmens qu'on leur donnoit & les blasmes qu'on leur mettoit    sus, voulut presenter en écrit au Roy Francois second à Amboyle, afin qu'elle fust examinee de g     doctes par la sainte écriture, & que la rigueur des feus qu'on allumoit iournellement contr'eux fust moderee & faite cesser.

Veu aussi la confession de foy que les Huguenots presenterent au Roy Charles 9. au colloque de Poissy, laquelle fut disputee & maintenue publiquement par les ministres du saint   vangile, contre les Cardinaux,   uesques, & Docteurs de la Papauté, en la pres     dudit Charles, & sa mere, ses freres, des Princes & Seigneurs de son conseil: laquelle fut traduite & imprimee en plusieurs langues, & qui est entre les mains de tous ceux qui la veulent voir, conforme en tout & par tout à

la parole de Dieu, contenue au vieil & nouveau Testament, & au symbole des Apostres.

Auoir veu aussi l'Edict fait tost apres ce colloque de Poissy au mois de Ianuier en l'an 1561. par Charles, du conseil de sa mere, de tous les Princes & Seigneurs de son conseil, & d'un grand nombre de Presidents & Conseillers de toute la France, qui pour ce furent assemblez: par lequel Edict les feux & recherches cõtre ces pources gens furent cessez, leur conscience delaissee en liberte (selon la confession de leur foy) à eux permis de faire prescher l'Euangile & administrer les sacremens en leurs assemblees, es fauxbourgs des villes de France, par leurs Ministres à ce appelez, ordonnez, & esleus, comme plus à plein, es patentes sur ce faites (qu'un chacun a peu voir) est escrit & contenu.

Consideré aussi le massacre fait à Vassy contre la teneur de cest Edict sur les Huguenots, iouyssans en paix du benefice d'iceluy: La requeste que le duc de Guyse, le Connestable, & le mareschal sainct André presenteret peu de temps apres (les armes au poing) au Roy Charles, tendant à exterminer ceste religion: la, & ceux qui en faisoient profession: les lettres que la Royne, mere du Roy, en ces entrefaites rescriuit de sa main au feu prince de Condé, luy commandant de s'armer & faire armer le plus d'hõmes qu'il pourroit pour s'opposer aux desseins de ces trois, & de leurs adherans, qui tenoyent l'enfant & la mere captifs: Le secours que la royne d'Angleterre & les princes d'Allemagne donnerent lors aux Huguenots, & tout ce qui s'en est ensuyui iusques au mois de

Mars

Mars 1562. Veu & considéré aussi l'Edict de pacification alors fait, confirmatif de celuy de Januier, leur permettant outre plus, qu'ils peussent auoir l'exercice de leur religion dans quelques villes: Les restrictions & violemens dudit Edict de Mars faites en apres par le Roy & son conseil, sous titre de declaration de l'Edict: Les menees faites durant cinq ans par la mere de Charles, les Lorrains, & autres de leur faction: L'obeissance des Huguenots: La creance, nourriture & leçon, que la mere a donné & fait donner ce temps pendant à ses enfans: L'entreueuë & parlement de la mere, de sa feu fille d'Espagne, & du duc d'Albe à Bayonne, leur deliberation & promesses: Les leuees de Suysses faites par Charles en l'an 1567. Le peu de compte qu'il tenoit des plainctes & remonstrances des Huguenots, qu'on tuoit & outrageoit en beaucoup d'endroits de la France: La guerre ouuerte pour les exterminer: Le secours que les princes d'Allemagne Protestans leur enuoyerent, sous la conduite du duc Jean Casimir: Ce qui s'est passé en ceste guerre la: L'edict fait & publié pour la pacifier au mois de Mars 1568. La rupture de cest edict tost apres faite par Charles & ses forces: La fuite du prince de Condé, de plusieurs autres Huguenots, & de leurs familles, qui faillirent à estre attrapez dans leurs maisons par les infracteurs des Edicts de la paix & foy publique: Le secours que le duc de Deux pōts pour le commun bien de religion donna aux Huguenots: Les batailles donnees en toutes ces guerres la, principalement la bataille de Iarnac, où le prince

de Condé fut fait prisonnier, & puis tué de sang froid, par commandement du duc d'Anjou: La charge de l'armée des Huguenots par eux remise (après la mort du prince de Condé) entre les mains de l'Amiral, sous l'autorité des ieunes princes de Navarre & de Condé. L'édict de pacification de ces troubles fait par Charles & son conseil, avec toutes les solennitez requises le 22. iour d'Aoust 1570. Les promesses & iuremens solennels faits par Charles, les Seigneurs de son conseil, tous les parlemens, gouverneurs & ministres de la iustice de France, de le garder inuiolablement & à iamais. Les outrages, violences, & iniustices faites presque par toute la France aux Huguenots, durant deux ans depuis ledict Edict: Le semblant que Charles faisoit de vouloir faire chastier les seditieux & perturbateurs de paix & repos: Les menaces que luy & sa mere ont fait, pour faire venir à leur cour la royne de Navarre, son fils, ses neveux, l'Amiral, & autres seigneurs & gentils-hommes Huguenots: Les nopces du roy de Navarre avec Marguerite sœur de Charles: La blessure de l'Amiral faite le dernier iour des deux ans après la paix dernière: Le meurtre d'iceluy Amiral, & de tant de seigneurs gentils-hommes, & autres, tant hommes, femmes, que petits enfans Huguenots, massacrez inhumainement dans Paris, le Dimanche 24. iour d'Aoust 1572. & autres iours ensuyuans: les cruels massacres, violences, & ravissements faits en plusieurs villes & endroits de la France, & ceux qu'on fait iournellement, sur la conscience, honneur, vie & biens des Huguenots: les

les armées & forces que Charles assemble, pour en exterminer la memoire dessus la terre.

Veu pareillement l'arest donné par Charles, & par son parlement de Paris, contre l'Amiral: l'arest contre Briquemaut & Cauagnes, & tout ce qui fait à voir: ayans ouy sur beaucoup d'autres particularitez l'Historiographe, le Politique, & plusieurs autres tesmoins dignes de foy: & sur tout cela, escouté les plainctes, requestes, & prieres treshumbles de l'Eglise, laquelle nous scauons auoir tousiours auparauant prié bien & affectueusement pour la conuersion de ses ennemis, conseruation & accroissement de leur estat & grandeur, pendant qu'elle y a veu quelque esperance d'amendement. Le tout bien considéré, Nous auons dit & disons, que les Luthériens & Huguenots de la France, n'ont tenu, comme ils ne tiennent, aucun erreur ne proposition fausse en matiere de la foy & religion: ains tiennent la pure, vraye, & sainte doctrine Chrestienne, que la vraye Eglise catholique (de laquelle Iesus Christ est le chef) a tenu & confessé, tient & confesse, avec tous les saints martyrs qui sont morts pour la sceller de leur sang: la mesme (à qui bien l'entend) que les Eglises d'Allemagne, d'Angleterre, d'Ecosse, de Suède, de Dannemarc, de Noruege, de Suyse, & tous autres esleus & enfans de Dieu tiennent & confessent, ayans ensemble mesmes marques & sacremens, ainsi qu'il appert suffisammēt à tout homme, qui sans passion, pour seulement donner gloire à Dieu, y regardera de pres. Qu'ils ont puisé & tiré ceste doctrine des saintes Escritures du

vieil & nouveau Testament, lequel les ennemis de Dieu ont tasché & taschét iournellement (mais en vain) d'abolir & esteindre: Ayant esté arresté au conseil eternal de Dieu, que les cieus & la terre passeront, mais sa parole demeurera eternellement, quelque persecution que les ennemis de Dieu, en haine de la verité, dressent à l'encontre de ceux qui en font professiō, lesquels plus on les pressera, plus ils croistront, comme vn Israel en Egypte: & au contraire, Toute plante que le Pere n'a plantee, toute fausse doctrine, & ceux qui la maintiennent & fauorisent, seront arrachez de dessus la terre. Partant sont exhortez tous enfans de Dieu, de constamment perseuerer, & continuer en mesme foy & esperance iusqu'au dernier soupir de leur vie, en adioustant autant que faire se pourra à ces deux, la charité pour compagne, sans laquelle la foy est incognue & morte.

Ce faisant qu'ils ne doutent nullement, quoy qu'il leur auient de sinistre en ceste vie, que le Pere celeste ne les face participas en l'autre, des choses que l'œil ne scauroit voir, l'oreille ne scauroit ouyr, & l'entendement de l'homme ne pourroit comprendre, que Dieu a preparees deuant la constitution du monde à ceux qui l'aiment & le craignent: là où au contraire, les iniques, infideles & desloyaux, serūt logez és prisons perpetuelles, où il y aura tenebres, grincement de dents, & peines (pour le dire en vn mot) infinies: lors qu'ils diront, Ne sont-ce point ceux-la desquels la vie nous sembloit tant infame, & leur fin tant malheureuse? Nous insensez! He, comment sont-ils lo-

gez en telle gloire? comme leur est escheuë leur portion parmi les Saincts?

Quant aux arrests de Charles & de son parlement de Paris, dõnez cõtre l'Amiral, Briquemaut & Cauagnes, nous les auons declarez & declarõs iniquement, iniustement, & desloyalement faits & donnez, & sur fausses, desloyales & impudentes calomnies, lesquelles les peruers ont accoustumé de prendre pour pretexte de leur cruauté, ainsi qu'il appert euidentmēt en vn seul exemple pour tous: scauoir est, en la mort cruelle & ignominieuse que les Prestres de la loy, les Scribes & Pharisiens, voire le grād Sacrificateur mesme, & le peuple de Ierusalē, ont fait souffrir à nostre Seigneur Iesus Christ autheur de vie, le pendant entre deux larrons en croix, luy imposant qu'il estoit vn seducteur & perturbateur d'estat, & qu'il se vouloit faire Roy, quoy qu'il marchast en toute mansuetude & de bonnaireté, faisant au benefice de la nation des Iuifs des continuels miracles deuāt leurs yeux, & n'estant venu que pour leur conuersion & salut. Or le disciple n'est pas par dessus le maistre, s'ils l'ont persecuté, aussi vous persecuterõnt ils. Au reste, entant que touche ceste persecution (du mois d'Aoust & depuis en ça, faite sur l'Amiral & sur les autres fideles) nous auons dit & disons, que c'est la plus horrible, la plus estrange & detestable conspiration, la trahison la plus poltronnemēt menee, la desloyauté projettee de plus loĩ, & le massacre le plus barbare, qui ait esté ouy des que Cain en trahison tua son frere Abel le iuste iusques à maintenant. Et ne sachant trouuer

nom propre & conuenable à Charles, à sa mere, son frere, à ses conseillers, fauteurs, iannissaires, & autres seruants: Nous disons pour maintenant (en attendant qu'ayons rencontré des termes assez significatifs pour exprimer le fait) qu'ils ont effacé la gloire de tous les tyrans les plus horribles, & des traistres les plus felons qui ont esté, sont, & seront à iamais, comme tels les auons banni & bannissons à iamais eux & toute leur posterité, de toute la societé humaine. Ordonnant que doreseuuant sera faite tous les vingtquatriemes iours des mois de l'an. memoire solennelle (en execration de leur abomination) du massacre fait le 24. d'Aoust & autres iours ensuyuans, sur les Eglises Françoises, vrais membres de l'Eglise catholique, de laquelle ces tyrans se vantent en vain n'en tenans ny marque ny enseigne, & n'ayât pour toute religion, que le blasphemé en la bouche, & l'atheisme enraciné en leur cœur.

Q V E ledict iour du massacre 24. d'Aoust sera à iamais nommé, La Iournee de la Trahison, Et le Roy (comme plusieurs de ses predecesseurs ont esté surnommez l'un debonnaire, l'autre pere du peuple &c.) sera appellé Charles le Traistre, & aura pour blason par l'anagrame de son nom, Chasseur Déloyal.

Et faisant droit sur la requeste & priere de la dicte Eglise, touchant Charles, son parlement, & autres mancipés de sa tyrannie, nous osons hardiment asseurer, que sadicte requeste, & toute autre qu'elle a fait & fera, sera exaucée, pour l'amour de son chef le Fils de Dieu, lequel ne poursuyura pas
moins

moins cest outrage, que s'il estoit fait à sa propre personne: ayant vne fois declaré, que qui la touche, touche la prunelle de son œil. Partant est en ioint à l'Eglise, & à tous ses membres suruiuans, d'attendre en toute patiēce l'aduēnement du Seigneur. Ayans souuenance que Ierusalem, apres le meurtre fait en la personne de nostre Seigneur Iesus Christ (d'autant que la vengeance tardoit à venir, cuidant estre eschappée & à deliure) se sentit raser iusques aux fondemens, & vit dissiper & destruire sa nation quarante ans apres, par l'armee des Romains, desquels neantmoins (en mettant à mort Iesus Christ) ils sembloient pourchasser l'amitié & la bonne grace. Qu'ils se souuiēnt aussi que le premier monde moqueur & prophane, apres auoir mesprisé par l'espace de plus de cent ans les admonitions de ce bon patriarche Noé, fut submergé, lors qu'il y pensoit le moins: quand l'Eglise de Dieu (laquelle toute consistoit lors en huit personnes) fut garantie & conseruee, au milieu des flots & des vagues. Qu'Achab & Iezabel sa femme, apres auoir quelque tēps regné en persecutant l'Eglise, furent destruits, eux & toute leur race, par Iehu, que Dieu suscita à cest effet: & d'une infinité d'autres exemples, par lesquels on voit à l'œil que le Seigneur apres auoir fouetté ses enfans, iette les verges au feu. Et pource que (comme le peuuent considerer toutes personnes qui ont quelque sentiment, solide iugement & bon discours) la ligue du Pape, du roy d'Espagne, & de tous les catholiques Romains, & la particuliere intelligence qui est entre l'Empereur & ses deux

gēdres Rois, ne tendēt qu'à exterminer tous ceux qui se sont retirez de l'obeissance de l'Eglise Romaine: S'il est ainsi que Iesus Christ n'a qu'une Eglise, dont la plupart des Allemagnes, d'Angleterre, d'Escoffe, Dannemarc, Suede, Noruege, Pologne, Suyssie, & generalement tous ceux qui font vraye profession de l'Evangile par toute la terre, sont les membres: s'il est ainsi, dy-ie, qu'ils soyent tous freres en vn mesme esprit, tous d'un corps, membres l'un de l'autre, selon l'intention du Seigneur, qui distribue vne mesme vie à tous les seruiteurs d'un maistre, suiets & soldats d'un Roy & Capitaine Iesus Christ, qui n'a point fait de difference ou distinction des nations en la communication de son salut eternal. Qu'ils soient ensemble la maison du Seigneur, edifiee sur le fondement des Prophetes & Apostres, en vn temple saint, duquel Iesus Christ est la maistresse pierre du coing: Et si derechef il est ainsi, que les bras, les mains, les iambes, & les pieds d'un mesme corps doyent seruir au chef, & particulierement, secours les vns aux autres: Que les Princes, Princeses, & Potētats qu'il a cōstituez sur les pays cy dessus nommez, qui se disent de l'Eglise Chrestienne, auissent de s'employer tous, à cōposer d'un costé les differens qu'en particulier les vns d'eux ont avec les autres, & d'autre part, à traicter entr'eux tous, chaudement (sans marchander à qui cōmencera, à recēcher les autres, car cela n'est point de l'Esprit de Dieu) & par bonne negociation, vne ligue generale, d'eux, leurs suiets, & pays pour se maintenir les vns les autres, s'opposer aux entreprises

prises de l'Antechrist & ses supposts: & se ressentir autrement que par le passé, des outrages faits à leurs freres à l'occasion de la religion, quelque autre pretexte qu'on y puisse auoir donné, Reconnoissans (avec vsage relatif) que Dieu ne les a couronnez, ny constituez sur les autres & (qui plus est) receus en son Eglise pour leurs beaux yeux, ny pour les entretenir oisieux, gras & en bõ point: mais pour seruir à sa gloire, & au soulagement de leurs freres (ie ne dy pas selon la chair) Ne doutans nullement que Dieu ne benisse, fortifie, & réde stable, la ligue qui aura vn tel fondement: & en ceste asseurance, employent leurs forces & moyens à maintenir l'Euāgile & tous ceux qui en font profession, contre la rage de Satan & les siens: & sans tarder ny perdre temps, considerans les lagueurs & miseres extremes dont sont pour suyuis ceux qui sont sous la tyrannie de l'Antechrist & ses enfans. Et s'il y en a de si auuglez par l'enfercellement du monde, qui ne vueillent entendre à ceste ligue, Je leur annōce au nom de Dieu, qu'ils ne scauroyent par leurs subterfuges charnels, & prudences mondaines, euitier vn aspre & horrible sentiment des iugemens de Dieu (lequel n'a rien de cōmun avec la chair & le sang, & ne veult point que ceux qui mettent la main à la charrue regardent derriere eux) & moins, avec leurs subtilitez & astuces aux affaires d'estat, euitier ce que leur brasse la ligue contraire de laquelle ils ne peuēt ignorer le but, & la haine conceüe contr'eux & enfin, fuyr qu'ils ne comparoissent deuant le grand Iuge, deuant lequel les maximes de Machianelli,

ny de ses semblables ou disciples, n'ont aucune valeur. Que pour les defaillans, les autres ne laissent à la faire: & si du tout elle ne se peut, ceux auxquels Dieu aura reserué la plus saine volonté & zele, s'employent autant que leurs moyens se pourrôt estendre, à donner tesmoignage de leur pieté: sachans que (sans rompre la liaison de ce bastiment de l'Eglise, sans offenser la symmetrie de ce corps esleu & précieux, sans en somme commettre vne horrible lascheté) ils ne peuuent différer de donner à leurs freres, le secours qu'ils voudroyent en pareil cas leur estre donné. Et si le commandement qui leur est fait d'assister principalement aux domestiques de la foy, & les exemples des anciens, & de ceux qui en moindre nécessité ont secouru aux guerres passées les fideles de la France, ne les esmeuent: qu'ils se souuiennent des menaces qui sôt faites en l'Escripture, cōtre les froids & contre les tiedes. Qui fera l'oreille sourde à la clameur du poure (dit l'Escripture) il criera au iour de la tribulation, & ne sera point exaucé. Allez (dira ce grand Roy au dernier iour) maudits de Dieu mon Pere, au feu eternel qui vous est preparé: l'ay en soif, j'ay eu faim, j'ay esté nud, vous ne m'auz point soulagé, &c. Qu'ils sachent, qu'outre la ruine qu'ils en peuuent receuoir en leurs estats & en leurs maisons privées, le Seigneur leur redemandera tout le sang de leurs freres qui aura esté respandu deuant leurs yeux, faute d'aide & de secours, par leur nonchallance, dès l'heure qu'ils ont sceu l'affliction de leurs freres, y ont peu remédier & ne l'ont pas fait.

Quant

Quant aux fideles François suruiuās, nous leur auons establi & establissons par le present arrest & iugement, les loix & ordōnances politiques qui s'ensuyuent,

1 Premierement, que comme les Niniuites à la voix de Ionas, les fideles aussi à la voix de Dieu courroucé, parlant par ses seruiteurs, & ses verges & menaces, publient & obseruent estroitement & sans hypocrisie, par autāt de iours que l'Eglise auisera, en chacune citē ou ville, où Dieu les aura retirez, vn saint & chrestie ieuſne, qui serue à les humilier, abbatre & matter la chair, & eleuer l'esprit à Dieu.

2 Que par prieres publiques & trefardentes avec vn cōtinuel amendemēt de vie, du plus grād iusques au plus petit, ils facent (comme de nouueau) ainsi qu'au temps de Iosias, paix & alliance avec ce grand Pere de famille irrité pour leurs pechez: & sur ce l'vn avec l'autre cōioints par vraye foy & charité, ils annoncent la mort du Seigneur, celebrans sa memoire en l'action de la sainte & sacree Cene.

3 Que cela fait, en chacune ville estans assemblez en lieu public, ils iurent pour eux & leur posterité, d'accomplir inuiolablement les loix qui s'ensuyuent, à sçauoir:

4 Qu'en attendant qu'il plaise à Dieu (qui a les cœurs des Rois en sa main) de changer celuy de leur tyran, & restituer l'estat de France en bon ordre, ou susciter vn Prince voisin qui soit manifesté (par sa vertu & marques insignes) estre liberateur de ce pource peuple affligé.

Après le serment fait, ils eslisent avec voix & suffrages publiques en leur dicte ville ou cité, vn chef ou Maieur pour leur commâder, tant au fait de la guerre (pour leur defense & conseruation) que de la police ciuile, afin que le tout y soit fait par bon ordre.

5 Qu'à chacun desdicts Maieurs ils eslisent vn conseil de 24. hommes, lesquels & pareillement le Maieur, seront pris & choisis sans acceptiō de la qualité, soit des nobles, ou d'entre le peuple, tant de la ville que du plat pays, comme ils seront cognus propres pour le bien public.

6 Qu'outre lesdicts 24. conseillers qui seront ordinaires avec le Maieur qui sera le 25. y ait 75. hommes esleus, lesquels avec le nombre de cent, qui seront pareillement indifferemment pris tant des habitans des villes que du plat pays: par deuant lesquels pourront appeller les parties és causes criminelles seulement, c'est à sçauoir, où y auroit condamnation de mort, bannissement, ou mutilation de membres.

7 Que sans le cōseil des 24. le Maieur ne puisse resoudre ny faire aucune chose de la guerre ou de la police (qui peuuent tomber sous deliberation) Et és choses de plus grande importance, le conseil des 25. ne puisse aucune chose determiner sans le conseil des cent: comme pour loy nouuelle, ou abrogation d'ancienne, ordonnâce des monnoyes, leuee de deniers, accord de trefues ou paix, & choses directement touchâtes au public, & d'importance.

8 Que les choses ordonnees par les chefs & conseils

conseils soyent diligemment executees & volontairement, sans aucune cunctation (comme deuât Dieu) sur peine de correction exemplaire.

9 Que tous les ans aux calendes de Ianuier, les 25. se deposent de leurs charges en l'assemblée des cent, & puis demeurans personnes priuees (si non du nombre des cent) par l'aduis d'eux tous, on procede à nouuelle election d'autres: à sçauoir d'un Maieur & 24. conseillers, qui seront choisis comme est dict cy dessus, & dont ne seront exclus ceux qui se seront nouuellement deposez s'il est trouué bon à la pluralité des voix, excepté le Maieur qui ne pourra estre appellé à mesme charge, qu'il n'y ait deux ans d'interualle pour le moins: mais demeurera du nombre des 24. conseillers pour ceste annee, en sorte qu'il n'y en aura que 23. à eslire de nouveau: & puis le nouveau Maieur qui sera le 25. & aduenant la mort de quelqu'un d'eux dans l'an, seront assemblez les cent, qui y pouruoirront pour le reste de l'annee, selô qu'ils verront bon estre,

10 Que ces 25. le iour ensuyuant leur electio cassent les 75. & en ellisent autant en leur place comme dessus, dont seront exclus ceux qui en auront esté l'annee derniere seulement, & soit ainsi poursuuyi cest ordre tant que besoin sera.

11 Que si quelqu'un dudit conseil des cent est appellé à quelque charge ciuile ou militaire, soit deposeé d'entre les cent, sinon qu'il fust enuoyé en qualité de commissaire pour traiter de paix, guerre, ou autre affaire publicque, avec Princes ou Republiques.

12 Que ceux qui seront comptables ne puissent estre appelez à charge aucune quelle qu'elle soit,iusques apres la reddition & closture de leurs comptes, & qu'ils ayent payé le reliqua s'ils sont redeuables: & si aucun donnoit voix ou suffrages à vn comptable, soit condamné à vingt escus d'amêde qu'il payera prôptement à peine de prison.

13 Que les officiers ordinaires de la iustice s'ils sont cognus gens de bien, demeurent en leur premier estat, pour l'exercer comme de coustume,& iuger absolument des causes de leur iurisdiction,auec conseil de douze de la qualité requise. Et si lesdicts officiers ordinaires, ne sont gens qui ayent accoustumé de s'acquitter de leur deuoir, & hors de toute chiquanerie: en les desmettant,le Maieur & conseil de chacune ville en pourra establir d'autres, de la qualité requise & necessaire pour exercer l'estat de iudicature: & seront lesdicts officiers suiets à censures, reprimendes,& chastiemens s'il y eschet.

14 Qu'entre tous lesdicts chefs & conseils particuliers,ils eslisent vn chef general,à la façon de Dictateur Romain; pour commander en la campagne: auquel aussi ceux des villes & citez obeiront en tout ce qui fera de sa charge,pour le benefice commun de leur conseruation.

15 La façon d'eslire ce chef general seroit bonne,si(comme les Ioniens, Doriens, Beotiens, Achees, Dolopes, & autres peuples des douze florissantes villes de Grece, qui pour aduiser à leur estat, s'assembloyent deux fois en l'an:ou comme le conseil des Amphictyons du temps de Pausanias

nias) les Maieurs & Conseils des villes se pouuoient assembler en quelque lieu & ville commode pour toutes : Mais pource que cela leur est malaisé pour maintenant, ils pourront apres vne sainte priere, chacun Maieur & conseil assemblé endroit soy, proceder à l'election d'un chef general, & enuoyer chacun Maieur & conseil son vœu & suffrage à celuy de la ville, qui (par vn aduis courât) sera trouuee plus propre à recueillir tous les aduis des autres: afin que là, selon la pluralité des voix & suffrages qui y seront enuoyez de dehors, ioints avec celuy de dedans, celuy soit solennellement déclaré & prononcé chef general d'entre les membres, à qui Dieu, par le plus de voix, l'aura voulu accorder.

16 Et combien que les necessitez des guerres n'attendent pas tousiours le conseil, & que (côme lon dit) la guerre se face à l'œil: neantmoins, qu'il soit esleu par mesme moyen & establi par la mesme voye que dessus, vn conseil au chef general, du quel il soit tenu de prendre aduis, toutefois & quantes que l'occasion s'y presentera, & que la necessité du temps & des affaires le permettra.

17 Que par mesmes moyēs soyēt esleus cinq ou six lieutenans au General, qui luy succederont (selon qu'ils seront nommez) vn, apres la mort ou desmise de l'autre, en mesme ou semblable charge: pour euitier toute confusion, desordre, & incovenient qui pourroit aduenir, par l'entreprise que les ennemis pourroyent faire en trahison, ou autrement, contre le General, pour priuer les membres de conduite par sa mort.

18 Que tous lesdicts chefs & lieutenans soyent gens qui ayent (tant que faire se pourra) la crainte de Dieu, son honneur, sa gloire, & son Eglise, en souueraine recommandation : Et avec la prudence, soyent accompagnez de quatre choses, que lon scait deuoir estre en vn grand capitaine, scauoir est, de science militaire, de magnanimité & hardiesse, de reputation & créance, & de prosperité en ses entreprises.

19 Que les conseillers des chefs des villes & de la campagne, outre la cognoissance de l'art de la guerre, & de la police, soyēt de ceux que Iethro beau-pere de Moyse luy conseilloit d'auoir pour soulagement, hommes vertueux, qui craignent Dieu, hommes veritables, qui ayent en haine l'auarice.

20 Qu'ils prennent garde à ce que dit le sage: Que la repentance suit de pres le conseil leger, & que la plus part des fautes en la guerre & en l'estat, ne se peuuent faire qu'une fois: Partant qu'ils n'oublient se garder d'en faire, & n'oublient à remedier à tout ce que par conseil se pourra remedier & pouruoir.

21 Que sur les deniers & thresor publicque (quoy qu'il ne doyue estre en cest affaire de religion & necessité commune à se conseruer, appelé le nerf de la guerre) soyent commis par lesdits chefs & conseils chacun endroit soy, en chacune cité, gens de bien & sans fraude, tant pour receuoir, que pour deliurer, & autres pour contreroller: & sur tous eux, vn receueur & vn contrerolleur general, establi au lieu où ils auferōt le mieux & gens

& gens superintendans aux finances: tous comptables au conseil, pour euitier à toute fraude & maluerfation.

22 Et pour euitier aux calomnies, lesquelles fouuent sont esparfés & mises à sus aux Chefs & principaux membres du corps, par l'artifice des ennemis, ou par enuie, ambition, ou autres semblables pestes que le diable fait fouuent glisser, & cherche d'introduire en l'Eglise, ou qui naissent de quelque soupçon legerement pris par les soldats ou par le peuple: & pour empescher les desordres qui en aduient bien fouuent: qu'il soit loisible en chacune ville à vn chacun, d'accuser pardeuant le Maieur & son conseil tous ceux (soit de la noblesse, ou autres chefs, ou membres) qu'ils penseront machiner, pratiquer, ou faire quelque chose contre le bien public de la religion, & de la defense cōmune du corps. Et s'il aduenoit que le soupçon fust sur le chef & le conseil ou partie d'iceluy, l'accusateur pourra requérir que les cent soyent assemblez pour le bien public (à quoy seront tenus satisfaire le Maieur & le conseil) & là par deuant eux tous proposer son accusation, afin d'y estre pourueu comme ils verront bon estre. Et ne se tiene pourtant aucun de ceux qui seront ainsi accusez, pour offensé, de l'accusateur (qui ne doit estre mené que d'une bonne conscience) ains plus tost l'accusé soit aise & ioyeux, que Dieu face à tous ses compaignons paroistre son innocēce (s'elle y est.)

23 Que suyuant les iugemens qui s'en ensuyuront, soit faite punition cōdigne des coupables,

sans auoir esgard en telles fautes, ny és autres, aux seruices passez que les coupables, leurs parens & amis peuuent auoir faits: afin que la vertu (à laquelle parmi les hommes est deuë recognoissance & guerdon) ne soit satisfaite de ses merites (au preiudice de la gloire de Dieu & de la seureté cōmune) avec la remission de la peine deuë à la faute: ains soit l'vne tousiours guerdonnee, & l'autre chasticee & punie: & qu'aussi aux faux accusateurs soit imposee peine, suyuant les loix, ordonnāces, ou coustumes des lieux.

24 Que la necessité de tenir armee en campagne passee, le General en remettant sa charge entre les mains du conseil, ne desdaigne point (ny les autres chefs inferieurs pareillement leur tēps accompli) de retourner comme auparauant personnes priuees, ou auoir moindre charge.

25 Que l'on introduise & obserue tref-estroitement, depuis le chef general iusques aux moindres chefs & membres, la discipline ecclesiastique & religieuse, ordonnee & introduite par cy deuāt par les Synodes tenus en la France, auant la derniere dissipation des Eglises, par les Ministres & Anciens d'icelles: afin que par ce moyen on voye à l'œil, le regne de Dieu & le sceptre de sa parole, establi & entretenu: & le regne de Satan, avec la cohorte des vices, que le monde & la chair entretiennent, destruits, chassiez, & abolis d'entre les fideles, comme il appartient à vrais enfans de lumiere: Estans assurez qu'en ce faisant, ils seront benits à la ville & aux champs: ils habiteront en toute seureté, rien ne les espouuantera: le cousteau
meur

meurtrier ne passera point par leur terre: Cinq d'entr'eux pourfuyront cent de leurs ennemis, & cent, dix mille. Le Seigneur establiera son alliance avec eux, & les fera croistre & multiplier en paix & abondance de toutes choses neceffaires: là où au contraire, s'ils mesprisent les ordonnances du Dieu viuant, s'ils laissent regner les vices & debauches parmi eux, la peur, le tremblement, les maladies, & autres langueurs, & toutes sortes de maledictions les pourfuyront: Le Seigneur tiendra tousiours sa face courroucée contr'eux: Ils mourront par la main de leurs ennemis, & fuyrōt sans que nul ne les pourfuyue. Le Seigneur adioutera aussi (s'il n'y voit vn amendement) sept fois au double de leurs playes, comme il en a menacé son peuple d'Israel, en la place duquel ils ont sans doute esté plantez.

26 Qu'à l'exécution d'une si sainte œuvre, qu'est l'establissement & obseruation de la discipline ecclesiastique, à vn frein tant saint & neceffaire, les Magistrats tiennent la main aux Consistoires dans les villes: & à la campagne, le General, son conseil, ou autres capitaines, & tant qu'il y aura de gens de bien en l'armée.

27 Qu'on introduise aussi & qu'on pratique le plus exactement que faire se pourra, entre tous les capitaines, chefs mineurs, & soldats, la discipline militaire, de laquelle ne sera ia besoī faire beaucoup d'articles & ordōnances: estant la multitude d'icelles (si les chefs font leur deuoir) superflue, & ne le faisāt point, pernicieuse & dōmageable. Il suffira que toute la discipline militaire soit puiffante

d'enseigner (sous la loy de Dieu) & de faire pratiquer aux soldats l'art & mestier des Lacedemoniens, lequel en somme consistoit en trois choses: A bien obeir à leurs officiers, à porter gayement les trauaux de la guerre, & à vaincre ou mourir au combat.

28 Qu'ils se souuiene nt de ce que Iudas Machabeen respōdit aux cœurs faillis, Que la victoire ne gist pas en la multitude, & au grand nombre de soldats, ains la force est du ciel: Partant, qu'en inuquant continuellement le Seigneur, ils suyuent en leurs entreprises l'exemple de ce bon Machabeen, contre Nicanor, & autres ennemis du peuple de Dieu: Et n'oublient ce que Gedeon, assisté du Seigneur, fit de beau & degaillard avec trois cents soldats, contre les Madianites: Car (à vray dire) tout ainsi que les ennemis au temps du Machabeen, aussi bien auiourd'huy les meschans assaillent-ils ce poure peuple, confus par leur iniustice, trahison, & desloyauté, voulans abbatre le seruice de Dieu & destruire hommes, femmes, & enfans: Et au contraire, les fideles cōbatent pour la gloire de Dieu, pour la deffense de son Eglise, & pour leur vie & conseruation.

29 Que les capitaines s'estudient à faire exercer les soldats aux armes, au combat, à l'escarmouche, à soustenir ou liurer vn assaut, Et que le General en particulier s'estudie à apprendre à toute l'armee, de se renger en vn clein d'œil (si besoin est) en bataille, en plusieurs & diuerses sortes, à garder leurs rengs, à se rallier, selon le lieu, les gēs ou selon les ordres, reng, & constitution de bataille

le de l'ennemi, ou autre necessité occurrente.

30 Que les chefs, & principalement le General, harengue souuent l'armee & les particulieres compagnies, pour encourager, retenir, louer, blâmer, ou autrement renger le soldat, selon l'occasion qui se presentera.

31 Que les soldats Chrestiens ayent honte qu'il se trouue entr'eux querelles, brigues, & debats, n'ayans iamais esté trouuez entre les soldats (quoy que prophanes) de l'armee de Annibal, en vn si long temps qu'il fit la guerre aux Romains, bien que son armee fust composee de soldats de diuerses nations, & langues : qu'ils considerēt quel le vergongne ce seroit à vn homme, si ses mēbres s'entrequereloient l'vn l'autre. Quel reproche ce seroit à vn pere de famille, si on voyoit ses enfans s'entrepicquer: Et partant, qu'ils aduisent de combattre en toute vnion & concorde la querelle du Seigneur, comme deuant sa face.

32 Et pource qu'il a esté enseigné tant par theorique, que par pratique & experience: que des trois voyes du traictemēt qu'on peut faire aux ennemis, la moyene est tousiours dommageable, cōme celle qui n'acquiert point d'amis, & ne priue point d'ennemis : que tous les chefs & conseils se resoluent, à faire pratiquer exactement ces deux extremes: sçauoir est, toute rigueur enuers les traistres & seditieux armez, & toute la douceur qu'il sera possible enuers les catholiques paisibles.

33 Que de ceux-là, nul ne soit espargné : & qu'à ceux cy, ne soit fait aucun outrage ne force, en leur conscience, honneur, vie, & biens, ains

K.v.

soyent conseruez en amitié, & en paix, comme cō patriotes & freres bien-aimez: en leur communiquant de la doctrine de salut avec toute charité & affection chrestienne, autant qu'ils se voudront rendre capables & dociles pour la receuoir: sans vser en leur endroit pour regard de la foy que d'un bō exemple, que chacun s'efforcera de leur donner en bien viuant, suffisant moyen (s'il plaist à Dieu le benir) avec la predication de l'Euangile, pour les amener à la cognoissance du souuerain biē de l'homme.

34 Vray est, que pourautant que l'estat affligé des fideles pourroit auoir besoin de viures, munitions & deniers, les Catholiques François (ainsi traictez que dit est) pourront estre priez de les en secourir: & aduenant qu'ils refussassent de le faire, y pourront en cas de grande necessité estre contrains, par tous les plus honnestes moyens dont on se pourra auiser: ce qui ne pourra tourner à blasme, si on considere que Dauid en la necessité s'est serui des pains de proposition.

35 Surquoy les Chefs & Conseils seront aduertis, de bien & soigneusement mesnager tout ce qui pourra tomber en mesnage, & profit public, pour ne rien despendre superfluellement, & n'auoir à charger les amis plus que de besoin: Prenās garde à ce que Tite Liue dit, que la guerre senourrist elle-mesme, comme l'enseigne tresbien le lōg temps que Annibal a mené la guerre en Italie, sans auoir aide, ou argent frais de la republique de Carthage:

36 On scait bien que quand on sera cōtraint
de

de camper, si le soldat est instruit & commadé de se cōtenter de l'ordinaire du bon-hōme avec toute modestie & crainte de Dieu, (ce qui auindra aisement, si outre la parole de Dieu, & les loix militaires qui leur doyuent seruir de bride & cōduite, le capitaine ou soldat considere le traictement qu'il voudroit luy estre fait, s'il estoit en la place du bon-homme, voire tout le village en corps, sera bien aise de dresser estappe, fournir munitiōs, argent & autres commoditez, entre les mains de ceux qui seront establis pour les receuoir.

37 Ceste bonne & modeste façon de loger, outre que c'est le deuoir du soldat Chrestie d'ain si le pratiquer, contentera infiniment le cœur du peuple des villes & du plat pays, qui scait combien ceste querele est iuste, & la deffense contrainte: au contraire, le parti des ennemis, meschant traistre, desloyal, & volontaire: tellement qu'au lieu que par le passé, les desbauches & desordres auoyēt aliené le bon-homme, des fideles, en sorte qu'en vn bien grand village, quand on alloit pour y loger, à peine y trouuoit-on à qui parler, maintenant avec vn tel deportemēt, le bon-homme s'e f forcera de recueillir le soldat, & de faire au reste tous les bons offices qu'il luy sera possible, cōtre les ennemis de la paix & societé ciuile des Frāçois.

38 Qu'il y ait vn ou plusieurs bons preuosts de camp, accompagnez de bon nombre d'archers pour punir à la rigueur & promptement, les fautes que le soldat desbauché pourroit faire, contre la loy de Dieu, & la police de l'armee.

39 Que les Chefs se souuient de ce que

Polibe dit, que la partie la plus requise en vn grād Capitaine est, qu'il cognoisse les cōseils & le naturel de son ennemi: & partāt ne soyent iamais sans vn bon nombre d'espies (desquels ils doyuent & peuuent auoir à rechange) de toutes parts.

40 Qu'ils ayent entre toutes leurs maximes de negociation, ceste-cy en singuliere recommandation, De ne se fier iamais en ceux qui tant de fois & par si insignes & prodigieuses trahisōs, ont violé & rōpu la foy, le repos, & la paix publique, ny iamais se defarmer tant qu'ils feront poursuite contre la doctrine de salut, ou cōtre la vie de ceux qui en font profersion: se gardans bien de faire iamais de ces paix, qui seruent d'instrumens à massacres. Que s'il aduenoit de tomber en quelques termes d'accord, ce soit avec telles conditions, qu'auant tout œuure, soit resolument establi ce qui est expedient pour la gloire de Dieu: & apres cela, si biē aduisé à la seureté des pures Egliſes, qu'elles ne soyent plus à la merci des loups & tygres.

Que si (comme dit est) il plaist à Dieu de toucher le cœur des tyrans, & les changer, comme il en a la puissance, lors de bonne volonté ils se submettent à ceux que Dieu leur a ordonnez pour Princes naturels, & leur rendent tout deuoir de bons & obeissans suiets. Mais si le mal est venu iusques au comble, & que la volonté de Dieu soit de les exterminer: s'il plaist à Dieu susciter vn prince Chrestien vengeur des offenses, & liberateur des affligez, qu'à cestuy ils se rendent suiets & obeissans, comme à vn Cyrus que Dieu leur aura enuoyé.

enuoyé, & en attendant ceste occasion, qu'ils se gouvernent par l'ordre cy dessus establi par forme de loix.

Lesquel les loix, aduis, & ordonnâces, & autres qu'ils pourront d'eux-mesmes selon l'occurrence des choses, dresser & bastir, conformes aux presen-tes, selon la parole de Dieu: Nous leur auons ordonné & ordonnons d'observer & entretenir de poinct en poinct, selon leur forme & teneur, & de lignee en lignee: se gardans bien de permettre, qu'elles ressemblent (comme Anacharsis disoit à Solon) aux toilles d'araignee, dans lesquelles si quelque chose de leger tombe, il est retenu, là où le pesant fardeau passe au trauers en deschirât la toille: Enquoy faisans, nous les auons assurez & assurons, que quâd bien ils ne seroyent iamais secourus par leurs freres des autres nations (ce qui seroit trop indigne, & ie ne le veux seulement imaginer) ils se pourront conseruer (moyenant la grace de Dieu) en son pur seruice, exercice de la religion Chrestienne, pleine liberté de leurs consciences, & en toute seureté & repos, autant que les euenemēs d'une guerre iuste, biē fondee, bien conduite & ordonnee, le peuuent souffrir & endurer, sous la garde de ce grâd Dieu des armées, du Roy des siecles, immortel, inuisible, seul Dieu sage & puissant, auquel soit tout honneur & gloire à iamais.

L'egl. Ainsi soit-il. Et certainement ie le croy, ie m'en tien tout assuree, & soubscris fort volontiers à ton aduis & iugement.

Ali. Et moy.

Phil. Et moy aussi.

L'hist. Je trouue ce que Daniel a dit si sainct, que non seulement ie soubſcris à la verité du faict, à l'aduis qu'il dōne à tous Princes qui ont receu l'Euangile, & à l'ordre qu'il donne aux pources François. Mais aussi (par la grace de Dieu, qui m'a touché en l'oyant discourir du faict des Huguenots) pour beaucoup de circonstances, en la consideration desquelles il m'a fait entrer, ie croy qu'ils sōt gens de bien, & qu'ils tiennent la vraye pureté de religion Chrestienne: mesmement quand ie me remets en memoire de leur confession de foy (qui est imprimée au bout des Pseumes de Dauid) laquelle i'ay leue & releue plusieurs fois: Mais pour ce que deuant qu'y mettre le nez, ie m'estoy toujours proposé de ne rien croire de ce qui y est cōtenu, de peur d'estre surprins, comme nostre curé nous a tousiours dit, qu'il est mal-aisé de lire vn liure des Huguenots sans le deuenir: Je n'y auoy pas prins garde de si pres, mais ie suis content d'estre trompé de ceste sorte. Et au surplus ie m'asseure, comme Daniel a dit, que Dieu ne laissera impunie (quoy qu'il tarde) la meschanceté qui a esté faite aux pources Huguenots François: Et les meschans ont beau en rire, car ils ne scauroyent attacher au bout de leur vie celle des Huguenots, qu'ils leur ostent si licencieusement, comme s'il n'estoit point de Dieu. Or à luy soit louange, de la grace qu'il me fait de m'ouurir les yeux, me communiquer sa lumiere, & m'esslogner des tenebres: le priant qu'il me fortifie, pour pouoir, si besoin est, souffrir & endurer pour le tesmoignage de sa verité,

verité, avec le surplus des fideles.

Le pol. Et moy, i'en dy, i'en croy, & en prie tout autant: étant prest & appareillé de faire tout ce qui sera aduisé expedient pour la gloire de Dieu, & la conseruation de son Eglise, autant qu'il me sera possible, par sa grace.

L'egl. Loué soit l'Eternel à iamais, qui a manifesté sa vertu & puissance conioincte à sa bonté & grace en ces deux bonnes gens icy. Vous soyez les tresbien receus en la maison du Seigneur. Je tascheray de faire que vostre conuersion y soit connue de tous, afin de nous en resiouir ensemble, & en rēdre graces solēnelles au Seigneur. Ce fait, vous Historiographe, irez par deuers les Rois, Princes, & Nations, qui ont receu l'Euangile: leur faire entendre tout ce qui s'est passé en France cōtre les Chrestiens, & l'arrest que Daniel en a donné, afin qu'ils aduisent de pres à leur deuoir. Et vous, Politique, irez trouuer nos freres & membres François, pour leur declarer l'arrest, l'aduis, & ordonnances, que Daniel a donné sur ce fait. Et tiendrez la main avec eux, à ce que le tout s'effectue pour la gloire de nostre Dieu, & conseruation de ses enfans.

L'hist. Je le veux bien.

Le pol. I'en suis content.

L'egl. Le bon Dieu vous benie & conduise tousiours par son saint Esprit, pour l'amour de son Fils Iesus Christ nostre Seigneur. Amen.

F I N.

DIALOGUE
SECOND DV
REVEILLE MATIN
DES FRANCOIS, ET
DE LEURS VOISINS.

*Composé par Ensebe Philadelphe Cosmo-
polite, & mis de nouveau en
lumiere.*

* *

A EDIMBOURG,
De l'imprimerie de Jaques Iames.
Avec permission.

1 5 7 4

ARGUMENT DV SECOND Dialogue.

Le Politique & l'Historiographe François, reuenans par diuers chemins de leur charge, se rencontrent (comme Dieu veut) logez en vne mesme hostellerie à Fribourg en Brisgoye, & apres s'estre recognus, caressez & recueillis, ils recitent l'un à l'autre le succez de leurs voyages, l'estat present de la France, & par occasion quelque trait de celuy d'Angleterre. Ils traitent aussi de la puissance des Rois, de la tyrannie, & de la seruitude volontaire, & plusieurs autres belles matieres tres necessaires en ce temps, reseruans au lendemain ce qu'ils ont à dire de plus.

DIA.

DIALOGVE SECOND.

Interlocuteurs.

Le Politique

l'Historiographe,

Le Politique commence en chantant le Psalm

CXXIIII.

Le pol. Or peut bien dire Israel maintenant,
Si le Seigneur pour nous n'eust point esté,
Si le Seigneur nostre droict n'eust porté,
Quand tout le monde à grand fureur venant
Pour nous meurtrir, dessus nous s'est ietté:
L'hi. Je suis deceu si ce n'est la voix de celuy que ie
desire le plus de voir en ce monde.

Le pol. Pieça fusions vifs deuorez par eux,
Veu la fureur ardente des peruers:
Pieça fusions sous les eaux à l'enuers,
Et tout ainsi qu'un flot impetueux,
Nous eussent tous abysmez & couuerts,

L'hi. Ou ie refuse, ou c'est l'amy sans nulle doute,
Mon Dieu où peut-il estre entré? Seroit-ce point
en ceste chambre? Hola he, Ouurez vn peu, ie
vous prie.

Le pol. Qui estes-vous, qui ainsi heurtez?

L'hi. Gens de paix, ouure l'amy.

Le pol. O Seigneur, C'est l'Historiographe. Est-il
possible!

L'hi. Ce l'est vrayement, mon grand amy.

Le pol. Que ie t'embrasse, He qu'il y a de temps
que ie souhaite d'auoir le bien que ie reçoÿ!

L'hist. Il m'auient tout ainsi qu'à ceux qui ont lon-
guement attendu, apres quelque bien rare cho-
se, qui mal à peine peuuent croire lors qu'ils l'ont

en leur puissance, que ce soit ce qu'ils desiroyent. Ainsi dy-ie m'auient-il de te voir maintenât icy.

Le pol. Je t'assure mon grand amy, qu'il m'auient aussi tout de mesme, en t'y voyant.

L'hist. Si n'est-ce fable, ny fantosme, nous voicy tous deux, Dieu merci.

Le pol. Dieu soit loué, qui nous a conduits à sauueté, & nous a fait entrer & contrer lors que nous y pensions le moins. S'il te semble nous en remercierons ensemble nostre bon Dieu, de tout nostre cœur, & puis apres nous entretiendrons l'un l'autre tout à l'aise du succez de nos voyages.

L'hist. Nous ne pouuons honestement laisser passer ceste occasion, de remercier bien humblemēt nostre grand Dieu, sans encourir le vice d'ingratitude, l'un des plus desplaisans à Dieu, & moins souffrable entre les hommes. Mais il nous faut tenir la porte close, pour euitier l'inconueniēt qui nous pourroit suruenir, veu le lieu où nous sommes: où le pur seruice & l'inuocation du nom de Dieu (comme en tout le reste de la Papauté) est deffendue.

Le pol. I'espere que bien tost (comme il nous est commandé de Dieu, expedient pour nos miseres & necessaire pour nostre deuoir) il nous sera aussi permis de seruir Dieu par tout ouuertement. Apres que sa Maiesté aura fait iustice de la grande Paillarde, qui a corrompu la terre par sa paillardise, & qu'il apra vengé le sang de ses seruiteurs de la main d'icelle: lors que les Rois de la terre, qui ont paillardé avec elle, & ont vescu en delices, pleure-

DIALOGVE II.

pleureront & se lamenteront à cause d'elle, quand ils verront la fumee de son bruslement: Lors dy-ie, qu'il n'y aura plus nuls Chananeens en la maison du Seigneur des armees. Et que tous ceux qui seront demeurez de reste, de toutes les natiōs qui auront fait la guerre à l'Eglise de Dieu, adorerōt le Roy le Seigneur des armees. Ainsi que la predi& Zacharie en sa Prophetie.

L'hist. Je l'espere aussi tout ainsi. Cependant nostre deuoir est, de marcher en tout prudemment, & d'attendre en toute patience ce temps là que le Pere a mis en sa puissance.

Bien le pouuons nous prier qu'il abbrege ces iours-là, & qu'il haste la vocation de ses esleus.

Le pol. Tu dis vray. Or le prions donc à genoux, s'il te plaist de faire les prieres ie te suyuray de tout mon cœur.

L'hi. Je le veux bien. Prions,

Seigneur Dieu Pere eternal & tout puissant, Nous tes pures seruiteurs, ayans esté transportez par ta grace, du Royaume tenebreux, au Royaume de lumiere, & tost apres employez par ton Eglise en des charges importantes à ton seruice: Te rendons graces, nous te louons, nous te magnifions Seigneur, pour les biens infinis (& qui, à dire vray, nous sont incomprehensibles) que tu nous distribues iournellement de ta liberale & in fatigable main, de ce que par ton bras fauorable tu nous as conduits & ramenez nous ayant administré les choses necessaires à nostre voyage, & nous deliurāt des dangers ausquels nous sommes exposez le plus souuent pour nos pechez. Nous

te supplions Seigneur, qu'il te plaife en nous pardonnant nos fautes, continuer tes benedictions & graces fur nous, & fur tes autres enfans & feruiteurs, comme tu cognois estre expedient pour le bien de ta gloire. Sur tout Pere & Sauueur, fay nous tousiours fermement esperer és promesses du salut eternel qui nous a esté acquis par le sang precieux de ton Fils ton bien-aimé. Et nous fay continuellement dependre de ta providence, par laquelle iusqu'aux plus petits d'entre les oyseaux, sont nourris & soustentez, & les cheueux de nos testes comptez & gardez, iusques à tant Seigneur, que tu nous retires de ces miseres, pour nous faire iouyr de l'immortalité bien-heureuse, de laquelle iouyssent ceux que tu as retirez en paix. Ce pendant Seigneur, nous te supplions de prouoir en general & en particulier, à toutes les necefsitez de ton Eglise, de hastier le temps de la vocation des tiens, & abbreger les iours de la restauration des choses. Et de nous faire en particulier la grace que nous puissions bien tost estre rendus en sauueté, à l'Eglise qui nous a enuoyé pour luy pouoir rendre fidelemēt compte de la charge qu'elle nous a donnee : fay-le Seigneur, pour l'amour de Iesus Christ ton Fils nostre sauueur. Ainsi soit-il.

Le pol. Ainsi soit-il. Or il faut que ie te dye deuāt que passer outre, que ie me resiouy grandement, & m'esmerueille quand & quand, considerant la peine que tu as eue, & les dangers par où tu as passé en faisant vn si long voyage, de l'embon poinct que tu nous en rapportes.

L'hi.

L'hi. I'ay eu de la peine vrayement pour la longueur du chemin, & diuersité des Regions, par où il m'a conuenu passer. Mais la gayeté de cœur, de laquelle i'ay marché, m'a fait trouuer tout le labeur facile: Quant aux dangers, tu scay bien que celuy pour lequel ie marchois est bon & fort pour garder ceux qui se retirent en sa garde: aussi m'a-il tellement garanty que les dangers ne m'ont approché que de bien loin. Le plus d'ennuy que i'ay senty, ç'à esté (afin que ie n'en dissimule rien) les Karhous & autres insolences ou lon m'a voulu cōtraindre d'entrer par plusieurs fois en trauerfant les Allemagnes: Les coups de coude pareillemēt & les brocards de Franche dogues, dont les Anglois vsent souuent, conioints avec la vaine & superbe contenance, & autres desbauches qu'on voit en Angleterre, m'ont merueilleusement offensé.

Le pol. Il y auoit assez dequoy se fascher: mais l'ennuy seroit grand au double, si ces sottises estoient pratiquées par quelques Chrestiens & gens de marque. Et ie me doute bien que les Karhous Allemans ne se trouuent que parmi quelques vieux yurongnes Papistes, és tauerne & hostelleries où il seroit biē aisé de se faire seruir à part pour fuyr la violence de ces Sacs-à vin. Quant aux cours des Princes & Seigneurs Protestans, où tu auois le plus affaire, ie m'asseure que tu n'y as rien veu de semblable, ny pareillement parmi les Anglois de bonne estoïffe (si leur contenance ne trompe mon iugement) rien que courtoisie & douceur, accompagnée de toute modestie.

L'hi. Pleust à Dieu qu'ainsi fust l'amy cōme c'est pour la plus part, tout au contraire. Les plus grās y font les plus lourdes fautes, voire les plus religieux sont plus qu'il ne seroit à desirer, embrenez de ces ordures.

Le pol. Que me dis-tu?

L'hi. Il est ainsi ie t'en assure, & nul ne leur vient au deuant, ils s'en dispensent à leur gré.

Le pol. Et les Pasteurs, quoy cependant? ne repre-
nent-ils pas ces vices?

L'hi. La plus part sont des chiens muets, presque tous compagnons d'Hely, il n'y a point de discipline.

Le pol. Si est-ce que i'ay ouy dire qu'il y auoit en Angleterre plusieurs Ministres bons Pasteurs, qui desirās la reformation de la vie & mœurs des hommes, & de quelques ceremonies externes qui sont demeurees de reste de la Papauté, ne cessoyent de faire tout deuoir par escrit & de viue voix, pour mettre la discipline Ecclesiastique au dessus: Et quelque bon Prince Protestant qui la vouloit mettre en ses terres.

L'hist. Tu dis vray: Mais son bon vouloir n'a pas eu l'effet desiré: Et quant a ces bons personnages Anglois, du temps mesme que i'ay esté en Angleterre, ils ont esté merueilleusement trauaillez par les Ministres de la iustice: Les vns ont esté bannis, les autres deposez de leurs ministeres: Et leurs escrits parlans de reformation, condamnez comme seditieux.

Le pol. Est-il possible?

L'hi. Il est ainsi,

Le pol. Quant au dessein de ce bon Prince, ie ne m'esbahy pas par trop qu'il s'en soit allé en fumee, veu la tiedeur & lentitude de laquelle les Princes marchent, quand il est question de repurger les Eglises qui leur sont commises: Considérât aussi la malice des Peuples qui abusent le plus souuent du bon naturel de leurs Princes. Mais de ce fait-là d'Angleterre: i'en demeure tout estonné. Quelle iniustice! Quelle d'esloyauté! Ie me doute bien d'où cela peut venir, il ne peut proceder que de la bobance, ambition & insolence des Prelats Anglois, fauorisee de la Chattemiterie de quelques vns du conseil que ie te pourrois bié nommer. Mais qu'ils oyent (outre les passages de l'Escripture) ce que dit quelque grand personnage de nostre temps, parlant de la discipline Ecclesiastique. S'il n'y a (dit-il) nulle compagnie, ni mesmes nulle maison quelque petite qu'elle soit, qui se puisse maintenir en son estat, sans discipline: Il est certain qu'il est beaucoup plus requis d'en auoir en l'Eglise, laquelle doit estre ordonnee mieux que nulle maison, ny autre assemblée.

Pourtant comme la doctrine de nostre Seigneur Iesus est l'ame de l'Eglise, aussi la discipline est en icelle, comme les nerfs sont en vn corps pour vnir les inembres & les tenir chacun en son lieu & en son ordre. Pourtant tous ceux qui desirent que la discipline soit abbatue, ou qui empeschent qu'elle ne soit remise au dessus, soit qu'ils le fassent à leur escient, ou par inconsideration, cherchent d'amener l'Eglise à vne dissipation extreme.

L'hist. Cela est tant bien dit que rien plus: Mais

quel remede quand les principaux d'entre les gés d'Eglise qu'on appelle, qui deussent porter le flambeau deuant les autres, se contentans d'auoir receu la doctrine, n'ont cure de reformatiō. Et quel que bon exemple que leurs voisins Escossois & autres peuples qui l'ont receuë, leur en sachent dōner, n'ont pas honte de se monstrier ennemis ou uerts de toute discipline, cependant la feinte simplicité du surpelis plié menu comme celuy d'un prestre, la sotte & superflue clarté des chandelles en plein midy, le son sans intelligence des Orgues, La gaye musique gringotee ne manque point dedans leurs temples, en leurs seruices ordinaires. Là dessus Monsieur l'Archeuesque, Monsieur le Primat, Monsieur l'Euesque, & autres tels officiers accompagnez de pages, laquets, estaffiers, & autres falots, iusques à 20 30 40 100, & tel y en a iusques à 200 cheuaux.

Lepol. O Seigneur, iusques à quand y aura-il de tels Maistre d'hostels en ta maison! Quels vigneron, quels moissonneurs! ils ont prins l'Euangile en vain les paillards. & s'en sont fait riches.

L'hi. Bellement ie te supplie, tu es trop prodigue censeur, ils ne sont pas tous ainsi Dieu mercy, & pour le moins la doctrine est pure parmi eux.

Lepol. Voire dea! Mais où sont les fruiçts de la vigne du grand Seigneur? Ne sont-ce plustost des lambrusches que bons raisins? Et ne craignent-ils pas, ie parle à ceux que le Seigneur a establis guettes sur Israel, que le Seigneur leur redemande les brebis qui perissent par leur faute: Voire & les vns & les autres ne craignēt-il pas que le Seigneur oste

oste son Chandelier du milieu d'eux, & leur face souffrir la faim, ie dis la faim de sa parole vraye pasture des ames, puis qu'ils en abusent ainsi? Et ceste Princeesse leur Royne, qui a la reputation d'estre tât sage & vertueuse, qui porte le titre de chef de l'Eglise en son Royaume, & de deffesatrice de la foy. Est-il possible qu'elle & les seigneurs de son Conseil endurent vne telle desbauche en la maison du Dieu viuant? *L'hi.* Ce n'est pas là

tout, Il y a biē encore pis à craïdre. *Le pol.* Nostre Seigneur! qu'y pourroit il auoir de pire, entre ceux qui ont receul' Euāgile, que de n'ē vouloir (par maniere de dire) que la moitié, à sc. la seule doctrine?

L'hi. Ne seroit-ce pas chose plus deplorable, si encores de ceste moitié-là ils en faisoient si peu d'estat, qu'ils ne se souciaissent, quand bien, auourd'huy ou demain elle leur seroit ostee.

Le pol. Cela est bien certain. *L'hi.* Qr sont-ils presque sur le point de la perdre s'ils ne s'auisent.

Le pol. Ie serois extremement marri, quoy que le peuple qui en abuse soit digne d'en estre priué, si ce que tu dis auenoit: Mais dy moy comment ce peut estre. *L'hi.* Il ne faut que la seule mort de la

Royne, pour tout chāger & réuerser. *Le pol.* Comment, Bon Dieu! En 14. ou 15. ans qu'elle a regné, n'a-elle sceu establir telles loix & ordōnāces que la doctrine de l'Euāgile puisse demeurer pure apres sō despart bō gré mal gré la Papauté? A-elle si peu profité en la lecture des bōs liures, que i'en tens luy estre tât familiers? Faudra-il qu'un Cicero luy enseigne sa leçon, surpassant de zeile enuers la Republique Romaine, le zeile de ceste Royne, enuers l'Eglise de Dieu?

Quand il afferme n'auoir moins de soin de l'estat auenir que de l'estat present de sa Republicque: he Dieu, quelle lascheté voila,

L'hi. Je t'assure l'amy que si la Royne & son Conseil ou le Parlement d'Angleterre ny remedie, qu'ils sont venus comme à la veille de voir la subuersion de leur estat & de la Religion ensemble.

Le pol. Ha miserables! Et que tardent-ils, qui les empesche d'y mettre la main deuant la main?

L'hi. Rien ne les en destourne que la desbauche & la vanité de la cour, les delices des Prelats, la superbe des nobles: Et pour le dire en vn mot le peu de zele que la plus part des Anglois a enuers le seruice de Dieu. Et Dieu par son secret iugement, pour se venger de telle lascheté tient cōme en lesse vne royne d'Escoffe, que chacun cognoist assez plus proche de la Couronne d'Angleterre, pour la lascher tout aussi tost apres la mort de ceste cy. Et Dieu scait quel remuement on y verra s'ainsi aduient.

Le pol. O Seigneur! Et vit-elle encore ceste fatale Medee? Qui eust iamais cūydé cela? Catherine de Medicis, & les enfans ont bien surpassé en luxure, en cruauté & perfidie trestous leurs deuanciers tyrans, ils les ont dy ie, iustifiez, & aboly le plus de leur renom: Mais apres ceux-là, ie croy certes qu'on doit l'honneur à ceste cy, d'auoir couché à toutes restes son estat, honneur & grandeur, & rafraischy en plus de sortes le ieu tragique malheureux. Il sembloit bien que sa prison la deuoit auoir priuee des moyens de continuer ses deportemens: Mais à ce que l'on a veu la violence de cest esprit

esprit, n'a peu estre retenue ny empeschee qu'elle n'ait tété le dernier effort de s^{on} desti, trainât avec son defastre la ruine de tous ceux qui s'en sont accostez. L'infortuné duc de Northfolc a esté le dernier, qui par son supplice nous sert de bon témoin, qu'elle n'a laissé peril à essayer. Ayant fait la plus hasardeuse entreprise qui se peut faire, qui est, d'attenter sur la vie de celle qui a la sienne en sa puissance, & de contraindre ceux qui ont sa vie en leurs mains, de n'estimer point leur vie estre asseuree s'ils ne luy ostét la sienne: Mais qu'attendēt ils ces Anglois? N'y a-il ame qui remonstre à la Roynes & à son Conseil la necessité qu'ils ont de s'oster vne telle espine du pied?

L'hi. Voire dea: Il y en a eu des plus doctes & plus zelez qui n'ont rien oublié à luy dire sur ces arguments: Mais la royne d'Angleterre est si bonne, elle est tant pleine de clemence & douceur quelle ne prent point de plaisir à voir respandre le sang.

Le pol. Quelle douceur nostre Seigneur, & quelle clemence est celle là, qui traine avec soy la ruine d'un estat si beau & si grand, & de la Religion ensemble! N'est-ce plustost la cruauté la plus extreme qu'on vit onques? Si vne telle calamité se peut euitier par moyēs iustes & licites: Celuy qui ne l'empeschera ne sera-il pas coupable de tous les mal-heurs qui en aduiendront: Sera-ce pas vne cruelle clemence pour espargner le digne de mort, faire mourir tant d'innocents, & vne double charge de conscience à vn Prince de ne vouloir faire iustice, ne procurer le salut de tout son Royaume. Dieu preséte ce choix à la royne d'An

gleterre de faire iustice, & asseurer son estat & la Religion en Angleterre, ou refusant iustice, y ruiner l'estat & la religion ensemble. Car on ne peut dire qu'apres le decez de la Roynie d'Angleterre, les choses estant en l'estat qu'elles sont, il y ayt moyen d'empescher que la roynie d'Escoffe ne vienne à succeder, & par consequent tout l'estat du Royaume à renuerler, & la Religion à changer: tous ceux qui ne voudront estre si meschans que de quitter le ciel pour la terre, & renier leur religion, pour le moins bannis, chassez, eux & leurs enfans miserables, cōme on a ia veu le pourtraict au regne de la Roynie Marie.

L'hi. Cela est certain: Et beaucoup de gens de biē Anglois, avec lesquels i'ay deuise de cest affaire, ne s'attendent pas à mieux. Encore dernièrement la roynie Elizabeth, estant tombee malade (craignant que pire luy auint) il y en auoit desia plusieurs qui pensoient à troussier leurs quilles.

Le pol. Ha pources gens! Et comment est-ce qu'un Parlement (duquel l'autorité est si grande, comme tu scay) ne fait ouuertement resoudre ceste Roynie en ce faict-cy, en ce fait dy-ie, auquel il n'est pas question seulemēt de punir le passé, mais aussi d'euitier le mal present & aduenir. Dieu aura bien puny d'auuglement, ceux qui ne verront clair en cest affaire. Ceux qui ont remis vn pareil forfait autrefois, l'ont remis à ceux de qui il n'auoyent occasion de douter semblable conspiration: mais de pardonner à ceux qui retiennent la mesme volonté, & mesmes moyens pour mal faire,

re,

re, c'est pluſtoſt temerité que douceur.

L'Angleterre tient (comme l'on dict) le loup par les oreilles. ils ne le peuuent tenir long temps, & encores moins le laſcher, que en l'une & l'autre forte il ne leur face beaucoup de mal. Le peril y eſt tout euident, & ia eſſayé: vouloir encores choquer au meſme eſcueuil où l'on vient de faire naufrage, ce ſeroit à tort, comme dit le prouerbe, qu'on accuſeroit Neptune.

Cela eſt bien certain, que tant que la royne d'Eſcoſſe y fera, elle ne ceſſera de troubler ceſt eſtat, par conſpirations inteſtines: Et ſi elle en eſt vne fois hors (comme Charles de Valois s'eſſaye iournellement de l'en tirer) par guerre externe.

Il n'y a rien de ſi pernicieux à vn Royaume que d'y auoir vn ſucceſſeur, ayant des qualitez ſi pernicieuſes à vn eſtat, que la royne d'Eſcoſſe. Car en premier lieu, C'eſt vn ſucceſſeur ennemy, elle l'auoit aſſez monſtré par les guerres paſſées. Mais en la conſpiration derniere elle a deſcouuert la plus capitale haine qui ſe peut monſtrer.

L'ambition & cupidité de ceſte Couronne, ne luy permet point d'attendre le temps de la ſucceſſion. Elle a autrefois vſurpé le titre & les armes.

A preſent par ceſte conſpiration, elle a monſtré d'en vouloir auoir la poſſeſſion & la commodité.

Dauantage, elle eſt eſtrangere de nation, tellement que l'affection naturelle, comme ſeroit

en vn autre successeur qui seroit fils, ne peut arrester l'ambition qu'elle a d'empieter le Royaume.

Item elle est estrangere de religion, qui est la pire qualité de toutes, d'autant mesmes, qu'elle a (comme i'ay entendu dire, les partis pieça dressez dans le Royaume, tellement qu'il n'y escherroit que le coup de l'execution.

La retention donques d'un tel successeur ne peut estre que tresdangereuse à tout estat: Et au contraire l'extermination fort vtile & au grand repos & tranquillité d'iceluy, de sorte qu'on ne peut douter que ce ne fust vn grand bien à ce Royaume de luy oster ceste espine du pied, qui ne cesse de le troubler. & picquer: Et de s'exposer au peril, qu'on peut facilement & par moyens licites euitier, pour apres essayer d'estre sauuez par quelque voye miraculeuse de Dieu, & aimer plustost demourer tousiours en danger, en retardant ou refusant iustice, que s'asseurer de son salut avec la iustice. Cela s'appelle en bon François, Tenter Dieu trop vilainement.

L'hi. Tu en parles bien à ton aise & ainsi comme tu l'entens: Mais ie me doute bien l'amy que si tu tendois vne oreille à l'accusée & à ses droits, que possible tu pourrois faire vne toute autre conclusion.

Le pol. Ia à Dieu ne plaise que ie tende l'oreille à ceste bonne Dame-là: l'entens qu'elle a trop de moyens pour corrompre les plus parfaits. Mais si serois-ie bien aise d'estre en lieu où son faict fust traité, pour en dire ce qu'il m'en semble.

L'hi. Tu en as desia dict assez pour te garder d'en estre

estre iuge. Et nous auons (comme tu scay) à traiter d'une autre matiere: toutefois pource que cest affaire importe tant à l'Eglise de Dieu, si tu veux, afin que faute de raisons, on ne laisse plus loquement vne punition si necessaire en arriere, ie tiendray le parti de la royne d'Escoffe (par forme de deuis) & t'allegueray au mieux mal qu'il me sera possible, tout ce que ces partizans alleguent, pour l'exempter de son dernier supplice, toy au contraire debattras ce qu'il te semblera estre raisonnable, selon l'estat, & la conscience pour le bien de ce peuple-là. I'ay bon moyen d'en aduertir des Myllords qui me sont amis. Apres cecy, ie te feray entendre le succez de tout mon voyage.

Le pol. Ie le veux bien. & si ne fay point de doute que ie n'en puisse bien resoudre ceux qui sans paison avec vn iugement pur & net, voudront mesurer mes raisons. Mais deuant que passer outre, ie suis d'avis qu'en ce fait cy (comme en toute autre matiere d'estat) nous ayons deux considerations conioinctement, L'une, Si ce qu'on propose est honeste, l'autre, S'il est utile. Ceux qui en matieres d'estat, dient qu'il ne faut cōsiderer que l'utilité, monstrent qu'ils n'ont guere l'honneur, & encores moins la conscience en recommandatiō. Le populace d'Athenes suffit pour leur faire hôte au iugement qu'il donna, du conseil que Themistocles leur vouloit bailler sās le declarer qu'à vn. Ils esleurent (comme tu scay) pour l'ouyr non point le plus affectionné à l'amplification de leur Republique, ains Aristides le plus iuste, auquel apres qu'il leur eut rapporté que le cōseil de The

mistocles estoit fort vtile , mais , tres iniuste: Ils dirent tous d'une voix qu'ils n'en vouloyent point: Nous auons donc en ce faict-cy obligatiō & deuoir de regarder autant la iustice & honesteté, cōme l'vtilité publique du royaume d'Angleterre. De ce biē public s'il y a interest ou nō, i'en ay desia, ce me semble, parlé assez: reste seulement à vuyder, si le fait est aussi iuste & honeste, comme vtile & necessaire. Il est bien certain & ne se peut nier, que c'est vn des plus grans crimes qui se peuuent commettre enuers les hommes que de conspirer contre le Roy en son royaume, contre son estat & rauissement d'iceluy: l'exemplaire punition de Coré, Dathan, & Abiron le tesmoigne assez: Dauid ordonné & esleu de Dieu pour estre Roy apres Saul, s'est contenté de se deffendre & se garentir sans iamais attenter sur la personne de Saul, à qui neantmoins il estoit destiné successeur de la bouche de Dieu. Et combien que Saul luy fist guerre mortelle & iniuste, si est-ce que Dauid se condamnoit comme digne de mort, s'il eust attenté contre Saul, & fit mourir celuy qui l'osa entreprendre, quoy qu'il se couurist du commandement & de la necessité de Saul. Ce seroit vne superflue & vaine ostentation de s'amplifier en long discours sur la preuue d'une maxime si indubitable: Que celuy qui veut renuerser l'estat & attēter sur la vie du Seigneur souuerain d'iceluy (ie ne parle pas du tyran ny de la tyrānie aussi) est digne du supplice de mort: & est permis, voire cōmandé aux Peres de massacrer leurs enfās, & aux freres leurs freres qui conspirent contre l'estat. Aussi qui regarde combiē de maux & de crimes

sont trouuez en ce seul crime, combiẽ de personnes y sont offensees : les ruines & calamitez qui s'en ensuyuent: la lōgue misere qu'un tel fait traîne apres soy, il s'en trouuera tant d'expres & en si grãd nōbre, dōt chacũ est seul digne de mort qu'il n'y a pas assez de supplices pour vne telle hydre de crimes. Il ne faut que se figurer l'image d'une desolatiō vniuerselle de tout le royaume, la cruauté des proscriptions & calamiteux spectacle des pros crits, pour iuger le merite de celuy qui en aura esté cause. Et iettant les yeux plus loin considerer qu'il faut abolir toute espece de Republique & d'estat, & rēdre les hōmes brutaux sans societé ne iustice, si tel crime n'est condāné, d'aurāt qu'il n'y a estat qui puisse subsister, si telles cōspiratiōs demeurerēt impunies. Et d'autre part leuant encores les yeux plus haut, considerer de qui procede l'authorité & puissance que Dieu a mise aux Princes souuerains, qui leur rait le sceptre resiste à la puissance de Dieu, & viole ce qu'il a voulu estre saint & inuiolable par dessus autres choses humaines. Ce seroit chose trop ridicule de pēser excuser ce fait, pour dire que le crime n'a pas esté effectué, ny par cōsequēt tous les susdits maux ensuyuis. Car en vn tel crime, si on attēd l'exēcutiō, il ne reste plus moyē de le punir: il faut que l'ētreprise soit punie cōme le fait: autrement iamais il ni auroit punitiō. Car si le crime eust reussy, qui eust puny les coupables? il n'y eust eu ny loy, ni iuge pour les cōdāner. Au cōtraire ils eussēt eu le pouoir sur la loy & iustice. Les exēples de ceux qu'on lit auoir esté punis ne sōt pour auoir executé: ains

seulemēt pour auoir attenté. Reste donc pour vn principe consenty & indubitable par toutes les nations de la terre, & par toutes loix diuines & humaines. Que vne telle conspiration est digne de plus de morts & supplices que le coupable ne scauroit souffrir : & par consequent sensuit que la punition n'est pas moins iuste & honeste, qu'elle est vtile & profitable.

L'hi. Je t'accorde cela simplement : Mais aussi il faut que tu me confesses, par l'aduis de Ciceron mesmes, que si l'on propose deux honestes & deux vtils, quand & quand qu'il faut prendre le plus vtile, le plus honeste & mieux seant.

Le pol. Je l'auouē.

L'hi. Il y a plus : C'est qu'en toutes choses & sur tout en tous iugemens, on traite premier des personnes, apres l'on traite de leur fait, ie dis notamment des personnes du iuge & de l'accusé.

Le pol. Je le confesse, mais que s'ensuyura-il pour tant?

L'hi. C'est que si nous considerons les qualitez de la personne de la royne d'Escosse, nous trouuerōs pour la premiere, qu'elle est maistresse de sō Roy aume, de pareille puissance que la royne d'Angleterre n'est subiecte, inferieure ny iusticiable. Qui es tu donc, dit l'Escripture, qui iuges le seruiteur d'autrui; Dieu a, comme avec vn cordeau, departy la terre entre les hommes. qui rasche de l'outre passer, contreuient au dixieme commandement perpetuel & inuiolable. Et d'aller resusciter quelques vieux droits de souueraineté, que l'Angleterre pretend dessus l'Escosse, & en vouloir vser.

pour

pour rendre la royne d'Escosse iusticiable de la royne d'Angleterre. Il n'y a homme de bon iugement, qui ne die que ce seroit des pretendues couleurs & recherches, pour se deffaire d'une Princesse à qui l'on veut mal. Car puis qu'elle a esté auant sa prison en possession, de se dire Monarque en son Royaume, elle ne peut estre par la contrainte tenue, qu'en la mesme conditio qu'elle estoit lors de la premiere heure de son emprisonnement.

Ce sont les loix du gråd Empire Romain, en toutes les grandes guerres qu'ils ont eues par toute la terre: C'est la raison naturelle qui le persuade assez à vn chacun. Et de pretendre aussi qu'elle n'est plus Royne, qu'elle a esté priuee du Royaume par sa desmission, & par la deliberation des estats d'Escosse: Ce sont des traits que la Royne d'Angleterre, ny autre Prince ne peut approuuer, sans faire tort à l'autorité que tous les Princes souuerains vsurgent & pretendent auoir, de iuger & donner la loy à leurs suiets, non point estre iugez ny receuoir la loy d'eux, ou estre cōtables de leurs actions qu'au seul Dieu quoy qu'ils facent. Turcay bien que le nostre s'en est souuent fait à croire. Et en telles occasions, il semble que les Rois sont tous vnīs à reprimer & cōbatre le faict des suiets: Tant s'en faut que la royne d'Angleterre s'en puisse seruir pour s'approprier autorité sur le royaume d'Escosse. Il reste donc à la royne Marie Stuart, ceste qualité de Royne souueraine, non inferieure de la royne d'Angleterre, laquelle par consequent ne peut iustement cognoistre ny iuger sur elle: d'autant que le fondement

plus grand & preallable pour solidier vn bon iugement, c'est d'establir la puissance & autorité legitime de celuy qui veut estre iuge.

Les ambassadeurs des Rois sont par toutes les plus agrestes nations, par toutes especes de religions, inuiolables, & ceux qui les offensent tenus pour execrables & violateurs du droit des gens: à plus forte raison ceux qui offensent les Rois, desquels les ambassadeurs n'ont que la reputation. Les Romains ont laissé vn exemple qui est en plusieurs points cōforme au fait de la royne d'Escolse. C'est des ambassadeurs venus de la part des Tarquins à Rome pour emporter leurs meubles apres leur reiection. Ces ambassadeurs firent vne conspiratiō avec aucuns Romains pour remettre les Tarquins & renuerfer la Republique, tuer les Consuls & principaux d'icelle: la conspiratiō est descouuerte: les Romains sont punis. iusques à la que Brutus fit mourir ses propres enfans. quant aux ambassadeurs, le fait est debatū au Senat, où le droit de gens le gaigna, & furent les ambassadeurs enuoyez en seureté. Celuy qu'ils representoyēt qui estoit Tarquin estoit chassé de son Roy aume, comme la royne d'Escolse: les ambassadeurs auoyent faict la conspiration dans Rome, apres y auoir esté receus, comme la royne d'Escolse a fait en Angleterre apres y auoir esté receue. Et toutefois il fut iugé qu'encore en ce cas ils estoient inuiolables.

La seconde qualité que la royne d'Escolse peut alleguer pour estre exempte de la generale condānation des cōspirateurs, est, qu'elle est refugeie en Angle-

Angleterre: chacū scait cōme elle y est venue à refuge apres la desroute d'une bataille, cōme elle y a esté receue à refuge & seureté de sa vie: à ceste heure la faire mourir, on dira que c'est l'acte le plus indigne d'un Prince qui ait esté fait iamais à autre Prince. Les plus barbares Princes ont eu ce ste humanité de recevoir les rois deiectez de leurs thrones, & les maintenir en toute seureté, les traiter avec honneur & dignité: & ont pensé que c'estoit leur propre grandeur de secourir, ou pour le moins retirer les rois expoliez de leurs estats, soit par leurs suiets ou par autres Princes. Et n'y a eu iamais difference de religiō, inimitié passée, ny autre occasion qui ait empesché ce respect deu à la maiesté des Rois & Princes souuerains, & à ceux qui leur appartenēt. On lit de Chilperic 4. roy de Frâce, que les François chasserent de son royaume qu'il fut receu à refuge par le roy de Lorraine Loys. Alphōse roy de Portugal chassé par son frere Sancho roy de Castille fut receu par le roy de Grenade Tilleda, biē qu'il fut Sarrazin: & quoy qu'il luy fust pedit, qu'il ruinerait sa posterité: il le tint en seureté, & le laissa aller apres la mort de son frere en son royaume. Les rois Loys II. & Charles 8. receurēt Zizim ou Gemes Turc deiecté de l'Empire par Baiazet son frere, voire mesmes le pape Innocēt le receut. Il est vray qu'Alexandre 6. son successeur luy fit en fin un trait de Pape. Themistocles fut receu par le roy des Perses, & quoy que sa sœur luy demādaist punitiō, de ce qu'il luy auoit tué ses enfans à Salamine, iamais ne voulut violer l'Azyle & refuge, qui est és maisōs des Rois pour tous les Princes affligez.

Il y a biē eu en plusieurs Roys & Princes, cōme en tous estats, de la meschanceté & nō gueremoīs d'exemples de ceux qui ont enfreint & violé ce saint droit d'hospitalité, mais le consentemēt vniuersel de toutes les nations de la terre a detesté ce ste perfidie, la fin mal heureuse de la plus part des perfides les condamne assez, les poetes s'en sont seruis pour suiets de leurs tragedies, & les ont logez en leur enfer fabuleux, parmi les plus cruels tourmens qu'ils ont peu excogiter. Les histoires en rapportent des exemples dignes plustost d'estre enseuelis que recueillis en la memoire des hōmes, si n'est pour la fin qu'ils ont eue miserable.

On n'a que faire de disputer si la royne d'Angleterre a donné la foy à la royne d'Escosse, de la tenir en seureté : Car depuis qu'elle est receue, la detenir vn si long temps, cela importe à ses promesses de seureté: autrement il eust fallu dès le cōmencement ne la recevoir point, comme on voit par les histoires Romaines, que quand ils ne vouloyent donner seureté aux estrangers qui venoyēt à eux: Ils leur commandoyent dedans dix iours de desloger de l'Italie, mais que depuis qu'ils les auoyent receus, ils les ayent recerchez de rien, on ne l'a veu iamais. Aussi n'y a-il homme qui ne blasme ceux qui de froid sang font mourir vn qu'ils tiennent en leur puissance, encōres qu'il soit leur ennemy, & par eux prins en guerre, ce que n'a esté la royne d'Escosse.

La troisieme qualité de la royne d'Escosse est, qu'elle est prisonniere. Il sembleroit que ceste qualité luy deust preiudicier, par ce que par cela
on

on cognoist qu'elle n'a point esté receuë comme
refugiee ny donné aucune foy : Mais c'est au con-
traire: si elle auoit esté receue à refuge & promes-
se donnée, on luy pourroit imputer d'auoir con-
spiré contre celle qui luy auoit vsé de ceste gran-
de humanité: à present n'ayant receu aucune hu-
manité de la royne d'Angleterre, elle ne luy est de
rien obligee, voire que pour luy auoir vsé de ce-
ste rigueur & n'auoir exercé en son endroit, ceste
generosité & beneficence royale, comme les Rois
dont i'ay parlé, elle auroit occasion d'en prendre
vengeance: Comme fit d'un roy d'Hôgrie quatrie-
me, Federic duc d'Austriche, qui ayant fuy vers
luy apres la desrouted d'une bataille gaignee sur luy
par les Tartares: il le retint prisonnier, & le con-
traignit luy bailler d'argent & trois Comtez pro-
chains d'Austriche. En fin estant deliuré, luy fit la
guerre, & le tua à une bataille. Il est certain que la
royne d'Escoffe a esté tousiours sous bonne & seu-
re garde, i'amaï n'a esté en liberté sous sa foy: un
prisonnier qui n'est point sur sa foy & à qui on a
baillé garde: il ne peut estre blasmé de rechercher
sa retraicte par toutes les voyes qu'il est possible.
Mesmement qu'elle dira auoir esté iniustement
faicte prisonniere: Car où l'on pretend qu'elle
soit prisonniere de iustice, ou de guerre: autre ti-
ers moyen agile ne s'en peut trouuer: d'estre pri-
sonniere de iustice, i'ay desia dit qu'elle n'est iu-
sticiable de la royne d'Angleterre: Par ainsi elle
ne peut estre prisonniere de iustice en Angleter-
re, par ce que le fondement d'une vraye iustice y
deffaut, c'est la puissance du Iuge: D'estre prison-

niere de guerre, on demande en quelle guerre les Anglois l'ont prinse. Que l'on se represente ce que Elizee dit au roy d'Israel, quand il amena les Syriens miraculeusemēt auueglez au roy d'Israel, lesquels voulāt faire mourir. le Prophete luy dit, qu'il ne les auoit pas prins par glauiue : & par ainsi qu'il ne les pouuoit faire mourir, ny retenir : ains les deuoit laisser aller en paix:comme il fit.

Si on vouloit subtilizer sur les actiōs passees de la royne d'Escoffe, & dire qu'elle est chargee d'auoir fait mourir le feu roy d'Escoffe sō mary, natif d'Angleterre:par ainsi qu'il estoit loisible à la royne d'Angleterre de cognoistre & iuger du tort fait à son suiet par vn estrāger le trouuāt en sa terre. Ce seroit entre gens de bon iugemēt vne couleur recerchee, pour masquer vne charité de Cour : & ne fust il que de ce que le feu roy d'Escoffe se faisant roy d'Escoffe, quitta assez par la sa naturelle patrie. Et la Royne mesme l'ayāt approuué pour roy d'Escoffe, raisiblement abdica de soy son suiet: comme ancienemēt les patrōs leursferfs. Par ainsi elle ne la peu tenir depuis pour son suiet.

Et quand bien la iustice, le droict & la raison, permettroyēt de faire mourir legitimemēt la royne d'Escoffe : encores proposera-on à la Royne d'Angleterre, pour l'esimouoir à grace & cōmiseration:Premieremēt que la royne d'Escoffe est sa prochaine parente. L'exēple de Dauid enuers son fils Absalon:du roy Charles 5. enuers le roy Philippe de Nauarre. Puis le naturel de la royne d'Angleterre ayant tousiours regné en telle douceur, qu'elle en est louee & admiree par toute la terre

terre: d'oublier ceste vertu si recommentable aux Princes, que la debõnaireté par la cruelle effusio de sãg de les plus proches, les anciens Empereurs qui ont pardonné les cõiurations contr'eux faites, luy seront proposez, lesquels elle a surpassé iufques à present en ceste louãge d'humanité & clemence. Dauantage la punition qu'on en feroit si ignominieuse: que si d'un costé on met deuant les yeux la maïesté Royale, en laquelle chãcũ à veu la royne d'Escoffe, estant royne d'Escoffe & de France des deux plus ancienes Couronnes de toute la terre, & apres le spectacle miserable, qu'elle fust liurée entre les mains d'un bourreau: il n'y a si felon & cruel cœur tant fust il feueré & hardy en la condãnation, qui ne fust amolly & larmoyãt à l'exécution. D'autre part le respect du fils du roy d'Escoffe sera de quelque valeur, pour respecter l'honneur de la mere inseparable de l'honneur du fils: lequel ne peut estre, s'il a bon cœur, qu'il ne se ressent de deshõneur que sa mere aura souffert par la main des Anglois: tellement que quãd la mere en seroit digne, si on aime ou respecte le fils: il faut luy deferer en cest endroit qu'on ne deshõnore point la mere & luy en elle consequẽment. Outre les points que i'ay traictez de la iustice & de la cõmiseration, encore adioustera-on ce point de l'vtilité du royaume: car on dira si on viẽt iusques là que d'entreprẽdre sur la personne de la royne d'Escoffe: les Rois voisins auront un beau pretexte, voire occasion, digne de Rois, protecteurs des Princes affligez, d'entreprendre vne guerre contre la royne d'Angleterre: de sorte que

pensant asseurer son estat elle le met en guerre & en danger: pour le moins le roy d'Escoffe son fils, comme nous venons de dire, s'il deuient grand: ne feroit pas vrayement fils s'il ne haïssoit mortellement l'Angleterre, voyant l'outrage qui aura esté fait à sa mere: & quoy qu'il trouue bon d'estre Roy asseuré par ce moyen, si est-ce qu'il fera comme Dauid de celuy qui auoit tué Absalon son fils, ennemy & conspirateur contre sa vie & son estat. Voila donc vne haine entre ces deux Royaumes qui sont à present de bon accord, & vne guerre mortelle preparee à venir.

Ie te laisse à penser maintenant l'amy, si ce ne sont pas là des raisons & circonstances de tel poids qu'elles peuuent bien emporter à vne iuste balance, tout ce que tu pourrois dire alencontre pour vouloir comprendre la royne d'Escoffe en la condemnation que nous tenons tous estre tresiuste, sur les conspirateurs contre l'estat & la vie d'un Prince.

Le pol. Tes raisons ont quelque apparence, pour emporter les passionnez au party que tu auois prins à deffendre: Mais elles ne peuuent en rien esmouuoir vn cerueau bien fait, vn iugemēt cler, & vne conscience nette, qu'elle ne iuge le plus honeste, le plus iuste & vtile estre tousiours de mon party. Et qu'il soit vray, escoute vn peu en silence ce que i'en scay & ce que ie t'en veux dire.

Le premier poinct que tu as allegué de ce que la royne d'Escoffe n'est iusticiable de la royne d'Angleterre, ains est egalle en puissance à elle, souveraine en sa terre comme elle, & que ce se
roit

roit vsurper sur le Sceptre d'autrui, &c. Tout cela à lieu (afin que ie me taise de sa desmission) quand elle seroit en Escosse, ou qu'il seroit question de ce qu'elle a fait en son Royaume: Car alors la royne d'Angleterre n'y a que voir, & ne la pourroit iustement recercher en aucune façon, sous quelque pretexte que ce fust (si ce n'est pour l'oppressiō & tyrānie qu'elle feroit à l'Eglise de Dieu & au royaume de Iesus Christ, lequel estat espan- du au long & au large par toute la terre, n'est en- clos dans aucunes limites. La deffense duquel est egale- ment & indifferemment recōmandee à tous Princes de la terre: Pour cecy dy- ie le Prince qui a esgard à son deuoir, peut recercher, chastier & combattre son cōpagnon qui fait la guerre à Dieu. Constantin sert de bon exemple qui renga par armes Licinius à laisser en paix les Chrestiens qu'il persecutoit en ses terres. Mais de ce que la royne d'Escosse a fait estat en Angleterre, qui peut dōter qu'elle n'en puisse estre iugée par la royne d'Angleterre? La souueraineté des Rois a lieu en leurs Royaumes: mais depuis qu'ils sont au royaume d'autrui, leur souueraineté n'a point de lieu. Car en la terre d'un souuerain, il n'y a personne qui ne luy soit inferieur, mesmes en ce qui concerne l'estat & la seureté de la Republique. L'on voit cōme les Rois en ont tousiours vsé quelque autre Roy qui viene en leur terre, soit-il tant amy & parent qu'il voudra, quelle gratification qu'on luy vueille faire, jamais on ne permet qu'il commande souuerainement: si n'est avec autant de puissance que par courtoisie on luy ottroye. C'est vne

chose pleine de ialousie que la souueraineté, qui ne se communique iamais à aurray, de sorte que toutes les raisons que la royned' Escosse pourroit alleguer en cest endroit font contre elle. Car si pour estre souueraine elle pretéd que nul ne peut ny doit attenter sur sa personne, par ce que ce seroit entreprendre sur la personne & estat d'un souuerain. Pourquoy est-ce qu'elle a entrepris & coniué contre la personne de la royne d'Angleterre & son estat mesmes en son Royaume? Et tout ce qu'elle peut dire pour extoller la souueraineté & exemption des Rois fait contre elle. Par ce que c'est la premiere qui l'a violee, par ain si ellene s'en peut plus seruir, non plus que celuy qui enfreint vn priuilege, ne s'en peut plus aider, mesmes enuers celuy enuers lequel il l'a rompu, Celuy qui n'estoit respecté par le Consul comme Senateur, disoit qu'il ne le respecteroit aussi comme Cōsul. Je ne veux pas debatre si elle est pareil le, ou subalterne à l'Angleterre: si elle est encores Royne ou priuee de son Royaume, cela est certai que les estats l'en ont peu desinettre. Mais quād elle seroit plus asséeuree royne ou monarque, quelle n'est, puis qu'elle ne craint en la terre d'un autre Roy faire des entreprinse pour luy oster la vie & la Couronne, ne peut il pas iustement dire? Pourquoy voulez vous que ie respecte la souueraineté que vous auez hors d'icy, que vous ne respectez pas la miene en ma terre propre?

S'il n'estoit permis à vn Roy de cognoistre de tels faits sur les estrangers Rois, le meschāt seroit de meilleure condition que l'innocēt. Il seroit loisible

sible de conspirer par prodicion cōtre les Rois:& les Rois ne pourroyēt deffēdre leurs vies & leurs estats par la iustice. Et tant plus doit il estre loisible à vn Roy de maintenir son estat par vne iuste punition sur vn autre Roy ou Monarque, que sur vn autre qui ne seroit souverain: d'autant qu'encores pourroit on desirer que le Roy offensé en requist iustice au superieur du coupable, pour n'estre iuge ē sa cause propre. Mais où il n'y a aucū iuge par dessus le coupable: ou il faut que les Rois fassent eux mesmes la iustice, ou biē qu'ils soyent en pire condition, que les plus infimes. Car à faute de iuge ils n'auroyēt aucune reparatiō des torts qui leur seroyent faits. Et toutefois la où il n'y a point moyen d'auoir iuge, les loix permettēt aux suiets mesmes de se faire iustice de leur main.

Au reste ie te confesse, que (comme tu as dict) les ambassadeurs sont inuolables, mais c'est tant qu'ils se contienēt aux termes d'ambassadeurs: Mais quād ils sortent hors des bornes de leur estat, ils ne doyēt plus estre tenus pour tels. Les Romains ont attribué la prise de Rome par les François au crime, qui auoit esté cōmis par Q. Fabius leur ambassadeur enuoyé aux François, où il tua hostilemēt vn François, & apres s'en alla à Rome. Les François demāderent aux Romains, qu'ils le leur baillassent, pour auoir le supplice que merite vn ambassadeur qui fait actes d'hostilité.

Les Fecialiens estoient d'avis qu'il le leur faillloit liurer: autrement que les dieux en seroyent fort courroucez & desplaisans. Le peuple Romain au contraire sauua ledict ambassadeur:

dont apres l'ire des dieux (comme ils disent) fut telle contre Rome, qu'ils donnerent la Cité en proye aux François, & ne leur resta de tout leur Empire que la petite tour du Capitole. Demades ambassadeur des Atheniens à Antipater, escriuoit des lettres à Antigonus, pour venir prendre Macedoine & l'Empire de Grece qu'il oisoit ne tenir qu'à vn filet vieil & pourry, pource que Antipater estoit vieil. Cassander le fit mourir comme traistre. Les ambassadeurs des Perles venus à Amyntas, roy de Macedone, voulurent violer ses concubines: Alexander son fils leur supposa des garçons qui les tuerent. Antonius fit donner les estruieres à vn ambassadeur de Cesar, & apres le luy enuoya, disant qu'il auoit parlé trop superbement. Que si le senat Romain a iugé les ambassadeurs des Tarquins estre inuiolables par le droict des gens, combien qu'ils eussent conspiré contre la Republicque: ç'a esté parce qu'ils ne faisoient autre, que la charge que leur maistre leur auoit baillee: mais ils en voulurent bien punir le maistre de ce qu'ils pouuoient: Car combien que auparauant ladicte conspiration descouuerte ils les declarerēt confisquezz & execrables aussi. La consequence n'est pas bonne, ce qui est permis à vn ambassadeur, sera permis au maistre: car les ambassadeurs ne sont pas inuiolables, pource qu'ils representent leurs maistres: Ains au contraire, les ambassadeurs qui viennent de la part de ceux qu'on voudroit le plus offenser

ne

ne laissent pas d'estre inuiolables : Et toutefois si on tenoit leurs maistres , on les traiteroit hostilement. Mais le priuilege des ambassadeurs est fondé sur vn droit de gens , par ce que s'il n'y auoit franchise & immunité pour telles personnes, toute seureté humaine seroit perdue, & ceux mes qui les offenseroyent sont interessez à les cōseruer, autrement on en feroit autant des leurs. Les Consuls Romains respondirēt à Hanno ambassadeur des Carthaginiens, que leurs maistres meritoient qu'on ne leur tint point la foy nō plus qu'ils l'auoyent tenue à leurs ambassadeurs: mais ils ne vouloyent pas punir au seruiteur ce que le maistre meritoit, non pour autre chose que pour la foy publique. D'ailleurs il y a des faicts, qui sont excusables voire louables aux seruiteurs, freres, enfans & femmes pour vne fidelité & affectiō seruiable & officieuse, qui toutefois seroyent bien punis aux maistres, peres & meres. Les histoires des seruiteurs qui ont hazardé leur vie pour sauuer la vie de leurs maistres iustemēt condamnez, sont vulgaires & en louange à chacun. Mais si les condamnez eussent fait de mesme, ils eussent esté doublement punis.

La seconde qualité & circonstance de ce quela royne d'Escoffe est refugiee en Angleterre, & par ainsi ne peut estre offensee sans reproche & note de perfidie, fait pareillemēt contre elle. Car d'auāt sō ingratitude est plus punissable, d'auoir voulu oster la vie à celle qui luy conseruoit la siene. Siceluy qui n'a rien meritē enuers le Prince qui le reçoit à refuge, veut que pour le seul respect

d'humanité on le conserue : à plus forte raison doit il rendre le mesme deuoir à celuy, qui luy a fait desia vn bon office de protection. Si ceux qui ont violé le droict d'hospitalité aux Princes refugiez vers eux, sont detestables: combien le meritent dauantage ceux qui l'ont violé aux Princes qui les ont receus?

Je tiens la foy & seureté donnee par la seule reception de la royne d'Escoffe, & accorde que ce seroit rompre la foy, d'offenser celuy qui a esté receu à refuge: mais c'est vne perfidie detestable d'offenser celuy qui le reçoit.

Les poetes ont encores plus abondé en tragedies composees sur ce suiet, de la punition de telles perfidies, que des premières. Les histoires pareillement n'en rapportent que trop d'exemples: la seule histoire de l'euerfion de Troye pour la perfidie commise par Paris à Menelaus, le consentement de toute la Grece à la punir & si obstiner dix ans, avec toutes les incommoditez & malheurs qu'il est possible.

Cleomenes roy de Sparte receu à refuge par Ptolomee, fuyant Antigonus, & ayant apres conspiré contre luy, se tua. Ptolomee l'ayant descouvert fit pendre ignominieusement son corps, comme indigne de sepulture. Mais qui est celuy là qui voudroit deffendre vne telle desloyauté, d'un qui auroit esté recueilly en sa misere par vn autre, & apres auroit conspiré contre sa vie? Qui tient vn tel fait impuny oste tout le lien de la societé humaine, & fait perdre tous les offices d'humanité entre les Rois, s'ils pensent qu'ayant receu

ceuy vn autre Roy à refuge, il luy seroit loisible cōspirer contre celuy qui luy fait bon office, sans crainte d'aucune punition. Il n'en faut faire iuges que ceux mesmes qui sont refugiez chez autrui, ceux-là les detesteront comme pernicieux & dommageables à tous les Princes, tant à ceux qui reçoynent, que aussi à ceux qui ont besoin d'estre receus.

Pour la dernière qualité & circonstance : Tu dis que la royne d'Escoffe estant prisonniere & mal traitée pour sa condition & dignité Royale, peut licitement tenter tous les moyens pour eschapper & recouurer sa liberté. Ceste opinion est veritable, mais qu'elle soit bien entendue : c'est à dire qu'on ne peut point imputer desloyauté à celuy, que l'on tient sur gardé, & ne se fie on en rien à sa foy, s'il cherche quelques moyens pour euader.

Mais que si vn prisonnier pour eschapper commet quelque crime qu'on ne l'en puisse punir : il s'ensuyuroit que pour estre prisonnier, il auroit toute licence de mal faire.

Le plus vrgent argument en ce fait, est de ce que la royne d'Escoffe pretend estre iniustement, & sans legitime occasion detenue prisonniere par la royne d'Angleterre, comme n'ayant esté prise en guerre ou autrement.

Et par ainsi, comme entre les Rois, le gatlaiue est le vray iuge pour punir, & venger leurs faits : Si elle a voulu faire tous apprests, pour venger par vne guerre le tort qu'elle pretend que la royne d'Angleterre luy fait, elle ne fait que ce

que tous les Rois feroient en semblable cas, & cōme ce duc d'Austriche fit enuers le roy d'Hongrie duquel tu as parlé. Je te responds que la royne d'Angleterre a si bien iustificié son faict enuers tous les Princes Chrestiens, & monstré que tant par les loix & conuenances des deux royaumes d'Angleterre, & d'Escoffe, que par l'vsage obserué entre les predecesseurs Rois de l'un & de l'autre royaume, il luy estoit loisible de retenir la royne d'Escoffe, & luy estoit impossible de la lascher sans faire tort aux loix anciennes & à son estat, qu'il n'est besoin de faire plus grande instance sur ce point.

Et mesmes quand bien la royne d'Escoffe eust peu pretendre auoir esté iniustement faite prisonniere apres auoir faicte ceste conspiration, lon ne peut dire qu'elle ne le soit iustement: comme il aduient souuent que d'une bonne cause, la pourfuyuant par meschans moyens l'on la rend mauuaise.

Pompee, Caton & le Senat Romain faisoient tort à Cesar de luy refuser le triomphe si iustement acquis: toutefois par ce qu'il le pourfuyuoit par conspirations contre la patrie, il n'y a homme qui n'ait iugé, qu'il auoit fait de sa bonne cause une mauuaise. Si on considere toutes les conspirations qui se font à vn estat, elles sont la plus part accompagnées de quelque tort, que l'on a faict à ceux qui viennent iusques à ceste extremite & hazardeuse entreprinse: mais ne s'ensuit pas pour ce la, qu'ils soyent innocens & non punissables.

La royne d'Angleterre mesmes suffira pour exemple,

DIALOGVE II.

ple, en ce fait : y eut-il iamais Princeſſe plus in-
 iuſtement & tyranniquement retenue prifonnie-
 re, plus ſeulement traitée, plus ſouuent expoſée
 au danger de mort qu'elle fut par ſa ſeu ſœur : cō
 biē qu'elle ne l'eut iamais offēſée ? Si eſt ce que
 iamais n'entreprint, ne conſpira contre elle : &
 quand elle l'eut entrepris, il eſt ſans doute quel-
 le eut eſté iuſtement condamnée, combien qu'el-
 le eut peu pretendre droit à la Couronne. Auſſi
 Dieu a ouy ſa iuſte plainte, & luy a fait iuſtice de
 ſa main.

Quand la royne d'Eſcoſſe auroit eu ſeulement
 ce but de recouurer ſa liberté, & employer les
 moyens tendans à ſ'eſchapper, elle ſeroit excuſa-
 ble : mais d'auoir voulu vſurper l'eſtat de la royne
 d'Angleterre & attenter ſur ſa perſonne : c'eſt biē
 indignement reconnu, ce que la royne d'Angleter-
 re a fait en ſon endroict. Elle a eu puiſſance ſur la
 royne d'Eſcoſſe, ſur ſa vie, (il eſt certain) ſur ſon
 eſtat. Les occasions en ont eſté ſi propres, ſi ſou-
 uent par tant de guerres ciuiles & partialitez qui
 ſont en ce Royaume-là, qu'il n'y a homme qui par
 diſcours humain ne le recognoiſſe : ſi eſt-ce qu'elle
 n'a voulu iamais attenter ſur ſa vie, ny la liurer
 es mains de ceux qui la vouloyent faire iuger par
 les eſtats : encores moins faire entreprinſe ſur le
 Royaume. Mais au contraire elle a taſché par
 tous moyens à le pacifier & le conſeruer pour ſon
 fils : toutefois à preſent elle luy rend tout le con-
 traire.

Ce que l'on peut alleguer pour attirer à cle-
 mence la royne d'Angleterre à pardonner ce fait,

est bien considerable pour auoir compassion de la royne d'Escoce. Aussi vraye iustice doit estre accompagnee de compassion, & vuide de toute cholere, malice & cruauté. Mais que pour vne pitié, il faille au lieu de iustice faire iniustice: & s'il faut auoir pitié, en auoir plus d'une seule personne, que de tout l'estat vniuersel, ce seroit mesurer à fausse mesure, & poiser à faux poids la clemence, & l'humanité, car s'il faut estre pitoyable, ce seroit plustost estre cruel, que humain, pour sauuer vn particulier, que on n'aye point de pitié de tout vn peuple, de tant de noblesse, de rât de familles, desquels la mort, le pillage, la ruine, & la misere estoit toute proiettee par ceste conspiration, & ne scautoyent estre asseurez que par la punition du chef de la coniuration.

Il y a eu des Empereurs qui ont pardonné les conspirations: Vespasien les mesprisoit toutes, par ce qu'il s'estoit persuadé, qu'il scauoit le iour, heure, & espee de sa mort.

Ce sont des exemples d'agereux à imiter: comme de ce pere, qui ayant descouuert que son fils le vouloit tuer, le mena en lieu où il estoit seul, luy baille l'espee, luy dit qu'il le tuaist, s'il vouloit. Il y a plus de temerité en tels exemples, que de clemence.

Mais en ce fait: il y a vne consideration plus importante, que en tous les exemples qui se peuvent proposer: & qui met du tout la Royne hors de puissance d'vser de clemence en cest endroit, sans offenser Dieu: Car il n'est pas icy question, d'une conspiration qui n'apportast autre changement

ment que d'estat, & regne temporel, mais elle importoit changement de la Religion, en laquelle, quand les Princes vouldroyent quitter leur offense, negliger le soin qu'ils doyent du salut, & repos des suiets que Dieu leur a baillié en protection, encores ne peuvent-ils quitter l'offense, qui tend à renuerser le regne de Dieu, son honneur, & gloire, & son vray seruice.

Il est certain, que si la conspiration eust sorty son effect, la Religion eust changé en Angleterre: l'intelligence du Pape, du roy d'Espagne, & du duc d'Albe le descouurent assez.

Que la royne d'Angleterre donques se represente, le iuste iugement que Dieu fit sur Saul pour auoir sauué la vie à Agag roy d'Amalec, Roy qui auoit coniuré la ruine du peuple, & du seruice de Dieu. Ceste clemence le fit reietter de deuant la face de Dieu, rendit inutiles les prieres de Samuel, iusques là, que Dieu luy despendit de prier pour Saul: & fit que le Royaume fust transporté de luy à son prochain, ainsi qu'en parle l'Escripture.

Achab ayant donné la vie à Benadab, ennemy & contempteur de la puissance de Dieu, fut condamné par la sentence de Dieu, prononcée de la bouche du Prophete, qui luy dit que son ame seroit pour la siene. Dieu a voulu que les hommes fussent clemens & doux à pardonner leurs iniures, & seueres à punir les sienes.

Et si on regarde bien l'histoire sainte, en laquelle les iugemens de Dieu se cognoissent au vray, & par certitude: (Car aux prophanes, ils ne

se cognoissent que par coniecture.) On verra plus de punitions, sur les Rois qui ont voulu estre clemens aux despens de l'honneur de Dieu, que sur ceux qui ont esté trop cruels. Saul est puny pour clemence: Salomon est loué de la seuerité: Iosué, ayant sans aucune humanité, tué trente vn Roy, est loué: Saul, & Achab, pour en auoir laissé échapper vn, sont condamnez à mort: c'est vne vertu fort recommandable aux Princes que clemence, mais le zele de la Religion, est plus commandé que la clemence.

De vouloir persuader qu'il n'est point vtile, de prendre punition de ceste conspiration sur la royne d'Escoffe, & vouloir faire peur à la royne d'Angleterre des Rois voyzins, elle a desia essayé, que les entreprinſes des Rois voysins ne cesseront pas pour reseruer la royne d'Escoffe: Mais au contraire, il n'y a rien qui ait donné courage, volonté, ny moyen aux Rois voysins, pour entreprendre sur son estat, que la reserue qu'elle a faict iusques à ceste heure, de la royne d'Escoffe. Il est certain que tous les troubles passez en Angleterre, ont esté brassiez par elle, & fondez sur l'esperance de la faire royne d'Angleterre. Les Rois qui s'esmouuoient de sa mort, sont ia esmeus: tant sous pre-texte de la seule detention, & du zele pretendu de leur Religion, que, pour dire plus vray, pour l'en- uie qu'ils ont de ce beau Royaume, si riche, & si opulent, qu'ils estimēt vne proye bien aisee, pour estre entre les mains d'une femme, n'estant appuyee de personne, & de laquelle ils imputent la clemence à timidité, & crainte de n'oser chastier
ceux

ceux qui troublent son estat. La punition de ceste conspiration, n'adiousterà rien à leur mauuaise volonté : mais l'impunité adiousterà bien aux moyens de l'executer. Le Pape, le roy d'Espagne, ny le duc d'Albe, quelle parentelle, ny confederation, ou amitié si estroicte ont ils à ladicte royne d'Ecosse, que pour son respect ils ayent iamais voulu s'armer contre la royne d'Angleterre? c'est plustost la haine que le Pape, le roy d'Espagne, & le duc d'Albe, portent à la royne d'Angleterre, l'enuie qu'ils ont de la voir si heureuse, au plus fort des malheurs de tous ses voisins.

L'ambition qu'ils ont de ce Royaume si florissant, & encores l'indignatiō qu'a le Pape, de voir le Religion plantee, tant en ce Royaume qu'en ce luy d'Ecosse, de voir ses reuenus, & son autorité du tout perdue, sans espoir de recouurement. La royne d'Ecosse ne leur sert que de couleur, & de leur fournir de moyens à pratiquer troubles & remuemens en tous les deux Royaumes : Quand la royne d'Ecosse ny fera plus, leur malice demeurera, mais leurs moyens cesseront, & entre autres celuy qui est le plus specieux, & auantageux pour leur party : C'est que la royne d'Ecosse ne peut faillir d'estre royne d'Angleterre, par le droict de prochaineté, & cours de son aage.

Ceste consideration apporte de grands malheurs à l'Angleterre : car les ennemis de la Religion & de la Royne, en ont le cœur enflé, voyant la saison de leur regne si proche : Ses plus affectiōnez seruiteurs, en sont au contraire intimidez, voyans leur ruine d'autant approcher : & les Prin-

ces estrangers sont retenus à s'associer à la royne d'Angleterre, si ce n'est pour mieux la trahir (comme nostre Tyran souhaite) sachans bien que l'amitié qu'ils contracteront avec elle, sera autant d'inimitié avec son successeur: tellement que ce feroit contracter avec la personne, non point avec le Royaume: par ce qu'elle estant moins, tout le Royaume sera renuersé.

On ne peut gueres bastir sur vn fondement, qu'on voit ne pouuoir long temps durer: & (comme dit le prouerbe) Il y a plus de gens qui adorent le Soleil leuant, que le couchant. Il est certain que ceste consideration, desfaucorise infiniment tous les desseins de l'Angleterre: Mais la facilité que la royne d'Angleterre a, de se priuer d'un tel successeur, & de s'en eslire vn proche, qui soit capable & suffisant, peut couper broche à tous leurs desseins.

Quant à l'indignation que le Roy d'Escoce pourra auoir à l'aduenir, ou contre ceux qui auront fait mourir sa mere, ou contre sa mere, qui a fait mourir son pere. S'il regarde la raison, il a plus d'occasion de se ressentir du meurtre de son pere, auquel ny a ny occasion, ny pretexte, ains vn parricide, & perfidie detestable: que de celuy de sa mere, qui est accompagné de toute la raison, & iustice, qu'il est possible de desirer à vn iuste iugement: Ioint, que c'est vne peur de si loin, & si incertaine: à scauoir de ce que fera vn enfant quand il sera grand, qu'elle ne merite d'estre reputée, au prix d'un danger present & euident.

Outre ce que la comparaison est fort inegale,
de

de la crainte d'une guerre externe, à une conspiration intestine.

Nous auons dit qu'en affaires d'estat, il faut regarder si ce qu'on propose est iuste, & utile au public: les autres respects de clemence, de liberalité, de generosité particuliere, doyent tousiours ceder à l'utilité publique: mais il y a encores vn tiers, qui surmonte tous autres: C'est vne necessité publique. Celle-la est preferee quelquefois aux loix diuines ceremoniales. Les Machabees qui ne voulurent combattre au iour du Sabbath, demourerent enseigneurs à leurs successeurs, de faire ceder les ceremonies diuines, à la necessité.

Les Romains disent, que leurs maieurs auoyent souuent preféré la necessité, à la Religion: Les loix politiques luy cedent. Caton qui en a esté le plus rude obseruateur, le persuada au Senat en la question Catilinaire: aussi le salut du peuple, est la souveraine Loy d'un estat: car alors, la necessité publique fait licite ce qui autrement ne l'estoit point: A plus forte raison sera-elle preferee à vne douceur, qui n'est que volontaire: & à vne clemence, qui traine avec soy la ruine de l'estat.

Que la necessité, & salut publique soit en cest endroit, il est assez aisé à iuger, par ce que dessus, où il a esté monstré que ceste conspiration n'apportoit pas seulement changement d'estat, mais ruine de Religion.

Il ne reste donques, que de bien fonder la verité, & certitude du delict: Et auoir intention

droicte, & sincere. N'apporter haine, ny passions à ce iugemēt: ains cerchant la verité, desirer plus tost trouuer l'innocence, que la coulpe. La coulpe estant verifiee, auoir compassion du malheur auquel le coupable est cheu: Mais auoir vne balance, & mesure iuste à ceste pitié, qui est, comme la haine particuliere, ne doit iamais nuire au public, aussi la particuliere amitié, ou commiseration, ne doit iamais faire contrepoids, à la pitié que le prince doit auoir, de la ruine publique, & generale de son Royaume: & encores moins, au zele qu'il doit à la conseruation, & amplification du regne de Dieu.

Le Prince qui refuse la iustice à vn sien suiet, est coupable deuant Dieu: à plus forte raison ce luy qui la refuse à tous ses suiets d'un coup, & notamment à ceux desquels on scait que leur mort estoit iuree par ceste conspiration: lesquels (à ce que i'ay entendu) sont des plus illustres de son Royaume. Et qui par les fideles seruices qu'ils ont fait à la royne d'Angleterre, meritent qu'elle leur octroye, ce qu'elle doit au moindre de ses suiets, qui est la iustice des machinations qu'on fait contre leurs vies.

Il est certain qu'il n'y a fidele seruiteur de la royne d'Angleterre qui n'aye fait, & deu faire tous les offices qu'il a peu, de descouurir, accuser, & cōdamner (chacun selon sa vocation & qualité) vne si malheureuse conspiration, & qui par là ne soit exposé, à la haine de tous les conspirateurs, & de leurs complices: & plus ils y auront fait leur deuoir, plus ils en seront hays de ceux qui sont les plus

plus principaux de ceste conspiration: de façon, que venant la royne d'Escolle à la succession du Royaume, ceux qui ont descouuert à la Royne d'Angleterre ceste conspiratiō, sont exposez eux, & leurs familles, à la haine d'icelle, si on la laisse impunie. Qu'est cela sinon pour sauuer le conspirateur, & ennemy, laisser en proye en ses mains, le fidele suiect, & avec ce, donner vn tres-mauuais exemple, à tous ceux qui doreseuuant scauront quelque semblable conspiration (comme il est à craindre, puis qu'on s'accoustume à telles factiōs en vn Royaume, que ceste-cy ne fera pas la dernière) à n'estre si volontaire à la descouuirt, voyāt la ruine qui leur est, & à leur posterité toute certaine, pour auoir voulu sauuer la vie, & l'estat à leur Royne.

Il ne faut pas aller gueres loin, pour voir les inconueniens, qui arriuent de pareils faits. Qu'est-ce qui a rendu le roy d'Escolle dernier, delaisié des siens, exposé à la cruauté de ses ennemis, que pour auoir quitté ses amis, lesquels luy auoyent descouuert ce qui touchoit à son honneur, & à sa vie, s'estans monstrez ses bons, & fideles seruiteurs, & s'estans par là, rendus ennemis de la royne d'Escolle, & des ministres de sa lubricité? Il voulut appaiser ses ennemis, & laisser ceux qui luy auoyent voulu faire seruice: il luy aduint que depuis, il n'y eut homme qui voulust, ou osast luy vser de pareils offices, lors que le besoin en estoit plus grand: aussi est ce vne fidelité, & resolution bien rare aujourd'huy, quand vn suiet descouure vn forfait, duquel il voit deux euenemens trescer-

ains devant ses yeux: à sçau. que celuy qu'il accuse, pourroit estre quelque iour son Roy, & auoir sa vie, son honneur, ses biens, & de tous les siens en sa puissance: & l'autre, Que quoy qu'il sache dire & verifier, l'accusé n'en souffrira rien.

Si le conspirateur estoit quelque personne infame, de laquelle ils n'eussent occasion de craindre la haine, & inimitié, on pourroit dire qu'ils ont interest particulier à ceste douceur, & clemencé, & qu'il n'y auroit que l'exemple public que qui fust frustré: Mais estant celle qui est la plus proche à estre leur Roynie, contre laquelle ils ont descouuerte ceste machination, & les laisser en proye entre ses mains, il n'y a pas vn de ceux qui s'en sont meslez, qui ne doieue penser, que c'est fait de sa vie, de ses biens, & de tout ce qu'il a de plus cher en ce monde. si la royne d'Escoce vient à estre leur Roynie.

Il est à esperer, que ceux qui ont esté fideles à la royne d'Angleterre, à la descouuerte, & verification de la coniuration, perseuereront toujours en la mesme fidelité, quelque danger qu'ils se voyent proposé devant les yeux. Or c'est vne tentation bien dangereuse, qu'un Prince pour garantir vn qui est digne de punition, mette en telle espee de desespoir ses plus loyaux seruiteurs.

Le refus de iustice fait par le Prince à ses sujets, mesmement à ceux qui sont les principaux, pres de sa personne, a esté tousiours dommageable

ble au refusant. L'exemple de la mort de Philippe, pere d'Alexandre, iuffira pour tous : Le desespoir où tous les suiets se voyent sans esperance de protection de leur Roy, les contraind d'aller chercher leur seureté ailleurs.

Or est ce le pire conseil qu'un Prince peust auoir, de delaisser en desespoir ses principaux seruiteurs, & les contraindre d'aller chercher leur protection, ailleurs qu'à son Prince naturel.

Si l'on s'amuse à l'opinion que l'on aura de la punition qui se feroit : C'est chose trop vaine, que les opinions, & rumeurs des hommes, pour les mettre deuant le salut. Fabius Maximus n'en estoit pas d'auis. Aussi, quiconque s'arreste à cela, il monstre n'auoir guere droicte intention.

Ce bon Empereur d'Antonin, aduerrissoit les Proconsuls qui alloient aux prouinces, de n'affecter en la iustice, reputation ny de seuerité, ny de clemence : car l'une, & l'autre affection, desuoyent du droict sentier de la iustice.

Ceux qui iugeront sainement, & sans passion de cest affaire, ne pourrôt estimer la royne d'Angleterre que tres-iuste Princesse, tres-sage, & bien zelee au salut de tout son peuple, & à la deffense & propagation de la vraye Religion Chrestienne.

Ceux qui en iugeront par affection, & contre la raison, ne meritent qu'on se soucie de leur iugement, ny qu'on dispute avec eux par raison, veu qu'ils la bannissent de leur iugement, par leur passion particuliere.

Pour conclusion, la punition de ceste conspiration sur la royne d'Escoffe, suppose qu'elle soit veritablement coupable, quoy que sachent dire & alleguer ses partizans, est tres iuste, & legitime, par toutes loix diuines, & humaines: vtile, voire tresnecessaire, pour le salut, & conseruation de la personne de la Royne, & de tout l'estat d'Angleterre, & mesmes de ceux, que la Royne a occasiō d'aimer le plus. Au contraire, l'impunité, est vn vray refus de iustice, & de protection à ses suiets, vn mespris du salut de son peuple, & (ce qui est plus à regretter) vne desertion, & contemnement de la conseruation de l'Eglise de Dieu, & de son pur seruice, lequel, comme tu as dict au commencement, y seroit de tout point renuersé, si la mort de la royne Elizabeth aduenoit, deuant le supplice deu à la royne Marie.

Dieu n'aura faute de moyens pour garantir son peuple esleu, & amplifier son regne: mais malheur au Pasteur, qui aura nourry le loup dans le troupeau: & au laboureur, qui n'a chassé le sanglier de la vigne du Seigneur. Et comme dit Ezechiel, au 33. chapitre: Celuy qui oit sonner la trompette, & ne reçoit point l'aduertissement, si l'espee vient, & l'occit, son sang est sur luy: & encores apres il adioust. La guette qui oyt le son de l'ennemy venant, & n'aduertit, si l'espee vient, & occit vn autre, le sang de celuy là est sur luy: Car il est mort en son peché. Mais il redemandera (dit le Seigneur) son sang de la main de la guette. Il ne faut point dire, ce danger est loin de nous, ce sera apres la mort de la Royne: Dieu luy face la grace
de

de viure longuement: tout bon fidele le doit souhaiter: mais c'estoit le prouerbe des enfans d'Israel, duquel le Prophete crie tant, vous auez dit, la prophetie est prolôgee, ou sera d'icy à plusieurs iours, & après long temps: Non, dit le Seigneur: l'auanceray le iour, & ma Prophetie sera auancee, non pas prolongee. Dieu vueille diuertir ce malheur, comme il monstre bien le vouloir: veu qu'il en donne les moyens si iustes, honestes, vtilles, profitables, necessaires, aisez, & faisables. Amen.

Voila l'amy en somme, ce que ie pense qu'on peut dire sur ce faict, pour l'esclarcir, & pour resoudre, & desueloper les nœuds de toute la matiere. C'est à toy maintenant, si tu le trouues bon d'en aduertir les grands de ta cognoissance: afin que rien ne les empesche, de demander iustice à haute voix, & crier tant, que les plus sourds l'entendent.

L'hi. Je suis tant satisfait en ton discours graue, & prudent: Je l'ay tellement imprimé au liure de ma memoire: i'ay si bonne entie qu'il soit veu, & entendu, de tous les zelateurs du bien public de l'Eglise de Dieu, & ay de si bons moyens, Dieu mercy, pour les en aduertir, que ie ne voudrois pour rien, que nous eussions employé ceste heure, à autre deuis quel qu'il soit. Maintenant, ie te diray plus gayement comme il me semble, tout le succez de mes voyages.

Le pol. Je t'en prie beau sire, mais que ce soit sans digression, le temps me dure, que ie ne sache comment c'est que Dieu a beny tes saints labeurs.

L'hi. Certes amy, ie te puis dire, que i'ay presque trauaillé en vain, & ie te diray en deux mots cōment reseruant toutefois à dire quelques particularitez à l'Eglise qui nous a enuoyé.

Tu dois scauoir amy, qu'au despartir d'avec toy, i'ay tant fait par mes iournees, que ie me suis rendu, par grace de Dieu, en la Cour de la plupart des princes Protestans, i'ay esté en celle de l'Electeur Palatin, du duc Auguste de Saxe, du Marquis de Brandebourg, des Lantgraues de Hessen, du duc de Vvitemberg, du Marquis de Baden, (Iete les nomme ainsi qu'ils me viennent à la bouche, & non selon leurs degrez, ou l'ordre de mon voyage) I'ay esté à la Cour du duc de Prusse, du duc de Melzelbourg, du duc Iules de Brunzuich, du Prince d'An-halt, du duc de Lunebourg, des ducs de Pomeranie, du comte de Oldembourg, du comte de Hansbach, de l'Archeuesque de Magdebourg, du Roy de Suedde, du Roy de Dannemarc, des ducs de Olslian: & finalement en la Cour des Comtes de Emden, I'ay aussi parlé aux Seigneurs du Conseil des principales republicues d'Allemagne, qui ont receu l'Euangile, ie leur ay bien au long fait entendre, à chacun en particulier, l'histoire tragique du Massacre de Paris. I'en ay trouué aucuns d'entre eux, qui estoient desia auertis, par des Estaffiers de Charles, qui, donnans leur ame au Diable, pour l'amour de leurs maistres, auoyēt voulu persuader à ces Princes, que l'agneau auoit troublé l'eau au loup. Mais, pas vn d'eux n'auoit esté si mal auisé de le croire.

Je leur ay fait entendre, autant comme j'ay peu, & sceu, le surplus de la perfidie de Charles de Valois, & des siens, leurs desseins, leurs entreprises, la calamité de l'Eglise Françoisse, le besoin qu'elle a d'aide, le deuoir qu'ils ont de la secourir en sa nécessité, comme membres de l'Eglise Catholique, que nous croyons tous n'ayant qu'un seul chef Iesus Christ; ie leur ay remonstté le bien qu'il leur en reuiendra, s'ils le font, & le mal ne le faisant pas: ie leur ay dit là dessus, ce que Daniel en auoit prononcé en l'arrest que tu scay, i'ay accompagné mon dire d'autoritez de l'Escripture, des saints Docteurs, d'exemples anciens, & modernes, de la raison diuine, & humaine: ie l'ay mesmes entrelardé de quelques fables seruās à ce propos: entre autres, ie leur ay recité bien à point (comme ils me l'ont par apres confessé) la fable que tu scay du bon homme Mercier.

Le pol. Je ne scay quelle fable tu veux dire, ie l'orerois volōtiers dire, s'il te plaist en prédre la peine.
L'hi. Je pensois que tu la sceusses mieux que moy: elle est assez vulgaire, mais fort conuenable à nostre fait. Escoute. Il y auoit vne fois vn bon homme de Mercier, trafiquant, & fréquentant les foires, monté d'un bon & beau courraur, qui menoit apres soy vn asne, chargé des balles de sa marchandise: Auint vn iour, ou pource que l'asne estoit trop dru, frais, & gaillard, qu'il s'esgaroit à trauers chāps, ne se souuenāt plus des coups de bastō qu'il en auoit receu au parauāt, ou pour quelque autre occasiō secreta, qu'auoit le maistre d'ainsi faire: il auint dis- ie, qu'il s'auisa de charger

son asne, d'un ballot, d'enuirō cent liures pesant, plus que sa charge accoustumee, vn iour, auquel, par grand desastre les chemins estoient empirez, pour l'iniure du temps de la nuit : tellement que le pource asne, n'auoit garde de regimber, plustost ahanant sous le faix, esmouuoit à pitié tous ceux qui regardoyent sa contenance, le seul cheual ne faisoit que s'en rire. Le Maistre estant cōtrainct de s'arrester en vn village, pour payer le peage, enuoya son courtaut deuant, & l'asne aussi qui le suyuoit, au moins mal qu'il estoit possible, iusques à ce qu'estans arriuez en vn mauuais passage, duquel l'asne preuoyoit bien qu'il luy estoit impossible d'eschapper, ny de passer outre, sans se rompre ou bras, ou iambe, & parapēture aussi le col, pria lors affectueusement le cheual de luy assister, & l'aider à passer ce mauuais chemin, ne luy demandant pour tout secours autre chose, sinon qu'il print sur soy le ballot d'extraordinaire, iusques à ce, tant seulement, qu'il eust passé par delà ce mauuais passage, promettāt le reprendre apres tres volontiers dessus son dos : mais il craignoit autant ce bourbier-là, comme sa ruine presente. Le cheual, se moquāt de l'asne, au lieu de luy vouloir aider, le menaçoit fierement du rude baston de son Maistre, qu'il disoit ne pouuoir tarder : que d'obligation, il n'en auoit point à l'asne, & quand bien il en eust quelque vne, elle ne s'estēdoit point iusques-là, que de luy persuader, de faire le vil office de Bauder, qu'il estoit cheual de nature, plus genereux qu'on ne pensoit, qu'il s'estoit trouué maintesfois entre les reings de s grands cheuaux.

Somme, que quoy qu'eux deux n'eussent qu'un Maître, que leurs offices estoient separez, & qu'à chacun le sien n'est pas trop: s'assurant d'auoir bien tost son passe-temps, à tenir compte des bons petits coups de baston. Baudet, se voyant esconduit du cheual, craignant les menaces du Maître, voire, & s'assurant des coups, autant, dit-il lors, me vaut-il mourir icy, que plus attredre; mon Maître me ruera de coups. Si se mit sans plus marchader, à deuoir de biē passer outre; mais le bourbier par trop profond, luy ayant rōpu son dessein l'arresta tout court, & de sorte, qu'il luy fut force d'y mourir, le col cassé sous la charge. Le cheual aussi mal-enseigné, que beaucoup de gens de nostre aage, qui ne rient jamais mieux, qu'à lors que quelque mal s'adresse, se print à rire aussi grassement, comme s'il eut fait quelque grande conqueste: mais le Maître arriué, ayant demandé nouvelles de Martin, le voyant mort sous la charge, fit bien tost changer contenance, à ce beau monsieur le cheual, luy remonstrant, qu'il estoit force, de luy charger le bast dessus, qu'il ne vouloit pas laisser perdre sa marchandise, ny la laisser illec plus longuement.

Le pol. Hé que i'eusse volontiers veu la contenance du cheual!

L'hi. Il faisoit lors (ce dit le compte) vne bien pitreuse grimasse, & n'allegant rien que ses droits, ses qualitez, & ses merites, disoit, qu'il n'estoit costumier à porter rien plus que la selle: Ce qu'il faisoit bien volontiers, s'offrant à mieux porter son Maître, qu'il n'auoit fait par le passé: mais au re-

ste, qu'il le prioit de ne luy parler point du bast, que c'estoit le mestier des asnes, qu'on en trouueroit bien vn autre, qui vaudroit trop mieux que Martin. mais, le maistre, ne voulant prendre ces raisons en payement, ayant attache le cheual à vn arbre, & retiré le bast, & les balles du boublier, avec vn regret indicible de la mort du pource Martin, chargea le tout, à l'aide de quelques passans, sur le dos du seigneur Cheual. lequel, se ravisant bien tard, de la faute qu'il auoit faite, refusant d'aider à Martin, regretta tout le reste de sa vie, la mort du bon pource Bauder.

Le pol. Je t'assure, que voila vne fable autant à propos, que nul autre qu'on eust peu forger de ce temps. Hé qu'il fut bien employé à ce vilain, & cruel cheual, de luy charger le tout dessus.

L'hi. Il le confessoit bien luy mesmes, & qu'il en pouuoit (ce dit la fable) eschapper à meilleur marché, si il eut esté bien amisé, ou si la compassion de l'asne, luy fust peu entrer dans le cœur: mais c'estoit trop tard.

Le pol. Il estoit du naturel de ceux, qui sont sages apres le coup, il auoit appris des François, à ne cognoistre point sa faute, qu'alors que le remède estoit loin.

L'hi. Ainsi donc, cōme ie t'ay dit, pour retourner à mon propos, ces bōs Princes, & Seigneurs, trouuoient ceste fable de fort bon goust, & recognoissoient facilement, que c'estoit vne pierre, que ie iettois en leur iardin. ie passay encore plus outre: Je leur dis, tout ce que Daniel auoit ausé estre bon de faire, pour les vnir & liquer en vn corps,

com-

DIALOGVE II.

comme ils le font, ou doiuent estre en vn esprit les vns, avec les autres, & tous ensemble avec nous. Le leur discours de beaucoup de petites choses, que la concorde a faict croistre, & surgir: & de beaucoup d'autres bien grandes, que la discorde a fait cheoir, & perir. Le leur dis aussi là dessus, l'histoire de ce bon vieux Prince, qui ayant vingt & deux enfans, luy vieux, cassé, estant au dict malade, les ayant fait venir à soy, leur commanda de rōpter en la presence, vn fagot de cheneuotes, qu'il audit fait lier tout expres: mais, comme du plus grand, iusques au plus petit, ils s'y fussent es- foyez en vain, luy seul, ayant deslié le fagot, rom- pit, & fort aisément, toutes les cheneuotes, vne à vne: leur remontrant par là, fort dextremēt, cō- bien l'vniō estoit puissante, au prix d'vne folle discorde. Le leur dy, que ceste vniō, & estroite amitié, & intelligence qui doit estre entre les Chrestiens, c'est à dire, ce consentiement des cho- ses humaines, & diuines, conioinct avec vne bonē uolence, & charité, estoit le seu lien pour conser- uer & eux, & nous, & toute l'Eglise de Christ es- pandue par tout.

Que les choses qui assemblent les gens en vn, sont facilement trouuees entre nous; qui desi- rons mesmes choses, haïssons mesmes choses, & craignons mesmes choses: que c'est ce qui con- tracte les amitiēz parmi les bons, comme aussi c'est la cause des factions & ligues parmy les mes- chans.

Pour tout cela pas maille (comme lon dit) & t'assure, que, me souuenant de la prophetie de

Daniel parlant de cest Empire des Romains, il m'a semblé, afin que ie ne mente, parler aux vrais doigts de terre, desquels Daniel le Prophete, fait mention, tous separez les vns, des autres, aisez à rompre, & à froisser, ou bien, ainsi que disoit l'autre, tous prests à vèdre, s'ils trouuoÿt quelque vn qui les voulust acheter.

Voyant que ie ne profitois de rien enuers eux, ainsi comme nous tombions d'un propos, à l'autre: ie leur ay mis les iugemens de Dieu deuant les yeux. Je leur ay dit, que ce n'est pas le Iuif, qui tue Iesus Christ: car il attèd son Melsie. Que ce n'est pas aussi le Turc: que le Papiste ne tue nō plus (par maniere de dire) Iesus Christ en ses membres: Il pense (comme dit l'Escripture) faire vn sacrifice à Dieu; en ce faisant: qu'il n'y a personne qui tue plus veritablement Iesus Christ en ses membres, que les Rois, Princes, Potentats, & peuples, qui cognoissent Iesus Christ, qui l'ont receu: & laissant neant moins à leurs portes, & comme en leur presence, massacrer leurs freres, combattois, & concitoyens, sans leur donner aucune aide ne secours.

En somme, l'amy, ie t'asseure, que ie n'ay, Dieu mercy, rien laissé à dire, de ce que i'ay estimé pouoir seruir, à promouuoir vne si bonne cause. Pour tout cela, comme si le fait ne les eust en rien touché, pas vn d'eux n'a fait semblant de vouloir donner vn brin d'aide. Bien ont-ils confessé chacun à son tour, que l'acte estoit tres-inhumain: la trahison tres-detestable: Charles de Valois, & tout son Cōseil, le plus desloyal de la terre: qu'ils

ne s'y fieront iamais: Qu'ils s'esbahissent comme c'est que les defuncts, (desquels la memoire leur est honorable) apres auoir esté tant de fois trahis, s'estoyent, encores à ceste fois, osé fier aux mesmes traistres. Qu'ils donnent par aduis aux suruiuans de nos freres, de ne iamais plus s'endormir aux paroles de Charles, ny des siens, & ne iamais plus mettre bas les armes (que Dieu, & vne iuste, & legitime deffense leur ont mis en main.) Que quant à eux, ils s'armeroyét volontiers pour nous: mais leurs gens ne marchent pas sans argët, & nous n'auons pas les moyës d'en fournir: qu'ils seroyent bien aises de trouuer de l'argent, pour foire vne bonne leuee de Reystres: mais ils ne scauoient où en prendre, & leurs gens sont mercenaires, regardans moins à Dieu, qu'à l'argent, comme nous auons peu voir es troubles passez de la France, où il y auoit des leurs assez, d'une mesme religion, seruans sans aucune conscience, ne honre à deux maistres diuers, & contraires.

Pour le dire en vn mot, apres beaucoup de paroles, ils m'ont traité, comme l'on traite communément les pources, mendians l'aumosne à la porte des riches: Je vois bien qu'il y a pitié en vous, (ce leur dit-on) mais ie n'ay pas que vous donner. Allez de par Dieu, Dieu vous soit en aide: Voila comme ils m'ont renuoyé, à mon grand regret, à bast vuide. Voyant cela, apres les auoir menacez derechef des iugemens de Dieu, qui ne peut longuement souffrir vne telle lascheté, en ceux qui se renomment siens, qui ne peut souffrir l'Empire de ceux-là demourer de bout, qui laissent fouler

le sien aux pieds : ie les ay laissez là & ay passé de Emden en Angleterre, où i'ay trouué, les nouvelles que i'allois annoncer de la verité des Massacres, espādues au long, & au large par toute l'isle : les Ecclesiastiques, les Nobles, & le peuple, tous eschauffez à les vouloir venger, ne demandans, que congé de la Roynes, pour pouuoir gueer leurs fossez. I'ay trouué, en somme, les choses si bien disposees, qu'il m'a semblé, de prime face, qu'il ne seroit à besoin de leur faire plus grande instance, ny poursuite de secours, que d'eux-mesmes sans estre pressez d'auantage, ils s'y achemineroient assez.

Ce neantmoins i'ay fait la reuerence à la Roynes, & aux seigneurs de son Conseil, ie leur ay fait entendre l'occasion de ma venue : & la charge que l'Eglise m'auoit donné : ie leur ay dit là dessus que qui voit brulor la maison de son voisin, doit auoir peur de la sienne : que ces fossez qui separēt la grād Bretagne du reste du mōde, ne sont pas suffisans à empescher la flamme de la cruauté de la maison de Valois, de voler sur les Anglois. Qu'on a accoustumé de porter de l'eau, à la maison du voisin qui brulle, encore que ce fut la maison de son ennemy. Ie leur ay aussi auacé les mesmes authoritez de l'Escripture, les exemples & raisons, alleguez aux princes Protestans, ie leur ay remōstré qu'il ny escheoit qu'à bailler congé à quelques Myllords, qui s'offroyent d'aller à leurs despens, à vn nombre de noblesse, & de peuple volontaire, pour voir bien tost vengé, l'outrage fait à Dieu, & à son Eglise Françoise.

Sur cela, la Roÿne, & la plus part de son Conseil, ne m'a sceu que dire, ny opposer autre chose. que la ligue, qu'elle auoit treschèrement faict avec Charles de Valois, enuers lequel, quoy qu'elle le recognoisse pour tyran, traistre, & meschant, elle estoit resoluë de garder sa foy promise. Qu'elle voudroit bien qu'il fust mort, & que Dieu en fust la vengeance, qu'elle l'en prie de bon cœur: mais, que d'aller contre sa promesse, qu'elle ne le fera jamais. Surquoy, apres luy auoir replicqué, que telle promesse peut estre à bon droit comparée à celle d'Herodes, à Herodias, & autres semblables, qui ne méritent pas d'estre gardees, au detrimēt de la gloire de Dieu: Qu'il y a des promesses, lesquelles sont bonnes à leur naissance, mais (comme Cicéron le dit) par traict de temps viennent à estre domageables, & pernicieuses: comme d'un prest, qu'on aura promis faire, à vn qu'on tient estre bon citoyen, auquel, si d'auenture il se rendoit ennemy de la Republique, on n'est nullement tenu d'accomplir la promesse: qu'ainsi en est il de sa ligue.

Que sa Maiesté, a promis foy, & homage dès le Baptisme, au Dieu viuant, souverain Roy, duquel Charles de Valois est ennemy iuré: Que dès lors qu'elle fut introduicte en l'Eglise de Dieu, elle contracta avec les autres membres de l'Eglise de quelque region qu'ils soyent, ligue, & confederatio inuiolable: que Dieu la sōme de sa foy, & toute raison diuine, ciuile, & des gens la dispense de celle qu'elle a donnée au Fidejrage: lequel, comme elle peut cognoistre, n'a jamais contracté

ligue avec elle, que pour la decevoir, & tromper, & trahir sous mesme manteau, les pource Huguenots François: Que Dieu, qui luy a fait tant de faueur, que de la tirer de la prison, à la Couronne d'Angleterre, luy demande presentement, qu'elle tire hors de la presse, les membres de son fils Iesus, & autres raisons pregnantes, tirees non seulement de l'Escripture, laquelle nous montre en mille passages, que ie luy alleguois, la symmetrie, & bone intelligence, qui doit estre au corps de Christ ains aussi, des raisons, tirees de la necessité, de l'estat, & d'autres que le sens commun simplement nous dicte, nous enseignant de nous opposer à ces vilains & execrables môstres, & de les retrancher d'entre les hommes, comme ennemis iurez du genre humain: Ainsi que Ciceron mesmes, le nous enseigne, en son liure des Offices, duquel ie luy alleguay le passage, en langue Latine, que sa maiesté entend fort bien, qui dit, que nous ne pouuons ne deuons nous associer, ou auoir commerce avec les tyrans, plustost nous en esloigner, & distraire; & que ce n'est pas contre nature, de despoiller, si nous pouuons, celuy, que nous pouuons honestement tuer: que tout ce genre pestifere, & prophane, doit estre exterminé de la communauté des hommes, estant chose tresraisonnable, tout ainsi comme nous voyons, qu'on retranche les membres estiomez du reste du corps, de separer du conforce, & commune societé des hommes, ces bestes cruelles, & farouches.

Après (dis-je) luy auoir remonstré cela, & plusieurs autres choses, touchant la charité Chrestienne,

ne, & la nature de la vraye magnanimité, compagne honorable des grands, qui ne se monstre iamais mieux, qu'alors qu'on deffend en route iustice, les foibles, & oppressez & ses alliez, des brigands, & volleurs: Trouuant sa maieste aussi froide, & gelee à la fin, que ie l'auois trouuee au commencement, ie m'apperceu, que cela ne pouuoit proceder que de la couardie, & pusillanimité du sexe: & de ce, qu'elle voit son Royaume, despouueu d'un grand Capitaine, auquel elle puisse fier vne armee, pour en esperer vn bon succez: Aussi que le principal de ses Conseillers, qui gouuerne le temporel, & le spirituel, (côme l'on dit, en toutes ses terres) est vn vray couard, & recreu, sentant son clerc trop mieux que son gendarme: Et neantmoins (selon que quelques vns estiment) pour se dresser vn appuy apres la mort de sa maistresse, est aux gages de deux autres Rois: Voyât, dis- ie cela, ie m'adressay sans sortir hors de l'Angleterre, à d'autres Myllords mieux zelez, par le moyen desquels, & de l'Euesque de Londres, avec quelques gentils hommes, & marchands, du sceu & consentement de la Royne, qu'elle prestoit sous main, & par l'etremise du Sieur, Apster Ciampernon, on amassa, partie par forme d'aumosne, partie par forme de prest, dont quelques vns de nos freres de la Rochelle se sont obligez, en uiron quarante mille francs: à l'aide desquels, le Comte de Montgomery, qui pour lors estoit en Angleterre réfugié, du vouloir & commandement secret de la Royne, accompagné du ieune Ciampernon, de l'un des Morgans, & de plusieurs au-

tres gentils hommes, & soldats Anglois, & François, dressa vne petite armee, d'environ cinquante Nauires petits, & grans: entre lesquels, la Roynne fournit vn sien nauire. nommé la Prime rose, du port de quatre cens tonneaux: & eust baillé aussi le nauire Biscain de mester Hacquin, n'eust esté que mester Olstar, Vice-amiral Anglois, auoit environ ce temps-là, desualizé sur le nauire Biscain, plus de vingt nauires François, & Vvallons, qui estoient es haures, & en la coste d'Angleterre, armez, & prests à accôpagner le côte de Môgomeri.

Le pol. Et cômment, bon Dieu! Vn seul nauire, pouuoit-il bien desualiser vingt nauires armez?

L'hist. Fort aisément, ainsi comme il les trouuoit dans les haures, où ils ne se doutoyent de rien, cômme n'estans en rien coupables, oyans que c'estoit par le commandement de l'Amiral d'Angleterre le myllord de Clynton, les pources gens n'osoient point resister.

Le p. Voire, mais, quelle occasiô auoit le myllord de Clynton, de cômmander que l'on fist vn tel vol?

L'h. Il n'e auoit du tout point: mais voicy son pre-
 texte. La Roynne d'Angleterre, ne se contentant point d'estre liguee avec la plus meschât Tyrâ de la terre, voulut aussi estre sa cômere, & presenter au Baptisme la fille de ce desloyal: pource faire, el le luy enuoya en ambassade le myllord de Vven-
 cester, pour faire l'office de la part de la Roynne.

Le pol. Je m'esbahys, cômment cest que le myllord de Vvenester, ne supplia la Roynne de l'excuser, veu qu'il ne pouuoit honestemêt & en bonne côm-
 science, ie ne dis pas presenter l'engeâce du Tyrâ,

ains

ains vn autre enfant de quelque bõ Papiste que ce soit, deuât l'idole abominable, à vn ministre de Satan, ny voir prophaner le saint Baptisme, par leur cresseme, par leurs crachats, & autres telles execratiõs cõtraires à l'institutiõ, & pratique de Iesus Christ, des Apostres, & de l'ancienne Eglise.

L'hist. Il ne faut pas que tu t'esbahisses de cela, le myllord de Vvencester est Papiste, Dieu luy face misericorde. Je m'asseure qu'vn myllord d'Oktinc thõ, vn myllord de Bethford, le seigneur de Vval zingham, qui pour lors estoit ambassadeur en Frâce, ou quelque autre religieux Seigneur, n'auoit garde d'accepter telle charge, ny la Roynie de la luy donner : mais il y a bien de quoy s'esbahyr de la Roynie, qui scait cõbien telle prophanation est desplaisante deuant Dieu, & cependât elle se moque de la cognoissance receue, & semble n'en faire que le cert.

Le pol. C'est merueille, de voir cõme les grãs (vers de terre neantmoins) se dispensent de desobeir à leur Souuerain, cõme si sa loy tresentiere ne les at touchoit en rien. A ce que tu dis, il semble, que tât plus ce tyrã est meschât, tât plus elle l'honore.

L'hi. Elle le fait plustost pour crainte, que pour l'amour qu'elle luy porte : c'est cela qui l'a fait ausi vouloir estre sa belle sœur, pèsant eschapper bien par là, les embusches de son cõpere, & garâtir par ce moyen, l'Angleterre de ses aguets : mais Dieu scait, si ce n'est pas plustost se perdre, se rẽdre malheureuse deuât le tẽps, & accelerer sa ruine par les noces du frere, comme la Frâce, par les noces de la sœur.

Or pour reuenir à mon propos, du vol, & deualisemēt de tāt de nauires. Ainsi que le Myllord de Vvencester s'acheminoit en France, pour l'occasion que ie t'ay dit, trauersant de Douure, à Bologne sur vn bateau, n'ayāt lors que trois bateaux passagers avec luy, il fut assailly par quelques coursaieres Anglois, François, & Vallons en petit nombre, qui estoient dans vn petit nauire, nommé le Poste: assailly, dis-je, de si pres, que bien peu s'en salut, que le bateau où estoit le Mylord, ne fut mis à fons, tant y a, que l'vn des bateaux de sa suite, fut presque tout pillé, & quelques vns de sō train tuez. Aucuns disoyent, que quelque inimitié particuliere contre le Myllord de Vvencester, auoit fait dresser celle partie: les autres, l'amour du butin, & du present que la Royne enuoyoit à son Compere, au lieu duquel ils vouloyent supposer vn licol: d'autres pensoient que c'estoit vn despit & vne enuie de rompre vn si vilain voyage, où Dieu estoit deshonoré. Comme qu'il en soit, ce la fut cause que la Royne, lors irritée, donna charge à son Amiral, d'enquerir bien au vray du fait, & de chastier les coupables.

L'Amiral qui ne demandoit pas plus beau ieu pour grobiner, comme il en a bonne coustume, enquit si à point de ce fait, par le moyen de ses supposts, qu'on ne laissa nauire François, ny Vallō, de ceux qu'on peut attraper, qui ne fut mis à blāc. Les capitaines, Mariniers, tout l'equippage, voire quelques passagers, furent faits prisonniers, entre autres vn gentil-homme mien amy, Poiteuin de nation, à qui nostre France doit beaucoup, Histo-
rio-

riographe diligēt & soigneux, & plein d'autres bonnes parties fut aussi detenu, & tous ensemble si bien traitez en leur prison, quoy qu'ils fussent innocens du fait, que le mieux traité d'entre eux, a bonne occasion de s'en souuenir.

Ce trait, fut cause que le comte de Montgomery alla plus tard d'un mois, au secours de la Rochelle, & plus foible de ces vingts nauires, & du nauire Biscayn, que la Royne auoit promis, qui n'y osa aller, de peur qu'on n'y fust de reuēche sur son equippage: & fut ce vol cause en partie, que la Rochelle ne fust point secourue, par l'armee du comte de Montgomery: lequel peu de temps apres, ayant singlé vers la Rochelle, à la veue, & port de canon des nauires, & galeres, & des forts de l'ēnemy, qui tenoit le Canal, & entree de mer de la Rochelle gardez, apres luy auoir présenté la bataille, se voyant à son auis foible, s'estonna: l'ennemy le voyant marchander l'abbord, au lieu qu'à la premiere veue, son armee de mer, & de terre s'estoit (comme on dit) esbranlée, commença à se rassurer, & à se renforcer par mer, faisant embarquer dans ses nauires, à la veue de celles du Comte, enuiron de mille harquebouziers, qui fut cause, que le lendemain, le comte de Montgomery apres s'estre présenté au mesme lieu en bataille, n'estant suyui que d'une partie de son armee, rebrossa son chemin vers Belle-isle, qui est sur la coste de Bretaigné, print le chasteau, & l'isle d'emblee, & là seiourna quelques iours. Vn des parens du comte de Rets, qui estoit Capitaine du chasteau de Belle-isle y fut fait prisonnier, & ainsi pris,

mené en Angleterre, où ie le vy chez le Seigneur de la Motte Fenelon, ambassadeur du Tyran.

Le pol. Puis que ce Capitaine estoit parent d'un si honeste homme, il ne pouuoit estre que braue, & bien excellent guerrier, on ne prent pas tels chats sans mouffles.

L'hi. Tu serois bien marry, si tu ne disois le mot en passant à ton accoustumee, he dea! cestuy-là n'estoit pas de ses parens de maintenant, qu'il est comte de Rets, encore moins des parens de Monsieur le mareschal de Rets, il luy appartenoit seulement, du temps que le pere d'Albert Gondy, Florentin, marchand en son viuant à Lyon, venoit de faire freschement Banque route, du temps aussi que le Peron, estoit vn commissaire des viures, aux guerres de Mets: ou du temps qu'il estoit garçon de coutouër chez Bonuisi à Lyon, & que sa mere, fille de Pierre Viue, marchand de Lyon, couroit l'esguillette par tout.

Le pol. Il ne paya donc gueres de rançon, le villain, à celuy qui le fit prisonnier.

L'hi. Je te le laisse à penser, chacun scait biē qu'il n'auoit lors vn seul double qui fust à luy, & au iourd'huy, chacun scait bien que pour auoir monté la Mere, ce Landry à tout ce qu'il veut, commā de par tout à baguette, fait changer le quarré, en rond, & a luy seul, plus de finances, qu'une douzaine des plus grands: Mais, pour reuenir à nos moutons, d'où ce bouc m'auoit destourné, le cōte de Montgomery estant à Belle-isle, les pources gens de la Rochelle, ayans veu que le secours auquel ils esperoyent le plus, apres Dieu, ne les pouoit

uoit en rien seruir, ny soulager, enuoyerēt deuers le comte de Montgomery vn petit esquip, avec sept hommes dedans, qui passerent en despit de l'ennemy, au trauers de son armee, fauorisez des vens, & des vagues: pour remercier le comte de Montgomery, & le prier qu'il ne se mist aucunement en plus grand danger pour eux, ains se reseruast à meilleure rencontre: qu'ils estoient resolu par la grace de Dieu, de se bien deffendre, contre les assaux de l'ennemy, & de mourir tous l'vn, apres l'autre, avec leurs femmes, & enfans, plustost que se rendre à la mercy de ces perfides.

Le pol. Ce fut vn trait fort magnanime, que celuy de ces bōnes gens. Au lieu que le cœur, cōme il semble, leur deuoit faillir, & manquer: il leur est lors, tout au rebours, accreu cōtre le sens cōmun. La necessité est puissante à faire resoudre les gēs: mais certes, Dieu les fortifie tousiours au besoin.

L'hi. C'est tresbien dit. Or le comte de Montgomery voyant le bon courage de ces pources Roche lois, apres leur auoir enuoyé vn bateau à l'auēture, que l'on dit, avec deux milliers de poudre à canon, & quelque peu de muys de bled, qui par grace de Dieu, arriuerēt à bō port. & si à point qu'ils trouuerēt ces bōnes gēs presque au bout de leurs poudres, & de leurs bleds, apres cela (dis-ie) craignāt que l'ēnemy ne le vint charger à desprouueu à Belle-isle, où il n'auoit ny port ny fort, rōpit sō armee, où (selon que la creāce en ce tēps est bonne parmy les Capitaines & soldats) elle se rōpit el le mesme. Le Capitaine Hippville, qui auoit vn fort bon, beau, & bien armé nauire, s'alla rēdre à

l'ennemy en Normandie: d'autres tindrēt la mer & l'escumerēt. Le Comte s'en alla rendre en Angleterre, avec vn biē peu de vaisseaux, sur lesquels estoient deūx de ses gendres, son aîné fils, le capitaine Poyet, Casaux, Maison-fleur, la Meausse, des Champs, le capitaine Sore, & certains autres capitaines gentils-hommes & soldats.

La Royne, & les seigneurs de son Conseil, qui s'estoyent promis de l'expédition du comte de Montgomery, vn secours de la Rochelle, & possible quelque chose de plus, commencerent à son retour d'en rabbatre iusques là, que au lieu qu'au parauant ils l'auoyent chery, & honoré comme vn demy dieu des batailles, en pleine cour à descouvert & presque tout ioignant la barbe de l'ambassadeur du Tyran, à peine le vouloyent-ils lors voir en secret & à cachette.

Le pol. Quelques vns accusent les femmes, de charger souuent leur maintien, & sous couleur qu'elles sont legeres, taxent leur sexe à tous propos d'vne inconstance insupportable: mais quād tout vn Conseil s'en melle, c'est les iustifier de tout point.

Les Romains estoient bien d'autre auis au retour de leurs Capitaines: ne les favorisans rien moins à la perte, qu'à la victoire: comme Varro nous est resmoin, ayant perdu la grād bataille qui donnoit Rome à Annibal (s'il eust sceu vaincre, comme on dit.) Retournant ainsi tout barū de dans Rome bien desolee, on ne laissa pas de luy faire comme vn petit triōphe à demy: il leur sembloit bien que c'estoit assez de regret & de fâcherie

rie à leurs Consuls, & capitaines, le desplaisir qu'ils receuoyét de la perte d'une bataille, & pensoyent estre mal seant, redoubler leur mal, par reproches, ou par quelque autre chastiment: aussi scait-on bien que les armes sont iournalieres le plus souuent, & que tel a bien fait sur le tyllac vn iour, qui s'en ira le lendemain cacher pres le lest du nauire, tel a rompu son ennemy, qui tost apres est mis en route. C'est presque comme vn ieu d'eschers, où les pions, m'attent souuent les Rois, prennent les Cheualiers: les Roynes, forcent les Rocques, & chasteaux, par fois les fols qu'on loge pres des Rois, font aussi eux-mesmes l'office, ou iouent au Roy despouillé. *L'autre* disoit que tous les dieux iouent des hommes à la pelote, les esleuant pour s'en moquer, tost apres les iettant par terre: mais en ce fait cy dont nous parlons, c'est vne chose tres certaine, que le Dieu des dieux, souverain Dieu des armées, & batailles par son tres discret iugement, ayant retiré les meilleurs, a affady le cuer des autres arcs boutans, ainsi qu'il sembloit, de toute l'Eglise Françoise: la dis-ie osté entièrement à la Noblesse, (qu'on appelle) & là donné & fait à croire aux petits & humiliez: à fin qu'à son accoustumée, par les choses foibles, & basses, il confondist les fortes, & hautaines: & que par là toute la gloire, & honneur de la deliurance de ses enfans luy fust rendu.

Le pok. C'est tresbien dit. Et pour certain, qui ne le voit est bien auueugle. Dieu a besogné puissamment (ce dit la Vierge, au 1. de S. Luc) par son bras

en dissipant les orgueilleux en la penſee de leur cœur. Il a mis bas les puiffans de leurs ſieges, & a eſleué les petits, il a réply de biens ceux qui auoyent faim, & a enuoyé les riches vuides. Il a releué Iſrael ſon ſeruiteur, en ayant ſouuenance de ſa miſericorde. Tu cognoiſtras cecy plus clerément, l'amy, quand ie te reciteray ce qui ſ'eſt paſſé dedans, & deuant la Rochelle & Sancerre pendant que l'ennemy les tenoit aſſiegez, & que tu entendras la deliurance miraculeuſe que le Seigneur a fait de ces deux villes & de nos freres qui eſtoyēt dans Sancerre. Mais ie te prie pour luy, & te deſpeche de peur que quelcun ſuruenant, n'intérſepe nos ſaincts deuſ.

L'hi, I'en ſuis cōtēt: i'auray fait en deux mots. Ainſi dōc, quād ie vey ceſte petite armée qui auoit eſté dreſſee, cōme tu as peu cōprendre, avec tāt de difficultez, que le Tyrā meſme auoit eſſayé de rōpre auparauāt, ayāt enuoyé à ceſt effet par diuers iours ē Angleterre la Mauuiſſiere, Chasteauneuf de Bretagne, & Sainēt Iean frere du cōte de Montgomery, pour le deſtourner, mais en vain: voyant (dis- ie) ceſte partiela rōpue de tout poīt, ſāns eſperāce d'aucune reſſource, & quoy que ie m'eſſayaiſe de la faire rennuer, & de perſuader à la Royne, d'enuoyer des forces au double, luy remōſtrant qu'autāt valoit, cōme diſoit l'autre, bien batu, que mal batu: & que touſiours l'Anglois auoit meilleur marché du Traiſtre, l'allant chercher ſur ſes terres avec l'aide des offenſez, que de l'attendre ſur les ſienes apres la deſſaite des bons. Qu'il eſtoit à craindre que l'Anglois, qui n'auoit bōnement

ment osé faire semblât de s'en mesler, en fust à la fin recerché à plein fonds : & que ce n'estoit pas oster la guerre de dessus ses bras, ains seulement la différer. Voyant que tout cela ny seruoit de rié qu'à les fascher, qu'à troubler le repos de ceux qui aiment mieux ouyr vn diseur de bonnes nouvelles, qu'un Michee, qui leur annonce leur rume, afin qu'ils auisent à eux. Apres que i'eü recommandé au Seigneur avec nosfreres refugiez, nos freres assiegez : ie partis de ceste Ile-là pour m'en venir par deuers les Seigneurs des ligues.

Là estant apres auoir fait entendre bien au lög à quelques Seigneurs principaux nos affaires, & par consequent, ce me sembloit, les leurs, ie pensois pour la conformité de la Religion, qui est entre quatre des plus puissans Cantons & nous, & pour la necessité de leur estat, qui à bon droict peut craindre l'entreprise d'un Prince tyran & perfide, ennemy de toute liberté ciuile & spirituelle : & pour le deuoir aussi que les Seigneurs des ligues ont à conseruer & maintenir les François, comme leurs allies & confederez : ie pensois dis- ie, bien profiter de tant enuers eux tous que d'en attacher quelque braue & puissant secours contre l'oppression du Tyran.

Mais ie trouuay tout au rebours, que desia les Cantons Catholiques auoyent enuoyé au grand Boucher six mille de leurs pources hommes, pour luy aider à esgorger & massacrer le reste des brebis Françoises.

Le pol. Qui iamais eust creu que ces gens eussent fait vne si grande faute de fauoriser le party

d'un cruel tyran & perfide : eux grans amis de liberté : eux reputés entre les hommes pour gens qui gardent leurs promesses, & qui deussent par consequent hayr le Tyran qui les rompt au detri-
 mént de tout vn peuple, ie dis peuple leur allié ; c'est vn dâgereux paradoxe, quel'opiniõ de ces gens-là.
L'hi. La faim de l'or insatiable conduit les gens tout à son gré.

Le pol. L'odeur du profit (disoit l'autre) est souf-
 ue, d'où soit qu'elle sorte. Mais on n'ouyt iamais parler d'un tel profit si execrable, qu'un homme prene de l'argent d'un sien voisin confederé pour l'aller tuer quand & quand pour le piller & le de-
 struire.

Ils ont beau dire, c'est du Roy de qui nous re-
 ceuons la solde. Car leurs pensions en temps de
 paix, & leurs gages en temps de guerre, ne sont ti-
 rez aucunement que du labeur du poure peuple,
 esclau de ce Roy tyran. Aussi ne sont-ils alliez
 au Tyran, tant qu'au Royaume, qu'ils vont tous
 les iours depredant : mais qui les a enforcelez en-
 core à ce dernier voyage ; veu qu'il n'y auoit pas
 vn viuant de ceux qu'ils s'estoyent fait à croire qui
 abbayoyent au parauant à la (Côrõna) qu'ils ap-
 pellent : ils ne pourront à leur retour, si quelqu'un
 d'entre eux eschappe, se vanter comme aux autres
 fois, d'auoir seuls gardé la Corona, *Que lo Rey
 lor é byn tenu, que sen celou Monsieu l'Animal &
 Dendelou ly hoisson ora la Corona de dessus la tera*
 puis qu'on ne cherche encore à ceste fois que d'es-
 chapper & se garder de la fureur des mains meur-
 trieres.

L'hi.

L'hi. Ils n'ont pas creu tousiours ce qu'ils ont dit: mais il falloit pour cacher leur folie, la couvrir de quelque manteau: partant prenoyent ils ce pre-
 texte, comme le plus specieux. Mais à dire vray la plus part ny alloit que pour desrober, l'autre pour viure simplement, l'autre pour dissiper l'Eglise: leurs Chefs cerchoyent de s'agrandir, & d'appre-
 dre en si bonne escole toute sorte de corruption, & le moyen de tout vouloir & de pouuoir tout ce qu'on veut: à fin qu'un iour suyuant l'exemple de leur beau compere Boucher par son moyen & sa faueur, qu'ils s'asseurent d'auoir propieté, ils puis-
 sent aussi à leur tour goustier quel c'est de commāder absolument, & à baguette par dessus tous leurs Citoyens.

Ces seules raisons & non autres les ont fait marcher à ce coup, aussi bien comme es autres fois.

Le pol. Qui a manié leur leuee? Car Belieure ny estoit plus: & ils croyent ce bō Apostre, plus que nul de leur Kalendrier.

L'hi. Ce Belieure, duquel tu parles, ny estoit plus vrayement: mais il auoit fait establir son hysné frere en sa charge, & luy, mesmes y vint à point, secōdē d'un bon costiller mesire Pierre Carpentier, (tu cognois l'homme) & assisté d'un bon preudhomme le vieux secretaire Poulier.

Le pol. O Seigneur qu'est ce que i'oyz dire de mō ancien amy Poulier! Que ie regrette ce bon homme!

L'hi. Aussi est il à regretter. Car des autres passe sans flux. Carpentier a tousiours esté vn maistre

frissonné, vn Tholozat, c'est à dire vn double. Les autres deux sont emendeurs, ce sont des Huguenots d'estat : ceux à qui le Dieu de ce monde a cillé ou creué les yeux. Mais de Poulier, le cœur me fend, quand ie m'en souuiens, de regret.

Le pol. Mon Dieu que ie suis desplaisant, qu'il face si mauuaise preuve de là cognoissance qu'il a!

L'hi. C'est sans doute que le pource homme a travaillé bien lourdement contre la verité cogneue. Mais Dieu qui scait bien ramener ses brebis de peur de les perdre, le vint trouver en ces iours-là, & luy fit sentir le petit doigt de sa main forte, trebuschât luy & son cheval, en vn chemin plain & facile : & pour l'arrester court sur cul, il luy cassa la iambe droite.

Le pol. Dieu vneille que ce coup de fouet luy face cognoistre sa faute. Mais quel pretexte proposent-ils, ces gens de bien aux Catholiques?

L'hist. Nul autre, si non, quoy qu'il en fust, que leur Compere vouloit estre maistre absolu en son pais : qu'il vouloit, tout couper & coudre à son plaisir : que nuls ne luy desplaisoyent tant que les Rochellois, qui ne vouloyent ouurir les portes à ceux qui les vouloyent tuer de par le Roy. Et ainsi tout honestement, comme qui conuie à des nocces, les pressoyent d'aller au pillage & carnage des gens de bien, qu'ils disoyent estre des rebelles, sedicieux à tout iugement.

Le pol. Je leur nie bien c'est article, qu'ils soyent seditieux ny meschans, & pourrois bien deuant tous iuges qui ne seroyent point passionnez prouuer tout outre le contraire.

L'hi.

L'hist. Je serois content de t'ouyr discourir sur ceste matiere, s'il te plaisoit prendre la peine de la traiter naïfvement, selon la conscience & l'estat. Tu scais qu'il y a plusieurs consciences de timides scrupuleux, qui font estat de se laisser frapper & de rendre aussi tost l'autre ioue.

Le pol. C'est tresbien fait à des priuez, & pour des iniures priuées de patienter & de souffrir, plustost que de rendre la pareille: mais en ce fait il va bien autrement.

L'hi. Je le scay bien, & ne suis pas si gne, que ie ne sache comme il s'y faut porter. Et ne doute non plus qu'il ait esté & qu'il soit loisible à nos freres de se garder contre l'inuasiō du Tyran, que contre brigans & volleurs, contre des loups & des sangliers, ou autre beste plus farouche.

Je dy d'auantage avec l'ancien peuple Romain: que d'entre tous les actes genereux, le plus illustre & magnanime est, d'occire le Tyran: estant, comme tresbien le monstre Ciceron, vn tel acte, quand bien il sera executé par vn familier du tyrā, tout plein d'honesteté & de bien seance, conioincte avec le salut & l'vtilité de la chose publique. Mais ce qui me fait desirer d'entendre de ta bouche la resolution de ce fait: c'est pour me seruir des argumens, authoritez & exemples desquels ie scay que tu abondes, à conformer les timides, & resoudre les scrupuleux.

Le pol. S'il faut que ie traite ce point, ie crain d'efgarer ta memoire de ton discours encommencé.

L'hi. Point, point, ne crain pas que ie laisse d'y reuenir, j'auray fait c deux pas & vn faut, Mais cōmēce

ie te prie de traiter vn peu clerement ceste matiere: elle n'est pas hors de propos. *Le pol.* Je le veux bien. Escoute.

Premierement il faut establir ceste maxime: qu'il n'y a qu'un seul Empire infroy: sçauoir, celui de Dieu tout puissant, & par consequent que la puissance de quelque magistrat & Prince que ce soit est enclose dans certaines limites & barrières, hors desquelles le Prince ne doit sortir, ny le fuir, s'il les outrepasse, luy obeir: autrement ce seroit esgaler l'Empire du Magistrat à celui de Dieu souverain: blaspheme par trop horrible seulement à le penser. Car quoy que le Magistrat represente l'Image de Dieu, si se faut-il souuenir de ce que Dieu a dit par son Prophete: Je ne donneray pas ma gloire à vn autre. Les magistrats doncques sont establis de Dieu, non afin qu'en partageant avec la Maisté ils se reseruent partie de la gloire: ains afin que cōme Ministres & seruiteurs du Seigneur ils rapportent entierement à leur maître toute gloire & tout honneur.

Les Magistrats, s'ils n'auisent de près à leur de uoir, peuuent commettre des fautes bien lourdes: soit en commandant ce qui repugne à la premiere table de la loy de Dieu: ou en deffendant, ce qui est commandé par la premiere table: Tels cōmandemens & deffenses sont prophanes & contre toute pieté. Ils offensent aussi contre la seconde table, quand ils commandent ce qui ne se peut obseruer sans violer la charité due au prochain: ou deffendent de faire les choses lesquelles nous ne pouuons delaisser sans violer celle charité qui nous

nous doit estre inuolable: tels edicts doyuent estre appelez iniques.

Ce fondement posé, que nous deuons au seul Dieu toute obeissance sans nulle exceptiō, il s'en suit, qu'il ne faut pour rien obeir aux edicts prophanes, ou iniques de quelconque magistrat ou prince que ce soit: & par consequent, que les sujets ne peuuent obeir en bonne cōscience au Roy commandant choses prophanes ou iniques. Il n'y a pas faute d'exemples en ce point.

L'edict de Pharaο, par lequel il commandoit l'homicide cruel & sauuage des petits enfans des Hebrieux, estoit inique tout outre. Les sages femmes ny obeissent point: elles en sont louces par l'esprit de Dieu en l'Escripture: Dieu recompense la pieté de ces bonnes femmes, qui ont ainsi desobey au tyran, leur edifie des maisons, benist & accroist leurs familles.

L'edict de Nabuchadnezar commandant d'adorer la statue, estoit prophane & contre la premiere table de la loy. Les compagnons de Daniel ny obeissent point: pourtant sont louez du Seigneur, & conseruez de sa main forte au milieu des flammes du feu.

Les edicts de Iezabel ont esté prophanes & iniques tout ensemble, en ce qu'elle commandoit de meurtrir les Prophetes de Dieu, & les gens de bien. Voila pourquoy Abdias au lieu d'y obeir nourrissoit de tout son pouuoir les seruiteurs du Seigneur.

Les Iuifs entant qu'en eux estoit empeschoyés Iesus Christ d'annoncer la volonté de Dieu son

Pere avec deffées & menaces. Iesus Christ leur a resisté en l'annonçant. Et quoy que nous puissions dire qu'en la maison du Pere Eternel il a esté est & sera à iamais fils Eternel de Dieu : toutefois selon la dispensation du temps d'alors, sa condition & la police, il estoit comme personne priuée : & toutefois n'a il point obey.

Les Apostres ayans receu commandement de se taire, & ne point annoncer Iesus Christ, n'auoyent garde d'y obeir.

Il ne seroit pas si tost fait si ie voulois reciter par le menu le nombre des tesmoins qui ont souffert persecution, pour n'auoir voulu obeir aux edicts des Rois, Empereurs & autres Magistrats, ausquels tant s'en faut que nous soyons tenus d'obeir, lors qu'ils commandent choses prophanes ou iniques: qu'au contraire comme nous pouuons recueillir des exemples alleguez nous ne satisfaisons iamais à nostre deuoir, si en desobeissant d'un costé, à tels Magistrats, nous n'obeissons de l'autre aux edicts & commandemens du Dieu souuerain, chacun de nous selon sa vocation : vocation dis ie generale ou particuliere : generale par laquelle vn chacun est appelé à pratiquer la charité enuers ses prochains : particuliere selon l'estat & office auquel vn chacun est appelé.

Les sages femmes donques Egyptiennes ont fort vertueusement fait en n'obeissant point à Pharaon, & en s'acquittant de leur vocation particuliere ont de tout point accompli leur deuoir, conseruant les enfans que l'edict du tyran auoit destiné

né à la mort.

Ainsi aussi Abdias, qui non seulement ne tua point, ains nourrit & sustenta les Prophetes du Seigneur. Pareillemēt les Apostres, qui tant s'en faut qu'ils se teussent, qu'au contraire ils annoncerent plus librement la parole du Seigneur. Auf si estoit ce leur vocation particuliere, à laquelle ils ne pouuoient autrement satisfaire qu'en ce faisant.

Et partant auourd'hui és terres des Princes prophanes, superstitieux & tyrans, desquels le nombre n'est que trop grand, qui desfondēt d'annōcer la Parole de Dieu, & commandent d'assister aux seruices des faux dieux cōtrouuez dans le cerueau des hommes : s'il s'y trouue quelque Chrestien, (comme Dieu mercy il y en a bon nombre) nous ne dirons pas qu'il se soit acquitté de son deuoir, quand seulement il se sera abstenu de communiquer aux faux seruices, si quand & quand il ne fait tout ce qu'il luy sera possible pour se trouuer és assemblees Chrestienes, ouyr la parole de Dieu, & communiquer aux prieres & sacremens de l'Eglise Chrestiene.

Le roy Ozias ayant voulu vsurper l'office de Sacrificateur, fut dechassé hors du Temple par Azarias, & octante autres Sacrificateurs ses compagnons : desquels le fait fut approuué de Dieu, & celuy d'Ozias condamné : de sorte qu'il en fut frappé de lepre de la main du Seigneur, & contraint de finir sa vie tout lepreux, & miserable, en vne maison sequestree & à part.

Cela est donc tout resolu que nous pouuons en bonne conscience desobeir aux edicts prophanes ou iniques des Magistrats, quels qu'ils soyent.

Reste à voir maintenant, s'on leur peut aussi pareillemēt resister en bonne conscience, & pour quelles raisons: estant chose toute asseurée, que c'est plus leur resister, que leur desobeir simplement.

Ia n'auiene que ie fauorise en cest endroit le party de ces furieux & turbulens Anabaptistes, que nous confessons tous pouuoir estre dignement chastiez par le Magistrat.

Qu'on ne pense pas aussi, que ie vueille porter le party des Seditieux, pourtant, si ie viens affermer que les suiets sont tenus de resister par armes, si besoin est, au Magistrat commandant choses prophanes ou iniques, estant vne telle resistance, qu'o fait aux desseins d'un Magistrat seditieux, vn vray moyen d'oster la sedition, & faire mettre vne bonne paix parmy les peuples.

Mais afin que la question puisse estre plus clairement traitée & desnouee, ie mettray en auant quelques maximes, comme preludes seruans à ce faict.

Premierement qu'il y a vne mutuelle & reciproque necessitude & obligation d'entre le Magistrat & les suiets: comme il est aisé à cognoistre, s'on considere l'origine, la cause & la fin de l'institution des magistrats.

Cela est bien certain que les magistrats ont esté creéz aux peuples & non les peuples aux magistrats: tout ainsi que le tuteur est cree à vn pupille,

pille, & le Pasteur à vn troupeau : non pas le pupille au Tuteur, ou le troupeau au Pasteur. Il falloit donc qu'il y eust quelques assemblees & trou pes d'hommes deuant la creation des Magistrats. Encores peut-on bien trouuer auiourd huy vn peuple sans Magistrat, mais nullement vn Magistrat sans peuple : C'est donc le peuple qui a créé le Magistrat & non le magistrat le peuple: qui a, dis-ie, créé les premiers magistrats d'un commun consentement, pour la necessité qu'il se sentoit auoir pour sa conseruation d'un tel lien & conduite.

Aucuns peuples ont créé des Princes sur eux, pour estre gouuernez & regis en ceste façon ou en l'autre, tellement toutesfois qu'il demouroit tousiours par deuers le peuple vne bonne portio de la puissance & anthorité. On voit cela en l'estat Democratique, auquel aucuns esleus en ceste charge demandent les auis & recueillent les voix du peuple, n'osans au reste rien ordôner sans son consentement. Ceux-cy sont appelez Magistrats populaires.

Autres y en a, qui ayans mieux aimé le gouuernement Aristocratique, ont choisi & esleu vn certain nombre des meilleurs de leurs citoyens, auxquels ils ont cômist toute la conduite de leur estat & chose publique.

Ceux qui ont plus prisé le gouuernement d'un seul, l'ont esleu & esleué sur eux pour les gouuerner & conduire comme Monarque & souuerain. Mais il ne se trouuera iamais, qu'il y ait eu vn peuple si sot & mal auisé, qui ait esleué vn magistrat

sur ses espaules, auquel il ait donné puissance & autorité absolue de commander indifferemmēt tout ce qu'il voudroit au peuple, qui l'auoit esleu. Au contraire tousiours le peuple en se soumettant au magistrat, la aussi lié & comme attaché à certaines loix & conditions, lesquelles il ne luy est permis d'enfreindre ny outrepasser.

On voit encores auourd'hui cela aux establissemens & couronnemens des Rois : où l'on leur offre certaine forme de iurement, qu'ils prestent deuant qu'estre establis : s'astreignans par iceluy aux conditions qui leur sont offertes.

Sous telles conditions le Magistrat regne, & sous telles conditions luy doit le peuple obeir, n'estant en rien honeste d'estendre le commandement ny l'obeissance hors ou par dessus icelles conditions, que nous pouuons appeller, vltro citroque & reciproquement obligatoires.

Nous auons vn ancien exemple de cecy assez à propos au regne d'Israel. Dieu eslit Dauid & sa posterité pour regir & gouverner les Israelites. Ils se soumettent à son Empire, sous certaines conditions & formule de iurement, que l'on peut recueillir des passages de l'Escripture, où l'histoire du regne du roy Ioas est traitée : Là il est dit que Ioiada sacrificateur stipulant, l'alliance fut faite comme de nouveau entre Dieu, le Roy & le peuple.

Dieu tesmoignoit par la bouche du Sacrificateur, qu'il recognoissoit ce peuple là pour son peuple : & le peuple de sa part reclamoit Dieu pour son Dieu.

Item

Item le Roy de son costé promettoit de regner selon Dieu, & le peuple d'obeir au Roy selon Dieu.

Le mesme serment & alliance se trouue faite en l'Escripture sous Iosias & autres Rois. En somme jamais ne s'est veu qu'il y ait eu homme esleué en degré par dessus les autres, sans auoir premierement fait quelques promesses & sermens au peuple, ou à la nation à laquelle il estoit proposé.

On voit encores aujourd'huy les formules de iurement de l'Archeduc d'Austriche, du roy des Romains, du roy de France, quoy qu'elles ayent esté viciées par l'entremise de Messieurs les Papes Romains.

Après auoir veu l'origine & forme de la creation des magistrats, voyons maintenant quelle est la cause & occasion, pour laquelle ils ont esté creéz. Nous trouuerons qu'il n'y en a point d'autre que le salut du peuple. Afin, ce dit l'Apostre, qu'ils soyent en terreur & espouuamment aux meschans, & en seureté & conseruation aux bons.

Aristote en ses Politiques dit tresbien; Que tout ainsi qu'au Pilote, l'heureuse & prospere nauigation: au medecin, la santé du patient: au Capitaine, la victoire: aussi au Roy le salut & conseruation du peuple doit estre tousiours deuant les yeux.

Et partant le peuple ayant esleu ou autrement esleué premierement, le Roy à ceste fin, le Roy aussi estant obligé à telle condition toutesfois &

quantes qu'il s'en desuoie : quand de bon prince il deuient Charles 9. quand seulement il prepose son priuè au public : augmentant avec le detriement du peuple ses coffres & reuenus: lors l'obligation du costé du peuple est rompue : lors est le peuple deliuré de ce qu'il deuoit à son Roy. Ne pouuant l'Empire & gouuernement estre dit iuste & legitime, auquel l'on a tellement esgard au bien particulier du Prince qu'on en vient à interesser le public de tout le Royaume.

Outre ce que dict est, il faut qu'un Roy soit legitimement appellé à la Royauté, selon les coutumes & loix du pais, pour pouuoir estre dit Roy legitime. Autrement s'il vient à vsurper le sceptre, il se rend indigne du titre & des priuileges d'un Roy. Cecy soit dit tout en passant, en faueur de ceux de Lorraine: sur lesquels, comme tu scay mieux, les predecesseurs de nos Valois ont vsurpé la Couronne.

Or les Rois sont appelez au royaume, ou par succession en lieux où le droit de regner est transmis aux heritiers: ou par election: ou par succession & par election tout ensemble. Ceste dernière façon de creer les Rois est merueilleusemēt à l'auantage & benefice du peuple: estant chose tout asseuree que là où le droit de succession est simplement obserué, le plus souuent la Royauté est transportee à personnes indignes, d'où sort vne infinité de malheurs & desastres, nous l'aons veu, nous le sauons, nous le sentons si nous ne sommes ladres. Là où l'election seule est pratiquée, on baille entree aux seditions & partialitez, desquel-

quelles naissent le plus souuent des guerres ciuiles, ruine des peuples & estats. Mais quand la chose est temperée, de sorte qu'on ne reiecte pas temerairement la famille sous laquelle le peuple a accoustumé d'estre conduit: ains enquiert-on diligemment, si c'est pour le bien du peuple de l'elire ou reietter: c'est s'y conduire sagement de tout point. Telle estoit ancienement la façon d'esleuer les Rois. Ainsi a esté pratiqué en l'Empire de Dauid (duquel toutefois Dieu estoit l'autheur & en la famille duquel il vouloit conseruer le sceptre) où les aînez n'ont pas esté établis indifferemment Rois. Roboam apres la mort de Salomon fut appellé par droit de succession au Royaume: mais ce fut par l'auis des douze lignees, qui pour c'est effet s'assemblerent.

Ces choses ainsi premises, ie vien à la question proposée. S'il est loisible aux suiets de resister au magistrat, & iusques où telle licence s'estend. Mais deuant toute œuvre, il faut entendre, que les suiets ne sont pas tous d'une mesme condition. Car les vns sont simplement suiets priez: les autres ne sont dits suiets qu'à raison du magistrat souverain: tels sont les magistrats inferieurs.

Mais à scauoir mon si le Souuerain magistrat ou Roy est tellement souverain, qu'il n'ait nul fors que Dieu estably dessus luy. Il semble bien qu'on pourroit dire que apres Dieu le Roy est le premier: ie l'accorde, mais non pas absolument. Car, comme i'ay desia dit, les gens n'ont iamais esté si fors & mal auisez de donner à aucun tant de souveraine puissance, qu'ils ne se foyent tou-

f.iii.

siours referuez de tenir comme par les renes vne bonne & forte bride, de peur que la Royauté, cōme en vn chemin glissant, ne tombast tost en tyrannie.

Mais ils n'ont sceu si bien faire (tant le peuple est aisé à piper) que ce malheur , que ce desastre ne soit auenu mille fois.

L'autorité des anciens rois des Romains estoit souueraine, mais elle estoit retenue par le Senat.

Les anciens Rois dechassez par leur ambitioñ, violence, & paillardise, l'autorité souueraine de meura au senat Romain: tellement toutefois que l'autorité des Tribuns du peuple luy seruoit de frein & de bride.

Les Lacedemoniens auoyent deux familles à Sparte, desquelles ils eslisoyēt leurs Rois: le frein & bride qui les tenoit en office estoient les Ephores, c'est à dire les voyans ou regardans & obseruateurs. A ceux-cy estoit loisible de condamner & chastier les Rois, qui abusoient de leur charge, comme tu scay qu'il auint à Pausanias.

Tel est aujourd'huy en l'empire Romain le Sept-virat: scauoir les Princes Electeurs. Ceux-cy n'ont pas seulement droit d'establiir les Empereurs, ains aussi de les desmettre. Tesmoin en est Vvenceslaus Empereur priué par eux de l'Empire l'an 1400. Munster recite la forme de l'abrogation.

Le mesme a esté obserué aux Rois de France, du temps que l'autorité des Estats (que ceux de Valois ont abbatue) estoit en sa force: laquelle
aussy

aussi s'estendoit iusques là , comme tu scay, qu'il n'estoit permis auRois de declarer, ny faire guerre, ny d'imposer tribut ou subsides nouueaux sans le consentement des trois estats: esquels neantmoins les gens d'Eglise n'estoyent aucunement comprins: ains seulement ceux de la Iustice, ceux de la Noblesse, & le Peuple. Et estoit leur autorité telle, qu'ils deposoyent les Rois quand l'occasion le requeroit pour leur desbauche, insolence, faineantise, incapacité & autres semblables choses.

Nos histoires nous font mention, comme tu scay trop mieux, de huit Rois de France desmis par l'autorité des Estats.

Childeric en est l'un, desmis en l'an 469. Eudon, l'autre desmis vn peu apres. Vn autre Childeric, l'an 679. Theodoric l'an 696. Chilperic l'an 750. Charles le Gros, l'an 890. Odon, l'an 894. Charles le simple, l'an 926.

Quant à nostre Charles le traistre, ils ne l'eussent ia desmis: il n'est pas vray-semblable: ils eussent eu esgard à ses belles vertus, à sa pieté, à sa iustice: ils eussent porté respect à sa mere qui peut tout, & au Peron qui la surmonte, & gouuerne tout à son tour.

Mais si la liberté des Estats, n'eust esté opprimée, ils eussent bien desmis d'autres Rois, qu'on eust peu nommer bons, tresbons, les comparant aux moindres traits de ceux que Charles a ioué au poure & miserable peuple: cōme les Romains demirent Tarquin à raison de ses outrages & violences.

En Angleterre les Parlemens, qui ont mesme puissance qu'auoyent les estats en France, ont souuent condamné leurs Rois.

Cela est hors de toute doute que ceux qui ont la puissance de deslier, ont aussi pouuoir de lier.

Et partant és lieux où cest ordre est estably, qu'il y en a quelques vns qui seruent de bride aux Rois, & aux loix de seure garde: ie dis que ceux là sans faillir peuuent & doiuent resister aux iniques ou prophanes commandemens des Rois. Et ne peuuent ceux-là laisser la royauté & legitime gouuernement degenerer en tyrannie sans commettre vne manifeste trahison enuers le peuple: qui a esleu tels estats principalement à celle fin; qu'ils empeschent la tyrannie. Que si de malheur elle y suruiuent, (comme nous la voyons par nos pechez arriuee à son comble, disposant des biens & des corps, de l'honneur & de l'ame à son gré) c'est aux suiets priuez de recourir au remede vers les estats: estant chose toute asseuree, que ces trois estats sont comme souuerains magistrats par dessus le Roy en cest endroit, quoy qu'ils soyent priuez & au dessous du Roy pour vn regard ordinaire.

Que si ce droit là des estats vient à descheoir & à se perdre? Le te respōs, & fort bien ce me semble: que les Rois qui ont si souuent en leur bouche, qu'on ne prescrit rien contre eux, nous enseignent ausi de dire, qu'il n'y a point de prescriptiō contre les droits du peuple & des estats. Et que la loy ciuile de laquelle nous vsons, qui a la raisō pour son ame, nous enseigne & apprēt, qu'un possesseur

seſſeur de mauuaife foy ne peut preſcrire aucunement.

Les rois de France promettēt & iurent à leurs Couronnemens, qu'ils conſerueront, vn chacun en ſon ordre, reng & degré: quand ils font le contraire, qu'ils violent les bonnes loix & les bons edicts en quelque façon que ce ſoit, ils ne ſont plus Rois, ains Tyrans.

S'ils repliquent: Il y a cent ans deux cens, voire ſix cēs ans que nous vſons de tel & de tel droit. (Car tel eſt noſtre plaiſir) & pour autant ce droit nous eſt preſcrit.

Je reſpons, que ſi on fueillete les hiſtoires de noſtre France, on trouuera qu'il n'y a pas plus de ſoixante ans que la liberté des eſtats y a eſté opprimee, & que les Rois y ont eſté comme l'on dit mis hors de page. Mais quand bien ce ſeroit de plus long temps, ie tourne dire, que la preſcription contre les bonnes mœurs & cōtre les droits du peuple eſt inualidē. Mais l'on me dira: Les eſtats ne peuēt ou ne veulent ſ'aſſembler, ou ſ'ils ſ'aſſemblēt, la plus grād part emporte, touſiours la meilleure: ne ſera-il donc permis à vne ou à l'autre partie des trois eſtats, ce qui eſt loiſible à toutes les trois enſemble? Je reſpons que non, pour euitier aux partialitez qui ſ'en pourroyent ſourdre: Ayans à ceſté fin eſté eſtablis trois, que toutes choſes ſe fiſſent avec bon ordre & ſain iugement: & que le chemin ſoit coupé à la diſſipation du peuple, qui autrement ſ'en pourroit bien enſuyure.

Qu'eſt-il donques beſoin de faire quand vne

partie du corps est si extrêmement greuee, qu'elle ne peut plus supporter son mal? En tel cas il faudra diligemment considerer, quelle est la cause de ses plainctes, & le but auquel elles tendent.

Car il y en peut auoir qui se plaindront de la tyrannie, enuers lesquels toutefois on n'vsera que de iuste & legitime commandement.

Estans certains de la bonté & iustice des complaignans, en se souuenant qu'il n'est pas permis à vne partie, soit en chasteau, ville ou prouince, ce qui est propre & appartenant au tout: apres que celle partie greuee aura admonnesté & auerty les autres ses compagnons de leur deuoir & charge: & qu'ils n'y voudront entendre: il luy sera permis & loisible par tout droit & raison diuine, humaine, politique & des gens: non de desmettre le tyrā, iagoit que par le droit il deust estre desmis: mais fort bien de se soustraire de sa suietion, & de se deffendre contre la tyrannie, & violence de celuy, qui au lieu d'estre Pasteur & pere du peuple en est le volleur & brigand.

Cela peut il faire en bonne conscience, & laisser perir cependant qui veut perir à son escient. N'estant aucunement raisonnable que pour la lacheté & nonchalance d'autruy mon droit, mon bien, mon honneur & ma vie, voire mon propre salut soit abandonné & perdu.

Par le droit Feudal, pour les mesmes causes que le vassal perd le fief, scauoir pour felonie, pour icelles mesmes le haut Seigneur le perd: pour ce que, comme dit la Loy, l'obligation d'en

tre

tre eux deux est mutuelle & reciproque. Le semblable est d'entre vn Roy & ses suiets, qui luy sôt comme vassaux.

Chacun scait combien la puissance des Seigneurs, ou maistres enuers leurs serfs & esclaués est grande: toutefois si le Seigneur ne prouuoit & subuient au serf en sa maladie, le serf sans autre manumission est declaré libre par la loy: laquelle n'a esté ordōnee qu'à celle fin que ceux qui ont quelque autorité & puissance n'en viennent point à abuser.

La condition des suiets ne doit pas estre pire que celle des serfs. Que si le serf est fait libre, quand son Seigneur abuse de son pouuoir, pourquoy ne sera-il le semblable des suiets?

Les Suisses, desquels nous parlions n'agueres se sont soustraits, comme les histoires en font foy de la suiétion & obeissance de la maison d'Austrie, à laquelle ils s'estoyent obligez sous certaines conditions: pource que la maison d'Austrie ne les daignoit accomplir de sa part. Ainsi sont ils auourd'huy libres, ayans secoué, non pas abbattu l'Empire de celle maison: laquelle cependant cognoissant sa grand faute à approuué leur subtraction & reuendication de leur liberté.

Quant à nos pources freres de la Rochelle, s'estans autresfois distraits de la suiétion des Anglois, ils se sousmirent au Roy de France sous certaines conditions, que Froissard recite en son histoire.

Toutes les autres villes de la France pareillement sont soumises sous des conditions & avec speciaux priuileges, qu'on leur a iuré & promis. Puis que celuy à qui elles sont soumises, n'observe ce qu'il a promis, & qu'il n'y a point de moyen d'auoir vn iuge, pourquoy ne leur sera-il loisible de se distraire de telle suiection? Et de se faire à vn besoin iustice à eux-mesmes de tant de concussions, extorsions, violences, paillardises, cruautéz, trahisons & autres telles infametez, desquelles les brigans & volleurs abusans du sacré nom de Roy, de Pieté & de iustice, commettent en leur endroit.

Ioram fils de Iosaphat ayant succédé à son pere au royaume de Iuda, introduisit les dieux estranges & le seruice des Idoles parmi le peuple. Lobna ville sacerdotale en Iuda voyant cela, se retira de luy pour ne plus estre sous la main de Ioram pource, ce dit l'Escripture, qu'il auoit delaisé Dieu le Seigneur de ses peres. 2. Chron. 21.

Il n'y a nulle doute qu'entre nous, les loix diuines ne doiuent estre en plus grand poix & estime que les humaines.

Le Magistrat est estably pour estre en terreur aux meschans. Ceux-là sont plus meschans, qui violent les loix diuines, que ceux qui simplement contreuient aux loix humaines. Or s'il est permis de se soustraire du magistrat violant la police humaine, à plus forte raison de celuy qui a violé toutes choses saintes, voire l'humanité mesmes, qui a despouillé toutes affectiōs naturelles, secoué entant qu'en luy est tout iouer cognoissance

sance de la deité, & corrompu & dissipé en toutes sortes la Religion, laquelle est le principal lien de la société humaine.

Item s'il faut fuyr la sedition en la police humaine, à plus forte raison la faut il fuyr en l'Eglise de Dieu & assemblée Chrestienne: laquelle est liée & conioincte. estroitement par le tressainct & sacré lien du sainct Esprit. Cependant en la tyrannie Ecclesiastique du Pape, qui a corrompu toute doctrine & violé tout ordre en l'Eglise, n'ayant esté permis d'assembler vn Synode libre, qui eust esté comme les trois estats en la police, auquel il eust fallu recourir, n'ayant, dis-je, esté loisible de l'assembler, par ce qu'il eust esté besoin le demander aux mesmes tyrans, & par consequent approuuer la tyrannie Papale: cependant, dis-je, il a esté permis à vne partie, pendant que la plus grand part sommeilloit en profondes tenebres, de se distraire d'icelle tyrannie, sans encourir entre les bons le nom de scismatique. Pourquoy estimerons-nous ceux-là seditieux qui se retirent de la suiection d'un magistrat periure, perfide, cruel oppresseur de peuple, mangesuiet, de l'infameté duquel toute la terre est infectée?

L'hi. Mon Dieu que ie suis aise de t'auoir ouy auancer & deduire tant de bonnes & belles raisons pour la iustification de nos freres. Elles ne sont que trop suffisantes pour prouuer, qu'il a esté loisible à la Rochelle & autres villes & provinces oppressees du reng desquelles on peut mettre toute la France, au quatre coins & au milieu, de l'obeissance & suiection du tyran: & pour le

moins de se deffendre contre l'inuasion de ses satellites, concusſion de ſes officiers, oppreſſion de ſes gabelliers, violences & infamerez de ſa cour: Et, pour le dire en vn mot, contre tout ce qui procede de luy & de ſes Ianniſſaires.

Et tant s'en faut qu'en ſe deffendant, ou retirant du tyran, on acquiere le nom de ſeditieux, qu'au contraire ceux-là ſont tresmauuais concitoyens, compatriotes, & mauuais voiſins, qui ne s'adioignent à eux.

Le pol. Cela eſt hors de difficulté, que ceux qui deſirent la conſeruation de la France, & ſur tout de l'Egliſe de Dieu, ſe doiuent ioindre à eux. Et aſſeure toy, que ceux qui par couardie, ou autrement laiſſent les ſecourir, orront vn iour & à bon droit prononcer la ſentence contre eux, que Debora donna contre la ville de Meros, pourtant qu'elle ne vint point à l'aide du Seigneur cōtre Iabin roy de Chanaan. Iug. 5. 22. & 23.

Cependant le Seigneur ne lairra point de faire ſon œuure, pour paracheuer leur entiere deliurance, comme il a commencé, ainſi que ie te diray. Mais ie te prie paracheue ce que tu as à dire, & te deſpeche, afin que i'aye auſſi quelque peu de loilir de t'entretenir de ce qui s'eſt paſſé en mon voyage.

L'hi. Ie le veux bien: que pleuſt à Dieu que les Seigneurs des cantōs Papiſtes t'euſſēt ouy diſcourir en plein Cōſeil de la iuſtice de la cauſe de nos freres, de la puiſſance des magiſtrats, & iuſques où el le s'eſtend. Ie m'aſſeure que cela ioint avec les autres occasions qu'ils ont de tenir pour ſuſpectes les

les forces des tyrans , qui ne pardonnent iamais aux loix, aux confederations & ligues: ains plantent tousiours leurs limites là où le bout de leurs espees s'estend , les eust engardez de despeupler leurs terres, & de desgarnir leurs maisons de leurs gës. Cela, dis ie, eust esté suffisant, pour faire que le Conseil eust arresté tout court les plus ambitieux & auares , & les eust engardé d'emmener leurs combourgeois à la boucherie. Cependant cela est fait : il n'y a plus d'ordre , & ie m'assure qu'ils ne feront pas grand mal aux nostres pour ce coup cy.

Le pol. Je t'en respons & te le iure: ils n'ont eue garde d'approcher plus pres que de l'artillerie les murailles de la Rochelle , que si aucuns ont passé outre, ils ont esté tresbien frottez. Mais voila le mal qu'ils ont fait : ils se sont faits battre & tuer, eux qui aiment leur liberté, pour nous vouloir ravir la nostre : & ont tousiours en ce faisant vescu dessus Iaquies bon homme. Puis rapporteront au retour l'argent & sueur du bon homme , apres qu'ils l'auront bien pillé. S'ils apprenoyent vne fois à cognoistre la grande difference qui est d'entre vn tyran & la Couronne, qu'ils appellent, voire d'un Roy à son Royaume : ie m'assure qu'ils n'auroyët garde d'outrager, d'offëser & perdre vn si grand & si puissant corps , comme est celuy de Frâce, à l'appetit d'un seul tyran , & pour les passions d'une femme.

L'hi. Certainement ie le croy. Mais, comme i'ay dit, c'en est fait pour ce coup cy: vne autre fois ils pourront estre possible quelque peu plus sages.

moins de se deffendre contre l'inuasion de ses satellites, concussion de ses officiers, oppression de ses gabelliers, violences & infametez de sa cour: Et, pour le dire en vn mot, contre tout ce qui procede de luy & de ses Iannissaires.

Et tant s'en faut qu'en se deffendant, ou retirant du tyran, on acquiere le nom de seditieux, qu'au contraire ceux-là sont tresmauuais concitoyens, compatriotes, & mauuais voisins, qui ne s'adioignent à eux.

Le pol. Cela est hors de difficulté, que ceux qui desirent la conseruation de la France, & sur tout de l'Eglise de Dieu, se doiuent ioincre à eux. Et assure toy, que ceux qui par couardie, ou autrement laissent les secourir, orront vn iour & à bon droit prononcer la sentence contre eux, que Debora donna contre la ville de Meros, pourtant qu'elle ne vint point à l'aide du Seigneur cōtre Iabin roy de Chanaan. Iug. 5. 22. & 23.

Cependant le Seigneur ne lairra point de faire son œuure, pour paracheuer leur entiere deliurance, comme il a commencé, ainsi que ie te diray. Mais ie te prie paracheue ce que tu as à dire, & te despeche, afin que j'aye aussi quelque peu de loisir de t'entretenir de ce qui s'est passé en mon voyage.

L'hi. Je le veux bien: que pleust à Dieu que les Seigneurs des cantōs Papistes t'eussēt ouy discourir en plein Cōseil de la iustice de la cause de nos freres, de la puissance des magistrats, & iusques où elle s'estend. Je m'assure que cela ioint avec les autres occasions qu'ils ont de tenir pour suspects les

les forces des tyrans , qui ne pardonnent iamais aux loix, aux confederations & ligues: ains plantent tousiours leurs limites là où le bout de leurs espees s'estend , les eust engardez de despeupler leurs terres, & de desgarnir leurs maisons de leurs gēs. Cela, dis ie, eust esté suffisant, pour faire que le Conseil eust arresté tout court les plus ambitieux & auares , & les eust engardé d'emmener leurs combourgeois à la boucherie. Cependant cela est fait : il n'y a plus d'ordre , & ie m'assure qu'ils ne feront pas grand mal aux nostres pour ce coup cy.

Le pol. Je t'en respons & te le iure: ils n'ont eue garde d'approcher plus pres que de l'artillerie les murailles de la Rochelle , que si aucuns ont passé outre, ils ont esté tresbien frottez. Mais voila le mal qu'ils ont fait : ils se sont faits battre & tuer, eux qui aiment leur liberté, pour nous vouloir ravir la nostre : & ont tousiours en ce faisant vescu dessus Iaquies bon homme. Puis rapporteront au retour l'argent & sueur du bon homme , apres qu'ils l'auront bien pillé. S'ils apprenoyent vne fois à cognoistre la grande difference qui est d'entre vn tyran & la Couronne, qu'ils appellent, voire d'un Roy à son Royaume : ie m'assure qu'ils n'auroyēt garde d'outrager, d'offēser & perdre vn si grand & si puissant corps , comme est celui de Frāce, à l'appetit d'un seul tyran , & pour les passions d'une femme.

L'hi. Certainement ie le croy. Mais, comme i'ay dit, c'en est fait pour ce coup cy: vne autre fois ils pourront estre possible quelque peu plus sages.

Quant aux Cantons de la Religion, ils n'ont garde d'y auoir enuoyé de leurs gens: plustost leur ont-ils deffendu sur peine de la vie d'y aller, & cōmādé de se tenir prests & armez, tāt ils ont craint és premiers iours apres le massacre, que quelque orage tombast dessus eux, & sur leur estat. Et cela a esté cause, avec la crainte aussi qu'ils auoyent de faire naistre vne guerre ciuile d'entre eux & les cantons Papistes, qui desia, comme ie t'ay dit, estoient embarquez du costé du tyran, qu'ils n'ot baillé aucun secours à nos freres: quoy qu'ils confessassent ingenuement d'y estre tenus & obligez par la loy de Dieu & des hommes.

Bien est vray qu'ils ont monstré & tous leurs suiets aussi d'auoir vn extreme desplaisir & compassion de nostre fait: m'assurant en tesmoignage de leur bonne volonté que tous les François Huguenots foruscis seront les tresbien venus & seurement cōseruez en leurs terres & qu'ils n'oublieront riē du deuoir de charité enuers eux: mais qu'ils ne pouuoient du tout rien plus que cela pour maintenāt: desia auoyent ils recueilly à Basle & bien fort honorablement les petits seigneurs de Chastillon, & de Laual, Mesdames d'Andelot & de Teligny, la damoiselle de Laual, & plusieurs autres gentilshommes & peuple François, & aussi bon nombre de Ministres refugiez, qu'ils entretiennent çà & là à leurs despens dessus leurs terres.

Le pol. Dieu soit loué, de ce que leur charité au moins se monstre en cela qu'ils recueillent liberalement ces ieunes Seigneurs & nos autres freres

res François: ils ne scautoyent mieux condamner toutes les actions du tyran, ses proscriptions & cruantez, qu'en vsant d'hospitalité enuers les pources oppressez qu'ils iustificient en les hebergeant.

L'hi. Je t'asseure l'amy, qu'ils le font fort volontiers. Le semblable aussi (ce que i'auois oublié à te dire) font les Seigneurs Protestans: & de mesme la royne d'Angleterre par tout son Royaume & pais, recommandant les estrangers autant qu'elle peut à ses suiets.

Le pol. Dieu leur vueille rendre, & à tous ceux qui vsent de telle charité, le guerdon qu'il leur a promis au nom de son fils Iesus Christ nostre Seigneur.

L'hi. Ainsi soit-il. Or ay-ie acheué de te dire tout ce peu que i'ay exploicté en mon voyage, excepté pour ne point mentir, quelques particularitez secretes, qu'on m'a chargé de faire entendre à ceux qui nous ont enuoyé. C'est maintenant à toy l'amy, à m'entretenir à ton tour de ton voyage.

Le pol. C'est bien raison. Sus donc, escoute.

Ainsi que i'approchois la France, par tout là où ie logeois i'oyois tant dire de nouuelles des volleries & inhumanitez qu'on exerçoit ordinairement par les chemins, emmy les champs & par les villes, & ie tenois cela pour si certain, qu'il me sembloit bien que i'alloyis à vne mort toute presente ou bien à vn second enfer: tellement que peu s'en fallut, tant mon infirmité fut grande, que ie ne rebrossasse mon chemin avec vn vœu de iamaïs ny rentrer. Et n'eust esté que nostre Dieu, que ie me prins lors à prier, me fortifia & me fit

passer outre sur toutes ces difficultez , i'eusse fuy avec vn Ionas,plustost que de faire ma charge. A la fin ie m'y hazarday : mais ie ne fu pas si tost en France, que dés la premiere iournee ie m'apperceu trop cleremēt que i'estois au vray monde des miseres & dans vn royaume de bestes, ou biē plus tost de traistres & brigans. A la premiere hostellerie où ie logeay, i'entendy vn qui se plaignoit de la grande cherté de viures: l'autre disoit, les grosses tailles qu'on va redoublant tous les iours , ces grands impôts nous ruinent , nous mangent : & puis les inuentions nouuelles que ces bougres d'Italiens donnent au Roy pour arracher du peuple tous les deniers de sa sueur , nous acheuent à bon escient de peindre : au diable soyent les Atheistes : ils viennent la plus part en France pour nous aider à escorcher , pour nous gabeller & nous tondre , & pour succer iusques au sang les pources gens. Les autres y viennent avec vne main de papier, ou avec vn liure de raisons, Dieu scait quel liure: ils dressent apres leur banque dans Paris, dedans Rouen, ou dedans Lyon : & lors qu'ils ont bourse garnie, ils font le faut, la Banque route. C'est le vray moyen de gaigner, voire de passer en credit les plus grands Princes de la France. Et qu'il soit vray qu'on le demande au Peron , au comte de Rets. Tu te trompes, repliquoit l'autre , il est parueniu autrement que tu ne penses le bon homme : ne scay tu pas ce qu'on dit en proverbe:

Pour bien seruir & loyal estre,

De Maquereau on deuient traistre:

Traistre

Traistre, Maquereau & Ruffien

Né peut faillir d'auoir du bien.

De par le giber, c'est le moyen de paruenir. La Royne mere ayât receu cestuy-là, dont tu parles, entre ses premiers estallons, la recognu estre vn digne instrument pour illustrer la grandeur de sa race, & la Maiesté de ses enfans, pour redresser les ruines de la France, & pour appuyer & soustenir ce pource Royaume, que ceux de Guyse auoyent tant esbranlé: qui, lequel donques? ce Landry, ce fils de putain du Peron: la male peste qui le creue avec sa dame Brunehaut, repliquoit vn autre pource homme: ils ont fait eux deux plus de mal que ne firent iamais ensemble tous les Lorrains & les Guisars: ce n'estoit lors que belles roses au prix des ronces, dont ceux cy-esgratinoient le pource peuple. Et puis les Lorrains, les Guisars, ce sont des Princes appartenans en plusieurs sortes à la France: & possible aussi que la France leur pourroit bien appartenir.

Mais ces deux-cy ces Florentins, avec l'asne qu'ils ont choisi, ce meschant bougre de Chance lier: ces trois Italiens tant fameux, chacun scait d'où ils sont venus: mais on n'entend pas leurs menées.

Ie ne scay pas s'on les entend, disoit vn autre, si scay-ie bien qu'on est bié ladre s'on ne les sent.

Ce sont ceux là qui nous ont remis avec le Gonsage, & Lansac, ainsi auant dedans les miseres & calamitez, qui nous accableront tous ensemble,

Adioustez y le Roy luy-mesmes, & son frere le beau Monsieur: vous ne scauriez dire, lequel de tous ceux là vaut mieur que l'autre. Que pleust à Dieu qu'ils fussent tous chastrez comme ils le meritent. Le chastiment du Parricide, c'est de les ietter à val l'eau dans vn sac de cuir, bien cousu avec vn serpent, ce me semble, vn coq & vn singe aussi. O que cela conuiendroit bien à vn Charles le parricide! à Catherine la couleuvre, le coq seroit nostre Monsieur, & le Peron seroit le singe: ce seroit assez de ces quatre, les autres auroient belle peur. On purgeroit tost le Royaume de garnemens: ie m'assure bien, disoit l'hoste, que s'ils s'en vont à la Rochelle, ils n'en reuiendront ia tous: ou il y aura de la iustice aussi peu au ciel qu'en la France. Toutefois ceux cy n'ont garde d'aller auant dās la meslee, ils craignēt les coups, les tyrans. Mais il y font aller les autres pour en auoir leur passetemps. Hé que de braues gentils-hommes, que de seigneurs, que de soldats y vont mourir: c'est grand pitié: c'est grand dommage. Si l'estranger nous venoit sur les bras, A dieu la France, elle tomberoit aisément es mains du premier assaillant, maintenant qu'elle est despourueue & qu'elle s'en va despouillant iournallemēt de ses bras droitz, de ses parreins, ses deffenseurs.

Voila la plus part des deuix que i'entendois tenir à table, aupres du feu dans les logis. Et Dieu scait si ces harēgueurs en despitant à tous propos accompagnoient leurs beaux discours de iuremens & de blasphemes, ie n'en onques tant de regret, i'estois contraint leur laisser dire, ie n'osois point

point me descouvrir ny faire semblât de mōstrer quel des partis ie maintenois. Cependant i'allois poursuyuant mon chemin, n'ayant eu presque iamais faute d'un entretien de mesme estoſſe selon les gens que ie rencontrois : Dieu voulut qu'un iour ie trouuay par les chemins deux gentils-hōmes de la Religion, qui s'estoyent depuis les massacres reuoltez de peur de la mort, bien montez & armez de mesmes qui s'en alloient tout droit au camp assemblé deuant la Rochelle: non pas, ce disoyent-ils, afin de faire mal aux assiegez : que plustost ils mourroyent mille morts que le penser: ains seulement pour empescher qu'on ne confiscast tous leurs fiefs & qu'on les rendist roturiers, suyuant le ban qui en estoit fait & publié par toute la France contre ceux qui refuseroyent de se trouuer en celle armee : & aussi pour plus seulement garantir, eux & leurs familles en monstrant l'attestation de leur seruice.

Ces pources gens à demy morts de la fâcherie qu'ils auoyent d'auoir offensé Dieu contre leur conscience portoyent un incredible regret des cruautez exercees sur nos freres, des trahisons, desloyautez & autres confusions qu'on voyoit emmy le Royaume. Et en souspirant maintefois monstroyent de porter vne enuie de recouurer leur liberté, comme qu'il fust, fust ce au prix de leur vie, si l'occasion si presentoit.

Ceux-là m'asseurerēt que Sancerre, où i'auois enuie d'aller tout premierement estoit de bien pres assiegee, & la Rochelle tout de mesmes, qu'il n'y auoit moyen d'y entrer ou de se glisser dans le
g iii.

parc des ouailles qu'en se meslant avec les loups, lors qu'il y a escarmouche dressée; mais que le dâger y estoit grand de toutes parts. Oyant cela apres auoir prins langue d'eux sur ce qu'ils scauoient de l'estat de nos freres assiegez: entendant qu'ils estoient assez bien garnis pour quelques temps & resolu d'eux tresbien deffendre, ie prins mon chemin tout droit vers nos freres du Dauphiné, que ie trouuay en plusieurs endroits de leur poure patrie espars sous diuers Capitaines, qui par montaignes & coustaux, qui par les champs, qui par les villes, par les villages & chasteaux.

Montbrun, Mirebel, l'Edyguier, & avec eux nombre de gentilshommes estoient ceux-là qui conduisoient nos pources freres ramassez, armez au moins mal qu'ils ont peu pour se conseruer tous ensemble contre l'effort des ennemis, lesquels ils battoient bien souuent & estoient battus à leur tour.

Après que i'en euy fait entēdre aux principaux des Chefs & du Conseil l'occasion de ma venue, & qu'ils m'eurent ouy tout au long, ils remercièrent beaucoup de fois Dieu & l'Eglise qui m'auoit enuoyé, de la bonne souuenance & cōpassion qu'elle auoit de leur estat, des bons auis & sainctes ordonnances, que Daniel leur auoit dressées: les reconnurent fort necessaires à leur conseruation. Mais pour ce qu'il y pourroit auoir des difficultez sur quelques articles: & principalement, quand il seroit question de les mettre en pratique, pour le peu de cognoissance que les François ont d'un estat libre, & bien conduit: ayans esté presque tousiours

fiours nourris en seruage, & commandez à baguette comme l'on dict, au plaisir de ceux que les Rois leur esleuoyent dessus la teste; Car tel estoit leur plaisir: Ils prioyent que ie ne trouuasse pas estrange si eux, (qui auoyent estroicte confederation, & intelligence avec nos freres de Languedoc, Viuaréz, & autres) me renuoyoient avec quelqu'un d'entre eux au Conseil qu'on tiendra à Nismes, pour ordonner de leur estat & police.

Quant à eux, ils cognoissoyent facilement qu'ils auoyent besoin parmi eux de ces deux nerfs tant excellens pour tenir les vices en bride, & les soldats en leur deuoir: à scauoir de la discipline Ecclesiastique, & de la discipline militaire: ayans au reste tout ce qui rendoit les hommes hardis, & vaillans: A scauoir est, la bonne cause, qui rend la conscience toute asseuree, d'où le bon cœur a accoustumé de sortir, & la necessité de se deffendre, qui rend les couards, courageux pour conseruer leurs biens, leurs vies, leur honneur, leur salut, & celuy de leurs familles, contre la rage de ces traistres, qui les assaillent à credit, d'un cœur animé à mal faire, alteré du sang innocent, qu'ils estoient tous bien resolus de iamais plus ne s'y fier: & de ne plus poser les armes, quelque paix qu'on leur sceust offrir, s'on ne leur bailloit de bons gages, bons ostages, & respondans.

Sur ces mots, de ne poser les armes, pource que le seigneur de Gordes, qui commande pour le tyran en Dauphiné, auoit rescrit à quelqu'un des chefs de nos freres, des lettres fort douces, luy

promettant de le conseruer, & bien traiter, s'il vouloit mettre bas les armes, il y en eut en la cōpagnie qui releuerent ces mots (de ne plus les poser) leur seblant bien qu'ils ne pourroyent moins faire, quand cela seroit commandé par le tyran, (ne voyans pas les bonnes gens, que ç'à esté tousiours la ruse des ennemis, de les defarmer premierement, pour les surprendre plus à l'aise sous le beau manteau de la paix.) L'opinion de ceux cy fut cause que la résolutiō fut reuoquee en doute, & la question mise sur les rengs, à scauoir mon qui premier doit laisser les armes, nos ennemis, ou nous. La matiere fut debatue à plein fonds, pro, & contrà, iusques à ce qu'un ieune homme, braue, & gaillard qui a l'entendement bien fait, nourry aux letres, & aux armes, & versé en matieres d'estat, là resolut en ceste sorte, & presque sous ces mesmes mots.

Si on dispute par le droit, il n'y a celuy qui ne confesse qu'on ne peut iustement requerir quelcū qu'il cesse de parer, de mettre la main au deuant, & de se deffendre, que premier on n'ait cessé de tirer, de frapper, & d'offenser : car estant toute chose qui a vie, naturellement apprinse à la conseruer, c'est consequemment vn ordre du tout naturel, que qui cherche de l'oster, doit cesser, premier que celuy qui ne tasche qu'à la retenir : & ne se peut presumer qu'il en laisse la volonté, tāt qu'il en retient les moyens tous desployez entre ses mains. Donc pour vider ceste question, il faut voir qui est l'agressé, & qui l'agresseur, qui poursuit, & qui sauue sa vie; qui tire les coups, & qui
met

met le bouclier au deuant, & cela fait, elle est résolue.

Chacun scait, que quelques mois auât ces troubles derniers, les François de la religion monstre rent bien qu'ils se fioyent merueilleusement en la parole de celuy qu'ils cuidoyent estre bon Roy, quand ils remirent volontiers entre ses mains, long temps auant le terme, les villes qu'il leur auoit baillées pour s'y couvrir cõtre les coups des ennemis publiques de la paix.

Ceste fiance, ne pouuoit estre sans grande amour: ne ceste amour, sans fort prompte obeissance. Ils estoient tous paisibles, & auoyent tellement effacé de leur esprit toute souuenance de guerre, qu'à peine se souuenoyent-ils où estoýt leurs armes.

Le 24. d'Aoust par le malheureux Conseil des perfides, proietté de plus longue main, sous l'appast de banquets & nopces, les principaux d'entre eux furent meurtris dans le palais Royal, & dans la capitale ville du Royaume: ce massacre fut suyui presque par toutes les autres principales villes, contre la volonté du roy Charles neuueme, (s'il faut croire à ses premieres lettres de declaration) nonobstant que les officiers de sa Couronne, les autres satellites, courtisans, & archers, & les gouuerneurs des prouinces (comme chacun scait) commençassent la tuerie, & que les parlemens, & sieges Royaux y tinsent la main: & que les maisons de ville fissent, ou aidassent l'exécution: tellement qu'en l'espace de quelques iours, tous ceux de la Religion qui se retrouuerent és

viles furent miserablement mis à mort: encores toutesfois ne prîmes nous pas les armes: mais partie de nous se contenta de fuyr, partie de fermer la porte, par vn mouuemēt naturel, à la mort qui nous poursuyuoit.

Finalemēt quelques vns de nos freres, fondez sur lesdictes lettres que le roy Charles auoit escrites, esquelles il declaroit, que ceux de Guyse auoyent commencé ces tueries à Paris, pour preuenir la vengeance que l'Amiral reguary eust peu faire de sa blesseure, ou ses amis, pour l'indignation qu'ils en receuoient, & fut quelques autres declarations qu'il faisoit, que ces Massacres auoyent esté faits contre sa volonté, & qu'il en feroit la punition, se resolurent de deffendre leurs portes, contre ceux qui avec grosses armées venoyēt pour leur couper la gorge dans leurs maisons: & apres infinies protestations, voyans les glaiues teints du sang de nos freres, apprestez contre le leur, cercherent les moyens de s'en parer, & se couurir au moins mal qu'il leur fut possible. Dont il appert que nous auons prins les armes pour nous deffendre, & non pour offenser autrui, & que par consequent c'est à ceux qui poursuyuent nostre mort, de mettre les armes bas les premiers.

La loy ciuile permet à l'esclauē, poursuyui par son maistre courroucé, l'espee au poing, prest de la luy mettre au trauers du corps, de luy fermer la porte de sa chambre mesme, pour s'y sauuer: & s'il la veut forcer, de la barrer le mieux qu'il peut: & s'il l'efforce plus outre, de se mettre cōtre luy,
pour

pour luy empescher l'entree.

Que si ce n'est point le maistre qui fait ceste violence: mais quelques gallands de maistres seruiteurs, qui sous l'authorité du maistre le veulent tuer, il n'y a doute que la loy ne luy permette encores dauantage. Et si on luy dit, qu'il ouure hardiment, qu'on ne luy fera point de mal, & qu'il refuse de ce faire tât qu'on a des armes à la main, il n'y aura aucun qui le condamne: d'autant qu'en l'espouuancement où il est reduit, ne pouuant, s'il ouure, & qu'on le vueille tromper, auoir recours qu'à se ietter par les fenestres, il ne peut estre asseuré qu'on n'ait point de volonté de luy nuire, tant qu'il voit qu'on en retient les moyens en sa main.

Or les Rois, quand ils sont bons, sont appelez Peres du peuple, & par consequent ils doyuent traiter leurs suiets comme enfans. Et la loy qui donnoit aux Maistres puissance de vie & de mort sur les esclaués, (qui depuis fut fort moderee par les Empereurs) n'eut oncques lieu sur les enfans. Dont appert qu'en ce cas, il est beaucoup plus permis aux enfans, qu'aux esclaués: & plus requis des Peres que des Maistres: estant chose toute asseuree que les suiets doyuent estre tenus en autre reng que d'esclaués.

Quel sera donc l'office d'un Pere en cest endroit, d'un pere (dis-je s'ainſi le faut nommer) que les enfans, de la bonté desquels il a si souuent abusé, ne redoutent pas sans grande occasion, voyans leurs freres tout freschement morts deuant leurs yeux? Sera-ce seulement de leur monſtrer

bon visage? de leur parler doucement d'une paix? de leur monstrier la main? Mais quand ils la voyent armée d'un glaive tout sanglant : quand ils le voyent environné de ceux qui les ont tuez, & de leurs plus grands ennemis : mais quand ils scauēt que luy mesme a commandé tout ce forfait : a auoué tous les massacres, & proietté les trahisons. Est-il possible qu'ils le puissent reputer aucunement Pere? Et quand bien ils seroyent si fols, pourrout-ils bien hausser leurs yeux, pour luy cōremplir le visage, ou prendre garde à ce qu'il dit? Que fera donc vn Pseudo-pere pour oster ceux de desespoir qu'il deust traiter ainsi qu'enfans, & pour les garder s'il poursuit de se precipiter tout outre? Il iettera pour le moins son espee, il laissera toutes ses armes bas. Il fera retirer ceux desquels ils se mesfient. Il cassera ses satellites. Il chassera tous ses bourreaux, condamnera tous ses forfaits. Lors s'approchant de ses enfans, les consolera de paroles: les deschargera de toute crainte, & leur tendra sa main plus douce : alors il ne faut paraenture point douter, qu'ils ne s'attendrissent, qu'ils ne fondent en larmes, & ne se iettent comme à ses pieds s'ils font vne fois asseutez que ces façons luy procedent du cœur.

Que si l'on dit qu'il y va de la reputation d'un Roy de faire le semblable, ie dy donc qu'il n'est pas honorable à ce Roy-là de porter titre de Pere de son peuple, veu que les titres se donnent pour l'effect, & c'est effect conuient à ce nom-là.

Entre deux combatans en vn duel, il y a de l'honneur à qui fait quitter les armes à sa partie. Entre deux

deux Princes, à qui contraindra son ennemy vaincu, desnüé de ses armes, hors de tout espoir, de requerir la paix. Car on combat à qui sera le plus fort, & le plus puissant: mais quand entre le Pere & les enfans pour la meschanceté du pere on en vient là, l'honneur du pere est acheué de perdre, s'il s'essaye de les vouloir forcer, de leur faire rendre les armes le pied sur la gorge, de les mener en triomphe liez au derriere de son chariot. Ce luy est (dis- ie) vn trop lourd deshonneur de le faire: c'est se rendre ignominieux soy- mesme, & pourchasser sa honte à ses despens.

Son honneur est de se monstrier benin, & doux, enclin à pitié, rechercher tous moyens de les regagner, & les retirer du desespoir où il les a mis. Et le Prince qui ne suit ceste voye, sous vn faux pre-
texte de conseruer sa reputation, la pert en ce point, & acquiert celle d'vn tyran inhumain. Pour ce aussi qu'on pense que ses suiets viennent en cō-
petence avec luy, & qu'il veut monstrier qu'il est plus fort qu'eux: comme ainsi soit qu'il deuit mō-
strer (s'il luy estoit possible) qu'il est meilleur Prince, qu'ils ne sont suiets: & plus benin, & clem-
ment, qu'ils ne sont obeissans.

Les bons Princes, sont estimez estre l'image de Dieu en terre. Dieu auquel les hommes sont plus tenus qu'aux Rois. & Princes, veut auoir cest honneur de nous aimer premier que nous luy: & ne le pouuons aimer, que premier il ne nous aye aimez. Il ne se courrouce iamais iniustement, cō-
me les hōmes à toutes heures: & toute fois il cef-
se plustost de nous hair, que nous luy: & despoil

le plustost ses armes, que nous nostre rebellion.

L'amour est vne vertu non petite, & naturelle-
ment veut commencer du plus parfaict, du vray
Prince, vers ses suiets: du vray pere, vers ses en-
fans, descendant, plustost que montant: & lors
par vne certaine reflexion les enfans commencēt
à aimer le Pere: les suiets, le Prince.

Et cōme c'est aux peres de cōmencer, aussi est-
ce à eux-mesmes de recōmencer, s'il s'interrompt
& s'ils viennent à desfiance, de chercher les moyens
de les assseurer.

Brief, qu'on considere le droit, ou l'honneur, il
est tousiours requis à vn Roy, de quitter les ar-
mes premier, que ses suiets: à plus forte raison
l'est-il requis, ô compagnons, à vn tyran, traistre,
& perfide, duquel le mieux traité de ses suiets re-
çoit ce mal de luy estre serf, & esclauē, cōtre tout
droit & deuoir.

Ce ieune homme sembla si vieux, si prudent
& sage en son discours, qu'il n'y eut homme en la
compagnie qui ne courust de pieds, & mains tout
soudain apres son auis: ainsi fut la premiere reso-
lution d'entre eux prise de ne plus se desarmer,
pendant que le tyran, & ses satellites seroyent ar-
mez, comme de nouueau confirmee par les voix
& suffrages de tous les assistans: ausquels s'uyuāt
les raisons de ce vieux ieune homme sembla bon
d'ainsi le faire: tant pour conseruer la reputation
du roy Charles neuſieme, auquel, comme à bon
pere de famille (car ainsi aussi s'appelle il soy-
mesme) touche de se desarmer le premier: Que
(& plus veritablement) pour garder avec leurs
vies

vics, ce qu'ils doyuent auoir de plus cher en ce monde. Surquoy ils se ramenteuoyent l'un à l'autre ce que Nancé capitaine des gardes du tyran, fit par son commandement en la iournee de la trahison, aux gentilshommes couchez en l'antichambre du Roy de Nauarre: lesquels, comme tu scay, il fit tuer, le tyran les regardât d'une fenestre, à la porte du Louure, apres les auoir tous desarmez de leurs espees, & dagues, & plusieurs autres exemples des anciens, & modernes tyrans qui en ont vſé tout de mesmes.

Et sur tout ils se resouuenoyent, comme d'auertissemens tresnotables, de ce Bordereau de memoires qui fut enuoyé, comme tu scay, au defunct Amiral, vn peu auant les noces tragiques de la sœur du tyran: lequel bordereau, tous eux disoyent vouloir apprendre par cœur, pour ne l'oublier à iamais: ayant comme ils disoyent le mespris d'iceluy esté cause de la ruine & des miseres que nous souffrons tous aujourd'huy.

L'hi. Voila de bonnes gens, & bien resolus. Dieu les vueille fortifier, & maintenir en leur saint propos. Il vaut mieux estre sage tard, que de ne l'estre iamais: & ne le pouuant estre aux despens d'autrui: il vaut mieux l'estre à ses despens: voire, aux despens de ses freres: (quoy que le prix soit par trop cher) que de ne l'estre point du tout, ny à quelque prix que ce soit: se souuenant qu'ils ont affaire à des ennemis, qui se sont tousiours plus tost seruis de nostre simplicité, pour nous nuire, que des moyens qu'ils eussent.

L'italien nous enseigne vne tresbonne leçon en son meschant petit prouerbe. Non viti fidare (dit-il) & non sarai ingannato. C'est à dire ne t'y fie point, & tu n'y feras pas trompé. S'il fut iamais temps de faire son profit de la ruse, & malice Italiene, il est maintenant. Et s'il y eut iamais gens contre lesquels il ayt esté de besoin d'employer & le bec, & les ongles, de se seruir de toutes peaux, d'essancer toute sorte de chiens & de leutiers, voire bien de dogues, François, & Anglois il ne m'en chaut: c'est maintenant qu'il le faut faire contre ces furieuses, & enragees bestes Medici Valoyse: maintenant, dis ie, qu'il ny a ny loy, ny foy qui de ces gens retiene la malice. Mais ie te prie poursuy.

Le pol. Apres ceste resolution, deux de la troupe furent ordonnez pour venir avec moy en Languedoc: afin de faire entendre aux nostres, la conclusion de ceux du Dauphiné, & d'en rapporter du Conseil general ce qu'il trouueroit bon de faire pour la conseruation d'eux tous. Estans arriuez à Nismes, (où le Conseil de plusieurs prouinces villes, villages & chasteaux faisans profession de la Religion, fut assemblé) luy ayant fait entendre le contenu de ma charge, & ceux du Dauphiné leur legation: apres qu'ils eurent monstré combien ils estoient aysez de nostre venue: qu'ils nous eurent remercié du bon office que nous faisons: & de la peine que nous prenions pour le corps de l'Eglise François, ils me respondirent, que desia deuant ma venue le Conseil estoit suffisamment auerty de l'arrest, auis & ordonnances que Daniel

niel auoit donné en nos affaires par vn petit dialogue qui a couru imprimé, contenant vn deuïs passé d'être l'Eglise, Alithie, & nous autres: qu'ils estoyent bien aises de l'auoir veu, & d'estre auertis par le menu des actions de nos ennemis: qu'ils voudroyent bien que les tyrans eussent aussi veu ce Dialogue: afin que cognoissans en telle peinture muette leurs vilanies, ordures, trahisons, & cruautéz, que la peinture viue du sang innocent, qui crie vengeance, va tous les iours ramenteuât, deuant le iugement de Dieu, & l'humanité des hommes, ils apprinsent comme Iudas, estans conuaincus en eux-mesmes de l'auoir fort bien mérité, d'espargner la peine au bourreau, s'estranglâs tous à la bonne heure. Que puis que ces perfides n'ont pas eu honte de commettre telles infametez, qu'on ne doit point craindre de les publier par tout l'vniuers: & cōme ils ont noircy leurs ames de crimes si execrables, qu'on ne doit point faire difficulté de noircir leurs renommées par la légende de leurs vies: & quant au reste, il y a certains Catholiques, & autres François, qui ayans horreur de la confusion que ces mastins Florentins, leurs enfans & supposés ont introduit en France: vont ramassant au vray en tous lieux & places le surplus de leurs faits & gestes qu'ils mettront en lumière au premier iour, avec la legende secrete des honnestetez de la cour, & feront aussi toucher au doigt à toute la Noblesse & peuple François endormy d'un trop profond somne les indignitez, extorsions & pilleries insupportables que le tyran & ses satellites, hors de la Religion (de la-

h

quelle ils n'ont cure) seulement en ce qui touche la police, estat & gouvernement du Royaume, exercent iournellement sur les biens, vie & honneur des pources François. S'asseurans que ce sera vn bon moyē pour faire qu'il s'en trouue quelques vns d'entre vn si grand & comme infini nombre d'esclaues & forçats, qui seront contraincts de honte, ou de regret plustost au prix de leurs vies de recouurer leur liberté avec celle de leur patrie. *L'hyst.* Telles gens meriteront bien, si Dieu veut qu'aucuns il s'en trouue, qu'on leur dresse des statues, ainsi qu'à des liberateurs & peres de toute la France. Et ne doute pas si cela auient (comme il est tresnecessaire) que tout le Royaume ne repose, quiconque soit que l'on eslise pour s'asseoir au throne vacant. Iamais le fils de ce iuge inique, que Cambyse fit escorcher pour orner le siege iudicial de sa peau à cause des torts & iniustices qu'il faisoit au peuple de Perse, ne fut plus homme de bien estant assis sur la peau de son pere, que seroit celuy qui succederoit au tyran, quand bien seroit vn de ses freres : considerant la malheureuse fin où la tyrannie conduit ceux qui l'exercent. Mais ie te prie comme s'est fait cela, que l'on ait imprimé nos deuils que nous eusmes avec Alithie? Et qui est ce qui les peut auoir redigez si tost par escrit?

Le pol. Ie ne te le scaurois dire, si d'auenture ce n'est Eusebe Philadelphie qui fut present à nos discours. Mais tant y a qu'ils sont imprimez, encores m'a on fait entendre qu'un Catholique en a esté Imprimeur: & qu'il en a vendu luy mesmes à beau-

beaucoup de ses cōpagnons avec vn certain autre liure qu'on nōme des fureurs Françoises, qu'un Allema fit en Latin tost apres les iours du massacre. *L'hi.* Nous sommes tous tenus à ceux qui s'essayent de nous remettre le cœur au ventre, comme on dit. Dieu vueille que tout cela serue à resuciller les sept dormans.

Le pol. On m'a dit qu'il a ia serui & seruira encore d'auantage, n'en doute pas. Les fers sont bien fort eschauffez. Mais, pour reuenir à mon dire, le Conseil de Nismes me fit aussi entendre en ce que touche les quarante articles de la police de Daniel (car autāt y en a-il de marquez en ce Dialogue imprimé) qu'ils les trouuoient fort bons, saincts & dignes d'estre obseruez & gardez en ce p̄ncipalemēt, qui touche la discipline Ecclesiastique & la discipline militaire qu'ils confessoient estre la bride, l'esperon, l'espee & le bouclier l'vne de l'autre: & toutes deux ensemble la targe, la garde & le soustien de nous tous: ils trouuoient aussi fort necessaire le dernier d'iceux articles, suyuant lequel nos freres du Dauphiné se sont resolus de ne iamais plus se desarmer, qu'ils auoyent arresté de faire aussi le semblable, iusques à ce qu'ils voyent la tyrannie bas & court bridee par nos anciennes loix de la France avec des bons & bien assurez gages, gardiens de la liberté ciuile des François. Et cependāt ils auoyent enuie de dresser & entretenir apres tant de malheurs, qui leur sont auenus par leur sotte credulité, vn estar assuré, qui approchast tant que faire se pourroit de celuy qui estoit iadis en leurs prouinces.

Pour ce faire ils auoyent donné charge à sept des plus auisez obseruateurs de l'antiquité de recueillir de tous les bons liures qui traitent l'histoire & estat ancien des François & Gaulois, l'ordre, police & forme de gouuernement qui estoit parmi eux, auant que la tyrannie fust en regne : & particulièrement celuy de leur patrie du temps que la religion en fust chassée, pour ramener le tout à leurs principes.

L'hi. C'est tresbien fait: pleust à Dieu que i'y fusse pour leur en dire ce que i'en scay. Le docteur Pasquier en son liure des recherches de la France, releuera grandement de peine ces sept deputez. Et le grand Hotoman en sa Francogaulle, qu'il a mis de nouveau en lumiere les en iettera hors du tout tant il corte dextrement les passages qui peuuent seruir en ce fait.

Ce seroit vne belle chose, si l'on pouuoit (en retenant l'ancienne religion) que les Albigeois du temps du comte Raymond: les pources de Lyon, ceux de la vallee de Pragela, ceux de Cabrieres & Merindol ont tenu & que nous tenons auourd'huy plus depurée Dieu mercy) ramener cest estat present tout confit & rouillé en vices au modelle de ce temps là. C'est vn auis que tu scay bien estre le souverain remede à vn estat du tout pourry & prest à cheoir comme est celuy de France.

Le pol. Cela est certain: & s'appelle radresser, non pas renuerser l'estat, le ramener à son principe. Et pour certain ces bonnes gens, pour la part qui les touche, sont sur le point d'en venir là.

L'hi. O le beau trait que ce seroit! pourueu qu'il fust

fust fuyui des autres pais de la France. Ce feroit vne belle pierre philosophale , pour enrichir les pources gens qui sont rongez iusques aux os par les enfans de Catherine. Au moins seroyent-ils deschargez des impofts & tailles nouuelles.

Le pol. Tu dis vray. Quant au furplus de la police & l'ordre de Daniel, le Conseil a esté aufsi d'auis de le pratiquer en substance, retenant toujours toutefois les noms des charges & eftats accoustumez en leurs prouinces. Vray est qu'ils cognoissent, qu'il y aura grande difficulté aux Elections és premières charges, pource , que le peuple n'est pas accoustumé d'aller, comme l'ancien Romain querir leur Dictateur, leur maieur ou gouuerneur à la charrue apres les bœufs. Et leurs gouuerneurs n'ont iamais accoustumé, comme vn Quintius Cincinnatus, de retourner à la charrue apres que la guerre est paffée ou que leur charge est expirée.

Ains au contraire vn Caporal veut estre quād & quand sergeant, le Sergeāt veut estre enseigne, l'Enseigne lieutenant, le Lieutenant Capitaine. Et ainsi tousiours en auant sans s'abbaisser ny se desmettre, en danger de monter trop haut.

L'hi. Voila qui va mal. Les Romains quoy qu'ils fussent autrement ambitieux & cupides d'honneur & gloire auoyent en telle recommandation lebié & honneur de leur Republique, qu'ils quittoyent volontiers du leur pour le salut de leur patrie. En cest endroit principalement ils auoyent cela de bon qu'ils ne refusoient point d'aller cōme personnes priuees en vne armee, à laquelle

l'année au parauant ils auoyent commandé en chef.

Quintus Fabius ayant esté Cōsul marcha gayement sous son frere Marcus Fabius. Et Manlius Consul en vne armee contre les Thoscans, ne refusa de se trouuer en la bataille commandé de ceux qui luy auoyent obeï. C'estoit vn ordinaire à Rome que celuy ne desdaignoit pas d'accepter la petite charge qui auoit exercé la plus grande.

Et combien que cela ne semblast pas honorable pour le priué, si estoit il bien fort vtile pour le public : car à la verité dire vne Republique se doit beaucoup plus assurer & esperer d'auantage des deportemens d'un citoyen qui d'un grand degré descend volontiers au bas ou mediocre, que non pas de celuy qui ne tasche qu'à monter & à deuenir grand. A vn tel on ne se peut guere bien raisonnablement fier s'on ne l'accompagne tousiours de gens de tel respect, de telle vertu & reputation qui peussent par vn graue & prudent Conseil & par leur autorité moderer le desir de nouuelleté & de remuement qui se pourroit facilement loger dedans le cœeur & cerueau d'un tel homme.

Le pol. Il est ainsi. Et aussi nos freres esperent que la Noblesse fille naturelle & legitime de la vertu & prudence, qui a sa vraye source de la crainte de Dieu, se lairra tellement conduire au desir qu'elle a de voir le regne de Dieu auancé, & l'Eglise conseruee, qu'elle fera fort aisément tout ce qui pourra appartenir au bien d'un si precieux serui-

ce &

ce & à la liberté de son estat & de sa patrie, preposant tousiours le public à son particulier profit.

Que le peuple aussi respectera de tant les Nobles qui logeront ceste vertu, mere-nourrice de Noblesse, qu'il n'y a rien qu'ils ne facēt pour leur obeir en ce qui sera de leur charge, & pour les honorer en priuē autant qu'ils peuuent desirer d'eux. Et qu'au reste tous ces deux Estats se souuiendront avec celuy de la Iustice de ce que Valerius Coruinus qui fust fait Consul dedans Rome le vingtroisieme an de son aage dit pour lors à ses soldats: que le Consulat estoit le guerdon & le prix de la vertu & non du sang. Et aussi tous ensemble par vne bonne intelligence s'en iront chercher la vertu & la suffisance, là où elle sera logee sans respect de l'aage ou du sang, pour l'esleuer en tel degré qu'ils cognoistront estre propice pour leur commun bien & salut.

L'hi. Si cela est bien pratiqué ce sera vne belle chose. Aussi si cela ne s'y trouue, i'espere bien peu de leur fait.

Le pol. Ne doute pas qu'il ne se face, i'en ay bon gage, Dieu mercy, il feroit bon voir que ceux-là qui professent vn Iesus Christ, fissent conte de leur honneur au detrimēt de son Eglise, & à la perte du troupeau: ou que l'ambition malheureuse regnast, où l'esprit de Dieu doit auoir souuerain Empire.

L'hist. Ia n'auiene, ce seroit assez pour tout ruiner. Car ceste ambition a tousiours ruiné les Re publiques.

Lepol. Ne crain pas, tout ira bien, Dieu aidant. Au surplus touchant les autres principaux articles de la police de Daniel, comme j'ay dit, ils sont resolus de les pratiquer en substance, singulierement le 17 où il est parlé d'eslire au Maieur general, ou gouverneur cinq ou six lieutenans, nō pour commander tous à vn coup, ains vn apres la mort ou desmise de l'autre, la mort dis- ie, qui en peut auenir ordinairement ou extraordinairement par l'aguet ou poison de l'ennemy, pource que ce bon nombre de lieutenāts conseruera le Chef & les membres en plus grande seureté: le Chef, pour autant que l'ennemy dira, pourquoy le ferons nous tuer? Il y a des lieutenans qui feront possible mieux que luy. Les membres, pour ce que le Chef mourant ils ne seront pourtant des- prouueus de chef, comme il nous est auenu en ce dernier massacre du mois d'Aoust, à nostre tres- grand regret & ruine.

Le Conseil trouua aussi fort bons les 22 23. & 24 articles de Daniel. Le 22 leur sembla tres- necessaire pour deux raisons: l'une pour empescher que aucun des chefs ou quelque autre citoyen, n'attenté ny entreprene rien sur & au preiudice de leur commun estat & liberté ciuile: l'autre, pource que cela auenant, ou estant faussemēt cū dé & creu par le peuple & imposé à quelcun des grands, le peuple aura dequoy s'en resoudre en proposant l'accusation, & poursuyuant l'accusé si besoin est, pour le rendre conuaincu, le faire condamner & punir selon que le merite le requerra.

Ehi.

L'hi. Cela va bien. Car autrement il pourroit auenir tout plein d'inconueniens, s'il n'estoit loisible d'accuser les plus grands. Et s'il n'y auoit ordre suffisant estably pour les chastier, Quelqu'un pourroit comploter avec l'ennemy: le peuple iailoux de sa liberté ne pourroit que mal volontiers souffrir ses desportemens, on luy dresseroit des parties. Celuy là se voudroit preualoir de ses amis, on viendroir de la aux factions & partialitez & moyens extraordinaires, qui sont la ruine des estats libres. Ou s'il estoit loisible de calomnier & faire courre de faux bruits par cy par là contre vn chacun: comme il est auenu maintesfois qu'on a mis à sus aux plus gens de bien qu'ils auoyent destrobé le thresor publicque, à d'autres qu'ils pouoyent bien prendre vne telle ville s'ils eussent voulu, & à d'autres qu'ils ont vendu plustost que rendu par force vn tel chasteau, & plusieurs autres telles calomnies.

Si, dis-je, il estoit impunément permis de calomnier, il n'y auroit homme de bien, qui ne fust desgouté de sa charge, l'ennemy se pourroit preualoir de telles fautes, & en somme tout iroit en cōfusion. Comme il cuyda auenir à Rome, apres que Furius Camillus l'eut deliuree des mains des François.

Il sembloit bien que tous les citoyēs Romains sans faire tort à leur reputation deuoyent ceder à la vertu de ce grand Camillus, comme de leur libérateur, & à la verité aussi chacun luy defferoit volontiers le premier reng. Le seul Manlius Capitolinus ne pouuoit supporter de le voir en tel-

h.v.

le reputation & credit, esmeu d'une meschante emulation & ialousie, & d'une bonne opinion de soy mesme: luy semblant bien d'auoir pour le moins merit  en sauuant le Capitole des mains des Francois, autant que meritoit Camillus en les dechassant du tout. Cela fut cause que tout ou tr  d'enuie ne se pouuant contenir pour la gloire & renom de Camillus, il alla sem t parmi le peuple plusieurs faux bruits encontre luy, & contre les Senateurs Romains, pour les mettre en mauuaise opinion enuers le peuple. Entre autres choses il disoit que le thresor qu'on auoit assemblé pour bailler aux Francois & racheter le Capitole, auoit esté usurpé par quelques vns des grands: que si on le pouuoit rauoir on le pourroit conuertir au profit publicque, soulage t d'autant le peuple des tributs ordinaires, ou en acquittant quelque autre debt. Ces faux bruits, ceste calomnie sembla de telle importance & de si dangereuse consequence au Senat, qui voyoit desia comme le peuple commençoit   tumultuer, qu'il fut contrainct, pour remedier à la desunion & desordre qui s'en pouuoit ensuyure, de recourir au moyen extraordinaire, qui estoit accoustumé parmi eux  s extremes dangers: scauoir de creer vn Dictateur dedans Rome pour cognoistre de ce fait.

Le Dictateur créé, il fait appeller Manlius deuant luy, & estant le Dictateur conduit au milieu des Senateurs, & Manlius au milieu du peuple en vne place publicque. L , Manlius fut interrogé de ce qu'il scauoit du thresor publicque, & luy fut c mand  de dire entre mains de qui il le cuidoit estre

estre, que les Senateurs auoyent aussi bonne enuie de le scauoir comme le peuple. Mais pour ce que Manlius n'en respondoit point pertinément, ains en tergiversant disoit qu'il n'estoit ia besoin de leur dire ce que eux mesmes scauoyent trop mieux, il fut mis en prison par l'autorité du Dictateur, qui de calomniateur fit deuenir par ce moyen Manlius accusateur. Et estant par apres sa fausseté & enuie cognue fut chastié, comme il le meritoit.

Par là & par autres exemples auenus en beaucoup de Republiques mal ordonnees l'on peut voir aisément, combien de maux peuuent auenir en vn estat grand ou petit audetriment de la liberté ciuile: si cest ordre & liberté de pouuoir accuser quiconque soit d'entre les grans ny est estably. Nostre Frâce depuis que l'ordre des trois estats a esté supprimé, que les offices de Iudicature de Conseillers & Presidens, & pour le dire en vn mot, depuis que la police & la iustice a esté estouffée & corrompue, vendue en gros & en menu en a produit d'exemples lamentables.

Il ne faut que se remettre en memoire les calamitez auenues pour le massacre fait à Vassy par le duc de Guyse: & celles qui ont ensuyui la coniuration du Triumvirat, contre lequel nul n'osoit mot sonner, quoy que l'on sceust ses entreprises.

Ausquelles on n'osa s'opposer qu'avec vne bié forte armee, la quelle suyuite de plusieurs guerres ciuiles a fait tomber la pource France de la fièvre en vn chaut mal, comme l'on dit.

Le pol. Cela n'est que trop veritable : Or ces raisons & exēples avec quelques autres semblables, qui furent amenez, ont esté cause que nos freres de Nismes se sont resolus, comme ie t'ay dit, d'establiſſir ceſt ordre parmi eux. Sachans l'auantage qui leur en peut reuenir, & le bien que la creatiō des Tribuns du peuple (qui eſtoient les gardiens de la liberté ciuile & qui pouuoient à vn beſoin former les proces aux plus grands) à apporté à l'ancienne Rome du temps d'un Martius Coriolanus & autres semblables eſprits qui eſtoient retenus en crainte par l'autorité d'un tel magistrat.

Quant au 23 article, ce qui le leur a fait approuuer a eſté la ſouuenāce qu'ils ont des desbauches & licence à mal faire que la pratique contraire à cauſé par cy deuant en leurs armées, & en leurs villes & retraites. Si d'auenture il aduenoit qu'un gentilhomme, un capitaine ou ſoldat qui euſt fait quelque force, larcin, meurtre, ou autre telle veillaquerie fuſt condamné à mourir, à eſtre harquebouzé, ou à paſſer par les piques. Si ceſtuy là meſmes auoit fait quelque bon ſeruiſe au parauant, il n'y auoit pas faute de quelques fauoriz des grās qui venoyēt ſoudain aux requestes interceder enuers le chef pour la vie du cōdamné, qu'ils diſoyēt eſtre bon ſoldat, ou quelque braue gentilhomme, qu'il eſtoit bien à cheual, qu'il tiroit bien l'arquebouſade, que c'eſtoit grand dommage de le faire mourir, & autres semblables remonſtrances, voire bien ſouuent remonſtrances de ce qu'il n'auoit iamais fait, par ceſt artifice ils importunoient tellement le chef qu'ils ſe faiſoyent donner le criminel

nel, & faisoient aller en fumee tout iugement & condemnation. Dont il aduenoit que le condamné au lieu de s'amender alloit multipliant ses fautes, cuidant que tout luy fust permis sous couleur qu'on le pensoit estre braue, gaillard & bien adroit soldat.

L'hi. Cela est bien fort dangereux : il n'y a celuy qui ne condamne le fait des Romains en semblable cas, quand pour les merites d'Horace, qui par sa vaillance auoit vaincu les Curiaces, & rendu par ce moyen là Rome maistre sse des Albains, ils luy remirent la fratricide qu'il auoit commis enuers sa sœur, laquelle il meurtrit au retour de sa victoire, pour le regret qu'elle portoit d'y auoir perdu son mary. Au lieu qu'Horace deuoit estre chastié par supplice de mort, cōme il le meritoit tresbien.

Il vaut beaucoup mieux pratiquer ce que les Romains plus auisez firent par apres enuers leurs citoyens & soldats en remunerant les bienfaits & bons seruices de quelque honnesté petit guerdon selon la portee de la republique & dispensation du temps : & en chastiant rudement les vices & les laschetes, cōme ils firent enuers Manlius Capitolinus. Auquel pour auoir sauué le Capitole, comme ie te disois n'agueres, ils donnerent vne petite mesure de farine (pre sent assez conuenable pour ce temps là) en recognoissance de sa vertu, & ne laisserent pas pourtant de le condamner & ietter apres du haut en bas du mesme Capitole qu'il auoit peu deuant gardé, à cause de la seditiō qu'il auoit cuidé faire naistre dedans Rome par

son enuie & meschante nature.

Le pol. Il vaut beaucoup mieux, vrayement aussi nos gens en sont bien là logez.

Quant aux 22 & 24 articles, nos freres cognoif sans de quelle importance ils sont, n'ont garde de faillir à les obseruer, ains en sont du tout resolus. Ils scauent qu'aux guerres passées ceux des ennemis auxquels ils donnoient la vie, ceux qu'ils prenoient à mercy les laissant aller bagues sauues, comme il est aduenu souuent, le lendemain ou l'autre apres, au lieu de leur scauoir bon gré de la vie qu'on leur laissoit venoyent pour raur la leur se montrans plus cruels & rudes qu'ils n'auoyent esté parauant. Ainsi donc que les brigands s'asseurent de n'en auoir pas bon marché, si Dieu les baille entre les mains de quelcun de nos gallans hommes, ils sont resolus, ne te chaille.

L'hi. Voire mais. Les ennemis en pourront faire autant aux nostres.

Le pol. Tu dis vray s'ils leur tombent entre les mains. Mais aussi que penserois tu, que tost ou tard ils veullent faire si nous leur venons entre les mains, quoy qu'ils nous promissent la vie, si ce n'est de tuer, empoisonner, faire mourir ou nous forcer, que ie repete beaucoup pire?

Or ceste resolution de nos freres de ne prédre à mercy aucun des ennemis seditieux & armez fera trembler nos ennemis, qui nous assaillent & offensent contre leur cōscience & contre tout droit d'humanité pour complaire au desir du tyran, fera dis-ie reboucher leur fer à la premiere goutte de sang qu'ils sentiront couler de leurs corps eux qui

qui combattent de gayeté ou plustost de malice de cœur sans y estre contrainsts, & fera qu'à la fin personne ne voudra venir à la guerre, ou porter armes contre nous quelque commandement que le tyran leur en face, nous voyans ainsi resolu. Desia y en a-il beaucoup qui se tiennent bien loin des coups & tirent leur espingle arriere, aimans mieux estre reputez couards & recreus, que fols & meschans. tout ensemble, en se faisans battre à credit. Surquoy ie te veux dire vn trait, qui passe encores bien plus outre, du ieune Candole, que tu cognoissois beau-frere de ceux de Montmorency. Estant en l'armee, que le mareschal Danuille auoit assemblé deuant Sômieres que les nostres tenoyent, & qu'ils ont rendu à la fin, sous honneste composition, que Danuille a gardee aux nostres, dont le tyran ne luy scait point de gré. Estât dis-ie là au camp ce ieune seigneur de Candole, & voyant tant de seigneurs, capitaines, gentilhommes & soldats que les nostres faisoient mourir en se deffendant vaillammēt, il a dit & beaucoup de fois à son beau-frere Danuille en iurant & blasphemant: hé que nous sommes fols mon frere de nous faire ainsi blesser, battre, meurtrir & tuer à l'appetit de ces meschans (parlant du tyrā, de sa mere, de ses freres & conseillers) qui nous ont meurtri nos parens, nos amis & nos allies! Et qui nous payeront aussi quelque iour en mesme monnoye.

L'hi. Ce trait vaut bien qu'on s'en souuiene. Candole auoit bon iugement. Mais qu'est-il deuenu le pource homme?

Le pol. Il est mort en ce siege là, & avec luy durât le siege plus de cinq ou six mille personnes des ennemis y ont esté tuez: ie te conteroye bien tout au long le commencement, le milieu & la fin de ce siege: mais ie serois trop prolix, i'interromprois mon propos & aussi tu le pourras voir tout à loisir avec le discours du siege de la Rochelle & de Sancerre: tout cela est imprimé, & ie le porte avec moy, ie te le monstrey demain si tu as loisir de le voir.

L'hi. Ie t'en prie beau Sire: mais retourne sur ton discours.

Le pol. Comme ie te disois, ceste derniere resolution des nostres de pratiquer toute extremité de rigueur contre nos ennemis, avec ce qu'on les a desia bien frottez Dieu mercy par tout où ils s'ont venus, resiennera vn peu leur rage, & refroidira leur cholere. D'autre part elle enflamera le cœur des nostres, qui combattans pour la necessité & deffense d'une bonne cause sembleront des demi Cefars estans resolus de bien obeir à leurs chefs, de porter patiemment les travaux de la guerre, & de vaincre ou de mourir, si l'on vient aux mains & au combat, plustost que de iamais se rendre.

L'hi. Il n'y a rien qui face mieux vaincre, qu'une sainte obstination en vn combat ou en bataille, supposé que tout soit rengé, & que le fondement soit bon: il me semble que dix des nostres en deuroient combattre cinq cens de tels volleurs, de tels brigands, comme sont tous ces satellites.

Le pol. Cela est sans doute: aussi pour dire la verité ils les ont tresbien estrillez. Or quant au 33
article

Article de Daniel touchant la douceur, de laquelle il veut qu'on vse enuers les Catholiques paisibles : Cela est bien tout arresté qu'il ne leur sera fait aucun outrage ne force en leur conscience, honneur, vie & biens : ains seront conseruez en paix & amitié comme bons compatriotes & freres bien aimez.

Sachans bien le regret que portent telles gens des extorsions & cruautez, dont on vse en nostre endroit, & l'enuie qu'ils ont de voir la tyrannie bas, & les anciës ordres de la France remis au dessus. A cause dequoy tant s'en faut qu'on les vueil le surcharger, qu'au contraire on les espargnera, autant qu'il sera possible aux contributiōs qu'on sera contraint de faire pour nostre conseruation, chargeans plustost les nostres que ceux-là.

Quant aux Euesques, prestres, moynes, & autres gens de l'Eglise papale, qui ne porterōt point les armes & qui seront contens de viure parmi nous sans rien attenter, & sans esmouuoir ou seduire le peuple qu'ils auoyent deceu, ie scay aussi qu'on leur donra moyen de viure honnestement, & le mieux qu'il sera possible. Le surplus de leur reuenu sera pour descharger le peuple.

L'hi. Ce sera vn ordre parfait, s'ils pratiquēt tous ces articles.

Le pol. Ne doute pas qu'ils ne le facent, si Dieu leur preste sa faueur. Mais pour te dire le surplus que i'ay apprins en mon voyage : apres la resolution prise en ce Conseil, sur beaucoup d'autres choses necessaires pendant que i'estois de seiour à Nismes, mal disposé à voyager, nous receuions

tous les iours lettres de ce qui se passoit dedans & dehors la Rochelle, nous entendismes que apres que la Rochelle fut de toutes parts assiegee par les Iannissaires du tyran, ses deux freres y arriuerent le 15 de Feurier 1573, menans le roy de Nauarre, le prince de Condé, & le ieune comte de la Rochefoucaut, comme en triomphe deuant eux, avec bon nombre de Seigneurs Catholiques, de courtizans, d'Atheistes, d'Epicuriens, de blasphemateurs, de Sodomites, & d'autres tels officiers, que le tyran auoit chassé d'aupres de luy & de sa cour, non qu'il fust marry de voir tels galans pres de sa personne: ce sont ses mignons fauoris, ce sont ses appuis & soustien & les delices de sa Mere: ains tout despit, tout enragé, blasphemant tousiours de cholere, de ce qu'un chacun n'alloit pas, comme il commandoit, en l'armee.

Depuis l'arriuee du duc d'Aniou, les Rochellois furent assiegez de plus pres, battus de beaucoup plus de pieces d'artillerie & en plus d'endroits furent minez, escallez, assaillis & trauaillez en toutes sortes dont l'ennemy se pouuoit auiser. Eux de leur part faisoient le plus souuent sorties braues & gaillardes, assaillans courageusement les ennemis iusques dans leurs trenchees & les estrilans tellement le dos, sous le ventre & par tout, que plusieurs de nos ennemis contraints d'abandonner la vie, quittoient les charges les plus belles à leurs compagnons suruiuans, qui bien souuent ne gardoyent guere ce qu'on leur auoit delaisié, estans les plus marris du monde de ce que nos bons Rochellois les visitoient par trop souuent:

uent:& de ce qu'il les repouffoyent trop rudemēt de leurs murailles, soustenās mieux qu'ils ne vouloyent & plus longuement leurs affauts. Nous sceusmes que le seigneur de la Noue qui par grād merueille & admirable prouidēce de Dieu auoit eschappé les fillets des traistres, se trouuant lors du massacre de Paris dās Mons en Hayn aut qu'il auoit aidé à surprendre par commandement du tyran, duquel ils attendoyēt secours suyuant sa promesse donnée: nous sceusmes, dis-ie, qu'il estoit reuenu en France & à la cour, apres la reddition de Mons, sous l'assurance du duc de Longue-ville & le faufconduit du tyran: nous sceusmes qu'il estoit entré dès le commencemēt des approches dans la Rochelle accompagné de l'abbé Gagne avec charge expresse, que le tyran luy auoit donné de diuertir s'il estoit possible les Rochellois de leur constance & opiniastrété, qu'ils appellent de se deffendre, & de leur promettre bon traitement, s'ils se vouloyent laisser tuer avec liberté de conscience. A ceste nouuelle plusieurs d'entre nous furent extremement marris de ce que ce gentilhomme auoit accepté telle cōmission. Les autres estoyent faschez simplement, de ce que au sortir de Mōs il n'estoit allé en Angleterre, en Allemagne ou en Suisse, pour seruir à ce qu'il eust peu plustost que reuenir en Frâce. D'autres excusoyēt son retour, à l'occasiō de ses enfans qu'ō luy detenoit deffous garde, qu'il deuoit tascher deles rauoir:& qu'il n'auoit de moins peu faire que d'accepter cōtre son gré vne charge tant deshoneste: quelques autres estoyent bien aises, qu'ō luy eust dōné telle commission.

Croyant bien que cest homme là ne pourroit que beaucoup seruir pour faire sagement resoudre du chemin le plus expedient, les citoyens de la Rochelle. En somme les vns en parloyent d'une sorte, les autres d'une autre. Quant à moy en telle diuision & partialité d'opinions, ayant sceu que le seigneur de la Noue, pour tout cela ne s'estoit point souillé en Idolatrie, recueillant de là un tesmoignage de sa bonne conscience, ie suspēdi, comme ie tiens encores suspendu, mon iugement de son affaire: ne voulant rien temerairement prononcer d'un gentilhomme si bien qualifié que cestuy-là, que i'ay aimé & honoré, comme ie desire de faire tout le reste de ma vie. Tant y a que nous sceusmes, comme ie t'ay dit, son arriuee dans la Rochelle, ce qu'il proposa aux Rochellois, le peu qu'il y exploita pour le tyran, cōme il s'en retourna à bast vuide à la cour.

Nous sceusmes qu'il fut enuoyé pour la seconde fois avec le mesme Abbé & vne charge un peu plus ample à la Rochelle: & qu'à ceste seconde fois y estant rentré, n'ayant rien peu negotier de sa charge au plaisir du tyran il estoit demouré pour gage dans la Rochelle, ayant renuoyé son Abbé pour annoncer les nouuelles à son maistre de la grande obstination des bons Rochellois.

Or si l'arrest & seiour que le seigneur de la Noue fit dans la Rochelle seruit ou non aux bons gens, ie ne t'en puis dire autre chose pour n'y auoir point esté durant ce temps-là. Tant y a que i'ay depuis ouy dire aux Rochellois mesmes, & au seigneur de l'Anguillier, qui estoit de sa tenue:
que

que les Rochellois apres Dieu doyuent au seigneur de la Noue , tout ce qu'ils ont du premier cœur & de l'asseurance qu'ils eurent sur ces premiers commencemens, qu'il leur mit le cœur au vêtre, qu'il les ordonna mieux qu'on ne scauroit dire , qu'il les aguerrit leur faisant faire plusieurs bonnes & belles sorties avec leur auantage qui leur seruoit de bonne curee , luy estant tousiours le premier à la meslee, & le dernier à la retraite.

Au surplus pource que le siege continuoit loquement deuant la Rochelle, que les bleds & poudres approchoyent de leur periode, & l'esperance d'estre auituaillez alloit tousiours amoindrisant. Les Rochellois ayans pour leur conseruation fait tenter toute sorte d'honnestes secours & remedes, furent contraints à la fin de regarder comme de nouueau à leurs titres & liberté, pour scauoir au vray quelle estoit l'obligation que pretendoit la maison de Valois sur eux, s'elle s'estendoit iusques là de leur pouuoir raur leurs vies, leurs biens, leurs honneurs & celuy de leurs femmes, & leurs familles : & iusques à les faire perdre & damner avec tous les diables pour faire seruiue aux Valois, comme ils demandoyent en substance. Surquoy ayans trouué par escrit en bonnes & ancienes pancartes. que l'obligation estoit fort petite & bien aisee, sous des conditions toutesfois qu'on leur auoit souuent rompu, eux ayans tousiours de leur part plus satisfait, qu'à leur deuoir. Et que lors c'estoit à tout rompre: apres auoir fait clerement voir leurs droits au Conseil, qui pour ce fut assemblée d'entre eux & qu'ils eu-

i.iii.

rēt à vne autre fois recueilly l'auis sur ce poit, trouuant le seigneur de la Noue differēt bien fort d'opinion d'avec leur auis tout courant, pour des raisons qu'il alleguoit, dont le peuple ne se pouuoit satisfaire: ils commencerent dēs l'heure à mal estimer & parler de cest homme tant renommé, iusques là qu'il fut contraint, craignant que mal ne luy auint sauter, comme on dit, de la poile & se ietter dedans les braises, accompagné de Champigny & de quelques autres amis, avec lesquels il s'alla rendre, ainsi que nous fusmes auertis le mercredi onzieme iour de Mars en l'armee du duc d'Aniou: duquel selon l'apparence il fut recueilly volontiers & asseuré de sa personne. Il ne fut pas si tost en l'armee de l'ennemy, que les soldats par dessus les rempars luy reprocherent qu'il auoit delaisé Syon, pour aller en Egypte: mais i'en espere prou de bien.

Durant le siege, à ce qu'on nous rapporta, nos freres de la Rochelle ont souuent parlementé avec le duc d'Aniou touchant quelques moyens de paix, de laquelle l'ennemy oyoit fort volōtiers parler se voyant frustré de l'esperance de pouoir forcer la Rochelle, pource qu'il auoit perdu vn bien fort grand nombre de sa noblesse, & tresgrād nombre de Capitaines & soldats, & que les survivans auoyent le cœur failly, quoy que les Suisses en nōbre de 6 mil fussēt arriuez à leur secours.

En fin le duc d'Aniou ayant receu certaines nouvelles qu'il estoit esleu roy de Poloigne, par les menees de Monluc Euesque de Valence & de ses autres agents. Election autant à l'auantage & sou-

soulagement de l'Eglise Françoisé qu'à la ruine & subuersion de la liberté des Polonois, si Dieu n'a bien grand pitié d'eux: ayant, dis-je, receu ces nouuelles, son ambition luy cōmandant de se haster à porter la cōuronne: il ouyt lors plus volontiers parler de paix qu'au parauant. Et ayant fait sortir les deputez de la Rochelle pour parlementer, Il receut lors de leurs mains le 25. de Iuin leurs articles & leurs demandes qu'il enuoya incontinct par deuers Charles le tyran.

Tost apres l'armee de l'ēnemy, qui ne cerchoit que le repos toute harassée d'auoir esté si souuēt battue & moquée, commença à se desbander çà & là. Et aussi les nostres à auoir de relasche plus qu'ils n'eussent osé penser.

Je ne te dis pas le nombre de ceux qui ont esté tuez du costé de l'ennemy: il passe plus de huit mille. Je ne te nōme pas aussi les principaux d'entre eux qui y ont esté tuez ou blessez pource que le discours qui ē est imprimé en nōme la plus part.

Seulement ie te diray en passant, qu'un seul boulevard appellé de l'Euangile, contre lequel l'ennemy s'aheurta le cuydant emporter de volée, à fait perdre à vne infinité des ennemis leur meschante paillarde vie sans qu'ils ayent rien exploité. C'est de là d'où fut tiré vn coup de couluerine qui tua le duc d'Aumale derriere vn gabion. c'est de là où l'espee vierge du Perō se retirāt des trēchees le iour qu'ō batit ce boulevard de 40 canons fut blessé au dos qu'il luy auoit tourné: c'est ce boulevard que les Princes accompagnez de la Noblesse allerēt assaillir le septieme d'Aoust où

le Gonzague duc de Neuers, le marquis du Maine, Clermont, le Gas, & vn grand nombre d'autres assaillans furent bleffez & plus de trois cens tuez. C'est ce boulevard que l'ennemy fit sapper & miner, duquel vn grand quartier se renuersa par deuers les Rochellois qui rendit l'endroiect plus fort que deuant: les autres quartiers de pierre, les pieces de bois & ruine de la terre, renuerserent tous dans les trenchees de l'ennemy, chose qui fit perdre la vie à plus de deux cens d'entr'eux chose qui estoit fort horrible de voir emporter en l'air les bras, iâbes, & autres membres de Messieurs nos ennemis, & d'en voir tirer vn grand nombre deffous les ruines de la mine. C'est ce boulevard duquel (estant batu de nouueau & estant de nouueau miné & assailli en grande diligence par les Capitaines & soldats de l'ennemy, ainsi qu'ils estoyent presques au dessus) ils furent repoussez par trois fois & contrains par les nostres de se retirer à leur courte honte, & grand perte de nos ennemis. C'est aussi ce boulevard sur lequel quelques troupes des ennemis estans montées, & ayât trouué vn Corps de garde des nostres endormy, le tuerent & mirent en pieces, l'onzieme du mois de May. Ce nōobstant ce boulevard est tousiours demouré aux nostres.

Tout cecy que ie te viens de dire, tu le verras au discours mesmes que nos ennemis en ont fait. *L'hi.* C'est vn boulevard remarquable, & croy moy, ce n'est sans emphase & sans vn mystere caché que ce nom-là de l'Euāgile luy a ainsi esté imposé. A y regarder de bien pres il a produit mesmes

mes effets que l'Euangile assailly a accoustumé de produire. Il a repoullé les efforts de l'ennemy, & renforcé ceux qui le deffendoyét, pendât qu'ils ont esté au guet & sur leurs gardes. Mais quand ils se sont endormis leur a laissé couper la gorge : & en fin il est demouré entre les mains des gens de bien sans leur pouuoir estre arraché. Le Seigneur a fait tout cecy se monstrant grand & admirable en la conseruation des siens.

Le pol. Cela est sans doute : or escoute, afin que i'acheue de te dire, ce qui s'est passé durant ce siege de la Rochelle. Apres que les deputez de l'ennemy & les nostres eurent parlementé des moyès de paix, voyant que nos freres de la Rochelle demandoient par leurs articles plusieurs choses cõcernans toute l'Eglise Françoise, & ne vouloyent entendre à aucun accord, quoy qu'ils fussent merueilleusement pressez, affligez & harassiez, sans que de mesme le reste de nos freres receust vn bõ soulagement en ses oppresses, remonstrans qu'il n'estoit pas honnestes qu'un de leurs membres souffrist peine ou plaisir sans faire part & du mal & du bien aux autres membres de leur corps. Voyât, dis ie, qu'ils insistoient à cela, l'ennemy leur accorda qu'ils peussent librement communiquer avec ceux de Montauban, & ceux de Montauban avec eux pour le benefice de paix.

Et de fait ceux de Montauban vindrent, comme ie t'ay voulu dire, durant le siege à la Rochelle avec memoires de nos autres freres, sous sauf-conduit de l'ennemy : & mellerent leurs demandes & celles qu'ils estimerent estre bon de faire,

pour le reste du corps de l'Eglise Françoisse avec celles de la Rochelle. Lesquelles, comme ie t'ay dit, furent enuoyees au tyran sur la fin du mois de Iuin dernier passé. Le tyran & tout son Conseil estonnez comme fondeurs de cloches, quand la fonte n'a pas bien pris, ne sachans plus de quel bois faire fleches, n'ayant ny gens, ny argent, ny viures pour pouuoir plus long temps camper : & ne pouuant à force ouuerte emporter ceux de la Rochelle, se contentât d'y auoir receu & d'auoir fait recevoir de mesmes à son frere le duc d'Anjou vn escorne & perte la plus grande, que iamais tyrans receurent en ce monde: & ne voulant pas que les ambassadeurs de Pologne, qui venoyent saluer leur beau roy le trouuassent embesoigné en vn si cruel ouurage & en affaire si honteux: le tyran (dis-ie) fut contraint recourir au dernier remede, duquel il a tousiours vſé pour nous ruiner & piper. Il fit sur nos demandes & articles vn edict au mois de Iuillet. par lequel, apres auoir déclaré dès l'entree que son intention a tousiours esté de regir & gouverner s^{on} royaume plustost par douceur & voye amiable que par force, il accorde à ceux de la Rochelle, gentilshōmes, & autres retirez en icelle les points & articles qui y sont spécifiiez, tât pour eux que pour les habitās des villes de Montaubā & Nismes, gentilshōmes & autres retirez en icelles & aucuns autres ses suiets pour lesquels ils ont supplié. Premieremēt que la memoire de toutes choses passees depuis le 24 d'Aoust dernier passé à l'occasiō des troubles & emotions auenues en la Frāce demourera esteincte & asso

assopie cœ de chose nō auenue, deffendāt à tous
ses suiets de quelque qualité qu'ils soyent qu'ils
n'ayēt à en parler ny en renouueller la memoire.
L'hi. Mon Dieu le vilain edit: ie te prie ne m'en
recite pas d'auātage: est-il possible qu'il y ait tāt
d'impudēce en tout le reste des meschās qu'en ce
perfide tyrā? qui apres auoir tout rauagé & enfan
glāté toute la Frāce aux quatre coins & au milieu,
veut faire à croire maintenāt, qu'il a eu tousiours
intentiō de cōduire le tout doucement & par la
voye amiable? Ha malheureux! Et est-il possible
encores qu'il ose maintenant deffendre de iamais
ne parler de si horribles cruantez? ou pense-il par
son edit pouuoir effacer la memoire de ses trahi-
sons cōme de chose non auenue? que n'entreprēd
il quand & quād de deffendre sur grosses peines
au sang innocent respandu de ne demander point
vengeance deuant le tribunal de Dieu? ha schel-
me! Et les pierres n'en parlerōt elles pas, quand
les hōmes seroyent si lasches que de r'obeir en ce
la? O le grād coup que ce tyran a fait pour nous
en cest endroit, c'est vn bel article de paix. C'est
aurāt cōme s'il disoit: il est vray pources bestes que
le 24. d'Aoust, & depuis en çà i'ay tué & fait tuer,
& massacrer traistreusement, sans differēce d'aage
de sexe ny de qualité tous ceux que i'ay peu d'en-
tre vous? Et ne tiēt pas à moy, que ie ne face mou-
rir tout ce qui est demouré de reste. Car telle est
mon intentiō: mais ie veux & eotens qu'on croye
qu'il en va bien tout autrement, & qu'il n'en est riē
aueu, quoy que le ciel & la terre le sache: ha be-
ste furieuse & enragee si iamais il en fut au mōde!

Si espere-ie qu'il t'auindra quelque iour pour beaucoup qu'il tarde à tout le moins ce qui auint à Tryfus ce tyran insigne, mais sans comparaison meilleur que tu ne fus iour de ta vie. Ce vilain ayant deffendu par son edict à ses suiets de ne parler point l'un à l'autre ny en public ny en priué, (craignant qu'entre eux ils n'auissent de se remettre en liberté) ses pources suiets furent contraints pour exprimer leurs conceptions les vns aux autres d'vser de gestes, de contenance & signes des yeux, de la teste & des mains tels qu'ils pouuoient pour s'expliquer. Mais ces façons & moyens de se faire entendre, leurs estans aussi deffendus: vn pource bõ hõme outré du creue-cœur & desplaisir qu'il sentoit d'vnioug si pesant, s'en alla au milieu de la place, cõmēça à se plaindre en soy mesme, à lamenter, à gemir & à plourer, tellemēt qu'il attira vne grande multitude de ses concitoyens à larmoyer auecques luy pour leur dure & miserable condition. Cela estant entendu du tyran, ne pouuant souffrir seulement qu'on se plainnist de ses cruantez, s'en vint droit à la place, où ceste pource multitude desarmée & plourante estoit assemblee: pour leur empescher encores celle naturelle faculté de gemir & larmoyer. Mais Dieu voulut que le peuple ne se pouuant plus contenir, s'estant rué dessus les gardes & satellites du tyrā, leur arracha des poings les armes & mit le tyran infame en mille pieces & lopins.

Le pol. Voila bonnes gens, compagnon, ie croy bien qu'apres ce beau trait Tryfus le tyran n'eust osé les empescher ny leur deffendre de se plaindre

plaindre & lamenter.

Mais reuenant à parler du nostre : Par cest edict mesmes il ordonne qu'il ne sera loisible ne permis à ses procureurs generaux , ny autres personnes publiques ou priuees en quelque temps, ny pour quelque occasion que ce soit faire mention, proces ou poursuite des choses auenues depuis le mois d'Aoust en ça en aucune cour ou iurisdiction.

L'hi. Cecy est encores pire que les mots precedets n'estoyent. Car en deffendant à ses procureurs generaux de n'en faire aucune poursuite : c'est tout autant que s'il disoit: la coniuration que ie mis à fus à l'Amiral & aux autres Huguenots pour auoir quelque couleur en mes cruantez, quoy quel le soit faussement excogitee par moy & mes speciaux Conscillers, & qu'elle n'ait apparence quelconque de verité ny mesme aucune verisimilitude, est toutefois tellement vraye, que ie veux qu'on le pense ainsi. Et partant mes procureurs vous en pourroyent vn iour tirer en cause deuant mes parlemēs & autres iuges & officiers. Mais ie ne veux pas qu'ils le fassent, pourueu que vous aussi ne vous plaigniez nullement de ce qui vous a esté fait ny en faciez aucune poursuite en aucune cour ou iurisdiction. Le tyran sera tousiours en liberté de nous en ietter le chat aux iambes quand il voudra & quand il nous tiendra en puissance. Mais quant à nous il ne veut pas que durant sa meschante vie, ny apres sa vilaine mort, si Dieu nous en donne quelqu'autre qui nous vueille faire raison, que nous en facions la poursuite deuant la iurif-

dition des hommes, ny deuant celle de Dieu. Il faut bien dire que ce tyrā à excédé du tout les bornes de toute impieté & iniustice. Pour l'honneur de Dieu, fay moy ce plaisir que nous ne parlions plus des edits de ce bourreau, de ce sauuage: si nō que de bon heur il s'auisast d'en faire vn qui commandast de l'estrangler avec la truye & les cochons, tous ses supposts & conseillers. En ce cas ie serois d'auis qu'on vlast vers eux de douceur, ne permettant pas qu'ils tombassent en la misere de Neron, qui ne trouua lors qu'il se vit reduit en extreme destresse, vn seul amy ny ennemy, qui luy voulust faire ce plaisir de le despescher & tuer. Je serois, dis-ie, bien d'auis qu'on ne les fit gueres languir, de peur qu'ils ne se retractassent, quād ils verroyēt l'ēfer ouuert & tout prest à les recevoir. *Le pol.* Je serois biē de mesme auis. Et croy qu'aussi tous les bons Catholiques en desireroyēt tout autāt pour se voir par là despestrez du ioug de ce māge-suiet. Mais cependāt tu me semble trop difficile à ne vouloir point que ie parle de cest edit tāt signalé: ie dis signalé notāment, causant la paix ou le relasche que nos freres en ont senti lors: alors que pas vn de nous ne s'y osoit ny s'y pouuoit attendre: tu es bien vn merueilleux homme à ne considerer pas cela.

L'hi. Je le considere bien, & ren graces à Dieu de bon cœur pour la deliurāce miraculeuse des pures assiegez. Mais ie suis tant saoul d'ouir parler de ces edits, i'en ay les oreilles tāt battues, qu'aussi tost que i'en entends vn mot, peu s'en faut que ie ne rende ma gorge, & sur tout s'il y a quelque chose,

chose bõne pour nous en son edit, & qu'il l'appelle irreuocable. Car en ce cas tousiours il nous faut croire qu'il en fera cõme de cestuy-là de l'an 1570 au mois d'Aoust, qui n'a serui à autre chose qu'à nous attraper & nous perdre, quelque irreuocable qu'il fut. Et se faut tousiours souuenir de ce dont on auertit le deffunct Amiral. Que le tyran ne permettra iamais que ses suiets, qui se feroient vne fois eleuez en armes pour quelque occasion iuste ou iniuste que ce soit, iouyssent de la faueur & benefice des loix: A plus forte raison me dois-ie fascher de ce vilain edit des sõ entrec si effronté & inique. *Le pol.* Toutefois si en diray-ie encores deux ou trois traits sous ton congé.

L'hi. Tu le peux faire: mais ie m'asseure que s'il falloit esplucher le sens caché & les mysteres contenus dedans les articles de tels edits irreuocables, que ce ne seroit iamais fait. Et l'heure me semble fort tarde, il est temps de penser ailleurs.

Le pol. J'auray fait en deux mots. C'est qu'il ordonne que la Rochelle, Nismes, & Montaubã, & les gentilshõmes & autres qui iusqu'à lors se sont cõseruez en la Religiõ pourront iouyr de l'exercice d'icelle. Et ceux qui pour crainte de mort ou autre infirmité ont esté cõtraints de faire promesses & obligatiõs, & bailler cautiõs pour chãger de religiõ sõt deliurez de telles promesses & cautiõs.

L'hi. Les premiers, quoy qu'il leur promette n'aurot pas seulement la vie, s'ils s'arrestent à cest edit. Les derniers cõfessans leurs fautes sõt absous du souverain roy de telles promesses. Mais il vaut mieux mourir vne autre fois que d'en plus faire.

Le pol. Au reste la Rochelle, Nismes & Montauban iouirōt, ce dit cest edit de leurs priuileges anciens, & modernes droits de Iurisdiction & autres esquels ils seront maintenus & conseruez sans auoir aucune garnison, en baillant durant deux ans quatre des principaux bourgeois de chacune desdictes villes, qui seront choisis par le tyran entre ceux qu'ils nommeront & changez de trois en trois mois pour demonstration & seureté de leur obeissance.

L'hi. Ce terme de deux ans m'est fort suspect, quand ie me souuiens des deux ans de l'autre edict irreuocable. Et ces bourgeois qu'on baillera ne seront pas à leur retour si asseurez qu'au parauant. Et asseure toy qu'il n'a voulu qu'on fist ce changement de trois en trois mois, que pour auoir meilleur moyen de corrompre tant plus de gens : afin de surprendre ces villes. Au demeurant ie t'accorde qu'elles iouyront de leurs priuileges, si elles pratiquent les articles de Daniel, la resolution de ceux du Dauphiné, & celle que tu m'as dictée de nos freres de Nismes, autrement ie ny voy point d'ordre, quelque edict que le tyran face.

Le pol. Aussi ne s'y fient-ils pas, & scauent fort bien dès ceste heure à quoy ils se doyuent tenir. Mais tant y a que la Rochelle en sent quelque soulagemēt, non par la vertu de l'edit, ains par la vertu de la force ou plustost par grace de Dieu, qui a fait retirer l'armee & le camp de nos ennemis.

Quant à ceux de Montauban & Nismes & toutes les Eglises de la Guienne, Languedoc, Viua-
rez,

rez, Geuoudan, Seneschauſſee de Thoulouze, Auvergne, Rouergue, haute & baſſe Marche, Querey, Perigort, Limouſin, Agenois, Armagnac, Coméges, Coſerás, Bigorre, Albret, Foix, Laurageois, Albigeois, pays Caſtrez, de Villelaugues, Mirepoix, Carcaſſez, & autres pays & prouinces adiacentes, eſquelles par grace de Dieu y a grande quantité d'Eglíſes, pas vne d'elles n'a fait conte, ny n'a daigné s'amuser aux paroles de ceſt Edit, n'auiſi pareillemét nos freres que ie t'ay dit du Dauphiné.

L'herſt. O qu'ils ſont ſages! pourueu qu'ils ſachent ſe tenir touſiours ſur leurs gardes, & ne plus s'attendre au Tyran. C'eſt le ſeul moyen pour r'auoir leurs libertez & priuileges, & pour garder avec leurs vies, leurs biens, cheuances, & honneurs, que perſonne ne leur rauiffe la liberté de leur conſcience, & l'exercice de la religion.

Mais ie te prie de me dire, cōme il va de ceux de Sancerre. C'eſt Edit dernier n'en parle il point?

Le pol. Rien du tout. Quoy que nos freres de la Rochelle en ayent fait bien grande inſtance, ſachant le calamiteux eſtat où ils eſtoient reduits. Mais ie te diray ſommairement ce que j'en ſcay.

Quant à nos pōures freres de Sancerre, le Sieur de la Chafre Gouverneur pour le Tyran en Berry, les aſſiegea dès le mois de l'annier dernier paſſé, fit batterie avec dixhuit ou vingt piéces d'artillerie, en diuers endroits de leur

ville fit breſche de cinq cens pas, & le iendy deuant Paſques, leur liura vn aſſaut fort & rude, duquel ſe voyant viuement & bien repouſſé au eſſa courtte honte, & perte de bon nombre des ſiens, comme l'hiſtoire, que ie te monſtray, en fait mention il s'eſt contenté de les tenir aſſiegez, par le moyen, de quelques forts & trenchées, qu'il fit faire pour empeschier les noſtres de ſortir, & les viures d'aller à eux: s'aſſurant par ce moyen, de les faire à la longue mourir de faim.

Et en ceſte façon, les à tenus de tous coſtez enfermez, ſans les aſſaillir de plus pres, que de la portee d'vn moſquet, depuis le mois de Mars iuſques au mois d'Aouſt dernier.

Durant lequel temps, ces bonnes gens ont eu vne infinité de mal aisé, de faim, de pourceté & diſette. Laquelle plus ils alloient auant, plus s'alloit augmentant, iuſques là, qu'ils ont eſté contrains de manger cuyrs, ſouliers, parnhemins bouillis, & autres telles eſtranges viandes.

Cependant, la parole de Dieu qui leur eſtoit journallement preſchée, nourriſſoit leurs ames en toute abondance.

Eux ſe voyans reduits en telle perplexité, qu'ils n'attendoient plus que la mort, prioient ſans ceſſe le Seigneur pour leur deliurance. Que ſi ſon bon plaifir eſtoit, de les expoſer es mains cruelles & barbares de leurs ennemis, qu'il les fortiſiaſt & raffermiſt de cœur, de corps & d'ame en vne conſtante foy & eſperance de
la vie

la vie éternelle, iusques au dernier soupir de ceste cy.

Les soldars, le Peuple, les femmes & iusques aux petits enfans de la ville, qui suraiuoient à la faim, languissans es trenchées, emmy les rues & dans les maisons, ne cessoyent de tendre les mains au ciel, d'y esleuer leurs yeux, attendans secours du tref-haut.

Leurs ministres faisoient vn singulier deuoir à les cōsoler, à les exhorter & encourager à bien faire, & à mieux esperer. Leur remonstrans que combien que la conspiration des ennemis s'estendit iusques à vouloir rader la memoire des bons de dessus la terre, afin qu'il n'y eust que le seul regne des meschans en vogue: que toute fois il en iroit tout autrement.

Que les Roys de la terre auoyent beau se mutiner, beau comploter, & s'esleuer contre le Seigneur pour rompre & secouer son ioug, & pour ruiner son Eglise: que celuy qui habite es cieux s'en rira; que le Seigneur se moquera d'eux, leur parlera en son courroux, & les estonnera par sa fureur, qu'il les cassera par son sceptre de fer, & les brisera comme vn vaisseau de pauer. Qu'ils s'assurent que la pierre, que Nabuchadonozor vit en songe coupee sans mains, cassera le fer, la terre, l'airain, l'argent & l'or de l'image, & seront comme la paille que le vent emporte, & que ceste pierre deuiendra vne grande montagne, & remplira toute la terre, brisant tout autre Royaume, Principauté & hautesse, qui s'oppose au Royaume eternal de Iesus Chr.

Partant mes freres (leur disoyent-ils) ne vous
 faschez point, pour raison des mal-faisans, que
 vous voyez ce semble prosperer. Car ils seront
 coupez soudain comme le foin, & viendront à
 faner comme l'herbe verte.

Attendez en patience le Seigneur, ayez ferme
 fiance en luy, & ne portez point d'enuie, n'a-
 yez mesmes aucun regret de celuy, qui espere en
 ses laschetes. Car les malins seront extermines,
 mais ceux qui ont leur attente au Seigneur, se-
 ront benis de luy. Ils ne seront point confus au
 mauuais temps.)

Le Seigneur est puissant pour donner la man-
 ne du ciel, pour faire sortir de l'eau de la pierre
 dure. Mieux vaut peu de chose au iuste, que
 foison de biens aux meschans. Ils ont (dit Dauid)
 desgaine leur glaive, & ont bandé leur arc pour
 abbatre le poure & indigent, & pour meurtrir
 ceux qui cheminent droit.

Mais leur graine entrera dans leur propre
 cœur, & leur arcs seront rompus. Il est vray,
 (mes freres disoyent ils) que c'est vn argument
 suffisant selon la chair pour chopper & faire cō-
 me banque route à Dieu, de voir comment
 les ennemis de l'Eglise prosperent, qu'ils se glo-
 rifient en cruauté & violence environnez d'or-
 ueil, comme d'un carcan, que la graisse leur
 pousse leurs yeux hors de leur chef malicieux,
 & que bien souuent, ils ont dauantage que n'a
 desiré leur courage.

Au cōtraire voir vn Dauid, voire toute vne E-
 glise en destresse, ses iours desfaillir comme fu-
 mes

mee, ses os hâuis, cōme vn tison, son cœur frappé & seché semblable au Pelican du desert, ou comme le hibou qui se tient es lieux sauvages, semblable au passereau priué de sa compagnie, qui se tient sur la cime du toict, le voir manger la cendre comme le pain, & mesler son boire de pleurs.

Mais certes si nous sommes enseignez comme il appartient par la parole de Dieu, nous trouuerons que le Seigneur a logé les meschans en lieux glissans pour les precipiter en ruyne, pour les destruire en vn instant, & les consumer d'vne maniere espouuantable.

Et d'autre part, nous voyons que Dieu incline son oreille au besoyn, à la clameur de ceux qui patiemment l'attendent, les tire hors du borbier, les deliure des dangers, affermit leurs pieds, adresse leurs pas, & les loge sur vn roc fort & assésuré. Nous verrons vn Elie, au temps de la plus grande famine nourry par les corbeaux, & & quelques fois par les Anges. Nous le verrons enuoyé à la vesue, qui n'a point de pain, ains seulement pleine main de farine, & vn peu d'huyle, n'attendant que la mort. Nous le verrons nourry, la vesue sustentee, la farine, & l'huyle continuer à les nourrir, & ne defaillir nullement.

La main du Seigneur n'est point abbregee, son bras n'est point accourty, le Seigneur est le Roy qui seul peut tout ce qu'il veut, il ne permettra point qu'vn cheveu de vostre teste tombe en terre sans sa volonte, pour tant ne nous es-

royons aucunement pour le dessein des hommes qui ont iniustement delibere de nous mettre vous à mort avec nos femmes & enfans, soyons plustost asseurez, que si le Seigneur a ordonne de nous delivrer tous, ou aucuns de nous que nul ne tuy pourra resister, s'il luy plait que nous mourions tous, ne craignons point.

Car il a pleu à nostre Pere, nous donner vne autre habitation, qui est le Royaume celeste, auquel il n'y a point de mutation, pourcete, misere, larmes, pleurs, dueil, ou tristesse, ains felicité & beatitude eternelle.

Il vaut beaucoup mieux estre logez avec le poire Lazare, ou seia d'Abraham, qu'avec le mauvais riche, avec Cain, avec Saul, avec Herode, ou avec Judas en enfer.

Cependant il nous faut boire du breuvage que le Seigneur nous a prepare vn chacun selonc sa portion.

Il ne fust pas que nous ayons honte de la croix de Christ, ny regret de boire du fiel duquel il a esté le premier abreuvé. Sachans que nostre tristesse sera tournée en roye, & que nous rirons à nostre tour, quand les meschans pleureront, & gémiront les biens.

Par telles & semblables paroles, les pasteurs sollicitans iournellement le peuple, de se preparer à recevoir tout ce qu'il plaira à Dieu leur auoyer, les enseignoient & entretenoyent de plus en plus en tout deuoir & bon office de piété & etant de Dieu. Lors que contre toute esperance, Dieu estant par maniere de dire, com-

me descendu pour voir leur affliction, le vingt & sixieme du mois d'Aoust dernier passé: lors que ils ne pouuoÿt, selon l'apparence humaine, autre chose faire (s'ils ne vouloyent renier Dieu) tout à plat, que se laisser mourir de faim, ils furent receus à composition par le seigneur de la Chastre (non sans le sceu du Tyran, quoy qu'au parauant, il eust dit, qu'il les feroit manger l'un l'autre, Dieu luy ayant pour ce regard flechy & amolli le cœur) qui leur promit de leur laisser la vie & biens sauues, & l'exercice de la Religion à la forme de l'edict, moyennant qu'il donnassent quarante mille francs au Tyran: ce que les pources gens ont fait & accompli.

Quoy que les ennemis par apres contre toute foy donnée selon leur coustume, ayent pillé & detrobé ce que bon leur a semblé de leurs meubles, demantelé leur ville, enleué iusques à leur horologe, & massacré quelques vns d'entre eux, & notamment le Bailly & Gouverneur de Sancerre, Et contrainct les autres, qui ne iourissent d'un seul brin de liberté, d'estre vagabons & errans à la mercy des volleurs & brigans. Au surplus, ie ne veux pas oublier à te faire entendre, que l'un des moyens, desquels Dieu s'est principalement seruy pour la deliurance de ces bonnes gës de Sancerre, a esté la venue des ambassadeurs de Pologne, qui arriuerent en la Cour du Tyran, quelques iours au parauant la composition de Sancerre.

L'histor. Ie te prie declare moy vn peu par le menu ton dire, ie ne puis pas bonnement

entendre comment ce peut estre que les Polonois ayent seruy à faire deliurer les Sarcetrois.

Lepol. Je te diray comment. Les Polonois apres la mort de leur Roy Sigismond dernier decede solliciterez par l'Euesque de Valence, & le ieune Lansac, lesquels comme tu scay, leur furent enuoyez en ambassade, d'elire à leur Roy aume vaquant, le Duc d'Aniou apres quelques remises, ne firent que bien peu, ou point de difficulté d'en faire election pour des considerations particulieres, reuenans, comme il leur sembloit au bien de leur estat.

Mais ayans tost apres entendu les nouuelles des trahisons de ceux de Valoys & des massacres qu'ils auoyent fait faire en la France sur les fideles, indignez extremement contre ceste maison, ils furent bien fort marris, d'auoir fait vn si meschant choix, & n'eussent pour rien voulu auoir eleu d'une si traystresse race, homme qui leur deust commander, craignant qu'il ne leur mist vn iour leur Patrie en pareille combustion que la France. Tellement que voluntiers se fussent departis de ceste election, pour preceder à Election nouuelle, n'eust esté que desia, ils auoyent irrité tous les autres competeurs, qui pretyendyent de paruenir au Royaume de Pologne, en ce principalemēt qu'ils les auoyent postposez au Duc d'Aniou. Contrains donques & forcez de s'y tenir, d'autant mesme que le Turc allié de la maison de Valoys les en sollicitoit avec des conditions auantageuses pour la Pologne.

Ceux

Ceux de la noblesse & des autres estats de Pologne faisans profession de mesme religion que nous (lesquels à ce que i'entens sont en bien fort grād nombre & des principaux du pays) estimans que le faict de France attouchoit de pres à leur estat & affaires, tant pour la pieté & crainte de Dieu, que pour la charité & compassion de nos freres affligez & le mesme danger auquel ils pourroyēt tomber: voulans esprouuer le traitement qu'ils pourroyent attendre d'un estranger par celuy qui seroit fait aux naturels subiets en pareil cas, deuant que bien asseurer & raffermir l'election du Duc d'Anjou, entrérēt en conference & negociatiō nouvelle avec l'Euesque & Lansac, desquels entre autres choses le 4 de May 1573. ils obtindrēt par promesse solennelle iuree & signee de leurs mains au nō de leur maistre le tyran. Que pour remettre la paix en France, le tyran aboliroit tout ce qui a esté fait durāt les guerres ciuiles, que les fideles François pourroyent habiter par toute la France sans estre recherchez en leur consciēce, ni contraincts d'assister aux seruice de la Papauté. Que ceux qui se vouldroyent retirer hors de la France pourroyent vendre leurs biens, ou iouyr de leurs reuenus en terres qui ne sont ennemies de la Frāce. Que les heritiers des meurtres seroyent remis en leur bon nom & honneur nonobstant tous edicts & arrests. Que les estats des defuncts qui auroyent esté vendus, seroyent remboursez en deniers à leurs heritiers. Que les forufcis pour la religion pourroyent r'entrer en leurs biens & honneurs, & habiter

seurement on bon leur sembleroit de la France. Que les villes qui tenoyent lors la religion auroyent l'exercice libre d'icelle sans aucun contredit ne garnison, Que l'on enquerroit diligemment des meurtriers & massierciers, & que punition exéplaire en seroit faite. Et que l'Euesque & l'arsac à leur retour en Frâce seroyent de sorte que le Duc d'Anjou s'employeroit enuers le tyran pour obtenir de luy vn lieu en chascune prouince de la France, auquel l'exercice de la religion seroit librement faict.

Ces articles ainsi promis & iurez aux Polonois, les ambassadeurs François s'en reuindrent à la Cour du tyran pour dōner les certaines nouvelles de l'election du Duc d'Anjou. Toist après les estats de Poloigne emoyèrent en France pour saluer leur Roy esleu & prendre de luy le serment en tel cas requis vne ambassade fort honorable. Laquelle ils chargerent aussi de poursuivre l'accomplissement de ces articles, dequoy principalement la noblesse de la religion, & six ou sept des Palatins de Poloigne leur firent tresgrande instance: estimans que de la pratique de ces articles dependoit entierement la paix de la France & vn essay de ce qu'ils deuoyent esperer en Poloigne.

Ces ambassadeurs Polonois ne furent pas si tost arriuez à la Cour du tyran, qu'après l'auoir saluè & son frere leur Roy esleu, deuant que parler de leurs affaires de Poloigne, ils leur parlerent de remettre la paix en France & de l'y conseruer & entretenir mieux qu'ils n'auoyent fait par le passé

Autre

Autrement ils ne voyoyent point que l'alliance avec le François peüst servir aux Polonois pendât que la France seroit en vn tel galbuge & en vn si mauuais mesnage. Surquoy le tyran leur ayât respondu qu'il auoit desia tout pacifié par son edit, leur en fit monstrer vne copie, laquelle ayât veue & biē cōsidéré les mots de l'edict le trouuât court & captieux en tout & par tout, ny voyât riē aussi qui fauorisast ceux de Sancerre, que les ambass. Polonois auoyēt eutēdu estre extrememēt pressiez, esmeus de la cōpassiō de leur fait, ils firēt instātē requeste à la mere du tyran pour leur deliurāce. Et trouuans là l'Euesque de Valence, ils le sommerent de sa foy donnée en Pologne touchāt les articles de paix. Mais la mere du tyrā qui fauoit bien l'estat des pōures Sancerreis, s'assurāt qu'aujourd'huy ou demain ils se rendroyent la hart au col à toute mercy, respondit que Sancerre estoit à vn Seigneur priué, qui auoit esté offensé par ses sulets. Et que le Roy luy auoit presté ses forces pour les chastier, & ne luy vouloit faire tort anticipant dessus ses droits. L'Euesque ayant auoué ce qu'il auoit promis & iuré, faisoit semblant de prier pour ceux de Sancerre, affermant que iamais il ne fust venu à bout de sa charge enuers les estats de Pologne sans les voix, suffrages & faueur des Seigneurs & gentils hommes de la Religion. Cependant il prioit les ambassadeurs Polonois de luy donner resche de deux ou trois iours, pour se pouoir acquiter de sa promesse, & qu'ils ne doutassent nullement que les choses iroyent mieux qu'ils ne pensoient.

Or vsoyent ils & la mere & l'euesque de cest artifice & renuoy pour auoir cependant leur plaisir de l'entiere euerfio des Sancerrois, qu'ils scauoient comme i'ay dit estre prests à se rendre, pour euitier à mourir de male faim.

Les Polonois se voyas ainsi réuoyez ayas appris par le bruit courant l'extremité des Sancerrois, retournent le lendemain trouuer la mere Catherine, la prient & l'adiurent d'auoir compassion des Sancerrois, qu'ils ne soyent pas pirement traitez que les autres, qu'on donne bien le pain aux chiens, qu'à plus forte raison le doit-on fournir aux Chrestiens. & que la cruauté est par trop grande, de vouloir faire mourir de faim ceux qui (comme ils estoient informez) n'auoyent en rien failly; si d'auenture on ne veut appeller faute, seruir à Dieu purement, & defendre sa propre vie. Partant la supplient d'y auoir esgard.

A cela la bonne dame leur respōdit, que lon traitoit leur composition & que de bref ils en auoyent quelque bon contentement.

En ces entrefaites la composition que i'ay dit de Sancerre fut faite, & portée à signer au tyran, qui en blasphemant respondit, comme il auoit desia dit quelques iours auparauant, que par la mort Dieu il ne vouloit point de composition & qu'il n'en signeroit point. Que par le ventre Dieu il les vouloit voir manger les vns les autres. Et de faict il ne l'eust point signee, sans ce que la mere & ses plus rusez conseillers luy remonstrent que s'il ne signoit ceste compositio il gastoit tout ce qu'on pouuoit attendre de la

nego

negociation de Pologne : que les Polonoys avec lesquels ils n'auoyent encores rien conclu estans informez d'une telle rigueur, s'en offenseroyent grandement & seroyent bien gens pour rebroster leur chemin sans vouloir passer outre à leur charge.

Cela, di-ie, fut cause que le tyran la signa, Dieu luy ayant par sa prouidence fleschy le cœur pour ce regard. Voila le moyen duquel Dieu importuné d'autre part par les prieres des siens, & ayât son honneur par maniere de dire engagé à leur conseruation, s'est feruy pour la deliurance de ces pouures Sancerrois. Et ne doute point aussi que les nouuelles de la venue des Polonois, dès lors qu'elles furent entendues à la Cour du tyran, & au camp auant la Rochelle, comme ie t'ay dit, n'ayent esté aucunement cause de faire leuer le siege & d'accommoder les affaires de nos freres de la Rochelle.

L'hi. Ce sont choses merueilleuses que les œuvres de nostre Dieu. Et à y bien penser, à vray dire, on ne se peut remettre à la memoire l'issue du siege de la Rochelle, de Sancerre, & du siege de Sommieres, dont tu me parlois n'agueres, qu'on ne voye clairement & à l'œil que Dieu y a monstré & fait paroistre : d'une part l'innocence & iustice des siens : & d'autre part par consequent l'iniustice & infame desloyauté de ses ennemis. Car l'estonnement des trahisons & massacres si cruels & inopinez estoit plus que suffisant pour faire perdre le cœur aux plus vaillans & aguerris.

Les longs & obstinez sieges; tant de rudes & furieux assauts & autres exploits & ruses de guerre estoient bastans pour emporter des places beaucoup plus fortes. Et toutesfois Dieu a tellemēt pourueu aux siens par vne admirable bonté & prouidence, & a tellement encouragé le peu qui restoit qu'ils ont fait teste à toute la force de leurs fiers & sanglans ennemis sans secours d'aucun de leurs voisins, quoy que les ennemis en ayent emprunté de toutes pars selon leur coustume, ayans perdu de leurs gens en ces trois sieges plus qu'ils n'auoyent perdu en toutes les trois guerres passées.

Cela me fait, quand ie le considere, esperer encores plus auant, Que comme Dieu par vne faueur speciale: & secours extraordinaire a besongné iusqu'à present, qu'aussi vn iour en nos presences & deuant nos yeux ou des nostres, il fera l'entiere vengeance du sang innocent respandu, & nous dōnera vn tel relasche que nous n'oserions demander pour luy servir sans nulle crainte en toute paix & seureté. Ce qui me le fait ainsi croire outre les promesses que nous en auons en l'Escripture, & l'essay que Dieu en a fait freschement en telle deliurace est ce que i'ay particulieremēt marqué en l'election du Roy de Pologne, laquelle n'estant faite (ce sembloit) que pour assouuir l'ambition du Duc d'Aniou, a neantmoins seruy à faire venir d vn pays bien fort lointain des hommes Chrestiens & genereux pour porter parole vertueusement pour le soulagement des bons: lors que nos affaires estoient en
si mise

si miserable estat que nos Patriotes & tous nos voisins nous mescognoissoient en plain iour : & que nul d'eux ne s'osoit entreprendre d'en dire vn seul petit mot, ou s'il le faisoit à l'aduenture, c'estoit par maniere d'acquit. Mais ie te prie contre moy vn peu ce qui s'est apres ensuyui de la poursuite des Polonois.

Le pol. Ie te diray ce que j'en scay. Apres que la composition de nos freres de Sancerre fut signee par le tyran, sa mere fit entendre aux Polonois que les Sancerrois estoient contents & qu'ils auoyent ce qu'ils auoyent demadé. Et au reste que quand les Polonois en seroyent d'aduis elle seroit bien aise de voir leur charge touchant les affaires de Pologne parfaite & accomplie.

Les Polonois bien aises pensans que nos freres de Sancerre eussent esté bien traitez, monstrent d'auoir enuie de despecher le surplus de leurs affaires : Mais deuant que d'entrer plus auant ayant examiné & conféré l'edit du tyran avec les articles que l'Euesque & Lansac leur auoyent iuré & promis, & trouuant que l'edit estoit bien fort esloigné desdits articles : en ce principalement qu'ils promettent vne diligente inquisition & seuerie punition des massacreurs, desquels ce bel edit defend de parler seulement, & d'en renoueller la memoire : ils se resolurent d'en ouurir propos au tyran. Et de faict, l'estans allé trouuer, ils luy firent vne roide & ferme instance sur l'execution desdits articles que ses ambassadeurs leur auoyent promis en son nom.

Mais le tyran leur respondant en vn mot leur dit qu'il n'auoit rien promis de cela, ni aussi donné charge à personne de leur en rien promettre: les Polonoys oyans vn tel langage, & voyans là l'Euesque present, le sommerent de sa promesse luy firent recognoistre son feing apposé au bas des articles, & luy ayans demandé, qu'il dist au vray, comme il en alloit. Il confessa d'auoir signé les articles, mais que ç'auoit esté sans charge ny mandement, considerant que s'il ne les signoit, il ne pouuoit venir à bout de sa charge à son honneur.

L'hi. O quel honneur, traistre pariure! hé comme il meriteroit bien des estriuières en cuisine.

Le pol. Tout cela luy fut reproché en la presence du tyran par les Polonoys, lesquels irrités d'vn si desloyal patelinage, se partirent de la presence du tyran sans luy rien dire dauantage de ce iour-là.

L'hi. A dire la verité, humainement parlant, le tyran eust esté vn grand sot d'auouer en c'est endroit. Comme il eust l'Euesque avec sa mitre. Car de là sensuyuroit si les articles s'obseruoyent, comme il est tresraisonnable & expediét pour le bien de paix, que monsieur le tyran, sa mere, son frere son beau pere, le Peron, ses autres conseillers & supposts seroyent traitez, comme meritent les plus lasches & villains meurtriers, que le diable aye iamais mis en besongne depuis Cayn iusqu'à present.

Le pol. Cela est certain. Voila pourquoy ayant pensé

pensé à ses affaires. il se garda bien d'y consentir, Mais à parler à bon escient qui voudroit examiner de pres la pratique du tyran, de sa mere & de l'Euesque & sauuer l'honneur de sa mitre, il trouueroit que ce Cornu (quoy que le tyran l'ait desauoué) n'a iamais rien promis aux Polonois touchant ces articles, que par commandement du tyran, pour leur persuader en Pologne (engageant en cela sa conscience aussi bien que Puybrac a vë du la siene par son Epistre, Ornatissimi) que le tyran estoit bien fort homme de bien, Treschrestie & paisible, & que tant s'en faut qu'il eust iamais fait faire ou consenty à ces massacres, qu'au contraire il seroit tousiours bien aise d'en faire faire vne diligente enqueste & punition tresrigoureuse.

Mais maintenant que les Polonois abusez par ces piperies en sont arriuez si auant, qu'il leur est malaisé de se retracter: & que d'autre part le fait des massacres est cognu de tous estre procedé du commandemēt du tyran & de ses principaux supposts: craignant qu'on ne le prinist au mot, il le nye comme vn meurtrier.

Au reste quant aux autres articles iurez aussi aux Polonois, il est bel à voir pour la plus part, s'on les confere avec l'edit du tyran, que l'Euesque n'en a aussi rien promis que par expres commandement, comme chose que le conseil du tyrā estoit desia resolu d'accorder de parole seulemēt par escrit à nos amis, pensant par là les appaiser, comme les enfans d'une pōme: mais ne voulant que l'on pensast que les Polonois nous eussent ap

Porté ce meschant petit relasche, le tyran par son edit se hastâ de nous l'accorder au parauant leur arriuee.

Or pour reuenir aux Polonois, eux estans quel que iour apres ce beau tour qui leur fut ioué, entrez à traiter des affaires de leur Royaume: apres auoir receu le serment du duc d'Aniou, qu'il n'attenteroit rien de parole ny de fait contre les loix de Pologne: ains les regiroit & gouuernerait selon icelles, ils voulurent aussi qu'il leur promist d'entretenir & laisser paisibles les Polonois en leur religion reformee Papistique & autre, telle qu'elle y est.

Et comme sur cest article, il se print à faire quelque difficulté, les ambassadeurs luy repliquerent qu'il falloit donc qu'il fist son conte, qu'il ne leur seroit iamais Roy, qu'ils ne veulent point vn tyran, lequel leur force la conscience, ny vn qui sous vn faux pretexte de zele de Religion leur dissipe la paix publique, qu'ils ont enuie de nourrir.

Et insisterent tellement sur cela, qu'il fallut que le duc d'Aniou leur en passast le serment & promesse.

L'hi. Ha poure gentilhomme! Il est à craindre ie t'asseure qu'il en ait blessé sa conscience, tant il fait du religieux. Quel zelateur!

Mais i'ose dire que si l'on eust requis de luy vn serment en propres termes de seruir à iamais au diable, qu'il en eust donné la parole d'aussi bon cœur, & aussi bien qu'il luy sert de fait en sa vie, plustost que d'estre repoussé d'un Royaume si
opu

opulent.

Aureste on voit bien par là quelle est la Religion de ceste maison de Valois. Vne partie de Pologne est pleine, comme chacun scait, d'Anabaptistes & d'Arriens, qui sont vrayz ennemis de Dieu & de son Christ nostre Seigneur : & neantmoins il leur va promettre de les conseruer & garder.

Il y a aussi, par grace de Dieu, vn grand nombre de Polonois, qui font profession de mesmes Religion que nous: il promet de les y laisser & de les y entretenir. Il fait bien quoy qu'il soit contrainct: i'en suis tresaise, Dieu soit loué.

Cependant il ne peut laisser viure ceux de sa nation, qui croyans vne mesme chose, ont tous les iours prié pour luy. Ils ne scauroyent mieuz faire paroistre qu'ils n'ont aucun soucy de Dieu, que par ceste diuersité de traitement: en laquelle ils monstrent au doigt, comme en tout le reste de leur vie, qu'ils ne font aucun conte que de leurs delices & de ce qu'ils pensent seruir à leur grandeur, & n'employans la Religion, par maniere de dire, que comme vne maquerelle d'estat, & couerture de leurs cruautez.

Le pol. Il est ainsi: mais pour poursuyure, ces ambassadeurs Polonois ayans receu ceste promesse, & s'asseurans de la luy faire bien garder & de le tenir en bride sous les loix de leur patrie, ne se pouoyent pas bien contenter de voir la poure France si mal traitee par ceux-là qu'elle a esleuez.

Partant dresserent vne requeste bien ample pleine de toutes sortes de raisons diuines & humaines, & de moyës encore plus amples propres à establir la paix: & ainsi faicte & signee ils la baillerent à leur Roy pour la présenter au tyran. Mais à ce qu'on m'a fait entendre, on les renuoya tous à Mets: où le tyran avec sa cour alloit accompagner son frere qui s'en alloit en son exil, où Dieu l'a voulu releguer, pour le bien de chacū de nous. Que Dieu doint à ces bonnes gens autant de biē & de bon heur, que nous auons souffert de mal, de malheur & de mal-encontre sous ceste race de tyrans.

L'hi. Amē, par sa grace. Je serois tresmarry qu'ils eussent le moindre mal de tous les nostres. Mais ie te prie dy moy vn peu, est-ce tout ce que tu as appris durant le temps de ton voyage?

Le pol. C'en est bien la plus grande partie. Mais encor y a-il quelque trait, que i'ay appris, Dieu soit loué, qui te seruira à l'histoire: & à monstrier de plus en plus l'honnesteté de nos Valois.

L'hi. Ie te prie, amy, dy le donques, & ne crain pas que ie le cache. Leurs actes ont bien meritē qu'on n'attende apres leur mort à dire leur vilaine vie.

Le pol. Tu dis vray: & c'est vne hôte, au lieu qu'un chacun deust crier à l'eau, au feu, à l'arme, à l'aide contre ces traistres malheureux, qu'il s'en trouue encor de si lasches qui n'osent leur tenir propos qu'en leur disant vostre clemence, vostre bonté, vostre douceur, vostre Maiesté treschrestienne: orcs qu'ils sachent qu'il n'y a schelmes plus vilains que

que ceux cy.

L'hi. Je ne croy pas qu'un homme rond parle jamais de leur clemence, ny de leur bonté & douceur, sachant combien ces miserables sont cruels, felons, inhumains. Quant au titre de Treschrestien on le deust, pour ne point flatter, changer en Archiantichrestien, pour appliquer des noms es choses qui fussent significatifs.

Le pol. On le deut faire vrayement. Mais ie gage qu'outre ce que leurs flatteurs, & quelques autres qui s'en approchent ayans affaires à eux prophant ordinairement ces beaux & sacrez mots, les attribuant à ces perfides: qu'il y aura encores quelques vns des Tres illustres princes d'Allemagne, qui au voyage que le frere du tyran y fera s'en allant en Pologne, n'auront pas honte de l'en appeller & de luy faire aussi bel accueil, que l'on feroit à un honnest homme.

Si quelcun pour legere faute se trouuant mis au bâ de l'Empire, est recueilly par quelque Prince, soudain l'Empire luy courra sus. Mais à ceux cy qui sont attaints, sont conuaincus & condamnez deuant Dieu & deuant les hommes, d'estre des schelines execrables & ennemis du genre humain, sous couleur qu'ils sont des gros schelmes, un chacun les honorera, iusques à se confederer & se ligueur avec eux. Quelle misere!

L'hi. Ne scay tu pas que le prouerbe en a donné son iugement. La censure tourmente les pigeons, laissant aller les corbeaux libres. Mais n'entrons pas ie te prie plus auant en ceste matiere: tel luy baisera la main qui la luy voudroit voir bruslee:

& tels ira-il visiter qu'il voudroit desia voir par terre: leur dam,s'ils ne scauent choisir l'occasion que Dieu leur appreste.

Or dis maintenant ie te prie ce que tu m'as encores à dire.

Le pol. I'en suis content. Apres que i'eu seiourné à cause de mon indisposition quelque temps à Nismes, où nous retentions (comme ie t'ay dict) tous les iours à force nouuelles, entendant qu'on traitoit la paix: & que les ambassadeurs Polonois de la Religion estoient en chemin pour venir en France, ie m'acheminay par l'auis de nos freres à Paris, où la cour du tyran estoit, pour voir vn peu sa contenance & celle de ses courtizans à leur retour de la Rochelle.

Ie trouuay à mon arriuee, qui fut sur la fin de Iuillet, que l'edit dont ie t'ay parlé estoit desia ieté au moule: tellement toutefois que de honte, quelque meschant & trupellu qu'il soit, on ne l'oisoit point publier au Parlement ne dans Paris: craignant de fascher les Sires Pierres, & d'apprester à d'autres à rire pour leur argent tout despendu meschamment.

Cependant nos beaux assiegeurs estoient de retour à la Cour, non pas tous, non, comme il faut croire: ains seulement les reschappez; ie parle de nos courtisans. I'y vy les trois Rois qu'on appelle: le tyran, le roy de Pologne, & le tiers, le roy de Nauarre: qui pour rendre graces à Dieu pour la paix ou leur deliurance, ne cessoyent de le despiter & de le prouoquer à ire par leur lasciuie puanteur & autres tels Sardanapalisme s.

Le sceu que ces trois beaux Sires s'estoyent fait seruir à la table en vn leur banquet solennel à des femmes toutes nues, ausquelles apres le banquet ils bruslerent avec des torches allumees le poil de leurs parties honteuses.

Apres cela comme ils estoyent en peine de sca uoir en quoy ils employeroyēt le reste de la nuit, ie sceu qu'ils auoyent mandé à Nantouillet preuost de Paris de leur apprester la collation, qu'ils la vouloyent aller prendre chez luy. Et que de fait ils y allerent, quelque excuse que Nantouillet sceust alleguer pour ses deffenses.

Ie sceu qu'apres la collation, la vaisselle d'argent de Nantouillet & ses coffres furent fouillez & pilliez par les Rois & leurs satellites: & disoit-on dedans Paris, qu'on luy auoit pris & volé plus de cinquāte mille francs. Et qu'il eust mieux fait le bon homme de prendre à femme Chasteau-neuf, fille de ioye du roy de Pologne, que de l'auoir refusee: qu'il eust mieux fait aussi d'auoir vé du sa terre de Nantouillet au duc de Guyse, que de se faire ainsi piller à si grands & puissans voleurs.

En somme ie sceu que le lendemain le premier President de Paris fut trouuer le tyrá, & luy dire que tout Paris estoit esmeu pour le vol de la nuit passée: & que quelques vns vouloyent dire qu'il l'auoit fait pour rire, & qu'il s'y estoit trouué luy, mēmes.

A quoy le tyran respōdit, que par le sang Dieu, il n'en estoit riē & que ceux qui le disoyēt auoyēt méty: dont le Presidēt trespōtent: i'en informeray

donques, fire (replica il) & en feray faire iustice.
Non, non, respondit le tyran, ne vous en mettez pas en peine, & faites entêdre à Nantouillet qu'il aura trop forte partie, s'il en veut demander raison. Voila que ie sceu au vray quant à ce fait.

Après ie sceu qu'un autre tour les Rois firent dresser partie à douze de leurs courtisans, contre douze filles de ioye des plus honnestes de Paris: & que pour la mieux voir iouer, ils firent tendre en vne salle douze lits de cāp sans rideaux, ou chacun avec sa chacune en la presence de ces Rois n'auoit pas honte de deffier ses compagnōs à pailarder.

L'hi. O mon Dieu, qu'est-ce que i'oy dire! hé que voila d'infames actes! Je ne croiray iamais que Neron, Caligule, Heliogabale, & le vilain Sardanapale ayent approché que de loin à l'infameté de ceux cy.

Le pol. Or escoute. J'apprins à Paris d'auantage: que le tyran auoit mandé & escrit deux fois à son frere le roy de Pologne durant le siege de la Rochelle, qu'il deust faire estrangler la Mole vn gentilhomme Prouençal, fauory du duc d'Alençon.

L'hi. Je le cognoy bien: & qu'e lle raison en auoit il? la Mole est-il pas Papiste & le balladin de la cour?

Le pol. Il est vray. Mais tant y a que le tyran le cōmanda, quoy quē son frere ne fit rien que mōstrer seulement les lettres à la Mole, afin qu'il auisast vn peu de plus pres à son fait que par le passé.

L'hi. Et ne dit on pas l'occasion qui esmeut le tyran à cela?

Le pol.

Le pol. On dit qu'il n'en auoit point d'autre que l'occasion de ialousie, de tant que la Mole estoit fauorizé d'une ieune princesse que ie ne nomme point pour le respect de son mary, plus que le tyran n'eust voulu. Apres ie sceu que pour ceste occasion mesme, le tyran voyant que son frere n'auoit voulu faire despecher la Mole, fit vne nuit dessein luy-mesmes de l'estrangler dedàs la cour, où la Molle estoit retourné apres le camp de la Roche lle,

Et pour ce faire sachant que la Molle estoit en la chambre de la duchesse de Neuers dàs le Louure, il print avec luy le duc de Guyse, & certains gentilshommes que ie te nommeray iusques à six, auxquels il commanda sur la vie d'estrangler ce luy qu'il diroit avec des cordes qu'il leur distribuâ.

En cest equippage le tyran portant vne bugie allumee, il disposa à la sortie de la chambre de la duchesse de Neuers, ses compagnons boureaux sur les brisees que la Mole deuoit prendre pour aller à la chambre de son maistre le duc d'Alençon. Mais bien seruit au poure ieune homme de ce qu'au lieu d'aller à son maistre, il descēdit trouuer sa maistresse: sans rien scauoir de la partie, laquelle il ne pouuoit autrement eschapper qu'en descendant en bas, comme il fit au lieu de monter à son maistre, comme les autres le pensoient.

L'hi. Voila vn ieune homme perdu, s'il ne prend garde de bonne heure aux embusches de ce tyran.

Le pol. Il a beau se donner de garde: s'il ne prend l'expedient de Bodille: & s'il ne fait, comme l'on

dit, d'une pierre deux galands coups, deliurant foy & sa patrie de ce monstre pernecieux, & mettant le duc en sa place: maintenant que l'autre est bien loim. Autrement cest fait de la Mole: le tyran iamaïs ne pardonne à pas vn de ceux qui le faschent, quelque mignon de cour qu'il soit. Et ie t'en diray vne preuue que possible tu ne scay pas.

L'hi. Ie t'en supplie. Ie suis tout prest de t'escouter, si c'est quelque preuue nouuelle qui puisse seruir à l'histoire.

Le pol. Ce que ie te veux dire, n'est pas nouueau à quelques vns qui me l'ôt dit pour chose seure. La plus part ignore le fonds de la trahison du tyran: & cecy me semble tout propre pour aider à bien l'esclaircir.

Tu scay que Lignerolles fut tué à Bloys la cour y estant, & que le bruit courut entre aucuns, que le roy de Pologne, qu'on appelloit lors Monsieur l'auoit fait tuer pour auoir descouuert au tyran vn paquet d'Espagne qui venoit à Monsieur, traitant de quelques intelligences secretes avec l'Espagnol.

Autres pensoient que c'estoit simplement Villequier, qui pour desmeller sa querelle s'estât accompagné de ses amis, auoit anticipé sur Lignerolles luy en prestant vne dans le sein.

Mais voicy la vraye occasion de la mort de Lignerolles que i'ay appris estant en Cour, de la bouche d'aucuns des grands, qui cuidoyent que ie fusse encores Papisste.

Le tyran & sa mere qui desiroient sur toutes choses

choses faire mourir l'Amiral & d'exterminer tout le reste des Huguenots de la France. Apres auoir cherché dès la paix de l'an 1570. parmi tous ses supposts & courtisans vn qui fust assez habile à leur tracer quelques moyens pour executer subtilement leur proiect, puis que la force ny auoit de rien peu seruir. S'asseurans qu'il n'y auoit aucun à leur gré mieux auenant à forger vne lascheté, quelque beste qu'il soit, au reste, pour l'insigne meschanceté qu'il nourrit dans son courage, que l'Italien Birague, Gardeséaux: ne voyans pas aussi qu'il y en eüst vn qui sceust mieux garder leur secret.

L'ayans fait venir à eux, luy communiquerent leur dessein & volonté: & luy donnerent charge expresse d'auiſer de tout son pouuoir à leur tracer ce qu'il croiroit pour seruir à l'execution de leurs desirs.

Birague se voyant de tant honoré, tout aise de ce qu'on l'auoit preposé en affaire si important aux autres de sa nation, leur promit de faire en sorte qu'ils atroyent contentement.

Il ne faut pas douter (ie diray cecy en passant) qu'il ne se promist dès lors d'auoir l'estat de Chancelier qu'on luy a du depuis baillé en recompense de ce seruice.

Quelques iours se passerent durant lesquels, (comme tu peux penser) le vilain eut beau discourir tout à loysir & à part soy de ce qu'il iugeoit necessaire.

A la fin il se resolut qu'il estoit du tout expedient de mettre en auant de traicter & resoudre à

quelque marché que ce fut le mariage de la sœur du tyran avec le prince de Nauarre, afin de pouuoir attirer par ce cordeau les Huguenots, l'Amiral avec la Noblesse à la discretion de la cour. Que pour faciliter cest affaire, il ne falloit nullement pardonner à beaux semblants, presens, promesses, & autres telles attrapaires & eau benite de cour iusques qu'on les vist dans Paris, où la cour pour ceste occasion se remueroit au besoin: eux y estās venus, recueillis & caresez qu'il falloit pour le temps des nopces leur dresser vn fort à plaisir bien troussé & bien équipé, comme à mode de guerre, au Pré aux clercs, ou pres des Tuyleries, sous couleur de faire exercer les courtisās, les vns à assaillir, les autres à deffendre le fort pour l'esbat & passetemps des dames. Qu'il estoit de besoin de faire que l'Amiral fust le chef des assaillans: & qu'il fust suyui des gentilshommes de la Religion, qui lors se trouueroient en cour, desquels il ne falloit pas douter qu'il ne s'en trouuast vn bon nombre: & que ceux qui deffendroyent le fort fussent des plus seaux & asseurez courtisans, Capitaines & soldats du tyran: desquels les chefs auroyent le mot de guet de tout ce qu'il leur faudroit faire. Qui seroit, selon son auis, de charger à plomb leurs harquebouzes, les encarrer & tirer droit à l'Amiral & à ceux de sa troupe, leur courre sus à bon escient, & les tuer, comme qu'il en fust, apres auoir fait quelque semblant au commencement de combatre & de se deffendre seulement pour le plaisir.

Que cela fait on viendroit facilement à bout des

des autres Huguenots quelque part qu'ils se retirassent. Quant à la couuerture du fait, lors qu'il seroit executé, qu'on trouueroit assez de pretexte, qu'il n'y auoit pas faute de quelque grosse conspiratiō, dont on les prouueroit auteurs, pour leur ietter le chat aux iambes.

Après que Birague se fut resolu de la sorte, luy semblant qu'on ne pouuoit mieux, il fit entendre au tyran & à sa mere tout ce qu'il en auoit tracé. Eux considerans que l'affaire seroit assez bien cōduit, s'on le demenoit de la sorte, apres auoir fait à Birague quelques difficultez sur la forme, & sur la matiere: & le moyen de l'exploicter, se resolerent à la fin de suyure ce chemin là & ces brisees par l'auis mesme du comte de Rets, à qui ils le cōmuniquerent, qui s'y accorda de tout point. Si mirerent le mariage sur les rengs, & firent tout ce que tu scay, pour tirer les nostres en cour.

Quelques iours apres ceste resolution le tyran la voulant faire entendre à son frere le duc d'Aniou, le fit coucher avec luy, comme il a de coustume, quand il le veut entretenir de quelque chose d'importance. Et luy ayant communiqué tout, le fit iurer & promettre de n'en iamais rien reueler, d'auoir seulement bon courage, qu'il s'asseuroit d'en voir le bout.

Le duc d'Aniou trouuant ceste entreprinse biē difficile à digerer, se dispensa de la communiquer à Lignerolles sous vn grand & profond silence, que Lignerolles luy iura.

Afin que Lignerolles qui estoit son plus grand mignō, selon le iugemēt & discours qu'il en pour-

roit faire, luy dit librement son auis, apres y auoir bien pensé pour mieux faciliter l'affaire.

Mais comme Lignerolles, ne trouuant rien à redire à vne trahison si bien proiectee, luy fist la chose bié ai see: sans en rien parler d'auantage leur dessein demoura couuert. Iusqu'à ce qu'un iour le vieux Briquemaut, qui sollicitoit avec Teligny & les autres les affaires de la Religion à la Cour: estant allé parler au tyran pour auoir quelque iustice des meurtres commis à Rouen sur les fideles apres la paix, & le trouuant froit & restif d'en commander le chastiment: s'auança de dire au tyran qu'il seroit à craindre, s'il n'en faisoit faire vengeance, que les Papistes deuinsent si insolens qu'ils se permissent encôres d'auantage, & que les Huguenots ne les pouuans supporter fussent contrains de recourir aux armes, s'ils n'y voyoyent autre moyen d'en auoir iustice: dont s'ensuyuroit qu'on retourneroit en guerre: aussi forte qu'au parauant.

Ce langage esmeut le tyran à commander au mareschal de Montmorency de s'en aller iusqu'à Rouen, pour voir de remedier à tout.

Cependant Briquemaut s'en estant allé de la presence du tyran: le tyran fit vider sa chambre pour pouoir blasphemer à l'aise & se despiter tout seul.

Lors que Lignerolles estant admis dans la chambre du tyran pour luy parler de quelque affaire, le trouuant esmeu de cholere, s'auança de luy demander tout doucement l'occasion de
son

son mal talent : qu'il estoit aisé à iuger que sa Ma-
iesté estoit esmeue.

Ventre-Dieu, ce dit le tyran, & qui ne seroit
en cholere? d'ouyr ce bougre de Briquemaut,
(ainsi appelle-il le plus souuent les gens de
bien) me brauer & me menacer que ie suis pour
rentrer en guerre, si ie ne punis ceux de la ville
de Rouen.

Hé Sire, respond Lignerolles, & ne pourriez
vous attendre sans tant vous fascher de ces cho-
ses, l'assaut & deffense du fort.

Or cela disoit Lignerolles pensant rappaiser
le tyran, & luy voulant faire sentir qu'il auoit eu
part au Conseil: se mōstrant par là aussi sot, qu'il
se cuidoit estre habile.

Le tyran l'entendant ainsi parler, se doutāt d'e-
stre descouuert: Quel fort, repliqua-il, mort-dieu
ie ne scay que vous voulez dire. Le fort Sire, dit
Lignerolles, du iour des nocces que scauez.

Le tyran en ayant ouy plus qu'il n'eust voulu,
changeant de propos, renuoya Lignerolles, qui
s'auisa possible bien tard qu'il auoit vn peu trop
parlé.

Soudain apres le tyran ayant mandé sa mere,
luy demanda s'elle auoit descouuert leur pot aux
roses, que par le sang quelque vn en auoit ia parlé.
Mais trouuant que sa mere n'en auoit rien dece-
lé, il fit venir le comte de Rets, auquel d'aborder
il va dire: Petit vilain, par le sang Dieu, ie t'ay
fait trop grand, petit belistre: mais ie te fe-
ray bien si petit, qu'on ne te verra pas sur terre:

tu desœuvres mes secrets, Bougre, ie me donne, &c.

Cepource vilain du Peron se voyant ainsi rudoyé, plus mort que vif & tout tremblant, commença à respondre au Sire, que iamais il n'auoit pensé seulement d'en ouurir la bouche: le suppliant de le faire pendre, s'il trouuoit qu'il ne fust ainsi.

Le tyran ne sachât que dire, s'en alla lors trouuer son frere, luy demandât s'il n'auoit point parlé à quelcun de cest affaire. Et comme son frere, en le suppliant de luy pardonner, luy eust confessé qu'il s'en estoit descouuert à Lignerolles, & non à autre, le cognoissant homme secret & de discours, afin d'en auoir son auis pour mieux executer le cas. I'ay bien cognu, dit le tyran, que quelcun luy auoit parlé: vous m'avez fait vn desplaisir qui me gardera de vous rien plus dire: quant à Lignerolles, c'est vn sot, il faut qu'il meure. Car escoutez, ie ne veux pas qu'il en ouure iamais la bouche.

Le duc d'Aniou, cognoissant sa faute, celle de Lignerolles & la cholere du tyran, ne sceut autre chose que dire, sinon qu'il ne s'y opposoit pas. Dés ceste heure-là le tyran ayant fait venir à soy son frere bastard le Cheuallier, luy cōmanda d'aller trouuer le ieune Villequier, de luy fournir six ou sept bons hommes pour escorte, & luy dire de sa part que par le sang il estoit lasche, couard & recreu de courage, s'il n'essayoit à auoir raison de Lignerolles, qui luy auoit fait tort.

Le Cheualier ne faillit pas à s'aquitter bié de sa charge, laissant Villequier resolu, armé & accôpagné de mesmes. Mais Villequier en trouuant Lignerolles, seigna du nez sans l'oser attaquer comme le tyran desiroit.

Qui fut cause que le tyran l'ayant sceu manda querir Villequier, & apres luy auoir dit des pouilles, luy defendit de se trouuer iamais deuant luy, s'il ne tuoit à ce coup Lignerolles : luy donna vne espee bonne & bien trenchâte & l'arma luy-mesmes de son iacque de maille, cōmandant au cheualier de l'accôpagner mieux que la premiere fois de gens, qui ne fissent point faute de tuer bien mort Lignerolles, & qu'il le leur dist de sa part. Ce commandement fait, la partie fut dressée de nouveau en laquelle le Côte de Mansfeld papiste qui pour lors estoit à la Cour & S. Jean de Montgomery & quelques autres gentils-hommes accompagnerent Villequier, qui estant allé tout resolu trouuer le poure Lignerolles, l'attaqua de cul & de teste, le blessa, & comme il s'enfuyoit la bonne aide de sa quadrille l'ataignit & porta par terre d'un coup d'espee à trauers le corps. Ainsi mourut le beau fils Lignerolles l'un des fauoris de la Cour.

Quant au dessein, que ie t'ay dit basté par le garde-seaux Birague, cōbien que l'on dressa suuant sa trace, le fort pour le temps des opces; toutesfois, pource que l'on sentit que l'Amiral ne vouloit point estre de la partie, & que bien peu de noblesse de la Religion y voudroit assister: le tyran fut contraint, pour assouyr son las-

che desir, de prendre vn autre expedient par l'aduis de ces premiers conseillers & du Duc d'Aumale & de Neuers, auxquels il communiqua le fait vn peu auant les nopces.

En ces entrefaites le Duc de Guise, qui doutoit quel'Amital auquel il portoit particuliere inimitié, luy eschappast & qu'il se retirast de la Cour, comme il en auoit enuie, luy fit tirer le coup d'arquebousade que tu scay le vendredy deuant le massacre. Qui fut cause qu'ils changerent encores leur proiect, faisans à l'œil & selon l'occurrence (au desceu de ceux à qui ils auoyent cillé les yeux avec leurs caresses de Cour) leur traistresse & desloyalle guerre sur les gens de bien, mal auisez. Voila ce qu'en i'en ay peu apprendre de plus veritable en la Cour.

Historiog. Ce fait est autant remarquable que nul autre de ceux que tu m'as recité afin que vn chascun cognoisse la desloyauté des tyrans: & que les Courtisans apprennent ce qu'ils en doyuent esperer.

Le pol. C'est merueille qu'en voyant tant d'exemples apparens, voyant le danger present, personne ne se veut faire sage au moins aux despens d'autrui: & que de tant de gens qui s'approchent si volontiers des tyrans, il n'y a pas vn qui ait l'auisement & la hardiesse de leur dire, comme dit le regnard au lion (qu'on dit estre le Roy des bestes, qui faisoit, comme dit le conte, le malade dans sa taniere) ie t'irois voir luy dit-il (Sire) & bien souuent de bon cœur: mais ie voy tant de traces de bestes qui vont en

auant

attant vers toy & en arriere qui reuiennent ie n'en voy pas seulement vne.

L'hist. Si feu monsieur l'Amiral eust sceu ce conte & qu'il eust parlé en regard, il nous en eust à tous mieux pris. Mais la brebis comme tu scay, ne scait rien faire que beeler, & ne scachant avec les loups hurler pour desguiser sa voix, elle n'a garde d'eschapper. Mais quant à ces autres Courtisans. quel remede?

Quand ces miserables voyans reluire le thresor du tyran, qu'il tire de la sueur du peuple, & de la despouille des bons, regardent tous estonnez les rayons de sa brauerie: & allechez de teste clarté s'approchent de luy, sans regarder qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peut faillir à les consumer.

Ainsi le Satyre indiscret voyant, comme disent les fables anciennes, esclairer le feu trouué par Promethee, le trouua si beau qu'il l'alla Baïser & s'y brusler.

Ainsi le Papillon qui espere iouyr de quelque grand plaisir se met au feu de la chandelle, qu'il voit estre clair & luyfant; esprouuant en iceluy son autre vertu qui le brusle.

C'est vne chose bien certaine que ces coquins mendie-faueurs souffrent vne peine incredible, à qui y regarde de pres: estans contrains d'estre nuict & iour apres à songer pour plaire au tyran, & se rompre, se tuer, & traualler pour inuenter nouueaux moyens de trahir, de tuer, de paillarder, de piller, de desrober, & qu'ils laissent leur goust pour le sien,

& neantmoins se craindre de luy plus que de tout homme du monde: auoir tousiours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes pour espier d'ou viendra le coup, pour descourir les embusches, pour sentir la mine de ses compagnons, pour aduiser qui le trahist, rire à chascun, se craindre de tous, n'auoir aucun, ny ennemy ouuert, ny amy asseuré, ayant tousiours le visage riant & le cœur transy, ne pouuant estre ioyeux, & n'oser estre triste.

Le pol. Tu as descrit en deux mots, la vie de ces miserables. Mais pour en parler à bon escient & ne plus flatter le dé, comme l'on dit, tout ainsi que la Repub. de laquelle les Roys philosophent ou en laquelle les Philosophes sont gouverneurs (selō le dire de Platon) est heureuse sur toutes autres: Et que c'est vn tresgrand heur d'estre suiet à vn bon Prince qui soit suiet à la loy, laquelle ait pour seure garde de peur qu'elle ne soit violee, quelques estats ou parlemēs. Ainsi que iadis nostre Frâce, & cōme encores quelques vns de nos voisins l'ont pour le iourd'huy parmy eux. Aussi est-cevne grāde misere de demeurer sous la seruitude d'vn tyran, chasseur desloyal, & d'vn conseil de mesme estoffe, qui ne garde ni foy, ni loy, aucune equité ou droiture, non pas mesme l'humanité, ni les loix que nature imprime dans le cœur des plus mallotrus. C'est (di-ie) vn extreme malheur non seulement pour les Courtisans: ains aussi pour tous les François de quelque religiō & condition qu'ils soyēt d'estre suiets à vn maistre, duquel on ne peut iamais s'asseurer qu'il soit bon,
puis

puis qu'il est tousiours en sa puiffâce d'estre mau-
uais quād il voudra, & d'auoir plusieurs tels mai-
stres : c'est autant qu'on en a estre autant de fois
extrememēt mal-heureux. Mais ie scaurois volō-
tiers, comme il se peut faire que tant d'hommes,
tant de bourgs, tāt de villes & tant de prouinces,
endurēt si long tēps vn tyran seul, qui n'a moyen
que celuy qu'on luy donne, qni n'a puiffance de
leur nuire, sinō tant qu'ils ont vouloir de l'endu-
rer, qui ne scauroit leur faire mal aucū, sinō alors
qu'ils ayment mieux le souffrir que luy contredi-
re? Tant plus i'y pense, plus i'en suis esbahy,

L'hi. Et moy de mesmes, ie t'assure. Mais ie
te prie, mon grand amy, que i'aye ce bien main-
tenant de t'ouyr sur ceste matiere, faire vn peu
le prestre Martin. Ce suiet est propre à ce temps
& ie scay bien que tu l'entens aussi bien qu'hom-
me de nostre aage. Commence, ie t'escouteray,
i'ayme mieux veiller toute nuit.

Le pol. I'en suis content : aussi bien y a il long
temps que i'en suis si gros, que ie creue d'enuie
que i'ay d'enfanter ce que ie sens de c'est affaire.
Mais ie proteste bien que ie n'en parleray point
comme les Huguenots en parlent, ils sont trop
doux & trop seruiles : i'en parleray tout ample-
ment en vray & naturel François, & comme vn
homme peut parler des choses suiettes à son iu-
gement, voire au sens commun de tous hōmes :
afin que tous nos Catholiques, nos patrio-
tes & bons voisins & tout le reste des François
qu'on traite pire que les bestes, soyent esueillez
à ceste fois pour recognoistre leurs miseres, &

auiser trestous ensēble de remedier à leurs malheurs. A la verité dire, mon compagnō, c'est vne chose bien estrange de voir vn milliō de milliōs d'hommes seruir miserablemēt ayans le col sous le ioug, non pas cōtrains par vne plus grād force: mais aucunemēt (ce me semble) enchâtez & charmez par le nom seul d'un, duquel ils ne doyuēt ne craindre la puissance, puis qu'il est seul: ne aimer les qualitez, puis qu'il est en leur endroit inhumain & sauuage.

La noblesse d'entre nous hōmes est telle, qu'elle fait souuēt que nous obeissons à la force: il est besoin de temporiser, nous ne pouuons pas tous iours estre les plus forts. Si dōques vne natiō est contrainte par la force de la guerre de seruir à vn (comme la cité d'Athenes aux 30. tyrans) il ne se faut esbahir qu'elle serue: mais se plaindre de l'accident, ou plustost ne s'esbahir ny ne s'en plaindre: ains porter le mal patiemment & se reseruer à l'auenir à meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi, que les communs deuoirs de l'amitié emportēt bōne partie du cours de nostre vie. Il est bien raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux faits, de recognoistre le biē d'ou l'on la receu, & diminuer souuent nostre aise pour augmēter l'hōneur & auātage de celuy qu'on aime & qui le merite. Ainsi donc si les habitans d'un pays ont trouué quelque grād personnage qui leur aye monstřé par espřeue vne grande prouidence pour les garder, vne grande hardiesse pour les defendre, vn grand soin pour les gouverner: si de là en auant ils s'appriuoisent de
luy

luy obeir & se fier tant de luy. que de luy donner quelque auantage. (ie ne scay si ce sera sagesse de l'oster de là où il faisoit bien pour l'auancer en vn lieu où il pourra mal faire) mais il ne peut faillir d'y auoir de la bonté du costé de ceux qui l'esleuent , de ne craindre point mal de ce luy de qui on n'a receu que bien.

Mais bon Dieu! Que peut estre cela? Comment pourrons-nous dire que cela s'appelle? Quel mal, heur est celuy-la? Quel vice? ou plustost, quel mal-heureux vice? voir vn nombre infini de personnes, non pas obeir, mais seruir, non pas estre gouuernees, mais tyrannisees: n'ayans ni biens, ni parens, ni femme, ni enfans, ni leur vie mesmes qui soit à eux. Souffrir les paillardises, les pilleries, les cruantez, non pas d'une armee, non pas d'un camp Barbare, contre lequel il faudroit despendre son sang & sa vie, mais d'un seul, non pas d'un Hercule, ne d'un Samson, mais d'un seul hommeau le plus lasche & femelin de toute la nation. Non pas accoustumé à la poudre des batailles, mais encores à grand peine au sable des tournois. Non pas qui puisse par force commâder aux hommes, mais tout empesché de seruir vilemēt à la moindre femelle. Appellerōs-nous cela lascheté? Dirons nous que ceux-la qui seruent à un si lasche tyran soyent couars & recreuz?

Si deux, si trois, si quatre ne se defendent d'un, cela est estrange & possible pourra-l'on biē dire lors à bon droit que c'est faute de cœur. Mais si

cent, si mille endurēt d'un seul, ne dira l'on point qu'ils ne veulent, non pas qu'il n'osent, se prēdre à luy: Et que c'est non couardise, mais plustost mespris ou desdain. Si l'on voit, non pas cēt, non pas mille hommes: mais cent pays, mille villes, vn million d'hommes n'affaillir pas vn seul, duquel le mieux traité de tous en reçoit ce mal d'estre serf & esclaue: Comment pourrons-nous nommer cela? Est-ce lascherē? Or y a-il en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuuent passer. Deux peuuent craindre vn & possible dix le craindront: Mais mille, mais vn million, mais mille villes si elles ne se defendent d'un? Ce n'est pas couardise, elle ne va pas iusques là: non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle vne seule forteresse, qu'il assaille vne armee, qu'il conquiere vn Royaume, Donc quel mōstre de vice est cecy, qui ne merite encore pas le nō de couardise, qui ne trouue pas de nom assez vilain, que la nature desauoue auoir fait, & la longueur refuse de le nommer.

Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes: d'un autre autant, qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se ioindre, les vns combatans pour leur franchise, les autres pour la leur oster: ausquels promettra-on par cōiecture la victoire? Lesquels pensera l'on qui plus gaillement iront au combat? ou ceux qui esperēt pour le guerdon de leur peine l'entretènement de leur liberté? Ou ceux qui ne peuuent attēdre autre loyer des coups qu'ils dōnent, ou qu'ils reçoient, que la seruitude d'autrui?

Les

Les vns, ont tousiours deuant les yeux le bon heur de la vie passée, l'attente de pareil aise à l'auenir, il ne leur souuient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure vne bataille, comme de ce qu'il cōquerra à iamaïs endurer à eux, à leurs enfans, & à toute leur posterité.

Les autres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite pointe de leur conuoitise, qui se rebouche soudain cōtre le dāger, & qui ne peut estre si ardēte, qu'elle ne se doie (ce semble) esteindre par la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs playes.

Aux batailles tant renommées de Milciades, & de Themistocles, qui ont esté données deux mille ans y a, & viuencencore auioirdhuy, aussi fresches en la memoire des liures, & des hōmes, comme si c'eust esté l'autr'hier, qui furent données en Grece, pour le biē de Grece, & pour l'exemple de tout le mōde. & qu'est ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouuoir, mais le cœur de soustenir la force de tant de nauires, que la mer mesmes en estoit chargée, de deffaire tāt de nations, qui estoient en si grand nombre. que l'esquadron des Grecs, n'eust pasourny seulement de Capitaines aux armées des ennemis: sinon qu'il semble que ces glorieux iours-là, ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, cōme la victoire de la liberté. sur la domination, de la franchise, sur la conuoitise.

C'est chose estrange, d'ouyr parler de la vailance que la liberté met dans le cœur de ceux qui

la defendent.

Mais ce qui se fait tous les iours deuant nos yeux, en nostre France. Qu'un homme mastine cent mille villes, & les priue de leur liberté, qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouyr dire, & non le voir? Et s'il ne se voyoit qu'en pays estrange, & lointaines terres, & qu'on le dist, qui ne pèseroit que cela ne fust plustost feint ou trouué, que non pas veritable? Encores ce seul Tyran, il n'est pas besoin de le combattre, il n'est pas besoin de le deffaire, il est de soy-mesme desfait: mais que le pays ne consente pas à sa seruitude: il ne faut pas luy oster rien, mais ne luy donner rien: il n'est pas besoin, que le pays se mette en peine de faire riē pour soy, mais qu'il s'estudie à ne rien faire contre soy.

C'est donques le peuple mesme, qui se laisse, ou plustost se fait gourmander, puis qu'en cessant de seruir, il en seroit quitte.

C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge: qui ayant le choix, ou d'estre serf, ou d'estre libre, quitte sa franchise, & prend le ioug, & pouuant viure sous des bonnes loix, & sous la protection des Estats, veut viure sous l'iniquité, sous l'oppression & iniustice au seul plaisir de ce Tyran. C'est le peuple qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse: s'il luy coustoit quelque chose à recouurer sa liberté, ie ne l'e presserois point: combiē qu'est ce que l'homme doit auoir plus cher, que de se remettre en son droit naturel, & par maniere de dire, de beste reuenir homme?

Mais

Mais encore ie ne desire pas en luy vne si grande hardiesse, ie luy permetz, qu'il aime mieux vne ie ne scay quelle seureté de viure miserablement, qu'une douteuse esperance de viure aise.

Quoy si pour auoir la liberte, il ne luy faut que la desirer? S'il n'est besoin, que d'un simple vouloir, se trouuera-il nation au monde, qui l'estime trop chere, la pouuant gagner d'un seul souhait? & qui pleigne sa volonteé à recouurer le bien, lequel on deuoit racheter au prix de son sang, & lequel perdu tous les gens d'honneur, doiuent estimer la vie desplaisante, & la mort salutaire.

Certes tout ainsi, que le feu d'une petite estincelle, deuient grand, & tousiours se renforce: & plus il trouue de bois, plus il est prest d'en bruler. Et sans qu'on y mette de l'eau pour l'esteindre, seulement n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy-mesmes, & vient sans force aucune, & n'est plus feu. Pareillement les Tyrans plus ils pillent & exigent, plus il ruynent & destruisent, plus on leur baille, plus on les sert, de tant plus ils se fortifient, & deuient tousiours plus forts, & plus frais, pour aneantir & destruire tout, & si on ne leur baille rien, si on ne leur obeyt point, sans combattre, sans frapper, ils demeureront nuds & desfaits, & ne sont plus rien, sinon comme la racine estant sans humeur, ou aliment, la branche deuient seche, & morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le danger, les auisez ne

refusent point la peine. Les lasches & estourdis ne scauēt ny endurer le mal, ny recouurer le biē, & s'arrestent en cela de le souhaiter. La vertu d'y pretendre leur est ostee par celle lascheté: le desir de l'auoir, leur demeure par la nature. Ce desir, ceste volōté, est commune aux sages & aux indiscrets, aux courageux, & aux couards, pour souhaiter toutes choses, lesquelles estans acquises, les rendront heureux & contens. Vne seule chose en est à dire, en laquelle, ie ne scay comme nature defaut aux hommes pour la desirer, c'est la liberté, qui est toutefois vn bien si grand & si plaisant, qu'elle perdue, tous les maux viennent à la file, & les biens mesmes qui demeurent apres elle, perdent entierement leur goust, & saueur, corrompus par la seruitude.

La seule liberté, les hommes ne la desirent point, non pas pour autre raison (ce semble) sinon que s'ils la desiroient, ils l'auroient; comme s'ils refusoient faire ce bel acq̃et, seulemēt par ce qu'il est trop aisé.

Poures & miserables François, peuple infensé! nation opiniastre en ton mal, & aueuglee en ton bien! vous vous laissez emporter deuāt vous le plus beau, & le plus clair de vostre reuenu, piller vos chāps, valler vos maisons, & les despouiller de meubles anciens & paternels, vous viuez de sorte, que vous ne vous pouuez vāter que rien soit à vous. Et sembleroit que meshuy, ce vous seroit grād heur, de tenir à mestayrie vos biens, vos familles, & vos vies. Et tout ce desgast, ce mal-heur, ceste ruine, vous vient non pas des ennemis,

nemis, mais certes bien de l'ennemy, & de celuy que vous faites li grâd, qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel ne refusez point de mettre à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, & n'a autre chose, que ce qu'a le moindre hōme du grand & infiny nôbre de vos villes. Sinon qu'il a plus que vous tous, un cœur desloyal, felon, & l'avantage, que vous luy donnez pour vous destruire, d'où a-il pris tant d'yeux, dont il vous espie? si vous ne les luy baillez. Comment a-il tant de mains pour vous frapper? s'il ne les prent de vous: les pieds, dont il foule vos citez, d'où les a-il, s'ils ne sont des vostres? Comment a-il aucun pouuoir sur vous, que par vous? comment vous oseroit-il courir sus, s'il n'auoit intelligence avec vous? que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez recelateurs du larrō qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, & traistres à vous-mesmes.

Vous semez vos fruiçts, afin qu'il en face degast, vous meublez & remplissez vos maisons pour fournir à ses pilleries & volleries, vous nourrissez vos filles, afin qu'il ait dequoy rassasier sa luxure: vous nourrissez vos enfans, afin que pour le mieux qu'il leur scauroit faire, qu'il les mene en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses conuoitises, les executeurs de ses vengeance, & bourreaux des consciences de vos concitoyens: vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mig-

narder en delices , & se veautrer dans les sales & vilains plaisirs: vous vous affoiblissez afin de le rendre plus fort , & roide à vous tenir plus courte la bride.

T De tant d'indignitez , que les bestes mesmes ne les souffriroyent point , vous pouuez vous en deliurer si vous essayez, non pas de vous en deliurer: mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolu de ne seruir plus, & vous voy la libes , ie ne veux pas que vous le poussiez , ou esbranliez: mais seulement ne le soustenez plus , & vous le verrez comme vn grand Colosse , à qui on a desrobé la base, de son poix , de soy-mesme fondre en bas & se rompre.

L'hist. Il n'y a rien de plus veritable entre les choses humaines, que ce que tu viés d'enseigner: que pleut à Dieu, que ces beaux mots eussent pieçà esté semez au beau milieu d'une grande assemblée de nos Catholiques François, ie m'assure, qu'ils y auroient esté fort bien recueillis, & qu'il n'y auroit celuy d'entre eux, qui n'en fist bien son profit: nul auquel ils ne creassent par maniere de dire, vn nouuel esprit dans le ventre. Et quoy que le peuple François semble auoir perdu long tēps y a toute cognoissance, & que par là, on puisse iuger. que sa maladie soit cōme mortelle, puis qu'il ne sent rien plus son mal: si est-ce , que i'oserois promettre, que ce discours vn peu dilaté, & accompagné de raisons , & d'exemples & de quelque belle forme d'administration de l'estat, de la iustice, & de la police , approchante à celle que

que nos anciens Peres auoyent parmy eux, du temps que les Estats estoient en regne, dōt M. Hottoman nous a fait vn fort gentil & riche recueil en son œuvre Gaulefrançoise, i'oscroy (dis-
ie)asseurer que cela reueilleroit les coqs, leur fe-
roit hausser les crestes, battre les aisles, & courir
sus de bec & d'ongles, contre ceux-la qui les tie-
nent captifs: & seroit suffisant moyen pour faire
qu'vñ chacū pēst à recouurer sa liberté, à crier
apres les Estats. à les redresser, & remettre. On
verroit bien tost l'aage d'or, que les Tyrās ont ef-
facé de France, pour y planter celuy de fer, d'op-
pression, & d'infameté, reluire comme au para-
uant, la paix, l'amitié & concorde surgir & croi-
stre à veue d'oeil, & faire à iamais sa demeure par-
my nos naturels François: he que cest vne grand
pitié! qu'vne si belle nation, si grande & si opulen-
te, soit par si long temps mal menee, à l'appetit
de six ou sept: desquels le meilleur ne vaut pas
qu'on prenne peine de le pendre. Mais ie scau-
rois fort volontiers, s'il te plaisoit de me le dire,
comment c'est, que tous nos François se sont ain-
si laissé deschoir, & comme ceste opiniastre vo-
lonté de seruir s'est si auant enracinee dans leurs
mouelles, qu'il semble maintenant, que la me-
moire de la liberté ne soit pas si naturelle.

Le pol. Si ie n'estois accablé de sōmeil, ie te
discourrois bien au long, d'où procede la mala-
die & la matiere peccāre d'icelle. Mais ie t'asseu-
te l'amy, que j'ay les yeux pieçà cillez, & les le-
ures comme cousues. Nous aurons demain bon

loisir: ie suis d'auis si tu le veux, que nous seiournions nos cheuaux, en attendant qu'un Courrier viene, que nos freres du Languedoc me doyent enuoyer bien tost.

L'hist. Quel courtier est-ce? le cognoistroye le point?

Le pol. C'est Spoudæ. Je croy bien que tu le cognoy.

L'hist. Mon Dieu! he ie ne cognoy autre. Il n'a garde de faillir à nous apporter des nouuelles.

Le pol. C'est pour cela qu'on me l'enuoye, & ie l'ay chargé à mon despart, de passer par cy hardiment, & de s'enquerir de mes nouuelles, en ce logis cy où nous sommes.

L'hist. Cela va bien, que i'en suis aise! attédons le plustost trois iours.

Le pol. Je le veux bien. Le Seigneur nous face la grace de reposer en seureté, & nous doint à nostre refueil, de le seruir en toute crainte, au nom de son fils nostre Seigneur Iesus Christ.

L'hist. Ainsi soit-il.

F I N.

Fautes à corriger.

Page 24. ligne, 17. à ses, lisez assez. pag. 32. lig. 27. aussi: lisez. Aussi la. pag. 66. lig. 15. commissaire: lisez Clerc de commissaire. pag. 152. lig. 24. precéder: lisez proceder. lig. suyuant, lisez auoyent. lig. suyuant, lisez pretendoyent. pag. 160. lig. 30. qe. lisez ait.

